Les Frères des Écoles chrétiennes.

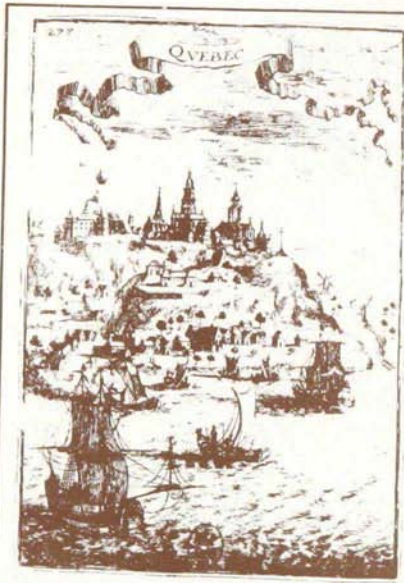
COURS DE LECTURE

CINQUIÈME LIVRE

SEPTIÈME ET HUITIÈME ANNÉE

Prix : 75 cents.

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
949, rue Côté, Montréal.
1938



Bibliothèque Nationale du Québec

Les Frères des Écoles chrétiennes.

COURS DE LECTURE

CINQUIÈME LIVRE

SEPTIÈME ET HUITIÈME ANNÉE

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
949, rue Côté, Montréal.
1938

PC
2117
M27
1938

PRÉFACE

Un nouveau livre.

Ce CINQUIÈME LIVRE *de lecture est une refonte des* Lectures littéraires et scientifiques.

Voici les principales caractéristiques de ce manuel, nouveau et pour le fond et pour la forme.

1. LES LECTURES SCIENTIFIQUES. — *Un bon nombre de textes scientifiques ont été supprimés, ceux surtout qui se rapportaient à la physique. Ils ont fait place à de nouveaux textes littéraires. On a pourtant gardé les lectures qui avaient trait aux connaissances usuelles que tout adolescent un peu cultivé doit posséder :*

1° *Les connaissances relatives aux industries de notre pays, à ses ressources et à ses richesses:* amiante, pulpe, fourrures, pêcheries, forêts, houille blanche, pétrole et gaz naturel, agriculture, etc.;

2° *Les questions d'actualité :* aviation, navigation sous-marine, automobile, alcoolisme, etc.;

3° *L'étude des organes du corps et de leurs fonctions:* squelette, muscles, système nerveux; digestion, respiration, circulation du sang, etc.

Chacune de ces leçons est suivie d'un questionnaire susceptible de nombreux développements. Il permet de résumer plus facilement le texte et d'en reconstituer le plan.

2. LES LECTURES LITTÉRAIRES. – *De nouvelles lectures littéraires ont été empruntées soit aux écrivains français, aux classiques généralement, soit aux écrivains canadiens. Des exercices variés les accompagnent, tantôt l'un, tantôt l'autre, de manière qu'avec un groupe de cinq ou six, on ait tous les éléments que comporte l'étude littéraire d'un morceau:* sujet, plan succinct ou détaillé, plan synoptique parfois, idées, réflexions, appréciation du style. *D'autres fois, l'exercice porte sur le sens exact des* mots et des expressions, *sur le* vocabulaire, *y compris l'étymologie, la formation des mots ou leur dérivation, etc. Ou encore, il a pour objet des questions qui se rapportent à* l'orthographe, *à la* grammaire, *de manière à récapituler les principales règles et exceptions concernant les noms, les adjectifs,... et la syntaxe.*

Vient ensuite la partie peut-être la moins intéressante pour les élèves, mais non la moins profitable: les devoirs écrits. *Très variés sont les exercices qu'ils comprennent et qui constituent une excellente gymnastique intellectuelle. Libre au maître, ici encore, de les modifier, d'en ajouter, d'en retrancher, d'en faire une partie oralement, etc.; ils sont une aide, une suggestion, rien de plus.*

Voici quelques-uns des devoirs écrits greffés sur les nouveaux sujets, comme aussi sur les anciens:

1° Analyse logique et grammaticale. *Elle porte constamment sur une partie du texte.*

2° Exercices de lexicologie: *préfixes, suffixes, familles de mots, homonymes, synonymes, antonymes, sens propre et sens figuré, épithètes à ajouter aux noms, sujets et compléments à ajouter aux verbes, etc.*

3° Exercices de langage et de composition: *transformation de phrases en conservant le sens; changements de tours: affirmatif, négatif...; composition de phrases où tel mot, telle expression, telle proposition, doivent entrer; idées suggérées par les mots; observation des choses usuelles; noms des métiers, etc.*

4° Expressions, *si abondantes dans la langue française et dont il faut trouver les sens, ou même expressions à trouver se rapportant à tel mot donné.*

5° Proverbes *les plus usuels, dont il faut indiquer la signification.*

6° *Quelques* rédactions *disséminées dans le courant de l'ouvrage avec l'indication des principales idées à developper.*

3. Les textes expliqués. – *Bien que la plupart de nos textes, nous venons de le dire, soient accompagnés d'explications et d'exercices variés, nous avons maintenu la rubrique* Texte expliqué, *prévoyant une explication détaillée pour chaque mois, deux parfois : alors l'un des deux morceaux s'adresse plus spécialement aux filles.*

Nos analyses de textes n'ont pas toutes été jetées dans le même moule. Nous avons cru, au contraire, qu'il fallait varier la méthode, pour offrir aux maîtres plusieurs types d'explication.

4. Les principes de diction et de prononciation.

a) *Le premier sujet de chaque mois est une lecture sur l'un ou l'autre des* principes de diction. *On y a condensé les meilleurs conseils des maîtres de cet art, avec exemples à l'appui.*

b) *Le troisième ou le quatrième sujet du mois traite de la* prononciation des lettres: *voyelles et consonnes. Les élèves y apprendront non pas seulement* comment *se prononce l'*a *fermé, par exemple, mais aussi dans* quel cas *il est fermé.*

c) *En application de ces principes, nous donnons,* en tête de chaque texte, *les conseils qu'il comporte du point de vue de la* diction; *nous y ajoutons la liste des mots sur la* prononciation *desquels on pourrait errer.*

Ces lectures mensuelles sur la diction et la prononciation, avec les applications qui en sont faites au début de chaque texte à lire, constituent un véritable cours de phonétique et de diction *mis à la portée des élèves, et qui facilitera le travail du maître.*

5. Le nombre des textes. – *Nous avons réduit le nombre des morceaux à lire, estimant qu'une bonne dizaine de pages suffiraient amplement au programme de chaque mois.*

6. L'impression. – *Le livre a été coulé en caractères plus gros et interlignés.*

7. Les gravures. – *Les gravures toutes documentaires ont été refaites et traitées, par un procédé différent.*

Remarques et conseils.

Le programme scolaire de la province de Québec considère la lecture comme une des matières essentielles dans les quatre dernières années du cours d'instruction primaire. Lecture matérielle *d'abord, qui concerne la rapidité, la correction des défauts de prononciation, l'énergie des articulations, la pureté du son, le groupement des mots, les arrêts aux pauses, la culture soignée de l'accentuation et de l'expression, ainsi que la mise en relief des mots impor-*

tants, etc. Lecture expliquée *ensuite, pour donner l'intelligence complète du texte, explication qui a donc un double but: étude du fond et de la forme et qui revêtira le caractère d'une analyse littéraire mise à la portée des élèves de cet âge.*

Ce programme va directement à l'encontre d'une hérésie pédagogique qui tendait à s'universaliser: l'abandon de la lecture dans les classes les plus avancées au profit de quelques spécialités secondaires. On délaissait ainsi un des meilleurs procédés d'enseignement de la langue maternelle, un des moyens les plus puissants de développer l'intelligence, d'élargir le vocabulaire, d'enrichir l'esprit de connaissances variées et d'acquérir des idées nouvelles. Le principal était sacrifié à l'accessoire.

Voilà pourquoi les Lectures littéraires et scientifiques *firent si large part à la lecture expliquée. Nous lui avons donné plus d'importance encore dans ce* Cinquième livre, *de tendance plus littéraire.*

Cependant le professeur n'oubliera pas qu'il lui appartient de développer, de modifier, d'animer, de mettre au point et à la portée de son monde, les indications nécessairement sommaires et d'un caractère général qui se trouvent dans tout livre de ce genre. S'il sait rendre le manuel attrayant, attachant, instructif, il créera et développera le goût de la lecture, sans lequel le savoir scolaire est condamné à un prompt et malheureux oubli. Dans le cas contraire, ce livre de lecture viendra s'ajouter à la liste des manuels sévères qui n'éveillent que l'idée de leçons à apprendre; et nos jeunes gens quitteront l'école sans avoir jamais pris plaisir à ce qu'ils lisent. Au lieu de l'amour de la lecture qui délasse, instruit, édifie, ils ne nourriront qu'indifférence, dégoût peut-être, à l'égard du livre. Mais il n'en sera pas ainsi et nous souhaitons à tous les maîtres de tirer le meilleur parti du manuel que nous leur offrons.

Par une rencontre heureuse, la réédition de ce livre coïncide avec celle des nouveaux programmes scolaires de notre province. De part et d'autre, les idées sont en parfaite harmonie, et la communauté de vue sur l'emploi des moyens relatifs à l'enseignement de cette matière essentielle qu'est la lecture ne pouvait être plus complète.

COURS DE LECTURE

CINQUIÈME LIVRE

PREMIÈRE PARTIE: Septième année.

1. — PRINCIPES DE DICTION: 1° LA VOIX ET LE DIAPASON.

On peut considérer deux éléments dans la diction: la diction *matérielle ou technique*, et la diction *interprétative*, ou l'art de traduire, par les nuances vocales, les idées et les sentiments renfermés dans un texte.

Les principes de la diction *matérielle* concernent la voix, l'articulation, la respiration, la prosodie, l'accent tonique et les liaisons. Les règles de l'*interprétation* dirigent la phraséologie, la tonalité, les inflexions; elles précisent les mots de valeur, le mouvement, la physionomie et les gestes.

La voix et le diapason.

« Celui qui veut apprendre à déclamer ... doit ... se préoccuper avant tout d'avoir un organe harmonieux, flexible, propre, en un mot, à rendre les sentiments multiples qui sont comme les notes du grand concert qui s'élève sans cesse dans notre âme... » (P. COLONNIER.) On arrive à ce résultat en soumettant sa voix à des exercices de lecture et de récitation propres à en développer l'harmonie et la flexibilité.

Voici quelques remarques sur la voix:

1. Le son s'émet presque toujours sur le devant de la bouche, car le français est une langue d'expiration.

2. Tout homme possède trois voix: la voix de poitrine ou le registre inférieur; la voix de tête ou le registre supérieur; la voix moyenne ou le registre médium. (On voit que les registres sont les étages de l'étendue de la voix.)

3. Le registre vocal le plus naturel, le plus agréable, le plus ordinairement employé, est le médium. Les deux autres, le grave et l'aigu, sont accidentels; c'est toujours au médium qu'il faut revenir.

4. Le passage d'un registre à l'autre doit se faire non par un saut brusque de la voix, mais par une inflexion ou modulation qui *porte* la voix d'une note à celle qui la suit.

5. Le diapason convenable varie suivant l'étendue et l'acoustique du local.

6. Le diapason élevé permet de parler haut; jamais de crier. Il transpose les tonalités et les inflexions, mais il ne les dénature pas.

---

2. LA PRIÈRE[1].

Diction. Dans ce texte, distinguez bien les véritables interrogations et la forme interrogative négative employée pour affirmer avec plus de force (vous les avez toutes les deux dans la 3e phrase); chacune demande son intonation.

---

[1] Dans les morceaux littéraires, les mots et expressions en italique indiquent ceux qui se trouvent dans les exercices intitulés : *mots et expressions*, *vocabulaire*, etc. ; les mots suivis d'un astérisque sont l'objet d'une analyse grammaticale, et les phrases placées entre crochets, d'une analyse logique.

Dans le 3e alinéa, la deuxième phrase est la réponse de l'auteur à ceux qui disent: « A quoi bon... ? » Mettez-y le ton d'une réponse. Même remarque au sujet des dernières phrases de l'alinéa: *Ces cris*, etc., et du 4e: *Il y a toujours...*

Prononciation. Sait-il (sétil), passe (pâ). Soignez la prononciation des *i:* fortifiant, est-il, disent, chétive, trop au-dessus (tropp-ô-tsu ou ô-de-su), envers elles (ver‿el), je vous le dis (jvouldi), besoin de son (tson), de cela (de-sla), de demande (de-dmand).

1. *Quand vous avez prié*, ne sentez-vous pas votre cœur *plus léger* et votre âme plus contente ? La prière rend *l'affliction* moins douloureuse et *la joie plus pure:* elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste. Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis ? *Vous êtes un voyageur* qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée: il faut lever les yeux pour reconnaître sa route. Votre patrie, c'est le ciel, et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous *il ne se remue rien ?* Est-ce que nul désir ne vous presse ? Ou ce *désir est-il muet ?*

2. Il en est qui disent: « A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si *chétives créatures.* » Et qui donc a fait ces créatures chétives ? Qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ? Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui ? En vérité, je vous le dis: quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, *blasphème Dieu.*

3. Il en est d'autres qui disent: « A quoi bon prier Dieu ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ? » Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez, car Dieu est lui-même votre premier

besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu. Le père connaît les besoins de son fils: faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père ? Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. *Ces cris sont la prière* qu'ils adressent à Dieu, et Dieu les écoute. L'homme serait-il donc (don) dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

4. [Il* passe quelquefois sur*les campagnes un* vent qui* dessèche les plantes, et alors* on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais*, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.] Il y a toujours des *vents brûlants* qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

LAMENNAIS.

Mots et expressions. — *Quand vous avez prié*, quand vous vous êtes adressé au bon Dieu pour le louer ou pour obtenir des grâces. — *Plus léger*, plus dispos, plus alerte; la tristesse alourdit et déprime l'âme. — *L'affliction*, la douleur, le chagrin. — *Joie plus pure*, plus détachée des sens. — *Vous êtes un voyageur*, vous êtes en marche vers un séjour définitif. — *Il ne se remue rien ?* le cœur ne bat-il pas dans votre poitrine ? n'éprouvez-vous aucune émotion ? — *Désir muet*, qui ne s'exprime point par la prière.

Expliquez de même: *chétives créatures, blasphème Dieu, ces cris sont la prière, des vents brûlants.*

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des propositions de la 1re phrase du dernier alinéa de la leçon. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants: *Il, sur, un, qui, alors, mais.* 3. Écrivez dix mots qui ont le même suffixe que *plaintif.* 4. Formez trois noms avec les mots suivants: *œil, terre, créer, oreille, mont, digne, jour.* 5. Construisez cinq phrases dans chacune desquelles entrera un des cinq premiers noms de la leçon. 6. Expliquez les expressions suivantes:

avoir le cœur léger, le cœur d'un arbre, avoir le cœur à l'ouvrage, prendre une chose à cœur, ouvrir son cœur, avoir le cœur gros.
7. Complétez la phrase en ajoutant à la proposition principale donnée une ou plusieurs propositions sujet: *Il est important, il est évident, il est urgent, il convient, il est utile.*

3. LE SAINT-LAURENT.

Diction. Le ton général sera celui du récit, il s'élèvera à l'attendrissement: 1er alinéa, 2e et 3e phrase; 2e alinéa, vers la fin; 7e alinéa.

Dans le 1er alinéa, variez les intonations aux différents points et virgules. Beaucoup d'adjectifs à mettre en valeur.

Prononciation. **A** *fermé* (grave): s'évase, s'écrase; **o** *fermé:* grandiose (dyôz), émotion, Amazone; **o** *ouvert* (coq): Laurent (lor), océan (oss), modeste, orageux, volume et volumineux, florissante, promontoire, moment, disloqués; — s'enorgueillit (san-nor), ruisselet (ruiss'-lè), granit (nit' *ou* ni) appellation (pèl'-la), heureux (eur-eû), et ne retrouve (é-nre), s'achemine (sach'-minn'), solennel (sol-a), émeraude (é-mrôd'), resserre (re), essaye (é-sè-ye), descend (dé), Niagara (nya; trois *a* ouverts).

1. Les fleuves répandent la vie et l'abondance dans les contrées qu'ils arrosent, et bien souvent ils en sont la gloire et la beauté. L'Égypte vante son Nil aux eaux limoneuses et fécondantes; l'Inde vénère le Gange aux ondes sacrées; le Brésil s'enorgueillit de l'Amazone aux flots immenses comme ceux de la mer; les États-Unis célèbrent leur Mississipi aux vagues puissantes et troubles. Mais qui chantera les sentiments de fière tendresse du Canada pour son Saint-Laurent majestueux, aux nappes limpides, aux tourbillons redoutables, doux comme un ruisselet ou terrible comme l'Océan en furie ? Fleuve unique au monde, son cours s'évase en lacs gigantesques ou se resserre en d'étroits défilés, se déroule dans une série de paysages sans cesse renouvelés, et

souvent enchanteurs; il entraîne sa masse liquide pure comme le cristal, bondissante parfois, calme cependant sur sa plus grande longueur.

2. Bien modeste est la source qu'on lui assigne, la minuscule rivière Saint-Louis, qui se déverse dans une anse du lac Supérieur. Ce dernier, le plus grand bassin d'eau douce de la terre, voit des roches sauvages, des murs de granit l'encercler; quatre-vingts torrents l'alimentent, et n'en sortent que par la verte Sainte-Marie, rivière aux rapides retentissants qui a pour tombeau le lac Huron. Cette urne inépuisable s'écoule par la ravissante Sainte-Claire, cours d'eau qui sommeille dans plusieurs élargissements, fuit rapide entre des berges abruptes, danse sur des dalles rocheuses, et se repose quelques moments dans un lac du même nom. Bientôt il le quitte sous l'appellation de rivière du Détroit, circule bordé d'agréables rives sous un heureux climat et va se perdre dans l'Érié orageux. Sa sortie forme la fameuse rivière Niagara qui, pressée, prend une course impétueuse, dévale et se tord sur le roc avant de bondir dans le vide en cataracte mugissante. Quel spectacle que celui de cette arène demi-circulaire, où, d'une hauteur de 167 pieds, se précipite un formidable volume d'eau avec un fracas qui couvre celui du tonnerre ! Comme écrasée par sa chute, la masse liquide paraît dormir un instant, se traîne avec lenteur; mais soudain elle se réveille, bouillonne, se lance dans un couloir étroit, profond, qu'elle a dû se creuser dans la pierre vive, tourbillonne sur elle-même, convulsée, plus haute de 10 pieds en son milieu que sur ses bords, et ne retrouve le calme qu'à la sortie de cette gorge sombre, en s'épanouissant dans le lac Ontario. En laissant celui-ci, notre beau fleuve cesse de se dissimuler sous des noms d'emprunt et prend celui que lui donna Jacques Cartier.

3. Il déambule alors à travers les Mille-Iles, couvertes de villas somptueuses, de jardins fleuris, de bosquets nombreux; durant la saison estivale, une multitude d'embarcations le sillonnent balancées mollement comme par des rêves de bonheur. Viennent ensuite plusieurs rapides où le fleuve se contracte, les vagues s'exaspèrent, blanchissent leurs crêtes d'écume et courent bruyantes sur le roc: rapides des Galops, du Long-Sault, des Cèdres, de Lachine aussi, le moins long, mais pourtant pittoresque, mouvementé à plaisir. Après chacun d'eux, harassé, il reprend haleine dans les lacs Saint-François, Saint-Louis et autres, ainsi qu'un coursier fougueux après des bonds désordonnés.

4. Superbe, il glisse ensuite devant Montréal, le gratifie d'une perle, l'île Sainte-Hélène, et s'achemine lentement, solennel et lourd, vers sa nouvelle destinée. Plus d'existence tourmentée, de tourbillons, de rapides, mais une puissance paisible en pleine possession de sa force qui s'étale avec une majestueuse sérénité. Il descend entre deux berges semées de villages florissants, reçoit de volumineux tributaires, semble s'endormir dans le lac Saint-Pierre si peu profond. Beaucoup plus bas il se resserre devant le fier promontoire de Québec, le contourne, décrit une courbe gracieuse pour saluer l'antique cité de Champlain, et, comme adieu, lui enchâsse ce bijou d'émeraude nommé l'île d'Orléans. Libre ensuite, il s'étend, s'amplifie, sème son parcours de quelques îlots de verdure, écarte de plus en plus ses rives, les espace au point qu'elles deviennent invisibles l'une à l'autre.

5. Deux fois par jour, sous l'effort violent de la marée, le Saint-Laurent reflue jusque vers les Trois-Rivières; les eaux saumâtres remontent même à quelques

lieues en aval de Québec, endroit où leur masse ne peut triompher de celle qui descend des grands lacs.

6. Grandiose aussi est le spectacle qu'offre ce magnifique cours d'eau, lorsqu'il se trouve emprisonné par les glaces hivernales, ou qu'il essaye de reconquérir sa liberté au moment de la débâcle. Alors, quels craquements sonores comme des décharges d'artillerie, quels soulèvements de blocs immenses qui retombent disloqués, tournoient sur eux-mêmes, affolés, et se hissent les uns sur les autres pour former une barrière infranchissable ! Mais l'eau gronde sourdement, monte, s'élève encore, lance ses flots tourmentés et d'énormes glaçons à l'assaut de l'obstacle, redouble sa rage et triomphe enfin emportant tout sur son passage trop souvent dévastateur.

7. Saluons donc avec amour notre fleuve géant si admirable par ses beautés. A son seul nom, tout cœur canadien vibre d'orgueil et d'émotion, car quel rôle glorieux il a joué dans la naissance et le développement de notre chère patrie !

Questions. — 1. Quel est le caractère de ce morceau ? 2. Par quelle idée générale débute-t-il ? 3. Qu'ont de particulier les quatre grands fleuves auxquels on peut comparer notre Saint-Laurent ? 4. Montrez que l'on donne un court aperçu de celui-ci avant d'en faire la description complète. 5. Quelles sont les phases successives de son parcours jusqu'au Niagara ? 6. Caractérisez chacune par quelques détails. 7. Racontez ce qui se produit avant, pendant et après sa chute. 8. A partir de quel endroit prend-il son nom définitif ? 9. Qu'est-ce que son cours a ensuite de particulier jusqu'à Montréal ? — jusqu'à Québec ? — puis jusqu'à la mer ? — Établissez nettement les différences qui distinguent ces trois étapes. 10. Dites quelques mots des deux phénomènes dont parle l'auteur en achevant sa description.

4. **Prononciation :** LES SONS DE L'A, LES CONSONNES B, P, M.

A. *Les sons de l'a.*

Il y a deux *a :* l'*a* fermé et l'*a* ouvert.

I. L'a **fermé** comme dans *câble* ou *grave.*

Il se prononce la langue reculée, la bouche moyennement ouverte et le menton abaissé.

Répétez : Le flâneur passait sur le sable, mâchant comme un grand diable (dyâ) et hurlant: Sabre de bois ! Sabre de bois (bwâ).

L'*a* est ordinairement fermé :

1. S'il est surmonté d'un accent circonflexe. Ex.: *Disgrâce, âge, bâton, infâme, théâtre.*

Exceptions: les terminaisons *ât, âmes* et *âtes* des verbes en *er.* Ex.: *Qu'il priât, nous allâmes, vous parlâtes.*

2. Quand *a* est suivi du son *ze.* Ex.: *Topaze, emphase, naseau, gazon, écraser.* — Excepté : *basilique, caserne, hasard.*

3. Dans les mots qui se terminent par *as* ou *az,* que la consonne se prononce ou non. Ex.: *Un as, hélas ! Jonas, gaz, un ou des bas, ananas, fracas, verglas, un pas, ne pas.*

Remarque. — Malgré l'*s, as* est ouvert à la 2e personne du singulier des verbes et au pluriel des noms en *a.* Ex.: *Tu chantas, aimas, prias ; des opéras, des alléluias, des camélias* (*lyà*).

4. Dans un certain nombre de mots en *asse, asser.* Ex.: *Amasser, basse, bassesse, casser, classe, classer*

(mais *classique* avec *a* ouvert), *délasser, entasser, lasser, ramasser.*

5. Dans les terminaisons suivantes:

a) *Aille* et *ailles.* Ex.: *Paille, rocaille, limaille; victuailles, broussailles.* Exceptions : *Qu'il faille, tressaille, aille, vaille, émaille, travaille, détaille;* et : *une caille, une médaille.*

b) *Ation* et *asion.* Ex.: *Nation, ration, évasion.* « Il importe de remarquer que ces terminaisons sont de moins en moins fermées. » (P. Th. Hudon.)

6. Dans *aill* du corps des mots. Ex.: *Brailler, railleur, piailler.* Exceptions : *Maillet, travailler, détailler, émailler, vaillant.*

7. Dans plusieurs mots isolés, surtout dans les syllabes *ar, able, acle, adre, ame, ass* (voir 4). Ex.: *Baron, déclarer, charron, affable, accable, délabré, oracle, miracle, clamer* (*proclamer, déclamer, réclamer*), *flamme,* (*enflammer, oriflamme*). — *Poêle* se prononce aussi avec *â* (pwâl).

II. L'a **ouvert** comme dans *glace.*

Il se prononce la bouche moyennement ouverte en hauteur, mais élargie, les coins légèrement tirés vers les oreilles, la langue reposant en bas. Veillez à prononcer cet *a* ouvert, et non dans la gorge.

Répétez: Gare ! petit rat, le chat te croquera. Oh ! la ! la ! voilà qu'Adélard nage comme un canard.

L'*a* **est ouvert** (sauf exceptions venant des règles de l'*a* fermé, ci-dessus):

1. Quand il est surmonté de l'accent grave. Ex.: *Là, à, holà, voilà, celui-là.*

2. Au commencement et au milieu des mots. Ex.: *Ami, aérien, admirer, aïeul, carte, casque, chasse.*

3. Dans la dernière syllabe d'un mot, lorsque *a* est final ou qu'il est suivi d'une consonne autre que *s* ou *z* (sonore ou non). Ex.: *Mica, opéra, il chanta, il parla; crac, bar, vieillard, bagarre, drap, avocat.*

Surveillez tout spécialement les finales en *at* et en *ar* (ard, arre, ass, art). Ex.: *Éclat, chat, rat, avare, plus tard, épars.*

4. Souvent dans les terminaisons en *ail* et devant *i* ou *y*. Ex.: *Ail, bail, corail, émail, gouvernail, faïence, Bayonne.*

5. Par exception, on prononce généralement *a* ouvert dans f*e*mme, cou*e*nne, sol*e*nnel (sol-a-nel), h*e*nnir (a-nir) s'*e*norgueillir, ind*e*mniser, m*oe*lle (mwal), et leurs dérivés, et dans les adverbes en *amment* et *emment:* ard*emment* (aman), cour*amment*, évid*emment* (aman), réc*emment*.

B. Pour les consonnes *b, m, p*, voir 8e année, leçon 73.

Répétez: Bambins et bambines que la brise murmurante ramène sous ces beaux ombrages, pressez le pas (*a* de *grave*), pressez le pas !

---

5. L'ÉGLISE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Lisez le commentaire que nous faisons plus loin de cette poésie. Inspirez-vous des sentiments qu'elle exprime et vous pourrez essayer de la rendre. 1er quatrain: attendrissement; 2e: souvenirs joyeux; 3e et 4e: fierté, conviction; 5e: supplication; marquez *bon peuple de chez nous;* scandez le dernier vers.

Prononciation. Énoncez nettement les voyelles (les. *i*, le *è* et les *in*), articulez les consonnes.

Dites : héroïques (*o* ouvert de *coq*), d'airain (dè).

Du plus loin que je vois mes heures de jeunesse*
L'église m'apparaît, avec son* fin clocher.
Je songe aux premiers jours* où* j'allais à la messe,*
Et* je revois la nef où j'écoutais prêcher*.

J'entends les grelots clairs, les lourdes *carrioles*,
Qui passaient, *à grand train*, les soirs de *minuit*.
Je vois les lampions, les feux, les banderoles,
Et la lampe du *chœur* qui brillait, dans la nuit !. . .

L'*église*, c'est le *cœur* des paroisses rustiques;
C'est leur âme qui vibre, en sa cloche d'airain.
L'église est le témoin des âges héroïques
Qu'ont vécu nos aïeux, dans leur labeur serein !. . .

Sans elle, il n'est plus rien de ta grâce, ô campagne,
Sans elle il n'est plus rien de ta sublimité;
Sans la croix, ta céleste et fidèle compagne,
Un grand deuil régnerait au fond de ta beauté !. . .

Ah ! puisses-tu garder ta ferveur ancienne,
O race de croyants, bon peuple de chez nous !
Nulle gloire, ici-bas, n'égalera la tienne,
Car un peuple n'est grand et n'est beau qu'à genoux !

BLANCHE LAMONTAGNE. (*Par nos champs et nos rives.*)

1. Le plan.

1. Ce que l'église rappelle à la mémoire:
   a) Les messes auxquelles j'assistais;
   b) Les sermons que j'entendais;
   c) La messe de minuit.

2. Ce qu'est l'église pour les paroisses de campagne:
   a) C'en est le cœur et l'âme;
   b) Sans elle, la campagne perdrait sa grâce;
   c) Sans la croix, la campagne serait en deuil.
3. Adjuration de l'auteur aux paysans:
   Qu'ils gardent leur ferveur, et leur gloire sera sans égale.

2. Les expressions à noter.

Comment l'auteur dit-il:

1. Mes jeunes années. 2. Les carrioles qui passaient rapidement. 3. La lampe brûlait dans l'obscurité. 4. Les paroisses de campagne. 5. Tu perdrais ta grâce, ô campagne. 6. Ta beauté serait diminuée. 7. Garde ta foi.

3. Commentaire. — Ce texte chante le rôle de l'église de campagne, et la beauté des peuples de croyants. Le premier quatrain plaît parce qu'il évoque des souvenirs de jeunesse que tout lecteur canadien retrouve au fond de sa mémoire. Le deuxième est plus touchant encore, avec le rappel des « soirs de minuit ».

L'auteur a trouvé de beaux vers sonores, aux rimes riches, pour dire le rôle de l'église et ce qui manquerait à nos campagnes si les croix de nos clochers disparaissaient.

L'adjuration finale à la « race de croyants » que nous sommes est pathétique. La pièce se termine dignement sur un très beau vers, marqué de quatre poses sur les quatre mots de valeur.

Car un *peup* | *le* n'est *grand* | et n'est *beau* | qu'à *genoux*. |

4. L'auteur. — Mme Blanche Lamontagne-Beauregard (1889), a écrit: *Visions gaspésiennes; par nos Champs et nos Rives; la Vieille Maison; les Trois Lyres; un Cœur fidèle...* « Mlle Lamontagne aime les choses de chez nous, elle les observe avec finesse, elle les idéalise avec piété, elle les chante avec émotion. »

Vocabulaire. — 1. Qu'est-ce qu'une *carriole* — un *char* — un *chariot* — une *charrette* ? — Ces mots dérivent du latin *carrus: char.* De tous les mots qui dérivent de *char:* charrette, charretier, charrue, charrier, charroi, charron, . . . *chariot* est le seul

qui, par une exception regrettable et nullement motivée, ne prend qu'un *r*. 2. Indiquez la signification de *passer à grand train, mener grand train, faire du train, train de vie, mettre une affaire en train, un train de voyageurs, un train de bois*. 3. Trouvez le préfixe du mot *minuit*. Quel est le sens de ce préfixe ? — Expliquez *à mi-côte, à mi-chemin, à mi-jambes, à mi-flot*. 4. Comment appelle-t-on les mots qui, comme *chœur* et *cœur*, se prononcent de la même façon, mais s'écrivent d'une manière différente ? — Nommez-en quelques-uns. 5. Indiquez la différence de sens entre *Eglise* et *église*, suivant que ce mot commence par une majuscule ou une minuscule.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des mots suivants du 1er quatrain: *jeunesse, son, jours, où, messe, et, prêcher*. 2. Donnez cinq noms ayant le même suffixe que *jeunesse* et indiquant: *a*) l'état; *b*) le féminin de certains substantifs. 3. Faites l'énumération: *a*) de ce qu'on voit à l'intérieur d'une église; *b*) des ornements du prêtre pendant les divers offices. 4 Trouvez l'adjectif, le verbe et l'adverbe correspondant à *gloire, dieu, grâce, égalité, grandeur*. 5. Définissez les mots suivants en montrant qu'ils contiennent tous l'idée de croix (en latin, *crux*, crucis) : *croiser, croisade, croisée, croisillon, crucifère*. 6. A l'aide de suffixes, trouver des diminutifs de *cloche, clair, aiguille, bande, boule, animal, corps, globe*. 7. Trouvez six expressions où entre le mot *jour* et donnez leur sens. 8. Expliquez les expressions suivantes et faites-les entrer dans une phrase: *ne vouloir rien entendre, entendre à demi-mot, entendre la plaisanterie, donner à entendre*.

6. LA JEUNE FILLE CHRÉTIENNE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. 1er alinéa: enthousiasme; marquer: *que c'est beau, quelle transparence, la plus délicate*, etc.; les alinéas 2 et 3: ton de certitude d'abord; détaillez bien: attaquer, résister... soulignez les exclamations.

Prononciation. Elle sait (sé), je sais (sé), alliance (a-lyans'), **o** *ouvert:* héroïsme, paupière (pop-yèr), ign*o*reront (or'ron); **a** *ouvert:* résultat, pensionnat, état, regard; — baptis-

male (ba-tis), immonde (im'm), fait (fè), écrase (â), aussi (ô), sollicitudes (sol'-li), reflet (flè), lion (une syllabe), aussi (ô), — Soignez l'énonciation des *i*.

Que c'est beau et bon, un cœur de jeune fille réellement chrétienne ! Quel ordre ! quelle simplicité ! quelle *transparence* dans son âme ! Tout y est vrai, parce que tout vient d'un fond vraiment angélique; c'est la vertu qui semble personnifiée, c'est la pureté, la *bénignité* dans sa plus *discrète expression*, enfin c'est la plus délicate des créatures, pleine encore de la grâce baptismale, et qui offre cependant la plus *virile* fermeté. Dès que le mot « devoir » frappe son oreille, docile elle avance; et si un mot impie ou immonde s'échappe devant elle, elle sait imposer la plus *invincible* résistance. D'un regard, d'un mouvement de sa paupière abaissée ou relevée, elle écrase, elle anéantit. Du fond divin de son âme, ce regard *foudroie*.

Rien ne montre plus la force d'une éducation chrétienne bien conduite | que l'*alliance magnifique* de la *pudeur* et du courage, dans une jeune fille de quinze, seize, dix-sept ans. Elle sait craindre et fuir comme un petit oiseau; elle sait attaquer, résister, soutenir la lutte comme un lion, dès qu'il s'agit d'un bien réel à faire, d'une vertu à défendre. C'est merveilleux ! et quand elles sont plusieurs arrivées ensemble à ce même résultat, très fréquent dans un pensionnat religieux, c'est un spectacle qui ravit le cœur de Dieu et qui fait bénir toutes les *sollicitudes de l'éducation*. Et tout l'héroïsme de ces maternelles sollicitudes, Dieu seul les connaît, les hommes l'ignoreront toujours; car si je parle des admirables résultats obtenus, il faut bien dire aussi à quel prix, et après quelles luttes souvent on voit apparaître les vertus solides, et le gage des fruits à venir !

Je sais qu'une modeste et timide jeune fille, profondément pieuse, est vraiment un ange intelligent et pur, plein d'amour et de grâces, qui, dans un pensionnat, fait loi, domine tout, éclaire tout, entraîne toutes ses compagnes vers le bien et vers le tabernacle, où réside l'objet de son unique amour. Elle est un reflet vivant de l'état de justice originelle, dont Marie, sa mère et maîtresse, lui révèle au fond de l'âme le secret, en lui enseignant personnellement à diriger chacune de ses actions, conformément aux vertus qu'elle-même a pratiquées sur la terre.

MGR DUPANLOUP.

1. Plan.

1. Beauté du cœur d'une jeune fille vraiment chrétienne.
   - *a*) C'est l'ordre, la simplicité, la vertu personnifiée qui transparaît dans son âme;
   - *b*) C'est la bénignité dans sa forme la mieux choisie;
   - *c*) C'est la plus délicate des créatures, pleine de la grâce baptismale et de fermeté:
     - 1° devant le devoir,
     - 2° devant le mal.
2. Force de l'éducation chrétienne.
   - *a*) Alliance magnifique de la pudeur, qui sait fuir le mal, et du courage, qui sait résister et attaquer pour le bien;
   - *b*) Influence de cet ensemble dans un pensionnat;
   - *c*) Elle exige chez les formatrices de l'héroïsme et des luttes.
3. Résultat de cette éducation.
   - *a*) La jeune fille vraiment pieuse entraîne les compagnes au bien;
   - *b*) Elle est un reflet de l'état de justice originelle qui brille en Marie, sa mère et sa maîtresse.

2. Les mots. — 1. **Transparence,** (latin, *trans*, à travers; *parere*, paraître), qui laisse passer une lumière suffisante pour que l'on distingue les objets à travers son épaisseur. 2. **Bénignité,** (latin, *benignus*, bénin), douceur, condescendance. 3. **Discrète expression,** la forme la mieux choisie (*discrète* vient du latin *discernere, discretum*, qui veut dire *choisir*). 4. **Virile,** (latin, *vir*, homme), forte, qui convient à l'homme adulte, dans toute sa force. 5. **Invincible,** (latin, *in*, sans; *vincere*, vaincre), qu'on ne saurait vaincre. 6. **Foudroyer,** frapper d'un coup soudain et irrésistible comme la foudre. 7. **Alliance,** union de plusieurs choses, qui sont comme *liées* ensemble. 8. **Magnifique,** (latin, *magnus*, grand; *facere*, faire), qui a de l'éclat, de la beauté; qui fait faire de grandes choses. 9. **Pudeur,** chasteté, modestie, retenue. 10. **Sollicitudes de l'éducation,** soins attentifs et affectueux pour instruire, éduquer (former le cœur, la volonté, etc.).

3. Questions d'intelligence. — 1. A quelle condition un cœur de jeune fille est-il réellement beau ? 2. Quelles qualités se reflètent dans son âme ? 3. Que veut dire: *C'est la vertu qui semble personnifiée.* 4. Quelles sont les façons, pour la jeune fille chrétienne, de manifester la plus virile fermeté ? 5. Que fait-elle en face du devoir ? 6. Quel est l'effet de son regard sur l'impiété, l'ignominie ? 7. Quelle alliance magnifique l'éducation chrétienne produit-elle chez la jeune fille ? 8. Comment agit la jeune fille chrétienne suivant les circonstances ? 9. Ces admirables résultats sont-ils facilement obtenus ? 10. A quoi une telle jeune fille entraîne-t-elle ses compagnes ? 11. Qui prend-elle pour modèle ?

4. Expressions à noter. — Une virile fermeté, — une invincible résistance, — l'alliance magnifique de la pudeur et du courage, — toutes les sollicitudes de l'éducation, — un reflet vivant de la justice originelle.

5. Grammaire. — Analyser les pronoms du dernier alinéa.

6. L'auteur. — Mgr Dupanloup (Félix). — (1802-1878). — Évêque d'Orléans, orateur éminent, écrivain fécond, polémiste ardent. Le beau livre sur *l'Éducation* est son œuvre capitale.

7. LES TEMPS HÉROÏQUES DE LA NOUVELLE-FRANCE.

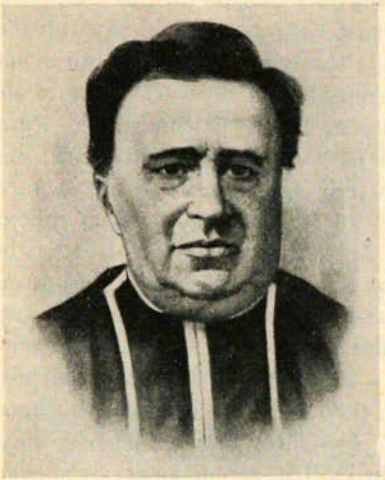
Diction. Style de la narration, mais l'auteur y mêle à tout instant des expressions de louange et d'admiration: il faudra les mettre en valeur: *furent si importants, c'est bien à juste titre, cette période en effet,* etc. Dans la longue phrase: *Comment ne pas admirer ces jeunes gens . . .* , varier les intonations des différents compléments qui précisent les mots *jeunes gens.*

Prononciation. **O** *ouvert:* colonie (col-onn), honoré (onn-or), héroïque, explorateur (or), aborigène (or), procurer, corrobo rées (cor-ob-or), province (prov); — sauvage (sô); **a** *ouvert:* barbare, Canada; *a* de *grave:* en passant, un pas; — devenait (de-vnè), palais (lè), effet (é-fè), histoire (twar), Laurent (lor), descendants (dé).

En passant des mains de la compagnie entre celles du roi, la colonie avait fait un grand pas. Elle était sortie de l'enfance: la Nouvelle-France devenait une province, Québec était honoré du nom de ville, une justice royale s'établissait, on parlait même de faire bâtir un palais pour les séances du conseil souverain, ainsi que des prisons plus grandes et plus commodes pour y enfermer les criminels. Ces changements furent si importants, que des écrivains français ont placé dans l'année 1663 la fondation de la colonie du Canada, laissant dans l'oubli la plus belle portion de notre histoire. Cependant, c'est à bien juste titre que les cinquante premières années qui ont suivi la fondation de Québec, ont été désignées comme les temps héroïques de la Nouvelle-France. Cette période, en effet, présente des traits nombreux de dévouement religieux, de courage, de foi, de persévérance. Le même esprit animait les simples laïcs et les religieux, des femmes faibles et délicates, aussi bien que

les soldats et les hardis explorateurs qui s'aventuraient au milieu des tribus sauvages. Que de nobles natures se sont développées parmi les Français du Canada, dans la lutte entre la civilisation chrétienne et le naturalisme sauvage des aborigènes ! Comment ne pas admirer ces jeunes gens, doués des plus beaux dons du cœur et de l'esprit, habiles à la chasse, adroits à conduire le léger canot d'écorce dans les passages les plus difficiles, devançant à la course les plus agiles coureurs de la race rouge, infatigables dans les longues marches au milieu des forêts, accoutumés à combattre l'Iroquois avec la hache et le fusil, parlant les langues des sauvages aussi bien que les sauvages eux-mêmes; et cependant, toujours prêts à mettre leurs belles qualités au service de la religion et de la patrie, et à sacrifier leur vie au milieu des plus horribles supplices, pour la gloire de Dieu et l'honneur du nom français ? Des filles timides, élevées dans la paix et la solitude du cloître, renonçaient au silence du couvent pour servir Dieu au milieu de pauvres colons et de sauvages sales et déguenillés; de grandes dames, habituées à l'aisance, formées aux agréments de la plus haute société, se condamnaient volontairement à couler leurs jours dans un pays barbare et n'offrant aucune des jouissances matérielles qu'elles avaient possédées en France. Ainsi la jeune et riche dame de La Peltrie, non contente d'avoir pris part aux premières misères des Ursulines de Québec, alla partager celles de mademoiselle Mance, à l'établissement de Montréal, et voulut encore se rendre, à travers les mille dangers de la route, jusqu'au pays des Hurons... Madame d'Ailleboust, femme d'un gouverneur de la Nouvelle-France, et madame de Monceaux, qui avaient paru avec honneur à la cour, soignaient les sauvages dans leurs maladies, recueillaient les restes des prisonniers brûlés, et plusieurs

fois les portèrent elles-mêmes au cimetière, pour leur procurer une sépulture chrétienne.



Abbé J.-B.-A. Ferland.

[De si* belles leçons ne pouvaient manquer de produire de salutaires* effets sur la petite population française que Dieu avait conduite aux* bords du Saint-Laurent. Aussi les annales du Canada, corroborées par des* témoignages nombreux, nous apprennent que ces exemples de courage*, de constance et de vertu, produisirent leurs* fruits, parmi les descendants des compagnons de Champlain.]

ABBÉ FERLAND.

Orthographe. Les mots *Monsieur*, *Madame*, *Mademoiselle* s'écrivent en abrégé : *M.*, *Mme*, *Mlle*, chaque fois qu'on ne parle pas directement à la personne (c'est l'orthographe que l'auteur aurait dû adopter ici) ; au vocatif, ils s'écrivent tout au long et avec une majuscule. Ex. : Pourriez-vous me dire, *Madame X*, si *Mlle Y* viendra ce soir.

Ferland (abbé J.-B.-Antoine). — Montréal (1805-1865). — Se place auprès de Garneau sur la liste de nos historiens. Auteur d'opuscules et d'articles historiques : *Le Labrador*, *Louis-Olivier Gamache*, *Notice biographique sur Mgr Joseph-Octave Plessis*, et d'une *Histoire du Canada* son œuvre capitale, où il s'applique surtout à démontrer l'action de la Providence dans la fondation et le développement de la colonie.

Analyse logique. — 1. Combien de propositions renferme chacune des deux phrases du dernier alinéa ? Indiquez la nature de chacune d'elles et justifiez cette dénomination. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants des mêmes phrases: *Si, salutaires, aux, des, courage, leurs.*

Conjugaison. — Conjuguez: *sortir de l'enfance* au présent de l'indicatif, au futur simple et au présent du subjonctif; — *aller partager les travaux de son ami* à l'imparfait, au passé défini et au passé indéfini de l'indicatif.

Devoir écrit. — 1. Quelle différence y a-t-il entre *émigration* et *immigration, allocation* et *allocution, affilé* et *effilé, avènement* et *événement ?* 2. Donnez quatre compléments déterminatifs aux mots suivants: *don, l'honneur, soldat, qualité, amour, maladie.* 3. Trouvez le féminin de *héros, sauvage, gouverneur, compagnon, ambassadeur, dieu, doge, empereur, docteur, gendre, agneau;* — de *Henri, Léopold, André, Gabriel, Albert, Jacques, Félix.* 4. Quel est le sens du suffixe *able* dans *infatigable, variable, durable ?* — du suffixe *ure* dans *verdure, froidure, chevelure, peinture ?* 5. Trouvez: *a*) quatre homonymes de *des, lait,* et indiquez leur signification; — *b*) quatre synonymes de *hardi, courage, habile, bâtir, animer, sacrifier, constance.* 6. Expliquez les expressions *trait de dévouement, avaler d'un trait, partir comme un trait, trait mordant.* 7. Construisez deux phrases pour chacun des mots suivants, le prenant, dans l'une au sens propre, et dans l'autre au sens figuré: *main, roi, enfance, aride, brise, illuminer.*

8. QUAND NOUS MARCHIONS AU CATÉCHISME.

Diction. Récit plein de grâce, qu'il faut lire, en plus d'un endroit, avec le ton amusé de quelqu'un qui conte en badinant. Exemples: 1er alinea: *y a-t-il encore des enfants ?* le 2e alinéa presque tout entier. — 3e et 4e : bien détailler: *plus le droit de, plus le droit de; devait, ne devait pas* . . . Dans le 6 alinéa, prendre le ton qui convient: rapports des enfants, exclamations des parents, etc.

Prononciation. Baissions (bè); *ah !* la voilà (trois *a* ouverts) ; Dieu sait (sé), monsieur (me-syeû), solennel (sol-a);

les o *ouverts :* aristocratie (toc), propret, joli, noviciat (ov-i-cyà), désobéissant (zob), morale, innocente (i-noss), démoli, poignées (pogn), austères (ôs).

1. Les enfants d'aujourd'hui — y a-t-il encore des enfants ? — communient plus tôt que de notre temps. Et j'envie leur bonheur. Mais c'est égal; ils n'auront pas goûté comme nous l'avantage de marcher au catéchisme pour la première communion, la première de toutes.

2. Croiriez-vous que, séparés des autres, nous devenions du coup un contingent d'élite, une manière de petite aristocratie ? Songez donc: pendant tout le printemps nous irions à l'école de M. le Curé ! Nous irions vivre dans l'église et dans la compagnie du bon Dieu ! A la maison, nos mères s'employaient de leur mieux à nous plonger dans le solennel. D'abord, le matin du premier jour, il fallait faire une toilette spéciale, et c'est la maman qui s'en chargeait. Un enfant qui marchait au catéchisme, devait avoir les mains bien nettes, frottées à la brosse si nécessaire, les cheveux proprement peignés avec un petit coq à la Papineau; des habits sans taches, une belle boucle noire sur un col blanc. Un enfant qui marchait au catéchisme — ainsi le voulait encore la mode de par chez nous — devait même pour tout ce temps-là laisser reposer ses souliers de bœuf. Et pourtant, Dieu sait si grand-mère en plissait de proprets et de jolis ! Le cher enfant devait chausser à tout prix des chaussures de magasin avec de beaux cordons flambants neufs. Et ainsi habillé et attifé, on partait pour l'église, emportant au front un baiser attendri de sa maman.

3. Et c'est alors que pendant deux mois — deux mois sans congé ! hélas ! — commençait l'austère novi-

ciat. Dans le village, nous étions le point de mire de tout le monde. Plus le droit de crier, plus le droit de courir, plus le droit de taquiner les quêteux, plus le droit de voler des petites pommes vertes, pas même celles du bedeau, non, pas même celles-là. Mais toujours il fallait marcher en rang bien droits, graves, recueillis comme des enfants qui reviennent de la sainte table.

4. Et à la maison donc (*don*) ! Là, pendant les deux mois aussi, nous devions vivre en grande retraite. Non seulement un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas être désobéissant, gourmand, querelleur. Mais, grand Dieu ! c'est qu'il fallait se priver, je vous assure. Un enfant qui marchait au catéchisme, ne devait pas jouer bruyamment, ne devait pas dénicher les oiseaux, ne devait pas tirer la queue des chats, ne devait pas faire de grimaces ! Pensez donc, c'est si laid, et si le vent allait revirer... Et ce n'était là que la morale de grand-mère. Mais à celle-là, il fallait ajouter la morale de maman: plus de pieds de nez, plus de chiquenaudes; on ne pouvait plus même pincer la petite sœur !... Ah ! chère maman et chère grand-maman, vous en êtes-vous assez servies de votre argument suprême pour réprimer nos plus innocentes infâmeries: « Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme !... » Et chaque fois nous baissions la tête, absolument confus, démolis, et d'un bond nous remontions dans le sentiment de notre dignité.

5. Du moins nous pouvions nous reprendre quelque peu à l'église, à l'heure des récréations. M. le Curé, lui, laissait courir les petits garçons; en somme, il ne leur défendait que d'aller du côté des petites filles. Nous pouvions jouer à la barre, à la pelote, et même aux marbres, surtout à la poignée et à la devinette.

6. Il faut joindre à ces amusements les distractions du catéchisme, par exemple, les réponses si drôles faites à M. le Curé. Certains soirs nous arrivions à la maison en coup de vent: « Maman, grand-maman, eh bien ! vous savez, le petit Jacques Lauzon de la Petite-Côte... [imaginez donc qu'il a dit* à M. le Curé qu'il y avait trois* dieux ! ! ! » Et* maman* et grand-maman qui se consternaient et qui ajoutaient: « P'tit pas fin, c'est sûr*, il va se faire renvoyer] »... Se faire renvoyer, ah ! la voilà bien l'affreuse menace qui nous a tant torturés ! M. le Curé avait le don de la laisser planer sur la tête de tous, même sur la tête des plus forts et des premiers qui prenaient place près de lui, au bout du long banc dans le chemin couvert. Se faire renvoyer du catéchisme, nous le savions tous, c'était là le suprême déshonneur dont jamais l'on ne pouvait se laver. De mon temps on parlait encore dans la paroisse d'un tel renvoyé trois fois et qui avait dû, en fin de compte, communier par charité et en grands culottes, s'il vous plaît.

ABBÉ L. GROULX. (*Les Rapaillages.*)

Plan. — 1. Quel but se propose l'auteur dans cette belle description ? 2. Indiquez où commence et où finit le début. 3. Comment l'auteur indique-t-il ce que c'est que marcher au catéchisme ? 4. De quoi est-il parlé dans le reste du 2e alinéa ? 5. De quelle manière fallait-il se comporter au village ? — à la maison ? 6. Quelles étaient les récréations permises et où ? 7. Énumérez les idées contenues dans le dernier paragraphe. 8. Ainsi chaque alinéa contient une ou deux idées principales.

Groulx (abbé Lionel) 1878. — Membre de la Société historique de Montréal et de la Société royale du Canada, professeur d'histoire du Canada à l'université de Montréal. Selon Olivar Asselin, M. Groulx est « un maître de la recherche historique, un maître de la vie spirituelle, un maître de réflexion et d'énergie patriotique ».

9. D'après les questions précédentes faites en quelques mots le plan du morceau.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature des propositions du dernier alinéa placées entre crochets. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants de la même phrase: *A dit, trois, et, maman, sûr.* 3. Quand écrit-on *davantage* et *d'avantage, plus tôt* et *plutôt ?* 4. Expliquez les expressions suivantes: *en coup de vent, le point de mire, petit coq à la Papineau, en fin de compte.* 5. Trouvez six expressions où entre le mot *vent* et expliquez-les. 6. Énumérez dix qualités et dix défauts que peut avoir un enfant. 7. Donnez le sens des homonymes suivants: *ou, où, août, houx, houe.* 8. Quel est le sens des proverbes suivants: *Il faut semer pour moissonner; chien qui aboie ne mord pas.* 9. Lisez les alinéas trois et quatre de la leçon en employant la première personne du présent de l'indicatif. 10. Comment dit-on en bon français: une belle *boucle* noire, jouer aux *marbres?* (Chercher *boucle* et *nœud* dans le dictionnaire.)

---

9. PRINCIPES DE DICTION: 2° L'ARTICULATION ET LA RESPIRATION.

L'articulation.

1. L'articulation est l'action de prononcer distinctement. Qu'il s'agisse de voyelles ou de consonnes, la voix doit toujours être posée nettement et sans hésitation.

« Parler, dit l'abbé Gondal, c'est articuler. Articulation et parole sont, en effet, deux termes synonymes. Le premier devoir du parleur est donc d'apprendre à articuler... Une mauvaise articulation rend inutiles les meilleures qualités de la voix; une bonne articulation, au contraire, en utilise toutes les ressources. »

2. Il faut toujours donner aux *voyelles* un son pur, et, dans les cas particuliers, le son que l'usage leur

assigne dans tels ou tels mots. Il faut articuler les *consonnes* avec une intensité et une netteté suffisantes pour qu'elles ne soient pas confondues entre elles.

3. Une bonne articulation est nette, correcte, vigoureuse, dans tous les registres de la voix. Le volume de celle-ci est-il insuffisant, bien articuler permet d'y suppléer, du moins en partie.

4. On acquiert une bonne articulation en s'exerçant à donner aux muscles de la bouche, pour chaque voyelle, consonne ou groupe de consonnes, la position et le mouvement voulus. Ainsi s'explique l'importance de faire les exercices d'articulation et de prononciation que l'on trouvera en tête des leçons de ce livre.

La respiration.

Bien respirer, c'est respirer comme il le faut et quand il le faut. « Respirer comme il faut, c'est aspirer amplement et ne renouveler l'air des poumons que lorsqu'ils ont doucement épuisé leur provision. Respirer quand il faut, c'est profiter pour le faire, des pauses et des silences de ponctuation, et ne pas aller séparer, par un coup de pompe malencontreux, des mots intimement liés par le sens. » (P. COLONNIER.)

Trois remarques:

1. L'aspiration doit être complète, sans quoi la provision de l'air inspiré étant trop petite, la diction sera essoufflée. Aussi, le lecteur et le récitateur se tiendront droit, et la poitrine bien dégagée.

2. L'expiration doit ménager la sortie de l'air, afin que le diseur n'ait pas à respirer trop souvent.

3. Le volume de la voix s'augmente avec la profondeur de l'aspiration et l'énergie de l'expiration.

10. CHOIX PROVIDENTIEL DES PREMIERS COLONS DU CANADA.

Diction. Ce texte est d'un orateur qui avait du souffle, il est difficile à lire à cause de ses longues phrases. 2e alinéa: exprimer un sentiment de fierté; dire sur un ton plus bas l'apposition *Canadiens français* et l'incise *desquelles nous...* . 3e alinéa: détailler les compléments de *ont légué*, et les quatre sujets de *sont une portion*, etc. Le 4e alinéa est le plus difficile à interpréter: lire sur le ton interrogatif: *Faut-il... contrôler...* ; reprendre le même ton pour les deux *faut-il croire....*

Prononciation. O *ouvert:* colonie et colonisation, moral, autorité (ot-or), d'origine (dor), Providence, absolu (ap-sol-u), profonde; — descendons (dé), malheureux (eur-eû), pays (pè-i), effet (é-fè), noyau (nwa-yô), descendons (dé), plupart et hasard (comme *car*), évidemment (da-man), et jeter (é-chté).

Quand le temps fut venu de fonder une* colonie dans ce pays, Dieu* suscita à cet effet Champlain, comme* il avait suscité Jacques Cartier pour en faire la découverte*. Ce grand homme réunissait à un haut degré toutes les qualités nécessaires pour accomplir une œuvre aussi importante. Sa foi et* sa piété lui firent comprendre quels* soins il devait apporter dans le choix du personnel* destiné à former le noyau de la colonie.

Et, certes, ce doit être pour nous, Canadiens français, le sujet d'un bien légitime orgueil que de savoir que les premières familles de cette colonie, desquelles nous descendons pour la plupart, ont été choisies parmi ce qu'il y avait de mieux dans la mère patrie, sous le rapport moral et religieux.

Ce sont ces familles d'élite qui nous ont légué cette foi vive et ces mœurs douces qui ont toujours caractérisé le Canadien français; ce profond respect pour l'autorité,

soit religieuse, soit civile; cet attachement inébranlable à l'enseignement de l'Église, qui a fait notre force, qui a toujours été notre salut au temps du danger, en nous tenant unis comme un seul homme. Les précieuses qualités du cœur qui distinguent nos compatriotes, leur généreuse et bienveillante hospitalité, leur politesse proverbiale, qui charment les étrangers; cet esprit franchement et sincèrement libéral, qui leur assure l'estime et la confiance de leurs concitoyens d'origine étrangère, sont encore une portion de l'héritage précieux que nous ont légué ces nobles et religieux ancêtres.



Mgr Laflèche

Or, nous le demandons à tout homme qui croit à la sollicitude d'une Providence infiniment sage, qui a même compté jusqu'au nombre de nos cheveux, afin qu'il n'en tombât pas un sans sa permission, faut-il attribuer l'insuccès absolu des premiers essais de colo-

---

Laflèche (Mgr Louis). — Sainte-Anne de la Pérade (1818–1898). — Missionnaire dans l'Ouest de 1844 à 1856, puis supérieur du séminaire de Nicolet et enfin évêque des Trois-Rivières en 1870. Une des plus brillantes figures de l'épiscopat canadien. Il a prononcé de nombreux discours, donné maintes conférences et soulevé les foules par ses harangues.

nisation en Canada au hasard, ou à une force aveugle et malveillante qu'il était impossible de contrôler; ou bien faut-il croire que cette même Providence ne trouvait pas les éléments employés dans ces premiers essais, c'est-à-dire des repris de justice condamnés à mort ou des hommes divisés entre eux par les haines religieuses les plus profondes, faut-il croire que la Providence ne trouvait pas, disons-nous, ces éléments de colonisation en harmonie avec la pensée qu'elle-même avait inspirée aux rois très chrétiens ? On ne pouvait évidemment faire un plus malheureux choix pour amener la conversion des infidèles, et jeter les bases d'une nationalité unie et religieuse. Les moyens n'étant donc (*don*) point propres à atteindre la fin, Dieu n'a pas voulu les bénir, mais les a mis de côté comme des instruments inutiles.

MGR LAFLÈCHE.

Grammaire. — 1. Quand écrit-on Canadien français et canadien-français ? 2. Quand met-on une majuscule à canadien, français, anglais,... ? — donnez des exemples. 3. Quels sont les mots qui peuvent entrer dans la formation des noms composés ? — donnez des exemples. 4. On dit *un religieux, le beau, le boire, le blessé, un oui, les qui...* — indiquez d'après ces exemples les mots qui, accidentellement, peuvent être employés comme noms. 5. Donnez le féminin de *canadien, époux, juif, prince, accusateur,...* 6. A l'occasion du mot *noyau*, rappelez la formation du pluriel dans les noms terminés au singulier par *au, eu, ou, al, ail*, et leurs principales exceptions. 7. Analysez les noms de la première phrase. 8. Mettez au pluriel, si possible, les mots de l'exercice 4 ci-devant ; énoncez la règle.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des mots suivants du 1er alinéa: *une, Dieu, comme, découverte, et, quels, personnel.* 2. Formez des noms composés avec les mots *patrie, œuvre, douce, bien, bec, aveugle, premier, oiseau, aide, amour, cache, chou, cure.* 3. Donnez, avec leur sens, huit noms composés formés avec *porte.* 4. Indiquez le sens des divers

préfixes de *porter* dans *apporter, reporter, emporter, remporter, rapporter, supporter, transporter.* 5. Trouvez quatre noms d'habitants de villes ou de contrées, noms qui se terminent par *ien, ais, ois, ain.* 6. Expliquez les noms suivants, qui ont une origine géographique: *canari, angora, cachemire, cognac, damas, gruyère, roquefort, persienne, maroquin, sarrasin, vandalisme.* 7. Donnez dix expressions où entre le mot *temps*, ainsi que leur sens. 8. Trouvez les noms formés des verbes suivants, et insérez chaque nom et chaque verbe dans une phrase: *aimer, changer, adorer, coloniser, découvrir, respecter, estimer.*

11. L'ENFANT ET LE PELOTON DE FIL.

Diction. Ton dégagé, plein de vie. Poser clairement les sept premiers vers, qui sont la thèse développée par l'auteur; soulignez de la voix: *autrement, telle qu'il la rêve, toute, en un clin d'œil.*

Vers 7 à 9 : ton de la narration.

Vers 10 à 19. Discours de la fée: grave.

Analyser les autres vers, trouver l'idée générale qu'ils expriment et les mots importants à mettre en valeur.

Prononciation. S'*il l'*avait (prolongez le 1er *l*), peloton (pe-lott-on), ici-bas (â), heureux (eur-eû), a*veu*gle (ve), gars (gâ), mètre (ê), bah ! (â).

[L'homme se plaint toujours que la vie est trop brève.
Elle le serait autrement
S'il l'avait telle qu'il la rêve:
Il voudrait l'avoir toute en un petit moment !
Pour se contenter, d'envie en envie,
En un clin d'œil il userait sa vie.]

Une fée, un jour, fit à son filleul
Un présent merveilleux qui le combla de joie:
C'était un peloton de fil, mêlé de soie.
— Mon garçon te voilà le seul,

Dit à l'enfant cette bonne marraine,
Qui tienne ici-bas dans ta main souveraine,
Le fil enchanté de tes jours !
Tu peux les faire longs ou courts,
Selon que tu seras heureux ou dans la peine.
— Et comment ? lui répondit-il.
— Tu n'as qu'à dévider le fil,
Quand tu voudras grandir en âge;
Tu vieilliras d'autant. Adieu, petit, sois sage ! »

Il avait bien compris, quoiqu'il n'eût que sept ans.
« Je suis donc maître de mon temps !
Voyons si c'est bien vrai, vite ! » Et sa main rapide
Dévide, dévide, dévide.
Il a ses dix ans d'un seul coup !
Il peut dire que le temps vole !...
Mais un gars de dix ans va toujours à l'école,
Et cela l'ennuyait beaucoup:
« Tirons un peu de fil... Assez !... Encore un
[mètre !...
Il a quinze ans !... Mais quoi, que peut-on se per-
[mettre
Tant qu'on n'a pas au moins vingt ans bien sonnés ?
Et vite il se les est donnés !
A cet âge il perdit sa mère:
C'est la douleur la plus amère;
Et pour s'en consoler — le temps console tout —
Il reprend le long fil, il en tire un bon bout...
Et le voilà papa lui-même !
Voir grandir les enfants qu'on aime,
C'est agréable ! il veut, dans son aveugle amour
Les voir grands, mariés, heureux, le même jour !
« Tiens, c'est drôle, dit-il, ma tête est toute
[blanche ! »
Il est grand-père, son front penche;

Le voilà tout courbé, les mains sur un bâton:
Il est au bout du peloton !
« Bah ! je vivrai, dit-il, j'en suis le maître encore ! »
Mais quand il marche, il butte à chaque pas.
Il souffre; le regret d'être vieux le dévore,
Sans qu'il puisse mourir tant qu'il ne le veut pas.
Il maudit mille fois tout bas
Le présent qu'il reçut, qu'il appelle funeste !
« Oh ! maudit peloton, fait-il, je te déteste ! »...
Et dans son désespoir, il dévide le reste !...
Il avait mis trois jours à vivre au moins cent ans.
Patience, mes fils, tout arrive en son temps.

JEAN AICARD.

1. Le plan.

1. La thèse à prouver: la vie de l'homme serait bien plus courte s'il en était le maître.

2. Préambule: Le cadeau de la fée, avertissement: sois sage.

3. En trois jours, l'enfant vit ses cent ans. Il dévide son peloton:

a) Pour voir si la marraine a dit vrai: il a dix ans;
b) Pour ne plus aller à l'école: il a quinze ans;
c) Pour être libre: il a vingt ans;
d) Pour se consoler de la mort de sa mère: il est papa.
e) Pour voir grandir ses enfants: il est grand-papa.

4. Il se console en se disant qu'il ne mourra que s'il le veut.

5. La vie de vieillard lui paraît si dure qu'il dévide le reste de son peloton.

6. Morale: Prenons patience: tout arrive en son temps.

2. Réflexions et résumé. — Dans cette fable, Jean Aicard, littérateur français, né à Toulon en 1848, nous montre ce que serait la vie si nous avions la liberté de faire écouler le temps au gré de nos désirs. Quel est l'enfant, le jeune homme

ou même l'homme mûr qui, un jour ou l'autre, n'a formulé ce souhait ? Souhait bien imprudent, et heureusement bien superflu ! Si notre existence ressemble déjà à un songe, à une légère nuée chassée par un vent rapide, au vol hâtif d'un oiseau qui fend les airs sans laisser de trace, qu'en serait-il, grand Dieu ! si la divine Providence avait laissé en notre pouvoir le soin d'accélérer encore notre course vers la mort !

Par une conception ingénieuse l'auteur suppose qu'une fée, elle seule pouvant faire un tel présent, donne à son filleul un peloton de fil, image des jours qu'il doit passer ici-bas. Il n'aura qu'à le dévider et le temps disparaîtra par enchantement. Bien vaine est la recommandation d'être sage. En effet, vite le fil se dévide, se dévide, se dévide; le marmot atteint dix ans; tous les enfants de cet âge aspirent à mieux; quinze ans sonnent; mais on est encore trop sous la tutelle; alors vivent les vingt ans et leur illusoire liberté ! Or, les vraies douleurs commencent, et, pour s'en consoler, on tire encore sur le fil: et voilà qu'on est papa, grand-papa. Oh ! avec quelle tristesse la vieillesse est accueillie ! Rebrousser chemin est impossible: accablé sous son fardeau, l'homme maudit le présent funeste et, dans un dernier geste de colère et de désespoir, dévide le reste du peloton de fil. Il était devenu centenaire en trois jours ! Bénissons la Providence de nous dispenser comme goutte à goutte cette richesse inappréciable qu'on nomme le temps.

3. Expressions à noter. — Le fil enchanté des jours, — tu vieilliras d'autant, — vingt ans bien sonnés, — son aveugle amour, — le regret le dévore, — tout arrive en son temps.

4. Devoir écrit. — 1. Dans la leçon trouvez cinq noms qui soient sujets, cinq noms qui soient compléments directs ou indirects et deux compléments déterminatifs. 2. Donnez la nature et la fonction des propositions des six premiers vers. 3. Ajoutez aux mots suivants une terminaison qui les fasse prendre en mauvaise part: *rêver* (*rêvasser*), *papier*, *piller*, *cri*, *peuple*, *court*, *babil*, *rustre*, *valet*, *écrivain*, *fer*. 4. Quelle est la signification des homonymes *cent*, *sang*, *sans*, *sens*, *s'en* ? 5. Trouvez dix expressions dans lesquelles entre le mot *fil* et donnez leur signification. 6. Indiquez le mot primitif dans *peloton*, *adieu*, *désespoir*, *bandage*, *allégresse*. 7. Écrivez les noms abstraits correspondant à *homme*, *vieillard*, *père*, *brève*, *seul*, *petit*, *aveugle*.

8. Citez vingt mots de la même famille que *vivre*, et ayant pour radicaux divers *viv*, *vi*, *vit*, *vict*. 9. Construisez une phrase avec chacun des noms suivants complétés par une proposition déterminative: *homme*, *vie*, *moment*, *envie*, *clin d'œil*, *fée*, *jour*, *filleul*. Exemple: J'admire l'homme qui souffre patiemment.

---

12. Prononciation : LES SONS DE L'O, LES CONSONNES F ET V.

A. *Le son de l'o.*

Il y a deux *o :* l'*o* fermé et l'*o* ouvert.

I. L'**o ouvert** comme dans *coq*. Ouvrez bien la bouche, mais moins que pour *â*, allongez les lèvres, en relevant la lèvre inférieure, pour lancer le son en avant.

Répétez : Le coq lança son cocorico sonore lorsque siffla la locomotive.

L'*o* **est ouvert** (sauf exceptions provenant de l'o fermé, voir ci-dessous) :

Au commencement et au milieu des mots. Ex.: *Obéir*, *désobéir*, *proposer* (prop-ô), *morale* (mor), *locomotive* (loc-omm-ott), *abominable*.

II. L'**o fermé** comme dans *tôle*. (On ouvre moins la bouche que pour l'*o* ouvert; les lèvres fermes, serrées aux commissures, sont projetées sensiblement en avant et forment un ovale; les joues se creusent et le menton s'abaisse.

Répétez : D'un pôle à l'autre, toutes les zones voient les apôtres du Christ s'opposer aux suppôts de satan.

L'*o* **est fermé :**

1. Quand il est surmonté d'un accent circonflexe. Ex.: *Trône*, *nôtre*, *côte*. Exception: *hôpital* (op).

2. Dans les terminaisons en *otion* où *tion* se prononçe *syon*. Ex.: *Notion, potion, dévotion, émotion.*

3. Lorsqu'il est suivi du son *ze*. Ex.: *Oser, oseille, rose, position, Joseph.*

4. A la fin des mots, que l'*o* soit final ou qu'il soit suivi d'une consonne muette. Ex.: *Zéro, des os* (ô), *un broc* (brô), *un accroc, le trot, le galop, escroc.*

Dans les dérivés de ces mots, l'*o* devient ouvert (voir règle ci-dessus). Ex.: *Accrocher, trotter, galoper, escroquerie.*

5. Dans les mots: *fosse* (*fossé, fossoyeur*), *odeur odieux, grosse* (*grossir*) ; — *atome, zone, arome, axiome tome, idiome, Chrysos*tome (ostô).

B. Pour les consonnes *f* et *v*, voir 8e année, leçon 81.

Répétez: Féli, fidèle et dévoué (vwé) serviteur, finiras-tu de filer cette laine fine pour le 9 février ou le 29 avril (il) ?

---

13. UNE PARTIE DE PELOTE BASQUE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Ton simple du récit dans le 1er et le 2e alinéa. La lecture s'animera avec les joueurs. Soulignez de la voix *clac* et les autres mots de valeur: verbes, adjectifs, etc. Lire 5 avec émotion, puis enthousiasme.

Prononciation. Pelote (plotte), espadrilles (iye), mélan*co*lique (col), tandis que (di-ke ou dis-ke), poignet (pogn), coup de fouet (cou-tfwè), notion (nô), déployée (plwà-yé), desserre (dé).

Prononcez bien les *f* et les *v*.

1. Le moindre hameau, au pays basque, a sa place pour le *jeu de paume*, grande, soigneusement

tenue, en général près de l'église, sous des chênes. Et au fond, le vieux mur *monumental* se dresse, contre lequel les pelotes viendront frapper...

Tandis que les gradins s'emplissent, elle reste vide encore, la place dallée que remplissent les herbes, et qui a vu, depuis les vieux temps, sauter et courir les lestes et les vigoureux de la contrée...

2. Enfin ils entrent dans l'*arène*, les *pelotaris*, les six *champions*, parmi lesquels il en est un en soutane, le vicaire de la paroisse. Avec eux, quelques autres personnages: le crieur qui, dans un instant, va chanter les coups; les cinq juges, choisis parmi des connaisseurs de villages différents, pour *intervenir* dans les cas de *litige*, et quelques autres portant des *espadrilles* et des pelotes de rechange.

A leur poignet droit, les joueurs attachent avec des lanières une étrange chose d'osier qui semble un grand ongle courbe leur allongeant de moitié l'avant-bras; c'est avec ce gant qu'il va falloir saisir, lancer et relancer la pelote, une petite balle de corde serrée et recouverte en peau de mouton, qui est dure comme une boule de bois...

Maintenant, ils essaient leurs balles, choisissant les meilleures, dégourdissant par de premiers coups qui ne comptent pas, leurs bras d'*athlètes*...

3. Et la partie commence au mélancolique soir. La balle, lancée à tours de bras, se met à voler, frappe le mur à grands coups secs, puis rebondit et traverse l'air avec la rapidité d'un boulet. Ce mur du fond s'est peu à peu couronné de têtes d'enfants, petits basques, petits bérets, joueurs de paume de l'avenir qui, tout à l'heure, vont se précipiter comme un vol d'oiseaux pour remasser la balle, chaque fois que, trop

haut lancée, elle dépassera la place et filera la-bas dans les champs.

4. Ramuntcho joue, comme de sa vie, il n'avait encore joué; il est à l'un de ces instants où l'on croit se sentir retrempé de force, léger, ne pesant plus rien, et où c'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir... D'instant en instant, clac ! toujours le coup de fouet des pelotes, leur bruit sec contre le gant qui les lance ou contre le mur qui les reçoit, leur même bruit donnant la notion de toute la force déployée... Clac ! elle fouettera jusqu'à l'heure du crépuscule, la pelote, animée furieusement par des bras puissants et jeunes. Parfois, les joueurs, d'un heurt terrible, l'arrêtent au vol, d'un heurt à briser d'autres muscles que les leurs. Le plus souvent, sûrs d'eux-mêmes, ils la laissent tranquillement toucher terre, presque mourir: on dirait qu'ils ne l'attraperont jamais: et clac ! elle repart cependant, prise juste à point, grâce à une merveilleuse précision de coup d'œil, et s'en va frapper le mur, toujours avec sa vitesse de boulet.

5. Le soir tombe, tombe...

Le dernier coup, le soixantième point... Il est pour Ramuntcho, et voici la partie gagnée ! Alors, c'est un subit écroulement, dans l'arène, de tous les bérets qui garnissaient l'amphithéâtre de pierre; ils se pressent autour des joueurs qui viennent de s'immobiliser dans des attitudes lassées.

Et Ramuntcho desserre les courroies de son gant au milieu d'une foule d'*expansifs admirateurs ;* de tous côtés, de braves et rudes mains s'avancent afin de serrer la sienne, ou de frapper amicalement sur son épaule.

P. Loti. — *Ramuntcho* (Calmann-Lévy, édit.).

1. Plan. (A rédiger.)

1. Le lieu.
   a) Jeu en honneur au pays basque.
   b) Où se joue-t-il ?
   c) Qu'y a-t-il au fond de la place ?
   d) Les gradins... la place dallée...
2. L'entrée des joueurs et des juges.
   a) Qui entre d'abord ? — où ? — leur nombre ?
   b) Qui entre avec eux ?
   c) Choix des juges... précaution...
   d) Qu'ont les joueurs à leur poignet droit ? — pourquoi ?
   e) Comment se préparent-ils ?
3. Commencement de la partie.
   a) Comment la balle est-elle lancée ? — où frappe-t-elle ?
   b) Qui est sur le mur ?
   c) Comment vont-ils se rendre utiles ?
   d) Que seront-ils dans l'avenir ?
4. Animation dans la partie.
   a) Ramuntcho...
   b) Allées et venue de la balle...
   c) Comment les joueurs l'arrêtent...
5. La fin... et le triomphe de...
   a) Le dernier coup. C'est le... Qui a gagné ?
   b) Dans l'arène...
   c) Qui se presse autour des joueurs ?
   d) Ramuntcho...

2. Les mots et les expressions — 1. **Jeu de paume,** jeu dans lequel plusieurs personnes envoient, avec la paume de la main ou avec un instrument, une balle, qui va frapper contre un mur. 2. **Monumental,** qui a les proportions d'un monument, c'est-à-dire d'un ouvrage d'architecture ou de sculpture fait à la mémoire d'un grand homme ou d'un événement important. 3. **Arène,** partie située au centre d'un amphithéâtre, etc. 4 **Pelotaris,** joueurs de pelote basque. 5 **Champion** concurrent qui a déjà été vainqueur dans une épreuve

sportive. 6. **Intervenir** (venir entre), interposer son autorité, agir comme médiateur. 7. **Litige** (*litis*, procès), contestation. 8. **Espadrilles**, chaussures à semelles de jonc. 9. **Athlète**, homme robuste, adroit. 10. **Expansifs admirateurs**, qui montrent, par leurs gestes ou leurs paroles, qu'ils admirent.

3. Les idées. — 1. L'auteur nous montre, dans la première partie, que le jeu de pelote est en honneur chez les Basques. 2. Il indique les précautions prises pour que la partie soit régulière et impartiale. 3. Il fait voir les joueurs s'exerçant avant la partie. 4. Il met en évidence leur force et leur dextérité. 5. Il met enfin en scène une foule d'expansifs admirateurs sympathisant avec le champion.

4. La forme, les expressions pittoresques.

1. Par quels détails *vus* l'auteur décrit-il la place ? Par quels sentiments anime-t-il cette description ?

2. Par quels détails *vus* décrit-il le gant ? la pelote ?

3. Dans le numéro 3, indiquez les détails qui relèvent de la vue, de l'ouïe; montrez que l'auteur promène le lecteur des joueurs aux spectateurs. Comment dit-il: Des enfants étaient montés sur le mur ? Ils iront ramasser la balle ? — quand elle ira trop loin ?

4. Dans le numéro 4, comment Loti dit-il que Ramuntcho est tout à fait dispos ? Par quels détails *vus* et *entendus* décrit-il les mouvements de la pelote ? Montrez qu'ici encore la description nous promène de Ramuntcho à la balle, puis aux joueurs, puis de nouveau à la balle.

5. Par quelles expressions l'auteur dit-il: Tous les petits basques, lancent leur béret à terre. Quels sont les détails par lesquels il décrit les joueurs ?

5. La grammaire. — 1. Trouvez une locution verbale dans le premier alinéa. 2. A quelle espèce de verbes appartient *s'emplissent* (6e ligne) ? 3. Quelle est la fonction des mots *pelotaris* et *champion* (du numéro 2) ? — de *vicaire ?* 4. Quelle est la fonction de *personnages* (numéro 2) ? — de *crieur* et de *juges ?* 5. Quelle est la fonction de *soir* (numéro 3) ? 6. Quels sont les éléments de la proposition: *La balle, lancée...* ? 7. Analysez: *Voici la partie gagnée* (numéro 5). 8. Quelle est la fonction de *courroie* (dernier alinéa) ? — et de

gant ? 9. Quelles sont la nature et la fonction de *afin de* (dernière phrase) ? 10. Pourquoi *frapper* est-il à l'infinitif ?

6. Commentaire. — Le sport préféré des Basques est décrit, de main de maître, par un connaisseur et un poète. Ardeur des joueurs, force et dextérité du héros, intérêt croissant des spectateurs, enthousiasme des assistants, tout y est peint; il semble que nous y sommes.

7. L'auteur. — Loti (Julien Viaud, dit Pierre) (1850-1922). Officier de marine, romancier, écrivain charmeur et séduisant. Dans d'opulentes descriptions, il a peint la vie des marins et des pêcheurs bretons. L'immoralité de ses peintures et la perversité de ses idées ne peuvent être compensées par quelques belles pages sur le dévouement, la piété et la foi.

14. SACRIFICE D'UNE MÈRE.

Diction. Lire simplement jusqu'au dialogue entre Mme des Arcis et le passeux. — La mère questionne d'un ton inquiet. Le passeux répond *Certainement* d'un ton presque offensé. Détaillez bien les directions qu'il donne à la dame. — Essayez de rendre le dernier dialogue.

Prononciation. **A** *fermé;* passeux (â), taille; **a** *ouvert;* nager, commença, demanda, adressât, et tous les verbes en *e:* — *fai*sait (fe), voiture (vwà), revoir (vwàr), pieux (pyeû), aveuglait (ve), effrayant (é-frè), terreur (tè), question (kes'-tyon), empoignez (pogn), violemment (vyol'-aman), s'obscurcit (sops).

A quelque* distance de Chardonneux, il y avait un *gué* à passer. Il avait plu, depuis* un mois à peu près, en sorte que* la rivière débordait et couvrait les prés d'alentour*. [Le *passeux* refusa d'abord de prendre la voiture dans son *bac* et dit qu'il fallait dételer, qu'il se chargeait de traverser l'eau avec les gens et le cheval, non avec le carosse. Mme des Arcis, pressée de revoir son mari, ne voulut pas descendre. Elle dit au cocher

d'entrer dans le bac; c'était un trajet de quelques minutes qu'elle avait fait cent fois.]

Au milieu du gué, le bateau commença à *dévier*, poussé par le courant. Le passeux demanda aide au cocher pour empêcher, disait-il, d'aller à l'écluse. Il y avait, en effet, à deux ou trois cents pas plus bas, un moulin avec une écluse, faite de soliveaux, de pieux et de planches rassemblées, mais vieille, brisée par l'eau, et devenue une espèce de cascade, ou plutôt de précipice. Il était clair que si l'on se laissait entraîner jusque-là on devrait s'attendre à un accident terrible.

Le cocher était descendu de son siège; il aurait voulu être bon à quelque chose, mais il n'y avait qu'une perche dans le bac. Le passeux, de son côté, faisait ce qu'il pouvait, mais la nuit était sombre; une petite pluie fine aveuglait ces deux hommes qui tantôt *se relayaient*, tantôt réunissaient leurs forces pour couper l'eau et gagner la rive.

A mesure que le bruit de l'écluse se rapprochait, le danger devenait plus effrayant. Le bateau, lourdement chargé, et défendu contre le courant par deux hommes vigoureux n'allait pas vite. Lorsque la perche était bien enfoncée et bien tenue à l'avant, le bac s'arrêtait, allait de côté ou tournait sur lui-même; mais le flot était trop fort.

Mme des Arcis, qui était restée dans la voiture avec l'enfant, ouvrit la glace avec une terreur affreuse:

— Est-ce que nous sommes perdus ? » s'écria-t-elle. En ce moment, la perche rompit. Les deux hommes tombèrent dans le bateau, épuisés et les mains meurtries.

Le passeux savait nager, mais non le cocher. Il n'y avait pas de temps à perdre.

« Père Georgeot, dit Mme des Arcis au passeux (c'était son nom), peux-tu me sauver, ma fille et moi ? »

Le père Georgeot jeta un long coup d'œil sur l'eau, puis sur la rive:

« Certainement », répondit-il en haussant les épaules, d'un air presque offensé qu'on lui adressât une pareille question.

— Que faut-il faire ? dit Mme des Arcis.

— Vous mettre sur mes épaules, répliqua le passeux. Empoignez-moi le cou à deux bras, mais n'ayez pas peur et ne vous cramponnez pas, nous serions noyés, ne criez pas, ça vous ferait boire. Quant à la petite, je la prendrai d'une main par la taille, je nagerai de l'autre et je la passerai en l'air sans la mouiller. Il n'y a pas vingt-cinq *brasses* d'ici aux pommes de terre qui sont dans ce champ-là.

— Et Jean ? dit Mme des Arcis, désignant le cocher.

— Jean boira un coup, mais il en reviendra. Qu'il aille à l'écluse et qu'il attende. Je le retrouverai. »

Le père Georgeot s'élança dans l'eau, chargé de son double fardeau, mais il avait trop *préjugé* de ses forces. Il n'était plus jeune, tant s'en fallait. La rive était plus loin qu'il ne disait, et le courant plus fort qu'il ne l'avait pensé. Il fit cependant tout ce qu'il put pour arriver à terre, mais il fut bientôt entraîné. Le tronc d'un saule, couvert par l'eau et qu'il ne pouvait voir dans les ténèbres, l'arrêta tout à coup; il s'y était violemment frappé le front. Son sang coula, sa vue s'obscurcit.

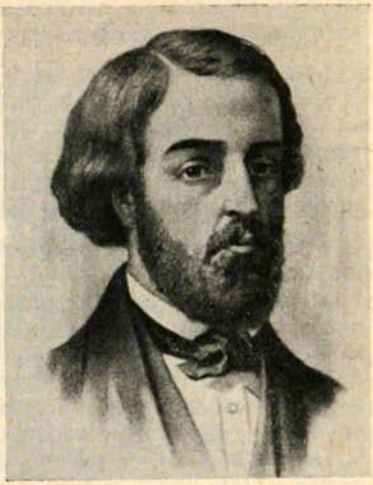
« Prenez votre fille et mettez-la sur mon cou, dit-il, ou sur le vôtre; je n'en puis plus.

— Pourrais-tu la sauver si tu ne portais qu'elle ? demanda la mère.

— Je n'en sais rien, mais je crois que oui », dit le passeux.

Mme des Arcis, pour toute réponse, ouvrit les bras, lâcha le cou du passeux et se laissa aller au fond de l'eau.

Lorsque le passeux eut déposé à terre la petite Camille saine et sauve, le cocher, qui avait été tiré de la rivière par un paysan, l'aida à chercher le corps de Mme des Arcis. On ne le retrouva que le lendemain matin, près du rivage.



A. de Musset.

ALFRED DE MUSSET.

Mots et expressions. — 1. *Gué*, endroit peu profond d'une rivière. 2. *Passeux*, pour *passeur*, celui qui fait profession de passer en barque les gens, d'une rive à l'autre de la rivière, quand il n'y a pas de pont. 3. *Bac*, bateau long et plat servant à passer un cours d'eau et, le plus souvent, retenu par une poulie qui glisse le long d'un câble tendu d'une rive à l'autre. 4. *Dévier*, sortir du chemin, de la voie, de la bonne route. 5. *Se relayaient*, se remplaçaient, ramaient à tour de rôle. 6. *Brasse*, longueur

---

Musset (Alfred de) — Paris (1810-1857). — Un des plus grands poètes français du 19e siècle, qui exprime admirablement les besoins et les souffrances morales des âmes de son époque. Dans ses poésies *Contes d'Espagne et d'Italie*, *Rolla*, etc., et dans ses pièces de théâtre *Comédies et proverbes*, écrites avec esprit, grâce et élégance, il se montre aussi licencieux qu'incrédule et impie.

de deux bras étendus, environ six pieds. 7. *Préjuger*, juger avant expérience, juger par supposition.

Les idées. — 1. Quel est le caractère de ce morceau ? 2. Que raconte l'auteur ? 3. Où se passe la scène ? 4. Quels en sont les personnages ? 5. Qu'est-ce qui constitue l'exposition ? 6. Quelles sont les différentes péripéties du drame ? 7. Quel en est le dénouement ? 8. Quelle imprudence avait commise Mme des Arcis ? 9. Comment l'a-t-elle payée ?

Devoir écrit. — 1. Analysez grammaticalement *quelque, depuis, en sorte que, d'alentour.* 2. Indiquez la nature et la fonction des trois dernières phrases du 1er alinéa. 3. Donnez le sens des expressions: *le siège du cocher, siège de député, siège d'une maladie, lever le siège; — taille d'un homme, taille d'un diamant, taille d'un arbre, taille d'un habit.* 4. Indiquez les principales idées que peut suggérer le mot *inondation.* 5. Trouvez dix mots dérivés de *vent* et des expressions qui s'y rapportent. 6. Donnez le pluriel de *soliveau, adieu, cérémonial, rail, émail, agenda, ex-voto, credo, quatuor, maximum.* 7. Trouvez dans le texte sept phrases où le nom ou le pronom est suivi d'une proposition subordonnée (déterminative ou explicative). 8. Sur le modèle de la phrase *Qu'il aille à l'écluse et qu'il attende*, construisez des phrases avec les verbes *venir et entrer, s'asseoir et attendre, se préparer et partir, se coucher et dormir.*

15. LE PRENEUR DE RATS.

Diction. Dans le numéro 1, accentuer les termes qui montrent le foisonnement des rats. — Dans le numéro 2, faire toutes les pauses de manière à détailler le portrait du preneur de rats. — Dans le numéro 3, marquer: *de tous les, de tous les... de dessous.* Dans le numéro 4, le magicien se montre impératif. Lire la fin plus simplement, mais en soulignant les mots de valeur.

Prononciation. Innombrable (in-nom: prolonger le 1er *n*), Weser (vé-sère); surveiller la prononciation des **a** *ouverts:* rat, chat, ducat, entra, réclama (clâmà), menaça, éclat, se présenta, etc.; aussitôt (ô-si), bourgmestre (bourgh-mès-tr'),

souliers (lyé), moyennant (mwà-yè-nan), topèrent (top), de dessous (de-tsou), s'achemine (sach-minn'), noyés (nwà-yé).

1. Il y a bien des années, les gens de *Hameln* furent tourmentés par une multitude innombrable de rats qui venaient du Nord, par troupes si épaisses que la terre en était toute noire, et qu'un charretier n'aurait pas osé faire traverser à ses chevaux un chemin où ces animaux défilaient. Tout était dévoré en moins de rien, et, dans une grange, c'était *une moindre affaire* pour ces rats de manger un tonneau de blé que ce n'est pour moi de boire un verre de ce bon vin.

Souricières, ratières, pièges, poisons, étaient inutiles. On avait fait venir de *Bremen* un bateau chargé de onze cents chats; mais rien n'y faisait. Pour mille qu'on en tuait, il en revenait dix mille, et plus affamés que les premiers. Bref, s'il n'était venu remède à ce fléau, pas un grain de blé ne fût resté dans Hameln, et tous les habitants seraient morts de faim.

2. Voilà qu'un certain vendredi, se présente devant le *bourgmestre* de la ville un grand homme, *basané*, aux grands yeux, bouche fendue jusqu'aux oreilles habillé d'un *pourpoint* rouge, avec un chapeau pointu, de grandes culottes garnies de *liserés*, des bas gris et des souliers avec des rosettes couleur de feu. Il avait un petit sac de peau au côté. Il me semble que je le vois encore. Il offrit au bourgmestre, moyennent cent *ducats*, de délivrer la ville du fléau qui la désolait. Vous pensez bien que le bourgmestre et les bourgeois y *topèrent* d'abord.

3. Aussitôt l'étranger tira de son sac une flûte de bronze; et, s'étant planté sur la place du marché, devant l'église, mais en lui tournant le dos, notez bien, il commença à jouer un air étrange, et tel que jamais

flûteur allemand n'en a joué. Voilà qu'en entendant cet air, de tous les greniers, de tous les trous des murs, de dessous les chevrons et les tuiles des toits, rats et souris, par centaines, par milliers, accoururent à lui. L'étranger, toujours flûtant, s'achemine vers le Weser; et là, ayant *tiré ses chausses*, il entra dans l'eau, suivi de tous les rats de Hameln, qui furent aussitôt noyés.

4. Il n'en restait qu'un seul dans toute la ville, et vous allez voir pourquoi. Le magicien, car c'en était un, demanda à un traînard, qui n'était pas encore entré dans le Weser, pourquoi Klauss, le rat blanc, n'était pas encore venu. « Seigneur, répondit le rat, il est si vieux qu'il ne peut plus marcher. — Va donc le chercher toi-même, » répondit le magicien. Et le rat de rebrousser chemin vers la ville, d'où il ne tarda pas à revenir avec un vieux gros rat blanc, si vieux, si vieux qu'il ne pouvait pas se traîner. Les deux rats, le plus jeune tirant le vieux par la queue, entrèrent tous les deux dans le Weser et se noyèrent comme leurs camarades. Ainsi la ville en fut *purgée*.

5. Mais quand l'étranger se présenta à l'hôtel de ville pour toucher la récompense promise, le bourgmestre et les bourgeois, réfléchissant qu'ils n'avaient plus rien à craindre des rats et s'imaginant qu'ils auraient bon marché d'un homme sans protecteur, n'eurent pas honte de lui offrir dix ducats au lieu de cent qu'ils avaient promis. L'étranger réclama, on le renvoya bien loin. Il menaça alors de se faire payer plus cher, s'ils ne maintenaient leur marché au pied de la lettre. Les bourgeois firent de grands éclats de rire à cette menace, et le mirent à la porte de l'hôtel de ville, l'appelant beau preneur de rats ! injure que répétèrent les enfants de la ville en le suivant par les rues jusqu'à la Porte-Neuve.

6. Le vendredi suivant, à l'heure de midi, l'étranger reparut sur la place du marché, mais cette fois avec un chapeau de couleur pourpre, retroussé d'une façon toute bizarre. Il tira de son sac une flûte bien différente de la première, et dès qu'il eut commencé d'en jouer, tous les enfants de la ville, depuis six jusqu'à quinze ans, le suivirent et sortirent de la ville avec lui.

Les habitants de Hameln les suivirent jusqu'à la montagne de Koppenberg, auprès d'une caverne qui est maintenant bouchée. Le joueur de flûte entra dans la caverne, et tous les enfants avec lui. On entendit quelque temps le son de la flûte; il diminua peu à peu; enfin l'on n'entendit plus rien. Les enfants avaient disparu, et, depuis lors, on n'en eut jamais de nouvelles.

PROSPER MERIMÉE.
(*La Chronique du règne de Charles IX.*)

1. Les mots. — 1. **Hameln, Bremen,** villes de l'Allemagne du Nord, situées toutes les deux sur le Weser. 2. **Une moindre affaire,** une occupation moins longue. 3. **Bourgmestre,** le maire, dans certains pays. 4. **Basané,** brunâtre, de la couleur foncée de la *basane* ou peau de mouton tannée. 5. **Pourpoint,** ancien vêtement d'homme, en usage du XIIIe au XVIIIe siècle et correspondant à notre veste (*coat*). 6. **Liserés,** ruban étroit servant de bordure. 7. **Ducat,** monnaie des *ducs* de Venise (à l'origine), pièce d'or valant de 10 à 12 francs. 8. **Toper,** taper dans la main en signe d'accord. 9. **Tiré ses chausses,** enlevé sa culotte. 10. **Purgé,** débarrassé.

2. L'auteur. — Romancier français dont le style est élégant, net et sobre. Cet auteur a vécu et est mort en incrédule.

3. Plan. — 1. Les rats détruisent tout à Hameln. 2. Offre d'un inconnu: pour 100 ducats, il purgera la ville de ce fléau. 3. Il tient sa promesse. 4. La municipalité refuse de le payer. 5. Huit jours après, le magicien se venge en emmenant tous les enfants.

16. LA FEMME.

Diction. A lire simplement. Mettre en évidence les mots de valeur.

Prononciation. Bien articuler les *f* et les *v:* femme, (enfance), à la fois, fille, s'ouvre, famille, etc.; — adolescence enfance, domaine (domm), auxiliaire (ô-ksil), polit (pol), *ress*entiment (re), consoler (sol), colère (col), moyens (mwà), raisonnent (rè).

L'enfance des femmes est à la fois plus douce et plus *précoce* que celle des hommes; il semble que, ne devant pas aller aussi loin, elles arrivent plus vite; leur *adolescence* est pleine de charme. La jeune fille dont le cœur s'ouvre au sentiment le porte tout entier sur sa famille; elle respecte et chérit son père, dont la voix prend un accent plus doux lorsqu'il lui adresse la parole; elle aime et soigne ses petits frères; mais rien n'égale son amour pour sa mère et la confiance entière qu'elle place dans son affection et dans son expérience. Rien de plus doux que l'union qui s'établit entre une bonne mère et sa jeune fille: c'est, pour toutes les deux, une des époques les plus heureuses de la vie, époque passagère comme toutes les félicités. Le désir de plaire, le goût des parures, l'attrait du plaisir, vont agiter ce cœur, troubler cette vie si calme et si pure: heureuses celles qu'une bonne éducation, de bons exemples, ont *prémunies* contre ces épreuves !

L'amour maternel, ou seulement l'amour pour l'enfance, est, chez les femmes, un sentiment *instinctif* que les vanités du luxe et la *dépravation* elle-même peuvent *énerver*, flétrir, mais jamais détruire.

A ce premier amour, que la nature impose aussi à la brute, succèdent des soins, des prévoyances, dont

l'intelligence et la continuité sont essentiellement *du domaine des femmes.* Chargées d'élever et de chérir l'enfance, de servir l'infirmité, de consoler la douleur, il leur appartient encore de calmer la colère, d'éteindre les *ressentiments*, d'adoucir les mœurs.

Sous ces derniers rapports, l'éducation, qui étend infiniment leur influence; l'instruction, qui développe et rectifie l'esprit; et les talents, qui ajoutent aux moyens de plaire et de fixer, leur deviennent de puissants *auxiliaires.* Partout où l'esprit des femmes est cultivé, partout où elles prennent rang dans le monde intelligent et spirituel, la rudesse se polit et la société se perfectionne.

Les dispositions affectueuses et enthousiastes des femmes les élèvent facilement aux *idées contemplatives* et religieuses. Le dévouement semble une production *spontanée* de leur âme. Et l'honneur, que le raisonnement *dissèque* et détruit, est vif aussi chez les femmes, qui sentent plus qu'elles ne raisonnent.

MME DE MAUSSION.
(*Dictionnaire univ. d'Éducat. et d'Enseignement.*)

Les mots. — 1. **Précoce** (du latin *prae*, avant, *coquere*, cuire), au propre, se dit des fruits cuits ou mûris plus tôt que les autres; au figuré, se dit de celui qui est développé avant l'âge. 2. **Adolescence,** (de *adolescere*, croître), âge qui suit l'enfance et précède l'âge adulte. 3. **Prémuni,** qui est *muni* ou pourvu d'*avance* du nécessaire. 4. **Instinctif,** naturel, qui naît de l'*instinct.* 5. **Dépravation** (de *de* et *pravus*, difforme), corruption. 6. **Énerver,** (de *e* pour *ex* qui veut dire *enlever*, et de *nerf*), enlever la force (le nerf). 7. **Du domaine des femmes,** qui appartient en propre à la femme (de *dominus*, maître). 8. **Ressentiment,** (de *re*, en sens contraire et *sentiment*), sentiment d'inimitié. 9. **Auxiliaire,** aide (en latin *auxilium*, secours). 10. **Idées contemplatives,** la prière, la méditation (contempler, c'est regarder attentivement).

11. **Spontané,** naturel. 12. **Disséquer,** (*dis*, marquant séparation, et *secare*, couper), examiner en détail. (Voir la *famille de mots* suivante.)

Famille de mots. — SECARE, SECATUM ou SECTUM, couper.

SECARE, couper: sécable, insécable; sécante; *disséquer*.

SECATUM, SECTUM: sécateur; section, sectionner, sectionnement; secteur; segment, segmentaire; dissection; bissection, bissecteur, bissectrice; intersection; vivisection; insecte, insecticide, insectivore.

On peut y rattacher: scier, scie, scieur, sciage, scierie, sciure.

---

17. PRINCIPES DE DICTION: 3° LA PROSODIE.

La prosodie est la manière de prononcer les mots, en donnant à chaque syllabe la *quantité* ou, autrement dit, la durée convenable, et en plaçant exactement l'*accent tonique*.

1. La quantité des syllabes.

1. *En général, la syllabe est longue dans les cas suivants:*

a) Quand elle renferme les sons *au*, *ai* ou *ei* ouverts. Ex.: *Beau*té, *pau*vre, cha*peau*, four*nai*se, ba*lei*ne.

b) Quand elle comprend une syllabe surmontée d'un accent circonflexe. Ex.: *Â*me, a*pô*tre, fe*nê*tre, sauf dans le mot *hôpital*, où l'*o* est bref.

c) Quand elle est la dernière d'un mot terminé par *s*, *x*, *z*. Ex.: *Mais*, *nez*, *faux*, heu*reux*.

d) Quand elle est nasalisée. Ex.: *Entreprendre*, *emprunter*, *peindre*, *répondre*.

e) Quand, à l'intérieur ou à la fin d'un mot, elle est suivie d'un *e* muet. Ex.: *Prie*rai, *joie*, *plaie*, *queue*.

f) Quand elle est pénultième et suivie d'une syllabe muette commençant par *r*, *rr*, *s* ou *z*. Ex. *P*ère, *t*erre, *r*ose, *g*aze.

g) Dans l'*a* des mots en *asion*, *assion* ou *ation*. Ex.: In*v*asion, *p*assion, *n*ation.

h) Le son *o* est toujours long à la fin des mots. Ex.: Quipro*quo*, or*do*, bal*lot*, es*croc*. (*Au*, est généralement long, voir leçon 65 ; *eau* est toujours long, voir *a*.)

2. *En général, est brève :*

La syllabe isolée ou finale dont la voyelle est suivie d'une consonne non caractéristique du pluriel.

La syllabe finale formée d'un *e* muet, demi-muet ou fermé. Ex.: Fol*ie*, bon*ne*, charit*é*.

La syllabe terminée par une voyelle, et suivie d'une autre voyelle qui ne soit pas l'*e* muet. Ex.: *F*éal, *oubli*eux, *t*roué.

La syllabe finissant par *r* ou *s*, suivi d'une consonne différente. Ex.: P*a*rdon, *a*stre.

La voyelle de la première syllabe d'un mot, si elle ne porte pas d'accent circonflexe. Ex.: *I*ronique, *a*baisser, *ba*lance.

La finale masculine non terminée par une des caractéristiques du pluriel. Ex.: *Sel*, *fard*, cru*el*, ros*ier*, *jeu*.

2. L'accent tonique.

On appelle **accent tonique** l'élévation de la voix sur une syllabe d'un mot.

En français l'accent tonique se place sur la dernière syllabe d'un mot, si elle n'est pas muette, et sur l'avant-dernière, si la dernière est muette. Ex.: *Bon*té, **bon***ne ; compa***gnon**, *compa**gne ; le***ver**, **lè***ve ; cé***der**, **cè***de*.

18. UN ENJEU SANGLANT.

Diction. Ton du récit. Dans le no 2, vous marquerez de la voix le changement d'interlocuteur dans le dialogue. De l'entrain au début du no 3, un calme froid à la fin. Dans le no 4, exprimez successivement la pitié du Pieds-Noirs, puis la joie farouche du Cris, et enfin sa fierté en remettant au Pieds-Noirs tout ce qu'il a gagné et célébrant leur commune bravoure.

Prononciation. Nord-Ouest (nor-dwest'); **a** *fermé:* jasent, passion, se passionnent, bâtonnet; — proposition (op-ôz), trophée (trof), opération (op), noir (nwar), prairie (prè), vélocité (loss), module (modd), malheureux (eur-eû), chevelure (che-vlur), victoire (twar), chèrement (cher-man).

1. Certain jour de l'été, deux sauvages ennemis, un Cris et un Pieds-Noirs, rôdaient dans la prairie du Nord-Ouest, en quête d'embuscades et de scalpes. Les chevelures pendues à la ceinture sont des signes de vaillance et de victoires remportées. Tout à coup, au sommet d'une colline que chacun escaladait de son côté, les deux sauvages se trouvent face à face. D'un regard ils se devinent, mais se gardent bien d'en rien laisser paraître; le combat, ils le veulent bien, mais par surprise. D'un commun accord, ils mettent bas les armes, se prodiguent des marques d'amitié, fument le calumet, jasent.

L'un d'eux propose de jouer au *jeu des mains.* La passion du jeu, si ancrée dans la nature humaine, est terrible chez les sauvages. La proposition est acceptée avec joie; les enjeux: pipes, armes, vêtements, trophées, sont étalés; on établit des conventions, par exemple, que le fusil vaut cinq cents points, le collier cinquante, etc., et que chaque coup heureux vaudra dix, vingt points... comptés à l'aide de petits bâtonnets fichés en terre devant chaque partenaire.

2. La partie commence. Le joueur désigné par le sort prend deux cailloux et les fait passer d'une main dans l'autre avec une extrême vélocité. En même temps il module un chant bizarre pour détourner l'attention de son adversaire: Hou, Hou... Hi... Ho... Hu... Soudain, les deux mains s'immobilisent: il s'agit de deviner dans laquelle des deux se trouvent les cailloux. Le perdant arrache un de ses bâtonnets et le donne au gagnant qui s'empresse de le replanter chez lui. La partie continue, se prolonge; les joueurs se passionnent. Avec des alternatives de bonheur et de malchance, les deux guerriers voient durant plusieurs heures les bâtonnets passer successivement d'un camp à l'autre. [Finalement, le malheureux Cris a tout perdu. Honteux de sa défaite, il dit: « Veux*-tu jouer encore ? — Mais il ne te reste rien*. Que* veux-tu jouer ? — J'ai encore quelque chose. — Quoi* donc (*don*)? — Ma chevelure.»]

3. Le Pieds-Noirs frémit de joie; il se sent en veine, se croit sûr de gagner la victoire. De son côté, le vaincu ne peut croire au malheur persistant; et, la rage au cœur, sous une figure impassible, il recommence avec passion le jeu, si l'on peut encore appeler cela un jeu. La fortune reste fidèle à son favori. Alors, sans rien laisser voir des sentiments qui l'agitent, car toute marque de sensibilité est indigne d'un Peau-Rouge, le Cris s'incline devant son vainqueur. Celui-ci, avec un sang-froid féroce, saisit la chevelure à pleine main, et, d'un geste rapide, trace avec son coutelas, un cercle sanglant sur le crâne de sa victime et arrache violemment son horrible dépouille. Sans une plainte, le Cris descend vers le ruisseau voisin laver sa plaie, et le Pieds-Noirs lui abandonne son mouchoir d'indienne rouge pour s'envelopper la tête. Puis tous deux reviennent s'asseoir et fumer le calumet.

4. Après quelques instants: « Cris, dit le vainqueur, j'ai pitié de toi; remets sur tes épaules ces vêtements que je te rends, reprends ce fusil et ces munitions pour te défendre et te nourrir; ta chevelure me suffit pour attester ma victoire. »

Un éclair de joie farouche passe dans les yeux du vaincu. « Est-ce bien à moi ? dit-il. Eh, bien je veux jouer encore. » Et le jeu reprit avec plus d'acharnement.

Cette fois, la chance tourne. Le Pieds-Noirs perd tout: bientôt, il ne lui reste plus que sa chevelure; il la met en jeu; le sort se tourne encore contre lui, et sans sourciller, il se prête à l'opération sanglante.

« Tu es un brave, lui dit le Cris; je veux être aussi généreux que toi. Prends tes armes et tes vêtements; je ne veux garder que ta chevelure comme tu garderas la mienne. L'un et l'autre nous rentrerons dans notre tribu couverts de gloire, et nul ne pourra mettre en doute notre courage et notre vaillance. »

Ainsi se termina cette scène d'horreur, ce jeu affreux. Les deux guerriers, satisfaits de l'issue de leur expédition, fument de nouveau le calumet de paix, reprennent le chemin de leur campement, mutilés, mais fiers. Gloire chèrement acquise.

Extrait de la Vie du Père Lacombe.

Plan. — Ce morceau est-il une *narration*, une *description*. . . ? — Quelles sont les trois parties que doit renfermer toute narration ? — Indiquez le commencement de l'*exposition*, du *nœud* et du *dénouement*. — Quels sont les détails renfermés dans l'exposition ? — Résumez en quelques mots les idées principales contenues dans chacun des alinéas qui constituent le nœud. — Racontez le dénouement. — Quels sont les incidents qui vous ont le plus frappé ? — Quelles réflexions peut-on faire après la lecture de ce fait ? — Faites un plan synoptique de ce morceau, analogue aux plans des leçons 21 et 59e.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature des propositions du numéro 2 situées entre crochets. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants: *veux, rien, que, quoi.* 3. Donnez le féminin de *favori, nouveau, blanc, malin, caduc, grec, sec, roux, aigu, coi, tiers, exprès.* 4. Précisez le sens des termes suivants: *fainéant, paresseux, indolent, négligent, nonchalant.* 5. Trouvez le sens des expressions *scène d'horreur, faire une scène à quelqu'un, paraître sur la scène, la scène du monde, la scène française, une scène touchante.* 6. Indiquez trois synonymes de *fier, agile, rusé, trompeur, généreux, souffrant, triste, malheureux.* 7. Énumérez: *a*) les idées que peut suggérer le mot *jeu;* — *b*) quatre adjectifs qui peuvent qualifier *jour, prairie, chevelure, victoire, regard, nature.* 8. Donnez le sens des proverbes: *Les murs ont des oreilles, ventre affamé n'a pas d'oreilles, pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

19. LA LANGUE CHÈRE.

Diction. A lire avec amour et enthousiasme.

Prononciation. **O** de *coq :* saurons (sor), aura, il n'aura (nor), innocent (i-noss), héroïque, sot espoir (sott‿espwar); consoler (sol); — victoire (twar), gloire, combat, regard; — enivrer (an-ni).

Commentaire. C'est pendant la grande guerre que ces lignes ont été composées; ainsi s'expliquent le 5e et le 9e vers.

Quelle gloire d'avoir du sang français au cœur
Et de parler la langue héroïque entre toutes,
Qui sonne dans les camps et chante sous les voûtes,
Auprès de Jeanne d'Arc et du drapeau vainqueur !

En ces temps de combat, de grandeur et de larmes,
Que ton langage est cher, France, qu'il a de charmes !
Nous le sentions depuis longtemps, mais aujourd'hui
Nous sommes à jamais comme enivrés de lui !

Sur nos lèvres tes mots ont des goûts de victoire !
Ils nous dressent plus haut que nous, ils nous font croire !
Ils sont comme une lampe au fond de nos cerveaux:
Ce qu'on pense par eux prend des aspects nouveaux,

Et le regard surpris doucement s'en éclaire !
Ils savent consoler comme ils savent nous plaire;
De tous les mots humains ils restent les plus beaux,
Puisqu'ils tombent joyeux des lèvres du héros !

Ils sont à nous, ces mots: nous saurons les défendre !
Quiconque aura le sot espoir de s'en saisir
Nourrira vainement son *innocent désir:*
Ces mots sont dans notre âme, il n'aura qu'à les prendre !

A. Lozeau. (*Lauriers et Feuilles d'Erable.*)



A. Lozeau.

Idées. — 1. Quelle est cette langue chère ? 2. Pourquoi doit-elle nous être chère ? 3. Quels sont les deux titres de gloire que revendique le poète dans la 1re partie du morceau ? 4. Montrez comment il manifeste sa fierté ; citez quelques mots. 5. L'auteur composa ce morceau durant la grande guerre; quels vers le rappellent ? 6. Quelles idées renferment les quatre premiers vers de la 2e partie ? 7. Énumérez les effets que produisent les mots français — pourquoi sont-ils les plus beaux ? 8. De quoi parlent les quatre vers de la conclusion ? 9. Le mot *innocent* signifie non coupable, ignorant le mal, ou encore

simple, très naïf. Lequel de ces deux sens faut-il prendre pour expliquer l'expression *innocent désir* de l'avant-dernier vers ? justifiez votre choix.

Devoir écrit. — 1. Trouvez tous les adjectifs des deux premières strophes et indiquez leur nature et leur fonction. 2. Construisez des phrases où vous emploierez comme noms les adjectifs *français, vainqueur, nouveau, beau, sot, innocent.* 3. Marquez les nuances entre *charme, grâce, beauté, élégance, riant, pittoresque.* 4. Écrivez les noms suivants en les faisant précéder de *ce, cet,* ou *cette: alvéole, après-midi, armistice, incendie, automne, oasis, paroi, hallier, huissier, hôpital, habit, héros, héroïne.* 5. Donnez le sens des expressions: *langue vivante, langue morte, avoir la langue bien pendue, se mordre la langue, prendre langue, jeter sa langue aux chiens.* 6. Trouvez cinq locutions équivalentes à *être incertain, être fou, c'est une chose impossible, oublier.* 7. Indiquez le sens des proverbes: *Brûler la chandelle par les deux bouts, il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre, il faut tourner la langue sept fois dans la bouche avant de parler, qui langue a à Rome va.*

Lozeau (Albert). — Montréal (1878–1924). — C'est à la longue et cruelle maladie qui l'immobilisa sur un fauteuil que nous devons ce poète abondant et délicat. Il aima la nature qu'il n'aperçut que par les fenêtres de sa chambre, la chanta avec sobriété ainsi que la vie intérieure de l'âme.

« Son œuvre reste comme l'une des meilleures de la poésie psychologique qui parut chez nous aux premières années de ce siècle. » Mgr Camille Roy. Œuvres principales: *Ame solitaire, le Miroir des jours, Lauriers et Feuilles d'Erable, Billets du Soir* (en prose).

20. Prononciation: L'E FERMÉ ET l'E OUVERT, LES CONSONNES T, D, N.

A. *La voyelle* e.

Il y a trois *e* : l'e muet, l'e fermé et l'e ouvert.

I. L'e **ouvert** comme dans *mère* (court) ou *fête* (long).

Ouvrez bien la bouche en largeur et retirez un peu les coins des lèvres vers les oreilles; appuyez la langue en avant sur la racine des dents inférieures et bombez-la pour qu'elle touche les molaires en arrière.

Répétez : L'élève s'est blessé la tête sur le couvercle ouvert, il est tout blême, sa tête saigne.

L'e est ouvert:

1. Dans les monosyllabes *les, des, mes, tes, ses, ces.* (Quelques auteurs tiennent pour l'e fermé dans ces mots.)

2. Bien que surmonté de l'accent aigu, dans les formes interrogatives comme *aimé-je, chanté-je, puissé-je.*

II. **L'e fermé** comme dans *été.*

Pour prononcer *é*, la bouche n'est que légèrement ouverte verticalement, mais elle est élargie comme pour sourire (les coins de la bouche sont encore plus écartés que pour è). La langue s'appuie fortement en avant sur la base des incisives inférieurs; elle se bombe, et ses bords frôlent les molaires supérieures.

Répétez : J'ai décidé de visiter le boulanger après le déjeuner.

L'e est fermé :

1. Dans la conjonction *et.*

2. Au commencement des mots s'il est suivi de deux *f* ou de deux *s*. Ex.: *Effroi* (éfrwa), *effort* (éfor), *essaim* (écin).

De même aussi dans: *dessin*, *descendre* et *ressusciter* (ré); mais l'*e* est sourd dans *dessus* et *dessous* (de-su, de-sou); *au-dessus*, *au-dessous* (ô-de ou ô-tsu, ô-tsou).

3. Dans : je *sais* (sé), tu *sais*, il *sait*.

B. Pour les consonnes *t*, *d*, *n*, voir 8e année, leçon 89.

Répétez : Mon Dieu ! dit enfin Arthur, Anna as-tu dîné ? tu n'en dis rien. Dina, dit-on, dîna du dos d'un dindon bien dodu.

---

21. L'OISEAU-MOUCHE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Lire sur le ton simple du récit.

Prononciation. Soigner l'articulation des *t*, des *d* et des *n;* que la langue frappe le palais près des dents: *métaux*, *grandeur*, *petit⌣oiseau*, *légèreté*, *rapidité*, etc.

Prononciation. Chef-d'œuvre (chè), topaze (top), tropique (tropp), au-dessous (ôtsou), polis (pol), notre art (notrar), à ce bijou (à-zbi), des oiseaux (dè-zwà), à ce petit (à-spe), taon (ton), un petit (un pti), fleurs⌣en fleurs (euran), l'émeraude (mrô), zone (ô), rayon (rè), l'aurore (or-or).

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature. *Elle l'a placé* dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; *elle l'a comblé* de *tous les dons qu'elle n'a fait* que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche

rienne ? 4. Justifiez l'emploi de *s* aux mots *instants* et *frappés* dans: touche le gazon par instants; les Indiens, frappés de l'éclat. 5. Les locutions adverbiales *au-dessus, au-dessous, au-devant,* prennent un trait d'union; citez-en quelques autres, comme *au delà* qui n'en prennent point. 6. Pourquoi un *e* muet au participe *plongeant ?* 7. Justifiez l'emploi de *leur* avec ou sans *s*, dans plusieurs phrases du milieu du 3e alinéa: *leur bec, leurs petits yeux, leurs pieds, etc.* 8. On écrit *pompes, nombreuses, contrée,* . . . donnez la raison de l'emploi de *om* et *on.*

Plan synoptique.

- **Description de l'oiseau-mouche.**
  1. Il est le plus petit des oiseaux.
  2. C'est le bijou de la nature.
  3. Il est léger, vif, gracieux.
  4. Ses couleurs sont vives et variées, délicates et riches.
  5. Il les conserve à l'abri de toute souillure.
- **Diverses espèces et leur séjour.**
  1. Elles sont nombreuses et variées.
  2. Elles vivent dans la zone torride.
  3. Elles s'approchent des tropiques avec le soleil.
  4. Nom que leur donnent les Indiens.
- **Suite de la description.**
  1. Taille et volume.
  2. Bec fin, langue déliée.
  3. Yeux noirs.
  4. Plumes délicates.
  5. Pieds menus.
  6. Vol rapide.
  7. Battement des ailes.
- **Mœurs de l'oiseau-mouche.**
  1. Il est délicat.
     1. Il s'arrête à peine à chaque fleur.
     2. Il les visite toutes.
     3. Il ne les flétrit pas.
     4. Il pompe leur miel.
  2. Il est audacieux.
     1. Il poursuit des oiseaux plus forts.
     2. Il combat ses pareils.
  3. Il est impatient: Il arrache les pétales des fleurs fanées.

Familles de mots. — Âme (latin *anima* — avec sa forme masculine *animum*, esprit, souffle). Dérivés empruntés au latin: animer, ranimer, inanimé, animal; animation, animosité; unanime, unanimité; longanimité, magnanime, pusillanime. — Le grec *psukhê* a donné: psychique, psychologie, métempsycose, un psyché (grand miroir).

Air est le latin *aerem* conservé dans les mots français aérer, aérage, aérien; — le grec *aêr*, *aéros* est tiré du latin et a donné: aérolithe, aéromètre; aéronef; aéronaute, aéronautique; aéromancie, aéromancien; aéromoteur, aéroplane, aérostat, aérostation; aéroscope; aérophobie.

Devoir écrit. — 1. Analysez les adjectifs des trois premières phrases. 2. Énumérez: *a*) quatre contraires des mots suivants: *richesse, plaisir, dépense, concorde, mensonge, impatience, arrêter;* — *b*) quatre synonymes de *colère, brillant, défense, vivacité, flatteur.* 3. Trouvez des diminutifs de *gloire, oiseau, bête, pauvre, main, bœuf, gras, péché.* 4. Formez trois noms avec les mots *couleur, fleur, fin, habile, don, pied, aiguille.* 5. Dire en un mot: *qui n'a pas de barbe, de croyance, de forme;* — *qui ne peut être cru, blessé, réalisé.* 6. Quelle différence y a-t-il: *a*) entre *parfum, odeur, arome, effluve ?* — *b*) entre *cher, chère, chair, chaire ?* 7. Énumérez: *a*) quelques idées que suggère le mot *oiseau;* — *b*) quelques locutions où ce mot est employé. 8. Trouvez le sens des proverbes suivants: *A l'œuvre on connaît l'artisan, petite pluie abat grand vent, tel qui rit vendredi dimanche pleurera.*

22. LES COLONS.

Diction. Lire le premier alinéa sur le ton narratif. Dans le deuxième, les questions de l'auteur sont sympathiques, les réponses du paysan révèlent à la fois la satisfaction et l'étonnement.

Prononciation. Les **o** *ouverts:* colons (col), modeste, monotone (onn-ott-onn), Kénogami, rocher, forêt, profonde, désolée, cochon, galoper, philosophique (lôsof); — monsieur (me-syeû); chaumière (chô), déguenillé (dè-ghniyé), s'espaçaient (pâ),

du chemin (du chmin), regard (àr), vu de pires (vu tpir), ce petit (ce pti), faisons (fe), notre vache donc (don).

En l'année 1879, je *parcourais* dans une de ces commodes et modestes voitures qu'on appelle tantôt *planches* et tantôt *chiennes*, et qui étaient les seules alors en usage dans le Saguenay, la longue et monotone route qui traverse tout le canton Kénogami, parmi les rochers et les forêts ravagées par le feu. Je regardais avec tristesse cette terre désolée qui retient encore, malgré tout, ses occupants, tant l'homme s'attache au sol même qui demande le plus de labeurs et dont il tire une subsistance, quelque maigre qu'elle soit. J'avais vu déjà bon nombre de ces *chaumières* misérables faites en bois rond, mal jointes, à peine couvertes d'un toit en écorce, brûlantes l'été, glaciales l'hiver, contenant souvent *cinq*, six enfants et plus, *déguenillés*, *souffreteux*, qui n'ont même pas parfois les vêtements indispensables, qui vivent, mangent, couchent dans la même pièce que leurs parents, où manquent les choses les plus nécessaires, où chacun trouve à peine une *place* pour s'étendre. Je me sentais aller à une telle compassion, à une pitié si profonde que je m'arrêtai, déterminé à porter quelques secours en *argent* dans plusieurs des chaumières qui s'espaçaient devant moi le long du chemin.

Je songeais déjà au bonheur que quelques écus allaient porter dans ces pauvres demeures, à l'ébahissement, à la joie des enfants, aux bénédictions qui allaient pleuvoir sur moi, lorsque j'aperçus à quelques pas en avant un homme sortant d'un taillis et se dirigeant vers une des chaumières. L'idée me vint de l'appeler: « Eh bien ! l'ami, lui dis-je, les temps sont durs, n'est-ce pas ? On ne mange pas le veau gras par ici... — Mais non, Monsieur, pas trop, répondit-il, on en a vu de pires: les

veaux ne sont pas gras, c'est vrai, mais ils se tiennent sur leurs pattes. — Ah ! bon, tant mieux; mais avec quoi les nourrissez-vous, de quoi vous nourrissez-vous vous-mêmes ? — On[1] ne pâtit pas, bien sûr, allez, Monsieur, on[1] a des patates. — Des patates ! mais où donc poussent-elles ? — Tenez, voyez-vous, là, ce petit champ, ça nous en donne assez pour l'année... » Je regardai dans la direction indiquée et je vis, en effet, un *parterre* de patates, dissimulé derrière toute espèce de choses. « Bien, c'est parfait, c'est superbe ! mais cela ne suffit pas pour vous nourrir, vous et votre famille ? — Mais on a[1] encore du blé avec lequel on fait[1] notre pain. — Oui-dà, et où est-il, votre blé ? — Tiens, vous ne voyez donc (*don*) pas ce morceau de terre, là, à votre gauche, au soroit, c'est à nous autres, ça. » Nouveau regard, nouvelle *surprise*: je n'avais pas plus vu le blé que les patates. « Mais il vous faut le faire moudre, votre blé ? — Comme de raison, aussi on a[1] un moulin à farine, à deux milles d'ici, et quand le blé est moulu, on fait[1] notre pain, nous autres mêmes, dans notre four. » Je me sentis complètement mystifié. « Mais enfin, continuai-je, du blé, des patates, c'est essentiel, mais il est impossible que cela vous suffise. — Eh bien ! et notre vache donc (*don*), et nos petits cochons... » Comme notre homme prononçait ces derniers mots, je vis sortir des broussailles une vache avec sa clochette au cou, et de jeunes cochons qui arrivaient en galopant et qui, après toute espèce de gambades, repartirent en courant à travers les taillis qui les avaient dérobés à mes regards

---

[1] En bon français, il faut dire: *nous* ne *pâtissons* pas... *nous avons* des patates ; *nous avons* encore du blé avec lequel *nous faisons* notre pain, etc. Voir *Code grammatical* et *Préceptes littéraires*, à la fin, no 27.



A. Buies.

et disparurent de nouveau. C'en était assez ; j'étais *édifié* complètement sur la misère apparente qui m'avait tant attendri, et mes impulsions généreuses étaient paralysées. Je repris ma route, rempli de pensées philosophiques et songeant au peu qu'il fallait à l'homme pour vivre content. Hélas ! c'est nous, les pauvres, les misérables, pensai-je... ; mais combien il faudrait être *convaincu* de cette idée pour se résoudre à vivre comme le font les colons, même avec des patates, un four, une vache et des cochons !...

ARTHUR BUIES. (*Le Saguenay.*)

Vocabulaire. — 1. Indiquez trois mots formés avec *colon, roc, place.* 2. Énumérez les diverses parties d'une voiture. 3. D'où vient le mot *déguenillé ?* 4. Comparez les mots *dé-*

Buies (Arthur). — Côte-des-Neiges, près Montréal (1840–1901). — Vie accidentée, voyageur, journaliste, chroniqueur surtout; celui peut-être de nos prosateurs qui a manié la phrase française avec le plus de facilité et d'habileté; ses articles spirituels, courts, variés, vrais des modèles du genre, ont été réunis en volume : *Chroniques, Humeurs et Caprices,* etc. Il a aussi excellé dans la géographie descriptive: *L'Outaouais supérieur, le Saguenay* et *le Bassin du lac Saint-Jean, Récits de Voyages,* etc. Ardent défenseur du pur français, il a écrit une brochure *Anglicismes et Canadianismes.*

guenillé, déplumé, déchaussé, décoloré, et indiquez quel est ici le sens du préfixe *dé.* 5. Dans *souffreteux, nécessiteux, honteux,* quel est le sens du suffixe *eux ?* 6. Donnez le sens de *chaume, chaumière, chaumine, chaumage, chaumer.* 7. Quelle différence y a-t-il entre *chaumage* et *chômage ? — usage* et *coutume ? — cinq, sain, saint, seing ?* 8. Indiquez des adjectifs provenant de *argent, or, plomb, fer, mercure, cuivre.* 9. Décomposez les mots *parterre, surprise, parcourir, convaincre.* 10. Quels sont les divers sens du mot *édifier ?* 11. Expliquez les expressions *tirer un fardeau, tirer de prison, tirer sa subsistance, tirer du sang, tirer du canon, tirer sa révérence, tirer son épingle du jeu, tirer les vers du nez,...* 11. Corrigez: *On fait notre pain. On a un moulin à farine. On va mettre nos paletots. On va prendre notre temps.* 12. Quel est le sens exact de : *On* prend *notre* parapluie.

Exercice d'observation. — 1. Donnez les noms d'une douzaine de voitures. 2. Énumérez quelques noms qui désignent des voies de communication à la campagne ou à la ville: route,... 3. Indiquez différents noms d'habitations. 4. Avec quoi bâtit-on une chaumière ? 5. Quels sont: *a*) les matériaux qui entrent dans la construction d'une maison ordinaire ? — *b*) les ouvriers qui y travaillent ? 6. Que voit-on dans une cuisine, une salle à manger, un salon ? 7. Nommez les vêtements indispensables à un enfant; — les vêtements portés en été et ceux qu'on porte en hiver; — différentes sortes de coiffures pour hommes. 8. Nommez les animaux domestiques.

Rédaction. — *Faites la description de la maison que vous désireriez habiter:* emplacement, entourage, aspect extérieur, division intérieure, ameublement.

---

23. LA PATRIE.

Diction. Ton simple d'abord, mais qui se teintera d'émotion, à partir de la fin du numéro 2.

Prononciation. **A** *fermé:* le pas, bras, tâche, Nicolas (col-â), **a** *ouvert:* soldat, c'est ça, expliqûât, vieillard (àr), hocha (och-a); — là-bas (là-bâ), pas de sa (pâ-tsà), fumait (è),

about de la (abou-dla), qui me fait (ki-mfè), et je me dis (é jme di), effort (é); orateur (or), soleil (sol), cimetière (cim-tyèr).

« Oncle Jean, que pensez-vous de la patrie ? On parle beaucoup de patrie et de patriotisme; les orateurs ont souvent ces mots dans la bouche, les écrivains au bout de leurs plumes. Qu'est-ce que la patrie, oncle Jean ? »

L'oncle Jean, assis sur *le pas de sa porte*, fumait tranquillement sa pipe. Devant lui, s'étendait, tout en longueur, son domaine: des blés, des orges, des avoines, puis du foin, et plus loin un champ de sarrasin, plus loin encore une friche, et au delà une sucrerie qui *fermait l'horizon*. Le soleil était tombé, et le vieillard *regardait son bien entrer dans l'ombre*.

— Oncle Jean, qu'est-ce que la patrie ?

Silencieux, il tira de sa pipe quelques *touches* encore; puis, sans détourner le regard qui allait là-bas vers la forêt, et d'un geste montrant les champs, les prés, les bois:

— La patrie, c'est ça.

J'attendis que l'oncle expliquât ce geste et ce mot trop vagues. Un silence, et, lentement, avec des pauses, il continua:

— La patrie, mon *fieu*, ça date du temps des Français. Le premier de notre nom qui vint ici par la mer fut d'abord soldat; dans l'armoire de la grande chambre, il y a des papiers où c'est marqué, qu'il fut soldat. Mais il faut croire que, dans les vieux pays — il venait du Perche; c'est comme qui dirait un *about* de la Normandie — il faut croire que là-bas, *ses gens* étaient *cultiveux*, et qu'il avait ça dans le sang, parce qu'aussitôt qu'il put, il prit une hache et s'attaqua à la forêt comme un

vrai *terre-neuvien*. Or, c'est ici, où nous sommes, qu'il abattit son premier arbre: la terre à l'ancêtre Nicolas, c'est la mienne ! *La glaise qui botte* à mes talons s'est attachée aussi à ses sabots. Après lui, son fils aîné, Julien, et son petit-fils, Jean-Baptiste, son arrière-petit-fils, François, et le fils de François, Benjamin, mon père, tous, l'un après l'autre, ont vécu de la terre qui me fait vivre; c'est ici que, tous, ils sont nés, qu'ils ont travaillé, qu'ils sont morts. Souvent, cette idée me vient, et je me dis: « Jean, c'est pour toi qu'ils ont peiné, pour toi et pour ceux de ta race qui viendront après toi. »

[Chacun* d'eux* a fait ici* sa marque, et l'effort de ses bras rend* aujourd'hui ma tâche moins dure. Sous ma bêche le sol se retourne mieux, parce que l'un après l'autre ils l'ont remué; dans le pain que* je mange, et qui vient de mon blé, il y a la sueur de leurs fronts; dans chaque motte* que ma charrue renverse, ils ont laissé quelque chose* d'eux-mêmes.] La patrie, c'est ça...

— Je vous entends, oncle Jean. C'est ici votre bien, un bien de famille, que vous aimez. Mais les livres disent que la patrie est bien plus grande que votre terre, qu'elle embrasse toute une contrée...

L'oncle hocha la tête.

— Disons que chaque habitant est, comme moi, sur le bien de ses gens; ça fait toute une paroisse attachée à la terre, pas vrai ? Puis, au milieu, il y a l'église; à côté, le cimetière; tout près, le presbytère, avec le curé dedans. Et après notre paroisse, il y a une autre paroisse, puis une autre, puis une autre, toutes pareilles et chacune avec son clocher, son curé, ses morts, son vieux sol travaillé par les pères, et qu'on aime plus que soi-même... C'est ça, la patrie ! »

L'oncle Jean s'était levé, et cette fois je vis bien que son geste, déployé dans la nuit venue, embrassait tout le pays hérité des ancêtres, avec les souvenirs, les traditions, les croyances...

A. RIVARD. (*Chez nos Gens.*)

Mots et expressions. — 1. *Regardait son bien entrer dans l'ombre;* regardait l'ombre s'étendre sur sa propriété. 2. *Le pas de sa porte,* le seuil, pierre ou pièce de bois située au travers et au bas de l'ouverture de la porte. 3. *Fermait l'horizon,* limitait la vue; endroit au delà duquel on ne pouvait rien voir, où le ciel et la terre semblaient se joindre. 4. *Touche,* terme canadien désignant une bouffée de fumée. 5. *About,* prolongement. 6. *Ses gens,* ses ancêtres, ses parents. 7. *Cultiveux,* cultivateur. 8. *Terre-neuvien,* ici, colon qui défriche une terre, appelée ensuite *terre neuve.* 9. *Glaise qui botte,* terre grasse qui s'attache aux pieds.

Devoir écrit. — 1. Décomposez en propositions la partie du texte comprise entre crochets et indiquez les rapports qui existent entre elles. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants: *chacun, eux, ici, rend, que, motte, quelque chose.* 3. Quelle différence y a-t-il entre le *patriotisme* et le *chauvinisme ?* — entre *croyance, foi, créance, opinion ?* 4. Indiquez quelques actes que comporte le patriotisme. 5. Citez quelques mots de la même famille que *patrie, gens, bien.* 6. Exprimez de cinq manières différentes la phrase: *A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !* 7. Expliquez les expressions *la petite patrie, la mère patrie, la patrie céleste, la vérité est la patrie des intelligences, un sans patrie.* 8. Donnez le sens des proverbes suivants: *Il faut saisir l'occasion par les cheveux; il ne faut pas éveiller le chat qui dort; la faim chasse le loup du bois.*

24. PRINCIPES DE DICTION : 4° LES LIAISONS.

On appelle *liaison*, l'union de la consonne qui finit un mot à la voyelle qui commence le mot suivant. Ex.: *Des livres instructifs* (livrezinstructif).

Les **liaisons** distribuées avec tact ajoutent au caractère euphonique du français.

Les liaisons sont encore très usitées en vers, parce qu'elles ont pour effet d'empêcher l'hiatus.

On fait plus de liaisons dans la lecture que dans la conversation; dans celle-ci, on en fait de moins en moins.

Quelques principes généraux.

Deux grands principes peuvent nous guider dans l'usage des liaisons :

1. La liaison ne *peut* se faire qu'entre des mots *étroitement unis par le sens*; il faut au contraire faire une *pause*, au moins légère, entre les groupes de mots qui appartiennent à des unités logiques différentes. Ainsi dans la phrase: *Il donnait ses biens aux pauvres*, on ne fera pas de liaison entre *biens* et *aux pauvres*, parce que *aux pauvres* est lié par le sens avec *donnait* (il donnait aux pauvres) et non pas avec *biens* (on ne dit pas: des biens aux pauvres).

2. La liaison ne *doit* se faire que *si elle est harmonieuse*. Toute liaison dure, cacophonique doit être abandonnée. C'est le point délicat, une affaire de goût individuel, où il peut y avoir des appréciations divergentes.

3. On ne fait pas de liaison quand on doit faire une pause entre deux mots. Ex.: *J'arrivai à 8 heures, et*

mes frères | *à 9 heures.* — (On ne fait donc pas de liaison par-dessus un signe de ponctuation. On dira: *Je le lis⌣ avec plaisir;* mais : *Je le lis,* | et *tu le relis.*

4. L'*e* muet final s'élide s'il est suivi d'un mot commençant par une voyelle ou un *h* muet, et la liaison se fait avec la consonne précédente. Ex.: Grand(*e*) amie.

« Il arrive même souvent, dit Martinon, que l'élision de l'*e* muet se fait par-dessus *s* ou *nt* pour éviter la liaison: *tu aim*(es) *à rire, ils aim*(ent) *à rire*; mais, que la liaison se fasse ou non, c'est tout un pour l'*e muet,* qui ne se prononce pas plus dans un cas que dans l'autre. » (*Comment on prononce le français,* p. 151, note).

5. Quand une *consonne finale muette* est précédée d'une *consonne articulée,* c'est avec cette *dernière* que se fait généralement la *liaison.* Ex.: Il sor(*t*)⌣en courant, il par(*t*)⌣avec moi.

6. Dans les finales où un *r* sonore est suivi d'une ou deux consonnes muettes (rd, rds, rt, rts, rg, rgs, etc.) la liaison se fait avec *r* au singulier, et avec *s* au pluriel. Ex.: Un discour(*s*) émouvant, des discours⌣émouvants.

Remarques particulières.

La liaison est interdite :

1. Après les noms propres. Ex.: *Paris* | *assiégé.*

2. Entre le sujet et le verbe qui suit, excepté si le sujet est un pronom personnel (après qu'on a énoncé un sujet, on fait une légère pause, ce qui interdit la liaison). Ex.: *Les enfants* | *étaient réunis.*

3. Entre un mot et la conjonction *et* qui le précède. Ex.: *Un homme et un enfant* (*é un*).

4. Après les conjonctions qui unissent des propositions indépendantes, par exemple, *mais, toutefois, cependant, néanmoins, pourtant, puis.* (Ces conjonctions exigent une légère pause, donc pas de liaison.) Ex.: *Toutefois | il faut convenir. Mais | il ne voulut rien entendre.*

La liaison est obligatoire :

1. Dans les locutions adverbiales : *de part‿en part* (parenpar), *de part‿et d'autre* (arédôtre), *dès‿à présent, tôt‿ou tard.*

2. Entre un verbe à l'infinitif et la voyelle initiale du mot suivant: *courir‿à sa perte, grimper‿aux arbres.*

---

25. A LA NAGE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Ton simple du récit (vers 1 à 10). Fierté dans la réponse de Frontenac (10 et 11). Débit plus animé (15 à 25, 29 à 32). De l'enthousiasme pour finir.

Faites une pause avant les inversions: *du cap Diamant* (5e vers), *de ses vaisseaux* (13), *de ses murailles* (13), *des vaisseaux* (15), *du navire anglais* (23), du héros (34). (Voir 10e règle, 31e leçon.)

Pas de pause: après *galets* (4), après *plongeant* (35), après *échec* (47).

Prononciation. A *ouvert* de *cage :* nage, rageait, tard; — *péril* (riy ou ril), décoché (coch); — galets (lè), guerrier (ghè,) non ghiè), vers un (ver'-un), vigueur (gheur), faiblir (fè), d'effort (dé), vers éloquents (verzéloc).

Phipps bombardait Québec. — Du haut de son nid
[d'aigle,
Frontenac tenait ferme et ripostait en règle.

La veille, un envoyé de l'amiral anglais
Avait, signaux en mains, pris pied sur les galets
Où du cap Diamant l'escarpement se dresse,
Et, porteur d'un message insolent dont l'adresse
Ne dissimulait point l'orgueilleuse teneur,
S'était fait introduire auprès du gouverneur.
Celui-ci, digne et grand comme un guerrier de Troie,
Calme, avait répliqué: — Dite à qui vous envoie
Que — pas besoin, je crois, d'en faire un parchemin—
La voix de mes canons lui répondra demain.
Et Phipps de ses vaisseaux, Québec de ses murailles,
Échangeaient, acharnés, des trombes de mitrailles.

Tout à coup des vaisseaux part un cri de démon.
Du navire amiral la corne d'artimon,
Qu'a coupée un boulet bien pointé de la rive
Avec son pavillon culbute à la dérive.
Aussitôt à ce cri de colère éperdu,
Du haut de nos remparts un autre à répondu,
Une acclamation de triomphe et de joie...
Ce drapeau que le flot emporte, quelle proie !
Un canot du navire anglais s'est détaché;
Mais un autre boulet juste à temps décoché
Avant même qu'un quart de minute s'écoule,
Va lui crever le flanc, le renverse, le coule.
— Allons ! dit Frontenac, ce drapeau c'est la croix !
Qui sera chevalier ? — Moi ! répond une voix.
Et dans les mille bruits du vent et du carnage,
Saint-Hélène s'avance et se jette à la nage.
Bravo, bravo, bravo ! — Maintenant tous les yeux,
Tournés vers un seul but, concentrés, anxieux,
Vont suivre désormais le tout petit sillage
Qui trahit du héros l'audacieux voyage.

Lui nage avec vigueur, tête haute, ou plongeant
Sous le feu des Anglais, qui jurant et rageant,
Pour sauver leur drapeau, de loin, sans intervalles,
Tout autour du point noir font crépiter les balles.
La vague est suffocante et le courant est fort:
N'importe ! sans faiblir et redoublant d'effort,
L'homme rit du péril et s'avance quand même.
A de certains moments, anxiété suprême,
On n'aperçoit plus rien. Est-ce fini ?... Mais non !
Le nageur reparaît aux éclairs du canon,
Et s'avance toujours haletant et farouche
Vers le drapeau flottant. Il l'atteint, il le touche...
— Hourra !... Trois jours plus tard, quand, après [maint échec
Plus ou moins désastreux, du bassin de Québec
Phipps dut battre en retraite avec sa flotte anglaise,
Le drapeau prisonnier flottait sur la falaise.

L. FRÉCHETTE.

Analyse du morceau. — *Sujet.* Louis Fréchette raconte un épisode du siège de Québec par l'amiral Phipps, en 1690. Après une orgueilleuse et vaine sommation à Frontenac d'avoir à se rendre, l'amiral vit le drapeau hissé sur son vaisseau abattu par un boulet; tombé dans le fleuve, ce trophée est recueilli à la nage par le brave Saint-Hélène qui le rapporte triomphant.

Principales idées. — Envoi d'un messager anglais pour sommer Frontenac de capituler. Fière réponse du gouverneur. Un boulet de canon abat le pavillon de l'amiral. Le flot l'emporte. Canot anglais crevé par un boulet. Cris mutuels de colère et de triomphe. Pour gagner la croix promise par Frontenac, Saint-Hélène se jette à la nage; les balles pleuvent autour de lui; anxiété des spectateurs. Enfin le glorieux trophée est saisi et rapporté.

Mots à expliquer. *Nid d'aigle, ripostait en règle, pris pied, orgueilleuse teneur, guerrier de Troie, parchemin, trombes de mitrailles, etc.*



L. Fréchette.

Grammaire. — 1. Quelle est la fonction de *haut?*—de *veille* (1er v.)? 2. Indiquez une locution verbale dans le 4e vers; — dans le 8e vers. 3. Quelle est la fonction de *où ?* — de *cap ?* — de *Diamant* (5e vers) ? 4. Quelles sont les deux propositions unies par la conjonction *et* (6e vers)? 5. Quelle est la fonction de *porteur ?* — de *dont* (6e vers) ? 6. Quelle est la fonction de *s'* (8e vers) ? — de *digne* et *grand* (9e vers) ? 7. Quelle est la fonction de *boulet* (24e vers) ? — de *moi* (28e vers) ? 8. Justifiez l'orthographe de *dite* au 10e vers; — par quoi ce mot est-il complété ? 9. Analysez logiquement la partie entre tirets au 11e vers). 10. Dites la nature et les éléments des propositions du 28e vers. 11. Dites la nature et les éléments des propositions: *Le nageur. . . drapeau flottant* (44e à 46e vers). 12. Dites la nature et la fonction de *haletant, farouche* (45e vers).

Familles de mots. — 1° CHAIR (du latin *carnem*, dont est dérivé *carnage*). La forme française régulière est *char*, dont

---

L'auteur. — FRÉCHETTE (Louis). — Lévis (1839–1908). — Avocat, journaliste, poète; disciple d'abord de Crémazie, il surpasse bientôt son maître et se place peut-être au premier rang de nos poètes nationaux d'alors. Sa poésie, lyrique surtout et patriotique, est brillante, sonore, éloquente parfois; il eut le rare mérite de perfectionner chez nous la forme du vers. Œuvres principales: *Mes loisirs, La Voix d'un Exilé, Fleurs boréales* et *Oiseaux de Neige, La Légende d'un Peuple, Feuilles volantes, Épaves poétiques;* un drame *Véronica*, et, en prose *Originaux et Détraqués, La Noël au Canada.*

sont dérivés: charcutier, charcuterie, charcuter; charnier, charnu, charnel; charogne; décharné, s'acharner, acharnement. — Du latin *caro, carnem*, on a formé: carnivore; carnier, carnage; carnassier, carnassière; carnation, incarnat, incarné, incarnation; carnaval.

2° DOUBLE (du latin *duplex, duplicem*). Le radical français a donné: doubler, doublage, doublement, doublure; doublet, doubleau; dédoubler, dédoublement; redoubler, redoublement.— Du latin *duplicem* (*duplicare, duplicatum*) ont été tirés: duplication, duplicité; réduplication, réduplicatif; duplicata. — *Deux* (latin *duos*) a pour dérivés: deuxième; — duel, duelliste, dualité, dualisme. — Du grec *deuteron*, deuxième, on a Deutéronome.

Appréciation. — Ce morceau est extrait de la *Légende d'un peuple*, ouvrage dans lequel Fréchette a essayé de raconter l'épopée du Canada français et d'écrire en vers éloquents l'histoire de sa race. Il choisit entre tous les événements de cette histoire ceux qui lui paraissaient les plus dignes de fixer l'attention de la postérité, et tenta d'élever à la gloire de sa patrie un monument plus durable que l'airain. On sent qu'il n'a pas voulu seulement faire une œuvre littéraire, mais qu'il s'est passionné pour son pays, pour ses héros.

On le constate en lisant *A la nage*, récit vivant, animé, plein de mouvement, de choc, de tumulte, d'où jaillit un sentiment de plaisir et de fierté. L'auteur indique d'abord la situation: Phipps sur ses vaisseaux, Frontenac perché sur son nid d'aigle. Vient ensuite le bref récit du messager anglais et la fameuse riposte de Frontenac. Puis seuls les canons parlent; les boulets s'échangent. Remarquez le choix des mots, des épithètes et l'émotion qui naît dans le cœur du lecteur. La deuxième phase du récit commence. Le pavillon emporté par un boulet tombe à l'eau. Quelle proie que ce drapeau qui flotte à la dérive ! Bref dialogue qui suit. Bien dramatique est tout cet épisode, comme les péripéties qui se déroulent ensuite: courage du vaillant de Saint-Hélène, qui nage vers le trophée; rage des Anglais, qui se traduit de quelle manière ? anxiété des spectateurs sur le rivage. Enfin, imaginez avec quel enthousiasme a été poussé le *hourra* final. Et, pour achever, montrez toute l'ironie contenue dans le dernier vers.

26. RÉHABILITÉ.

Diction. Ton simple du récit dans le numéro 1. Dans 2, Tom essaye de paraître indifférent; il contient mal sa joie; le père répond sèchement: il est ennuyé au fond. C'est avec une satisfaction amère qu'il dit: Voilà, maintenant... (numéro 4). Il continue d'un ton découragé. Tom, au contraire, a de la joie dans la voix. Essayez de rendre l'émotion de plus en plus intense qui s'empare de tous dans le numéro 5.

Prononciation. Meunier (eû), habituel (*tuel*, en une syllabe); **a** de *grave:* s'amasse (mâss), le pas (â), boîte (bwâtt). **a** *ouvert:* voilà, celle-là, éclat*a*, se calma, se leva, retrouva (et tous les passés définis en *a*); émotion (mô), d'heureuses (deureûz).

M. Tulliver est un meunier qui a fait de mauvaises affaires, Il a été mis en faillite, et la vente de son bien n'a pas suffi à solder ses créanciers. Il lui reste des dettes. Il s'est remis à la tâche avec courage afin de s'en acquitter, mais la somme nécessaire ne s'amasse que bien lentement, et il se désespère. Heureusement son fils Tom a pris la courageuse résolution de travailler en secret pour venir en aide à son père. C'est lorsqu'il croit que ses économies jointes à celles de son père suffiront qu'il se décide à divulguer son secret.

1. Tom Tulliver revient un soir à la maison plus tôt qu'à l'ordinaire; ses yeux gris bleu brillent très agréablement tandis qu'il regarde les fenêtres; son pas ferme s'accélère et les coins de sa bouche se révoltent contre la compression qui veut empêcher un sourire.

Les habitants du salon sont réunis, gardant leur silence habituel. M. Tulliver dans son fauteuil, fatigué d'une longue course à cheval, poursuit le même cours d'idées, avec un regard usé, fixé principalement sur sa fille, qui se penche sur sa couture, tandis que sa mère prépare le thé.

Ils lèvent tous les yeux surpris quand ils entendent le pas bien connu.

2. « Et puis, qu'y a-t-il à présent, Tom ? dit son père. Tu viens un peu plus tôt qu'à l'ordinaire.

— Oh ! il n'y avait plus rien à faire pour moi, et je suis venu. Bonjour, mère ! Bonjour, sœur ! »

Tom alla vers elles et les embrassa, signe de bonne humeur chez lui.

3. « Père, dit Tom, quand ils eurent fini de prendre le thé, savez-vous exactement combien il y a d'argent dans la boîte d'étain ?

— Seulement cent quatre-vingt-treize livres, dit M. Tulliver.

— Êtes-vous bien sûr que ce soit la somme, père ? J'aimerais que vous prissiez la peine de descendre ici la boîte! Je crois que vous avez peut-être fait une erreur.

— Comment aurais-je pu faire une erreur ? dit le père sèchement. Je l'ai comptée assez souvent; mais je vais aller la chercher, puisque tu ne me crois pas... »

4. Tom s'approcha du coin de la table près de son père quand la boîte d'étain y fut posée et ouverte; et la chaude lumière du soir qui les éclairait rendit plus évidente la sombre tristesse des traits fatigués de ce père aux yeux noirs, à côté de la joie comprimée du frais visage de son fils. La mère et la fille étaient assises à l'autre bout de la table, l'une avec une indifférence patiente, l'autre palpitant d'attente.

M. Tulliver compta l'argent en le rangeant sur la table et dit en lançant un regard sec à Tom:

« Voilà ! maintenant, tu vois bien que c'était juste.»

Il s'arrêta et regarda l'argent avec un amer abattement. « Il manque plus de trois cents livres; — il

faudra un beau temps avant que je puisse les mettre de côté. Ce monde est trop difficile pour moi. Il a fallu quatre ans pour économiser cela; — c'est beaucoup si je ne suis pas en terre avant quatre autres années;... il faudra que je me fie à toi pour les payer, ajouta-t-il d'une voix tremblante, si tu continues à penser de même maintenant... Mais il est probable que tu m'enseveliras avant. »

Il regarda Tom avec le désir chagrin de quelque protestation.

« Mon père, dit Tom, avec énergie, vous vivrez assez pour voir toutes vos dettes payées. Vous les payerez de votre propre main. »

Son ton indiquait plus qu'une simple espérance ou résolution. Un léger choc électrique sembla parcourir M. Tulliver qui tenait les yeux fixés sur Tom avec un air de vive interrogation tandis que Maggie, incapable de se contenir, s'avança vers son père et se mit à genoux devant lui. Tom garda le silence un moment, avant de continuer.

5. « Il y a déjà un certain temps que mon oncle m'a prêté un peu d'argent pour trafiquer, et cela m'a réussi. J'ai trois cent vingt livres à la banque. »

Les bras de la mère entourèrent le cou de son fils dès que ces dernières paroles furent prononcées, et elle dit presque en pleurant:

« Oh ! mon garçon, je savais que tu arrangerais toutes ces choses quand tu serais un homme. »

Mais le père gardait le silence; ce flot d'émotion étouffait en lui tout pouvoir de parler. Tom et Maggie furent tous deux frappés de la crainte que le choc même de la joie ne lui devînt fatal. Mais d'heureuses larmes vinrent le soulager. Sa large poitrine se souleva; les

muscles de son visage se détendirent et cet homme aux cheveux gris éclata en sanglots. L'accès des pleurs se calma peu à peu, et il reprit sa tranquillité et sa régularité de respiration. Enfin il leva les yeux sur sa femme, il dit d'une voix douce: « Bessy, viens m'embrasser maintenant, le garçon t'a fait réparation. Tu retrouveras peut-être un peu d'aisance... » Puis, tendant la main à Tom: « Touche-là, mon garçon. C'est une grande affaire, quand un homme peut être fier d'avoir un bon fils. J'ai eu ce bonheur. »

Tom ne retrouva jamais dans sa vie d'heure aussi délicieuse que celle-là.

GEORGE ELLIOTT.

Le moulin sur la Floss. (Hachette & Cie., édit.)

---

27. Prononciation : L'E MUET, LES CONSONNES L ET R.

A. *L'e muet.*

Rien de plus nuancé ni de plus délicat que la durée et l'intensité d'émission de l'*e* muet. C'est « le son le plus difficile à administrer depuis sa valeur entière: *le* roi prophète » jusqu'à son élision complète: l'homm(e) empressé.

I. Remarques générales sur les *e* muets.

1. « D'une façon générale les *e muets*, quels qu'ils soient, peuvent tomber en plus ou moins grand nombre, suivant les *personnes*, suivant les *lieux*, et surtout suivant l'*allure du débit :*

a) On parle plus rapidement qu'on ne lit : *la lecture conservera donc des* **e muets** *que la langue parlée laisse tomber.*

b) On parle ou on peut parler dans la conversation plus rapidement que dans un discours : *la conversation rapide ou simplement négligée écrase donc une foule d'*e **muets** *qui se conservent partout ailleurs. Mais alors on arrive souvent à des incorrections que rien ne peut justifier.* » (MARTINON.)

c) *Le vers ne souffre pas l'élision des* e **muets** *excepté* à la rime, et s'ils sont suivis d'une voyelle ou d'un *h* muet.

II. Remarques particulières.

Il y a deux e **muets** : l'*e* tout à fait muet et l'*e* mi-muet ou sourd.

I. E est tout à fait muet:

1. *A la fin des mots*, quand il est suivi immédiatement d'un autre mot commençant par une voyelle ou un *h* muet. (C'est le cas de l'élision.) Ex.: *La cloche a sonné à l heure et quart* se prononce *la-clo-cha-son-né à u-neurécar.*

2. A la fin des mots, même s'il n'y a pas élision; « *est*, point cardinal, et la finale *este* se prononcent de la même manière, tout aussi bien que *beurre* et la*beur*, *mortel* et *mortelle*, *sommeil* et *sommeille* ». (MARTINON, p. 158.) Dans une lecture familière, *la petite fille* se prononce *la p'tit' fill'*.

3. *Dans la syllabe initiale*, l'*e* muet doit se prononcer, en principe, faute d'appui en arrière pour la consonne initiale : *b*elette, *r*efaire, *t*enir.

Mais si le mot précédent finit par une *voyelle*, l'*e* tombe aussitôt comme s'il était à l'intérieur d'un mot. Ex.: *la b'lette, à r'faire, vous t'nez.* Au contraire, on dirait, *leur* be*lette*, *pour* re*faire*, *il* te*nait*, parce que l'*e* muet se trouve précédé de deux consonnes.

4. *A l'intérieur des mots*, s'il est précédé ou suivi d'une seule consonne (ou d'une consonne redoublée). Ex.: *Chanc*(e)*ler*, *command*(e)*ment*, *serrur*(e)*rie*. S'il y a deux consonnes, l'*e* ne tombe pas. Ex.: *Fourberie*, *ornement*, *supercherie*, *chancelier* (chan-ce-lyé).

II. L'**e mi-muet** ou **sourd** (il se prononce comme l'*e* de *je*, ou l'*eu* de *peur*).

On le prononce la bouche ouverte en hauteur, les lèvres portées en avant, la lèvre supérieure un peu contractée.

III. **E a le son de** *e sourd* (*eu* dans *eur*):

1. Dans les monosyllabes isolés: *Je*, *me*, *te*, *se*, *le*, *de*, *ne*, etc.

2. Dans quelques mots composés où il est suivi de deux *s*: *ressembler* (re), *ressource*, *ressouvenir*, etc. Mais *ressusciter* (ré).

3. Quand il est précédé ou suivi de deux consonnes (la consonne redoublée ne compte que pour une). Ex.: Sacrement, astre, atelier (*atelyé*), fortement, chevreau, levrette.

Remarque : *monsieur* se prononce *me-syeû*.

IV. Lorsque plusieurs *e* sourds se suivent, on prononce d'habitude le premier (dans la conversation ou la lecture familière), puis le troisième, le cinquième, etc. (de deux en deux). *Je me le demande* pourra se prononcer : *Je* m'*le* d'mande.

Remarque. — Dans ce cas, l'*e* de *que* est toujours prononcé, mais non la syllabe muette précédente ou la suivante. *Ce que vous voudrez*, *ce que je veux* se disent: *c'que vous voudrez*, *c'que j'veux*.

B. Pour les consonnes *l* et *r*, voir 8e année, leçon 96.

28. LE GRONDEUR.

Diction. Le grondeur est furieux. Le valet ne l'est pas moins, mais il y met un peu de forme; il est tenu au respect, s'il ne veut recevoir des coups. Il répond chaque fois avec un air de triomphe, car il sait (sé) que son maître ne peut le trouver en faute.

Prononciation. Tâchez (a *fermé*, mais pas trop dur), monsieur (me-syeû), grondâtes (a *ouvert*), racler (â); dites bien ouvert l'*a* de: cela, *celui-là*, coquin-*là*; — violon (vyol), aussi (ô) raisonneras (rè), hier (yèr), que je suis (ke-chsui), je te l'ai (je tlé), si je te (si chte), ou je t'ai (ou chté), vous me le (vou-mle), gagerais (ga-jrais), j'achevais (ja-chfè).

Prononciation. — Ce texte est un dialogue familier; beaucoup d'*e* muets doivent donc tomber.

Ne prononcez pas ceux qui sont en italique; prononcez ceux qui sont en gras (précédés ou suivis de deux consonnes. Ex.: Me feras-tu (me-fra), je ne sais (je-n'sé).

Le Grondeur: — *Bourreau !* me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

Le Valet: — Monsieur, je travaillais au jardin; au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

[G... — *Je voudrais que* tu te fusses rompu le cou*, double chien; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

V... — Hé, Monsieur, vous me* grondâtes hier* à cause qu*'elle l'était. Quand* elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus* comment faire.]

G... — Comment faire ? Comment faire ? infâme...

V... — Oh ! ça, Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

G... — Non.

V... — Voulez-vous que je la tienne fermée ?

G... — Non.

V... — *Si faut-il,* Monsieur...

G... — Encore ! tu raisonneras, ivrogne ?

V... — *Morbleu,* j'enrage d'avoir raison.

G... — Te tairas-tu ?...

V... — Monsieur, je me ferais hacher; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée: choisissez, comment la voulez-vous ?

G... — Je te (chte) l'ai dit mille fois, coquin, je la veux... je la... Mais voyez ce *maraud-là.* Est-ce à un valet à venir me faire des questions ? Si je te prends, traître ! je te montrerai comment je la veux... As-tu balayé l'escalier ?

V... — Oui Monsieur, depuis le (depuil) haut jusqu'en bas.

G... — Et la cour ?

V... — Si vous trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

G... — Tu n'as pas fait boire la mule ?

V... — Ah ! Monsieur, demandez-le aux voisins, qui m'ont vu passer.

G... — Lui as-tu donné de l'avoine ?

V... — Oui, Monsieur, Guillaume était présent.

G... — Mais tu n'as pas porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai (chté) dit ?

V... — Pardonnez-moi, Monsieur, et j'ai rapporté les vides.

G... — Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ? Hein !

V... — *Peste,* Monsieur, *je n'ai* (jnè) *eu garde d'y manquer.*

G... — Je t'ai défendu cent fois de racler ton satané violon; cependant, j'ai entendu ce matin...

V... — Ce matin !... Ne vous souvient-il pas que *vous me le* (mle) *mîtes en mille pièces* hier ?

G... — Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

V... — Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

G... — Oh !... il faut que je chasse ce *coquin-là;* jamais valet ne m'a fait enrager comme *celui-là:* il me ferait mourir de chagrin... Hors d'ici !

V... — Que diable a-t-il mangé ? BRUEYS.

Grammaire. — 1. Indiquez la nature et la fonction des mots *bourreau, morbleu, peste.* 2. Dans les expressions: *ce maraud-là, celui-là,* expliquez l'orthographe de *là* ainsi que la présence du trait d'union. 3. Dans quels cas emploie-t-on un trait d'union entre le verbe et le pronom sujet ou complément ? 4. Énumérez quelques autres cas où on l'emploie également. 5. Dans *je voudrais que tu te fusses, vous le mîtes en mille pièces,* rendez compte de l'emploi de *fusses, mîtes.* 6. L'expression *je n'ai eu garde d'y manquer* est défectueuse; comment aurait-il fallu dire ? (*J'ai eu bien garde — je me suis bien gardé d'y manquer*) — De même l'expression *si faut-il* n'est plus en usage; *si* a le sens de *cependant, néanmoins.* 7. Faites quelques remarques sur l'emploi de l'accent circonflexe dans les noms et les verbes. 8. Conjuguez le verbe *boire* aux temps simples de l'indicatif.

Devoir écrit. — 1. Décomposez en propositions la partie du texte comprise entre crochets et indiquez leurs rapports entre elles. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants astérisés dans les mêmes phrases: *que, me, hier, à cause que, quand, ne plus.* 3. Indiquez: *a*) une dizaine d'instruments de musique à vent et une dizaine à cordes; — *b*) les idées que vous suggère le mot *jardin:* sortes, divisions, légumes,... 4. Donnez le sens des paronymes suivants: *accès, abcès, excès;* — *repartir* et *répartir;* — *rapporter* et *reporter;* — *comformer* et

confirmer. 5. Cherchez des locutions équivalents à *être sous la dépendance, se révolter, supplier, promettre.* 6. Trouvez le sens des proverbes: *Il n'y a que le premier pas qui coûte; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée; bon sang ne peut mentir.* 7. Construisez dix phrases contenant chacune un pronom possessif différent.

29. L'ABUS DU TABAC

Diction. Dans presque tous les alinéas vous trouverez des passages à lire d'un ton ému, avec la conviction qu'y a mise l'auteur.

Vous pourrez observer dans ce texte une règle de lecture importante: *commencer sur le même ton tous les compléments (mots ou propositions) qui jouent le même rôle.* Pour varier le débit et éviter le chantonnement, on varie sans doute l'intonation des derniers mots du complément, mais on revient ensuite au ton qu'on a donné au premier complément. Ainsi les auditeurs sentent, à la lecture, que les compléments jouent le même rôle. Ex.: 1er alinéa:

1° Qui t'assure:
— que tu ne seras pas leur malheureuse victime ?
— que tu ne cours pas vers un dénouement fatal ?

(Les deux *que tu ne* sur le même ton; la finale des compléments sur des intonations différentes.)

2° vers un dénouement fatal (suivent trois appositions):
habitude tyrannique que . . . ton avenir,
infirmité dont tu porteras . . . ta vie,
tombe prématurément . . . dévorer ?

3° As-tu remarqué (5e alinéa):
comment les gelées . . . âgées ?
comment l'eau glisse . . . boue ?

Prononciation. **O** *ouvert* (coq): adolescent (dol), dévorer (vor), corroborer (cor-rob-or-é), agonie, oculiste, moraux, nocif (noss), nicotine, vaporise; — pullule (pul-lu: prolonger le 1er *l*), trois mois (trwâ mwâ); **a** *ouvert:* immédiat (im'-médyà) t*a*bac, tard; — malheureuse (eur-eûz'), vers un (vèr-un),

tyrannique (ra), brisera (bri-zra), médecin (mèd-sin), congestions (tyon), cabaret (rè), effrayé (é-frè-yé), mauvais (mô-vè), achevés (a-chfé), aiguë (è-gu), jeun (jun), sais-tu (sé), dangereux (jreû).

1. Adolescent qui te laisses fasciner par le plaisir de la cigarette, sais-tu où conduit son abus ? As-tu réfléchi aux funestes conséquences qui en résultent presque inévitablement ? Avec l'inexpérience de ton âge, tu ne peux les connaître, pas même les soupçonner. Et cependant, bien que tu les ignores, qui t'assure que tu ne seras pas leur malheureuse victime ? que tu ne cours pas vers un dénouement fatal: habitude tyrannique que tu ne pourras plus surmonter et qui brisera ton avenir, infirmité dont tu porteras le lourd fardeau le reste de ta vie, tombe prématurément ouverte pour te dévorer ? Quel est le professeur, le prêtre, le médecin surtout qui ne pourrait corroborer cette affirmation par de nombreux exemples ? En voici des plus récents.

2. Un garçon de treize ans, brillant de santé, quitte le collège après la distribution des prix pour jouir de vacances bien méritées. Lui, qui n'a jamais fumé, en contracte l'habitude pernicieuse durant ces jours de repos, sous l'influence d'un faux ami plus âgé. Trois mois plus tard, l'enfant infortuné mourait d'une tumeur à la poitrine causée par l'usage de la cigarette, affirmèrent tous les docteurs consultés. Un autre élève, presque du même âge, s'éteint miné par la consomption, résultat de l'abus du tabac. Sur son lit d'agonie, ses dernières paroles à peine articulées furent pour demander à fumer encore, et il expira la cigarette aux lèvres, bien triste mort pour qui veut réfléchir. Autre fait. La vue d'un jeune homme de vingt ans, fumeur invétéré, baisse de plus en plus. Un oculiste consulté conseille l'abandon

immédiat du tabac: vaine ordonnance; aussi, quelque temps après, une cécité complète était la conséquence lamentable de l'abus de la cigarette.

3. Les cas semblables pullulent. Dans le domaine très restreint de ton entourage, adolescent, tu peux en connaître quelques-uns. Mais les personnes qui, dans les grandes villes comme Montréal, les provinces comme le Québec, dressent les statistiques des maladies diverses et des décès, savent les ravages de ce fléau parmi la jeunesse. Aux maladies précitées, ajoute l'amaigrissement sans arrêt, la teinte cadavérique de certains visages, la destruction des dents, les altérations de la vue, de l'ouïe et du goût, les digestions difficiles, les névralgies, les affections de la poitrine, de la gorge et de l'estomac, les congestions cérébrales, le tremblement, l'étourdissement, le vertige, les palpitations du cœur, le cancer, les prédispositions à la paralysie et à la folie. Longue est cette funèbre liste de maladies connues, laissant de côté celles à dénominations savantes. Non pas que tout cela tombe simultanément et rapidement sur le même fumeur; mais cela lui arrive plus ou moins lentement, suivant sa constitution, sa force de résistance; et une seule de ces maladies suffit pour mettre à mal sa victime ou la terrasser.

4. Aux conséquences physiques, joins les conséquences intellectuelles et morales, plus désastreuses encore. L'abus du tabac affecte l'intelligence dans ses parties les plus essentielles: l'attention et la mémoire. L'application à l'étude devient difficile, impossible. Grand fumeur, petite mémoire, disait un médecin. Un de ces fumeurs avait vu sa mémoire tellement faiblir que, se présentant un jour à un bureau de poste pour réclamer une lettre à son adresse, il ne put que balbutier

lorsqu'on lui demanda son nom, et se retira plein de trouble sans avoir pu se le rappeler. Sa mémoire se rétablit un peu quand il cessa de fumer autant que d'habitude. Quant aux dangers moraux, ce sont la paresse; l'indifférence aux choses sérieuses, à l'instruction, à ses devoirs d'état; la tendance au vol ; l'habitude du cabaret: le fumeur n'a-t-il pas besoin d'éteindre la soif qui sans cesse le sollicite ?

5. En présence de telles conséquences, comment, adolescent, ne recules-tu pas effrayé ? Ton penchant à l'imitation, l'attrait du fruit défendu, l'entraînement du mauvais exemple, peut-être une habitude déjà tyrannique, sont sans doute plus forts que ta volonté. « Et puis, diras-tu, les hommes fument bien; moi, je veux faire comme eux. » Insensé ! les hommes travaillent à de rudes occupations du matin au soir, ou du soir au matin, portent de lourdes charges, font de longues marches, résistent aux intempéries, supportent des jeûnes prolongés, etc.; pourquoi n'en fais-tu pas autant ? As-tu remarqué comment les gelées printanières détruisent les jeunes pousses des plantes, les tendres bourgeons, et respectent les branches plus âgées ? comment l'eau glisse sur la pierre et pénètre dans la terre pour former de la boue ? Les organes de ton corps sont en voie de développement, donc très sensibles, très faibles, tandis que ceux de l'homme sont achevés, résistants et ils peuvent braver les causes qui arrêteront la croissance des tiens ou les tueront.

6. Le principe nocif du tabac, la nicotine, se vaporise sous l'action du feu, se dissémine avec la fumée, pénètre dans la bouche, la gorge, le nez, quelquefois même dans les poumons et produit une véritable intoxication, aiguë souvent chez l'enfant, lente et parfois

à peine visible chez l'homme fait. D'ailleurs, ce dernier fume la pipe ou le cigare, beaucoup moins dangereux que la cigarette. Et l'effet de celle-ci est d'autant plus nuisible qu'on la fume parfois à jeun, immédiatement avant le repas matinal et souvent dans une chambre peu aérée.

7. Est-ce à dire que l'abus de la cigarette produise toujours les tristes effets indiqués ? Les tempéraments sont très différents. Sur quelques-uns, les funestes résultats sont rapides; sur d'autres, qui semblent rebelles à l'action du poison, ils arrivent avec une lenteur imperceptible, mais fatale.

8. Alors, ne dois-tu jamais, jamais fumer ? Si, mais pas avant quinze, seize ans, et avec l'autorisation de tes parents. Griller une cigarette de temps à autre ou après le repas, ne peut nuire à la santé, surtout si tu prends toujours la précaution de te servir d'un fume-cigarettes. Pourtant, défie-toi; l'abus touche de si près à l'usage; l'habitude se contracte avec tant de facilité et dégénère si vite en passion insurmontable. Ah ! vilaine cigarette, que de richesses tu as gaspillées en vaine fumée; que de ruines physiques, intellectuelles et morales tu as accumulées; que de vides tu as creusés dans la jeunesse, espoir de la patrie; que de foyer tu as plongés dans des deuils inconsolables et que de lents suicides tu as occasionnés !

Réfléchis à tout cela, adolescent, et sois fort.

Orthographe. — 1. Quand les préfixes *an*, *on* se changent-ils en *am*, *om* ? donnez quelques exemples. 2. Quand écrit-on *où* et *ou*, *jeûne* et *jeune* ? 3. Citez quelques mots, comme *oculiste*, qui ne prennent qu'un *c* et d'autres, comme *occasion*, qui en prennent deux. 4. Rendez compte de l'orthographe des verbes *laisses* (1re phrase), *ignores* et *assure*, *pourras* et *brisera* (4e). 5. Nommez plusieurs mots terminés au singulier

par *s*, comme *décès*. 6. Pourquoi met-on *s* au dernier mot de *fume-cigarettes ?* — Indiquez quelques autres noms composés, comme *abat-jour*, *porte-allumettes*, qui s'écrivent pareillement, avec ou sans *s*, au pluriel comme au singulier.

Conjugaison. — Conjuguez *s'éteindre miné par la consomption* à l'imparfait, au passé défini, au futur simple de l'indicatif, ainsi qu'au présent et à l'imparfait du subjonctif.

Devoir écrit. — 1. Analysez les pronoms du 1er paragraphe jusqu'à *malheureuse victime*. 2. Composez deux phrases où chacun des mots suivants sera employé comme adjectif dans l'une et comme pronom dans l'autre: *autre, nul, tout, aucun, tel, plusieurs*. 3. Ajoutez cinq compléments aux verbes *conduire, reconnaître, briser, quitter, contracter, douter*. 4. Exprimez de cinq manières différentes: *Le sage est ménager du temps et de ses paroles*. 5. Nommez dix maladies et dix remèdes. 6. Expliquez: *pleurer à chaudes larmes, fondre en larmes, dévorer ses larmes, pleurer des larmes de sang, rire aux larmes, larmes de crocodile, avoir des larmes dans la voix*.

30. L'AGRICULTURE AU CANADA.

Diction. Ton simple, mais marquez les mots de valeur de chaque phrase. Surveillez spécialement l'articulation des *l* et des *r*.

Prononciation. O *ouvert:* Providence, localisation, province méridionale (dyonn-al), augmentation (ogg); — gangreneuse (gan-gre), pullule (pul-lu: prolonger le 1er *l*), succulente (su-cu). — Pluies de l'été (dlété), greniers de l'univers (dlu), paisibles (pè), uniquement (nik-man), l'aisance (lè), et le bonheur (é lbon), prouvent assez (prouv-àcé *ou* prouve-tacé), devenant (de-vnan), cep (sèp'), districts (strikt'), betteraves (trav'), porcs (pork', *on dirait* por frais), laiteries (tri), beurrerie (beur-ri : prolonger le 1er *r*).

La Province a fait du Canada un des plus vastes pays agricoles du monde. L'étendue de ses terres cultivables, leur fertilité, les pluies de l'été, les neiges de

l'hiver, l'ensemble de ses conditions climatériques, le rendent l'un des trois grands greniers de l'univers. Cette étendue va pour ainsi dire de l'Atlantique au Pacifique, formant une zone de 2 500 milles de long sur plusieurs centaines de milles de large. Des 336 millions d'acres cultivables, 32 millions seulement sont mis en valeur. Et si déjà notre production agricole est si abondante, quelle merveilleuse perspective ne nous réserve donc (*don*) pas l'avenir !

Jusqu'à la Confédération, la majeure partie de notre population s'adonnait au travail de la terre. L'industrie, le commerce, même celui des fourrures, n'en occupaient qu'une faible partie. Concentrés sur les rives du Saint-Laurent, les paisibles habitants demandaient uniquement aux labeurs champêtres l'aisance et le bonheur. Mais depuis 1867 une évolution lente se produit, tendant à exploiter toutes les richesses naturelles de notre sol, et leur faisant subir les transformations qu'elles comportent. En même temps s'est développée cette plaie gangreneuse aux conséquences si funestes: la désertion des campagnes.

Néanmoins le Canada est encore et surtout un pays agricole. L'augmentation incessante des terres mises en valeur et de leurs produits | le prouvent assez. Outre ceux consommés sur place, on en exporte annuellement pour plus de 400 millions de piastres, au delà de 500 millions en 1918. Cependant, des progrès ont amené chez nous quelques modifications, comme d'ailleurs dans tous les pays de grande culture. Tout d'abord une localisation des produits; ainsi la récolte du blé devient comme l'apanage de l'Ouest, alors que, par suite d'une concurrence impossible, la province de Québec délaisse ce grain pour se spécialiser dans la laiterie et la beurrerie.

Ensuite, la surproduction conduit à la nécessité d'exporter le surplus de nos récoltes à des conditions rémunératrices; donc il faut trouver des débouchés avantageux. Enfin, la main-d'œuvre devenant rare et chère, l'emploi des machines s'est généralisé dans des proportions considérables. Aujourd'hui, le grand fermier des prairies se considère comme un industriel, un fabricant de grain. Il n'utilise plus d'engrais pour ses terres, il emploie le moins d'hommes possible, et en avant les grosses charrues, les semoirs, les moissonneuses-lieuses, les batteuses et autres appareils ! Les semailles à la volée, le moissonnage à la faucille ou à la faux, le battage au fléau ne sont plus que des souvenirs des temps passés. Même les petits cultivateurs des villages reculés ont rompu avec leurs habitudes routinières et sont entrés dans la voie du machinisme.

Voilà quelques résultats amenés par les récents progrès de l'agriculture, et voici les principales subdivisions de celle-ci. Il y a d'abord les céréales et autres graminées comprenant l'avoine, l'orge, le seigle, les pois, les fèves, le sarrasin, le maïs ou blé-d'Inde, cultivés un peu partout, et la première de toutes, le blé. Très répandu autrefois dans les provinces de Québec et de l'Ontario, il a fait leur fortune; et maintenant il s'étale dans les immenses plaines de l'Ouest, comme si ces horizons illimités convenaient seuls à son importance de plus en plus prépondérante.

Viennent ensuite les fruits toujours appréciés, recherchés. On les trouve dans les régions les plus diverses, mais il faut se rendre en Colombie, dans le sud de l'Ontario, dans différents comtés du Québec ainsi que dans l'île du Prince-Édouard pour rencontrer de magnifiques vergers. La cueillette des pêches, prunes, cerises,

poires, des pommes surtout, produit comme une pluie d'or qui tombe des branches. Les pommes forment les neuf dixièmes de nos exportations fruitières, et plusieurs variétés, par leurs qualités succulentes, figurent avec honneur sur les tables royales. Il y a aussi les raisins, cultivés au Canada depuis 1865 seulement. Des premiers ceps plantés par deux Américains dans une île du lac Érié sortirent, en quelque sorte, ces vignobles qui se développent avec grand succès dans plusieurs districts de la partie méridionale de l'Ontario.

Pour compléter cette énumération, on peut encore citer les jardins maraîchers, si rémunérateurs aux abords des grandes villes comme Montréal, Toronto, Québec; les plantes fourragères: betteraves, foin, trèfle, luzerne: les plantes textiles: lin, chanvre, bien abandonnés aujourd'hui, infiniment plus que le tabac, qui aura toujours une place préférée dans la ferme.

(L'agriculture comprend encore l'élevage des animaux domestiques: chevaux, vaches, porcs, moutons, volailles, etc.)

Questions. — 1. Montrez que le Canada est un des plus vastes pays agricoles du monde. 2. Par quelles phases l'agriculture a-t-elle passé au Canada ? 3. Énumérez quelques-unes des modifications qu'elle a subies et des progrès qu'elle a réalisés. 4. Parlez de la culture des céréales, de ce qui se rapporte aux arbres fruitiers, à la vigne et à quelques autres plantes.

---

31. PRINCIPES DE DICTION: 5° LA PHRASÉOLOGIE OU LES PAUSES.

En diction, la phraséologie est l'art de phraser, c'est-à-dire de prendre des temps, ou de faire des pauses, pour que les idées et les sentiments soient suffisamment mis en relief. Les temps se prennent, les uns aux

signes de ponctuation, les autres à des endroits variables et non indiqués. Voici quelques règles à cet égard.

Règles générales.

1. Les pauses sont régies avant tout *par la pensée*. Les mots d'une phrase ne doivent pas être réunis au hasard: ils forment nécessairement un certain nombre de groupes logiques qui doivent tout d'abord faire bloc, puis être séparés les uns des autres par des **pauses**, pour donner au lecteur le temps de comprendre.

2. Les pauses sont aussi nécessitées par les exigences de la respiration chez le lecteur.

3. Les pauses les plus importantes sont indiquées par la ponctuation écrite. Mais il y a une foule de *petites pauses* que la ponctuation *orale* doit indiquer, sous peine, pour le lecteur, de n'être pas compris ou de n'avoir pas le temps de respirer.

Quelques règles particulières.

1. Placer, *après chaque signe de ponctuation*, une pause, dont la durée est proportionnée à la valeur même du signe. Ex.: *Qui peut sonder,* | *Seigneur,* | *ta puissance infinie ?* | | *Tu l'as jugé:* | ¦ | *Silence* ||||.

2. Placer une pause entre le sujet logique et le verbe, excepté si le sujet est un pronom personnel. Ex.: *Le maître universel* | *nous impose ses lois. Si déjà notre production agricole* | *est si abondante, que lui réserve l'avenir ?*

3. Placer une pause après le mot qui s'intercale entre le complément direct et le verbe. Ex.: *Nous avons vu avec joie* | *votre réussite.* (On dirait sans pause: *Nous avons vu votre* réussite.)

4. Placer une pause après chacun des compléments directs et indirects d'un verbe, quand ils se suivent, en ayant soin de bien grouper les mots qui se rapportent les uns aux autres. Ex.: *Il fallait qu'il s'inquiétât de tout, | auprès de tous, | à propos de tout | et qu'il fatiguât | de ses assiduités | maître | et valets.*

5. Placer une pause, suivant la place qu'ils occupent, avant ou après les compléments circonstanciels. Ex.: *Le chêne | un jour | dit au roseau ;* et non pas: *Le chêne un jour | dit au roseau.*

6. Placer une pause avant le complément du complément d'un verbe. Ex.: *Il me regardait avec des yeux | où nageaient des larmes.*

7. Placer une pause avant et après une incidente explicative. Ex.: *La nature, | qui partout ailleurs brille dans sa jeunesse, | paraît ici dans sa décrépitude.*

8. Séparer par une pause le nom et son qualificatif, si celui-ci a lui-même un complément. Ainsi on dirait, sans pause après l'adjectif : *Les solitudes défrichées | se couvriront de moissons;* mais l'on dirait: *Les solitudes | défrichées par les moines* .....

9. En général on fait une pause *avant* la conjonction, excepté dans le cas d'une liaison obligatoire. Ex.:

a) Conjonction de subordination): *Écoutez ce récit | avant que je réponde.*

b) Conjonctions *et, ou ni. Gardez soigneusement en vos âmes la justice | et la charité. Le bonheur | ou la témérité ont pu faire des héros. Ni l'or | ni la grandeur ne nous rendent heureux.*

10. *Après* les conjonctions autres que *et, ou, ni,* qui réunissent entre elles des phrases ou des propositions in-

dépendantes : *mais, car, donc, ainsi, cependant, néanmoins*, etc. Ex.: *Or,* | *il advint; pourtant* | *il reviendra. Mais* | *c'était trop tard.* (On dirait avec liaison: *Mais*‿*il est tard.*)

11. Faire une pause avant l'inversion et la lier au mot suivant. Ex.: *Jéhovah* | *de la terre a consacré les cimes.*

12. Faire une pause après l'adverbe placé au commencement d'une phrase ou d'un membre de phrase. Ex.: *Enfin* | *le voici. Jamais* | *il n'avouera ses torts; d'ailleurs* | *ils ne lui paraissent pas évidents.*

13. Faire une pause entre les deux termes d'une comparaison. Ex.: *Le vrai poète chante* | *comme la source murmure.*

14. Remplacer par une pause certains mots sous-entendus. Ex.: *Le corps se perd dans l'eau, le nom* | *dans la mémoire.*

15. **Temps expressifs.** — Les temps expressifs sont des repos que n'indiquent ni la ponctuation ni l'analyse logique; ils sont employés pour détacher certains mots qui, d'après les remarques ci-dessus, ne devraient être accompagnés d'aucune pause. Ils sont d'un usage fréquent dans la diction tragique, où l'on prend un temps expressif pour marquer la douleur, l'effroi, le mépris, le doute, l'espérance, la mélancolie, ou la peine qu'on éprouve à prononcer certaines paroles. Ex.: *Il découvre un cadavre;* || *c'était celui* | *de son fils.*

32. UN DERNIER COUP DE FUSIL.

Diction. Lire simplement le 1er alinéa; de l'attendrissement dans le 2e. Les interrogations du 3e seront caractérisées par la douceur. Le 4e alinéa exprimera la tristesse; le 5e, la résolution.

Rendez-vous compte des pauses autres que celles qui sont indiquées par la ponctuation et que nous avons marquées par un nombre. Ce nombre renvoie au numéro des règles de la leçon 31.

Prononciation. Sanscrit (san-scri), volume (vol), serpolet (pol), despotisme (pott); littéralement (li-té).

1. Un jour 5 j'avais emporté à la chasse 3 un volume anglais de traduction du sanscrit, langue sacrée des Hindous. Bientôt 12 un chevreuil innocent et heureux 2 se mit à bondir de joie dans les serpolets trempés de rosée... L'instinct machinal de l'habitude 2 l'emporta sur la nature 6 qui répugnait à ce meurtre. Le coup partit; le chevreuil tomba, l'épaule cassée par a balle.

2. Je m'approchai en pâlissant 9 et en frémissant. Le pauvre et charmant animal me regardait, la tête couchée sur l'herbe, avec des yeux 6 où nageaient les larmes. Je n'oublierai jamais ce regard 6 auquel la douleur et l'étonnement 2 semblaient donner des profondeurs humaines de sentiment 6 aussi intelligibles 13 que des paroles.

3. Ce regard me disait clairement 5 avec un déchirant reproche de ma cruauté gratuite: « Qui es-tu ? Je ne t'ai jamais offensé. Je t'aurais aimé peut-être; pourquoi 12 m'as-tu frappé à mort ? Pourquoi 12 m'as-tu ravi ma part de ciel, de lumière, d'air, de jeunesse, de joie, de vie? Que vont devenir ma mère, mes frères,

ma compagne mes petits 6 qui m'attendent dans le fourré, et qui ne reverront que ces touffes de mon poil 8 disséminé par le coup de feu 4 et ces gouttes de sang 5 sur la bruyère ? N'y a-t-il pas là-haut 3 un vengeur 15 pour moi ou un juge 15 pour toi ? Et cependant 12 je t'accuse, mais 10 je te pardonne ; il n'y a pas de colère 4 dans mes yeux, tant ma nature est douce, même contre mon assassin. Il n'y a que de l'étonnement, de la douleur, des larmes.

4. Voilà littéralement 3 ce que me disait le regard du chevreuil blessé. Je le comprenais, et je m'accusais 13 comme s'il avait parlé avec la voix. « Achève-moi », semblait-il me dire encore par la plainte de ses yeux 9 et par les inutiles frémissements de ses membres. J'aurais voulu le guérir à tout prix, mais je repris le fusil 5 par pitié cette fois, et, en détournant la tête, je terminai son agonie du second coup. Je rejetai alors le fusil avec horreur 5 loin de moi, et cette fois, je l'avoue, je pleurai. Mon chien lui-même 2 parut attendri ; il ne flaira pas le sang, il ne remua pas du museau 3 le cadavre, il se coucha triste 5 à côté de moi. Nous restâmes tous les trois dans le silence, comme dans le deuil de la même mort.

5. De ce jour, je n'ai plus tué. Je renonçai pour jamais 4 à ce brutal plaisir du meurtre, à ce despotisme cruel du chasseur 6 qui enlève sans nécessité, sans droit, sans pitié, l'existence 4 à des êtres auxquels il ne peut la rendre. Je me jurai à moi-même 4 de ne jamais retrancher par caprice 4 une heure de soleil 4 à ces hôtes des bois 9 ou à ces oiseaux du ciel 6 qui savourent comme nous 4 la courte joie de la lumière.

LAMARTINE.

33. BATAILLE DE CARILLON.

Diction. Ce texte vous offrira d'amples occasions d'appliquer les règles des pauses. Étudiez chaque phrase à ce point de vue.

Le ton général de ce récit est la fierté. A certains endroits, elle devient de l'enthousiasme, et se colore d'une émotion (ô-syon) patriotique qu'il faudra rendre.

Prononciation. **A** *ouvert :* brouillard, combat, soldat, montagnard; **a** *fermé :* la bat*aille*, bat*aillon*, tir*aill*eur, ca*davre*, enflamme (âme), trépas; **o** *ouvert:* héroïsme, auréole (or-é-ol).

A midi et demi, toute l'armée anglaise débouche sur Carillon. Le moment suprême est arrivé.

Un coup de canon donne à nos troupes le signal de laisser tomber la hache du bûcheron, et de se former en bataille. Pendant ce temps, l'armée anglaise s'avance dans un ordre admirable. Ce sont d'abord les éclaireurs de Rogers, l'infanterie légère et les bateliers de Bradstreet, qui ouvrent un feu de tirailleurs. Puis on voit les provinciaux se déployant de gauche à droite. Enfin paraissent les réguliers qui s'avancent en masses rouges sous le soleil éclatant; ils passent dans les intervalles des régiments provinciaux; ils s'engagent dans l'abatis. [Devant eux se dressent les retranchements silencieux, au-dessus desquels on ne voit paraître que les drapeaux ondulants des bataillons français. A l'endroit où flotte l'enseigne d'ordonnance de Royal-Roussillon, rouge et bleu, se tient Montcalm, tête nue et habit bas. Lévis commande la droite, et Bourlamaque la gauche. Trois lignes de blancs uniformes bordent le retranchement; en arrière, chaque bataillon a sa compagnie de grenadiers et ses piquets en ordre de bataille, prêts à porter secours. Montcalm a défendu de tirer un seul coup de feu sans son ordre.]

Les colonnes anglaises avancent toujours au son du fifre et de la cornemuse; elles sont engagées dans l'enchevêtrement de l'abatis; la consigne est d'enlever la position à la baïonnette, et elles marchent au pas de charge, « avec une vivacité digne des meilleures troupes ». Pas une balle n'a encore été échangée, et les Anglais touchent presque aux retranchements de gauche défendus par la Sarre et Languedoc. Le moment est solennel. Soudain une voix vibrante se fait entendre: — *Feu !* La crête du mamelon se couronne de flammes, et trois mille fusils vomissent la mort dans les rangs ennemis. La bataille était commencée.

Labourées, décimées par cet ouragan de fer et de plomb, les colonnes anglaises vacillent, hésitent un instant, puis reprennent leur marche avec une admirable intrépidité, en répondant au feu de nos bataillons. La mort semble planer sur ces abatis sanglants. N'importe; grenadiers, montagnards, se pressent, se poussent, enjambent les troncs d'arbres, laissant des lambeaux de chair aux branches tranchantes comme des glaives, et montent d'un même élan vers ces retranchements meurtriers. Mais au pied de la ligne française, se dressent les arbres « appointés » comme autant de chevaux de frise; la tempête infernale fait rage; une grêle de balles tombe des sommets où flottent les drapeaux de la France dans le brouillard rouge de la fusillade.

Enfin l'ennemi recule; « la position est imprenable », s'écrient les soldats anglais. Mais Abercromby qui se tient à un mille et demi en arrière, au moulin de la Chute, envoie l'ordre de recommencer l'attaque. Et les intrépides colonnes reprennent leur élan. Scène épique: des masses d'hommes rendus furieux par le carnage, se précipitent dans un effroyable enchevêtre-

ment d'obstructions, tombent, se relèvent, s'embarrassent dans les branches aigues, foulent aux pieds des cadavres, crient, jurent, et s'avancent toujours vers la hauteur d'où semble pleuvoir le trépas !

Ah ! ce fut une rude et radieuse journée ! Pendant sept heures, les masses anglaises, déployant une valeur à laquelle il faut rendre hommage, s'acharnèrent à forcer les lignes françaises. Elles furent constamment repoussées. Montcalm, à la fois capitaine et soldat, volant du centre à la gauche, de la gauche à la droite, communiquait partout l'ardeur guerrière dont débordait son cœur vaillant, et semblait porter avec lui l'assurance de la victoire. Partout l'armée française montrait un front impénétrable...

Cependant les colonnes anglaises s'acharnaient toujours à l'attaque. Furieuses d'être tenues en échec par une poignée d'hommes, elles s'élançaient à l'assaut avec une rage concentrée. Nos soldats, très gaulois, se permettaient parfois de montrer leurs chapeaux au-dessus des abatis, et de faire tirer l'ennemi sur des mannequins. Il y eut des moments critiques: les retranchements prirent feu à plusieurs reprises. Mais aussitôt les piquets de réserve apportaient des barriques pleines d'eau, et l'on allait noyer l'incendie au milieu des balles.

La bataille était commencée depuis quatre heures. Nos troupes épuisées, mais pleines d'enthousiasme et de fièvre guerrière, se battaient au cri de: *Vive le roi ! vive le général !* Montcalm semblait être partout à la fois; Lévis faisait des merveilles, Bourlamaque des prodiges de valeur, mais une balle lui brisa l'omoplate et il dut céder son commandement à M. de Senezergues, qui le remplaça dignement.

Soudain une puissante rumeur éclata vers notre droite. Deux colonnes ennemies se sont réunies pour tenter contre ce point un effort désespéré. C'est l'élite de l'armée anglaise qui se rue sur nos retranchements. Le formidable 42e est là. Les montagnards d'Écosse, reconnaissables à leurs jambes nues et à leur costume bizarre, combattent avec une impassible bravoure et une froide ténacité. Rien ne les arrête; ils vont, ils franchissent l'abatis, ils avancent toujours, semant leur route de cadavres et de sang; ils sont au pied des retranchements. Toute l'armée sent que l'heure décisive est arrivée. « *A droite, à droite, tirez à droite* », crient nos soldats. Lévis voit le danger sans trembler, et l'auréole de Sainte-Foy semble planer déjà sur son front intrépide. Montcalm, tête nue, les yeux pleins d'éclairs, accourt avec ses grenadiers. Les baïonnettes étincellent. Un rempart de flammes, de fer et d'acier enveloppe le retranchement. Les montagnards géants tombent par centaines; mais les blessés crient à leurs compagnons de marcher en avant et de faire triompher leur drapeau. Leur major Duncan Campbell, s'affaisse frappé à mort. La victoire définitive est encore incertaine.

Tout à coup, à l'extrême droite, un cri se fait entendre: *En avant, Canadiens !* Lévis a ordonné une sortie aux compagnies coloniales, commandées par MM. de Raymond, de St-Ours, de Lanaudière, de Gaspé. En même temps le feu de front redouble. Lévis reçoit deux balles dans son chapeau. Montcalm semble invulnérable et combat, comme le dernier de ses soldats, dont il enflamme le courage jusqu'à l'héroïsme. Enfin, assaillis de face et de côté, décimés et sanglants, les preux écossais reculent; les deux colonnes anglaises se reforment un peu plus loin, font une nouvelle tentative

au centre, et un dernier effort à gauche. Mais ils sont repoussés partout. Deux de leurs régiments se fusillent même dans la fumée, ce qui achève de jeter la confusion au milieu d'eux. A sept heures, toute l'armée d'Abercomby est en pleine retraite vers la Chute. Près de deux mille Anglo-Américains gisent au pied de ces retranchements pourtant si fragiles. Sur la droite, le sol est jonché des cadavres du régiment écossais.



Th. Chapais.

Montcalm dut alors sentir son âme soulagée d'un poids écrasant, et transportée par l'ivresse de la victoire. Accompagné de Lévis, il parcourut nos lignes qui retentissaient d'acclamations délirantes.

Ainsi donc une poignée de héros, luttant contre des forces six fois plus nombreuses, avaient remporté

Chapais (Thomas). — Saint-Denis (1858). — Professeur et auteur distingué, se place aujourd'hui au premier rang de nos historiens; donne des cours publics d'histoire à l'Université Laval; recherche avant tout la vérité. Il a déjà publié des ouvrages remarquables: *Discours et Conférences, le Marquis de Montcalm, Jean Talon;* et un *Cours d'histoire du Canada* en huit volumes. *Le Marquis de Montcalm*, d'où est tiré l'extrait ci-dessus a été couronné par l'Académie française. C'est la meilleure étude qui ait été faite sur cette époque de notre histoire.

le plus étonnant des triomphes. Montcalm et ses soldats avaient payé leur contingent de gloire à la vieille patrie française, et le nom obscur de Carillon s'inscrivait en lettres de feu dans nos fastes militaires. Pour nous cette grande journée fait partie du patrimoine national.

TH. CHAPAIS. (*Le Marquis de Montcalm.*)

Plan. — Comme toute narration bien ordonnée, ce magnifique récit comprend trois parties nettement distinctes: ce qui précède immédiatement la bataille, — les différentes phases de la bataille, — les résultats.

Il y a d'abord *l'exposition*, ou description sobre, précise, des deux armées en présence, l'une en marche, l'autre dans l'attente derrière ses retranchements élevés à la hâte. Puis vient le *nœud;* où commence-t-il et où finit-il ? Remarquez que les phases de la bataille sont groupées en deux séries séparées par l'auteur comme par un repos, à l'aide de quelques réflexions admiratives pour les combattants et pour Montcalm. La 1re phase comprend trois moments: l'avance des colonnes ennemies et leur arrêt par la fusillade; — puis la reprise de la marche suivie du recul; — enfin le recommencement de l'attaque et du carnage. La 2e phase débute par quelques mots sur l'acharnement des assaillants, l'indomptable et gaie résistance des Français et leur enthousiasme pour leur vaillant général. L'heure décisive de la bataille approche: énumérez les détails de l'attaque des Écossais, de la sortie des Canadiens et du dernier retour offensif de l'ennemi. *Dénouement :* retraite de l'armée anglaise, sentiments de Montcalm et de ses soldats; — pourquoi le nom de Carillon reste-t-il si cher ?

Expressions à noter. — Se former en bataille, — les drapeaux ondulants, — l'enchevêtrement de l'abatis, — la crête du retranchement se couronne de flammes, — monter d'un même élan, — des arbres appointés (le contraire de *épointés*), — le brouillard rouge de la fusillade.

Recherchez vous-mêmes d'autres expressions, à partir du 5e alinéa.

Devoir écrit. — 1. Indiquez: *a*) les propositions des cinq dernières phrases du 2e alinéa ainsi que leur nature; — *b*) les

pronoms de cet alinéa qui ont fonction de sujet ou de complément. 2. Trouvez quelques homonymes de *vain, vers,* donnez leur sens et faites-les entrer chacun dans une phrase. 3. Trouvez des mots de la même famille que *signal, terre, cri, sang, fer.* 4. Trouvez cinq synonymes des mots suivants: *gloire, joie, erreur, hésiter, se presser.* 5. Expliquez les expressions suivantes: *guerre offensive, guerre défensive, guerre de religion, guerre à outrance, ruse de guerre, guerre ouverte, théâtre de la guerre.* 6. Copiez ou lisez le 2e alinéa en le mettant au passé.

---

34. Prononciation : LES VOYELLES I, U, OU, LES CONSONNES S ET Z.

A. *Les voyelles* i, u, ou.

Chacune de ces trois voyelles n'a qu'un timbre (un seul son), mais toutes les trois exigent un *effort : i,* un effort de la langue pour remonter vers le palais; *ou* un effort des lèvres, qui s'avancent et se froncent; *u* les deux efforts à la fois: de la langue comme pour *i,* des lèvres comme pour *ou.* Aussi ces trois voyelles sont-elles les plus incolores dans notre bouche: nous prononçons: *éneteule* pour *inutile, rédékeule* pour *ridicule, je* pour *joue ; teute* pour *toute,* etc.

Il importe d'apprendre à énoncer purement ces trois voyelles extrêmes, avec le timbre qui leur est propre.

1. Pour prononcer i, écartez le coin des lèvres *le plus possible* (expression du franc rire), serrant les lèvres sur les gencives et découvrant les dents; bombez le milieu de la langue et *frôlez le palais* (plus la langue se rapproche du palais sans s'y *accoler* plus l'*i* devient pur) ; pressez *fortement* le bout de la langue à la naissance des incisives inférieures.

Dites : i, i, i, mi, ti, si, finis, tu dis, ime, ine, ide, ite, ige, iche, ipe, ibe, ife, ive.

Répétez : Mon gentil ami, Philippe, a-t-il fini de lire le joli petit livre que Dina sa cousine lui remit lundi ?

2. Pour prononcer *ou*, allongez les lèvres le plus possible et froncez-les énergiquement, laissant une toute petite ouverture arrondie.

Dites : ou, cou, bou, oule, oure, oune, oute, oude, oupe, oube, ouve, oufe, ouge, ouche, ougue, ouke.

Répétez : Sur la tour, au point du jour, je me roule sur ma couche. Écoute les tourterelles qui roucoulent.

3. L'**u** se prononce les lèvres très avancées et froncées comme pour siffler.

Dites : u, tu, su, ule, une, ure, ute, ude, uve, ufe, uche, uje, ugue, uke.

Répétez : Nul refuge pour l'injuste auprès de ce juge; il juge en toute justice; la ruse est inutile et ridicule à son tribunal.

B. Pour les consonnes *s* et *z*, voir 8e année, leçon 103.

Répétez : Zozo, toujours zézayant, ne sait (sé) pas dire : C'est seize sous, ces cinq saucissons-ci; il dit: zé zèze zous, zé zin zozizons-zi.

35. L'ALCOOLISME.—SES FUNESTES EFFETS.

Diction. Lisez simplement, placez les pauses, soulignez les phrases exclamatives et interrogatives. Dans 2, marquez la gradation: larmes, sang, vie.

Prononciation. Alcoolisme, alcoolique (deux *o* ouverts co-ol), alcool (généralement al-kol, mais aussi al-co-ol), *péril* (riy ou ril), *ressources* (re), vacille (va-cil-le, prolonger le 1er *l*), idiot (idyô), bestial (tyal); **o** *ouvert:* folie (fol), social, société, scrofuleux, docile (doss), agonie, poète (po-è), Florian (or-yan), provoque (ov-oc), hôpitaux (op), intoxiquer (tok-si).

1. L'alcoolisme, voilà l'ennemi, le plus redoutable ennemi de l'homme, le plus grand péril social de nos jours.

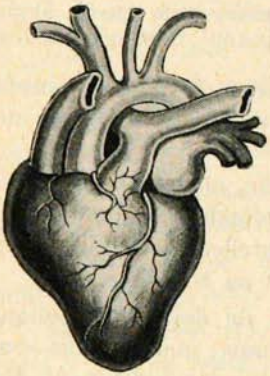
L'alcoolisme est une maladie, ou mieux un empoisonnement lent qui trouble profondément l'organisme, diminue les forces physiques, intellectuelles et morales, et conduit fatalement à la mort ou à la folie.

Il y a plusieurs manières de devenir alcoolique; l'ivresse répétée est la plus connue; mais la plus sournoise, la plus perfide y achemine insensiblement, inévitablement sa victime, sans même qu'elle s'enivre jamais. Voici comment on y arrive: boire chaque jour un peu, très peu d'alcool; à plus forte raison absorber quotidiennement des liqueurs fortes, surtout prendre une consommation à jeun pour « tuer le ver » dit-on; se payer avant, après ou entre les repas plusieurs petits verres; contracter la détestable habitude de ne pas se mettre à table sans avoir pris un apéritif, tout cela suffit pour intoxiquer le sang. C'est l'histoire des gouttes d'eau qui, tombant une à une, suffisent pour creuser la pierre la plus dure.

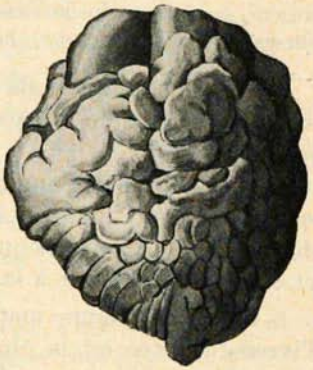
L'alcoolisme est un fléau qui détruit l'intelligence, la moralité, la santé; il ruine l'individu, le dégrade, le

conduit parfois au crime, à la prison, au gibet; souvent à l'asile d'aliénés; toujours à une vieillesse précoce, précurseur d'une mort prématurée.

L'alcoolisme encombre les hôpitaux, avec le cortège des maux qu'il provoque: maladies de l'estomac, du foie, du cœur, des poumons, du cerveau, de l'appareil respiratoire et circulatoire, des organes des sens...



Cœur sain.



Cœur d'un alcoolique.

L'alcoolisme peuple les prisons, car, la statistique le prouve, les deux tiers des coupables ont agi sous l'influence de la boisson, et alors ils n'agissent plus en en hommes, mais en bêtes fauves ! Il jette aux maisons de fous des quantités de malheureux déséquilibrés en proie à l'hallucination, au *delirium tremens*, et que la mort guette.

L'alcoolisme cause à la société des maux innombrables, et bien des catastrophes doivent parfois lui être attribuées: déraillements de trains de chemin de fer, tamponnements, accidents d'automobiles et de tramways, naufrages, etc.

2. C'est pour arriver à ces résultats néfastes que l'alcoolique dépense les ressources de sa famille. « Savez-vous, dit Lamennais, ce que boit cet homme dans le verre qui vacille en sa main tremblante d'ivresse ? Il boit les larmes, le sang, la vie de sa femme et de ses enfants ! »

Ses enfants, hélas ! hélas ! les enfants du buveur deviennent facilement alcooliques eux-mêmes, ils sont souvent dégénérés, idiots, rachitiques, scrofuleux, fous, épileptiques,... êtres incapables de remplir un rôle social, quand ils ne sont pas une charge pour la famille et la société. Et quels ravages la mort fait parmi eux ! il en meurt au moins un sur trois.

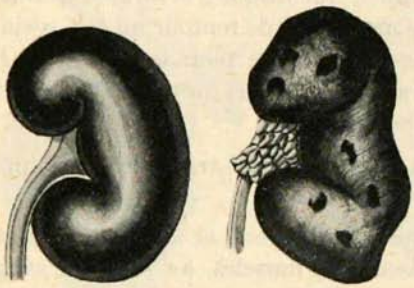
Lisez ce portrait d'un alcoolique tracé par le cardinal Thomas.

« L'homme animal survit seul et dans quel état, grand Dieu ! Les tissus, les muscles, les nerfs, le sang, le cœur, le cerveau, tout est attaqué, brûlé par le mortel poison. La voix devient sourde et indistincte, le visage s'altère, le regard prend une expression farouche et bestiale. D'effrayants symptômes révèlent au dehors la décomposition qui s'opère au dedans. Ce malheureux éprouve dans tous ses membres des mouvements convulsifs. C'est la paralysie qui commence et qui va désormais l'étreindre et le torturer. Les sens, non seulement émoussés mais pervertis, ne sont plus les serviteurs dociles de l'âme, mais ses bourreaux. L'œil lui apporte de sombres images, de sanglantes visions; l'oreille, des rumeurs sinistres, des bruits menaçants. En proie à d'inexplicables terreurs, il pleure, il se plaint, il implore secours contre des ennemis invisibles. Tantôt il tombe dans un anéantissement voisin de la mort; tantôt l'effroi et la colère le jettent en des crises furieuses où ses forces

achèvent de s'épuiser. Sa vie n'est plus qu'une lente et cruelle agonie qui inspire le dégoût et la pitié. »

Ajoutez à ce lugubre tableau qu'il est dangereux de vivre près d'un alcoolique, puisque, pris soudain de fureur, il peut, sans motif, frapper, tuer à tort et à travers. Les journaux sont pleins de ces drames.

Mais, dira-t-on, comment un homme peut-il en arriver là ? Oh ! le plus facilement du monde, sans même s'en douter bien souvent; car, si au point de départ, il avait une claire vision de l'abjection irrémédiable vers laquelle il descend, nul doute, il reculerait, saisi d'une horreur instinctive. Il boit par entraînement ou par plaisir, puis par habitude, essayant de trouver des raisons pour justifier son funeste penchant; bientôt l'habitude dégénère en besoin, en passion incontrôlable; c'est le terrible esclavage, l'anéantissement de la personne; en réalité, seule la brute malfaisante existe encore.



Rein sain. Rein d'un alcoolique.

Quelle éclatante confirmation de ces vers du poète Florian:

. . . Dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice
Dès qu'on met un pied sur le bord.

Questions. — 1. Qu'est-ce que l'alcoolisme ? 2. Comment devient-on alcoolique ? 3. Énumérez quelques-uns des effets de l'alcoolisme sur l'individu qui s'y adonne et sur ses

enfants. 4. Quelle répercussion ce fléau a-t-il sur les hôpitaux, les prisons, les maisons d'aliénés et sur la société ? 5. Faites le portrait d'un alcoolique. 6. Comment arrive-t-on à ce funeste résultat ?

36. LA CHASSE AUX LOUPS.

Diction. Lisez en articulant nettement et en soulignant les mots de valeur. Soignez la prononciation des *i*, des *u* et des *ou:* vif, craintif, fusil, partit, loup, pointus, escarboucles (ess), si bien nourri qu'il fût, etc.

Prononciation. Moitié (mwa-tyé), *fai*saient (fe); — o *ouvert:* dévorer, ossement (oss), troïka; — bataille (tây).

Beaucoup d'*e* muets devront tomber dans cette lecture. Ex.: Attela (atla), dans le pays (dan lpè-i), et se tenant (se tnan), des chevaux (dè chfo), étinceler (tin-slé).

On prépara un large traîneau où trois personnes pouvaient se mouvoir à l'aise, on l'attela de trois vigoureux chevaux que l'on confia à un cocher né dans le pays et plein d'expérience.

Chaque chasseur avait une paire de fusils doubles et cent cinquante coups à tirer.

Les places furent distribuées ainsi: le prince Repnine faisant face à l'arrière, chacun de ses amis faisant face à un côté.

On arriva dans la *steppe*, c'est-à-dire dans un désert immense couvert de neige. C'était une chasse de nuit.

La lune, dans son plein, brillait du plus vif éclat, et ses rayons, *réfractés* par la neige, répandaient une clarté qui pouvait rivaliser avec celle du jour.

Le cochon fut lâché, le traîneau partit.

En se sentant entraîné malgré lui, le cochon cria. Quelques loups parurent, mais d'abord peu nombreux,

craintifs et se tenant à une grande distance. Peu à peu leur nombre augmentait, ils se rapprochaient des chasseurs, qui, pour commencer, n'imprimaient à la troïka qu'un mouvement ordinaire, malgré l'impatience craintive des chevaux.

Ils étaient vingt, à peu près, lorsqu'ils se trouvèrent assez rapprochés pour que le massacre commençât.

Un coup de fusil partit, un loup tomba.

Un grand trouble se mit dans la bande, et il sembla aux chasseurs qu'elle était diminuée de moitié. En effet, contrairement au proverbe qui dit que les loups ne se mangent pas, sept ou huit affamés étaient restés en arrière pour dévorer le mort.

Mais bientôt les vides furent comblés. De tous côtés, on entendit des hurlements répondant aux hurlements; de tous côtés on voyait poindre des nez pointus et étinceler des yeux pareils à des *escarboucles*.

Les loups étaient à portée, et les chasseurs faisaient un feu roulant.

Mais quoique presque tous les coups portassent, au lieu de diminuer, la bande allait toujours augmentant; bientôt ce ne fut plus une bande, ce fut un troupeau dont les rangs pressés suivirent les chasseurs.

Leur course était si rapide qu'ils semblaient voler sur la neige; si légère, qu'elle ne soulevait pas le moindre bruit; leur flot, pareil à une marée muette, se rapprochait sans cesse et ne reculait pas devant le feu des trois chasseurs, si bien nourri qu'il fût.

Ils formaient à l'arrière de la troïka un immense croissant dont les deux cornes commençaient à dépasser la hauteur des chevaux. Leur nombre augmentait avec une telle rapidité qu'on eût dit qu'ils sortaient de dessous terre.

Il y avait quelque chose de fantastique dans leur apparition.

On ne pouvait, en effet, se rendre compte de la présence de deux ou trois mille loups au milieu d'un désert où, dans toute une journée, on en découvrait à peine deux ou trois.

On avait cessé de faire crier le cochon et on l'avait *réintégré* dans le traîneau, ses cris redoublant l'audace des poursuivants.

Le feu ne cessait pas, mais on avait déjà usé plus de la moitié des munitions. Peut-être restait-il deux ou trois cents coups à tirer, et l'on était entouré par deux ou trois mille loups.

Les deux cornes du croissant avançaient en plus et menaçaient de se refermer en faisant un cercle dont le traîneau, les chasseurs et les chevaux deviendraient le centre.

Si l'un des chevaux venait à s'abattre tout était fini, et les chevaux effrayés soufflaient le feu et bondissaient en écarts terribles.

— Que penses-tu de cela, Yvan ? demanda le prince à son cocher ? — Je pense qu'il ne fait pas bon ici, mon prince. — Crains-tu quelque chose ? — Les démons ont goûté du sang, et plus vous continuerez de tirer, plus leur nombre augmentera. — Quel est ton avis ? — Si vous permettez, mon prince, je vais lâcher la bride à mes chevaux. — Es-tu sûr d'eux ? — J'en réponds. — Et de nous, en réponds-tu ?

[Le cocher ne dit mot; il était évident qu'il ne voulait pas s'engager.

Il lâcha la bride à ses chevaux dans la direction du château. Ces nobles bêtes, que l'on croyait lancées à

fond de train, aiguillonnées par la terreur, redoublèrent de vitesse. L'espace était littéralement dévoré sous leurs élans désespérés. Le cocher les excitait encore par un sifflement aigu, en même temps qu'ils décrivaient une courbe qui devait couper un des coins de la corne.]

Les loups s'écartaient pour laisser passer les chevaux; les chasseurs allaient les mettre en joue.

« Sur votre vie, leur dit le cocher, ne tirez plus. »

On obéit à Yvan.

Les loups, étonnés de cette manœuvre inattendue, demeurèrent un instant indécis. Pendant cet instant, la troïka fit une verste. Quand les loups se remirent à sa poursuite, il était trop tard: ils ne purent la rejoindre.

Un quart d'heure après, on était en vue du château. Le prince estimait que pendant ce quart d'heure, ses chevaux avaient fait plus de deux lieues.

Le lendemain ,il visitait à cheval le champ de bataille; on trouva les ossements de plus de deux cents loups.

ALEXANDRE DUMAS.

Vocabulaire.—1. **Réfracter,** au sens propre, réfracter, c'est faire dévier un rayon lumineux, le briser par conséquent, en le faisant passer dans un milieu de densité différente. Par exemple, un bâton se réfracte dans l'eau. Ce mot a pour préfixe *re*, en arrière, et pour radical *fract* de *frangere fractum*, rompre, briser. Rapprocher de ce mot *fracture, fraction, effraction.* Le verbe *réfléchi* conviendrait mieux ici que réfracter. 2. **Réintégrer,** remettre en possession de quelque chose, remettre en place, au lieu d'où on avait enlevé cet objet. Ici le préfixe *re* signifie de nouveau, et *intégrer* a pour racine *tegr* renfermant l'idée de *toucher.* Rapprocher les mots: *intègre*, qui ne touche à rien, donc d'une probité incorruptible; *intégrité, entier, intégralement*, etc. 3. Quel est le sens des mots *steppes, désert, savanes, prairies, pampas, toundras ?* 4. Trouvez quatre noms dérivés du mot loup. 5. **Escarboucle**, pierre précieuse, variété de grenat rouge

d'un éclat très vif. — Nommez quelques autres pierres précieuses. — 6. *Verste*, mesure itinéraire de Russie (environ ⅔ de mille).

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des propositions du texte compris entre crochets et analysez les dix premiers pronoms relatifs de la leçon. 2. Énumérez quelques idées évoquées par le mot *chasse*. 3. Quelle différence y a-t-il entre *s'abattre* et *s'ébattre*, *bande* et *bonde*, *dessert* et *désert*, *dessein* et *dessin* ? 4. Construisez deux phrases avec chacun des mots suivants employés avec un genre différent: *mort*, *manœuvre*, *crèpe*, *enseigne*, *mémoire*, *page*, *vapeur*. 5. Donnez les noms de dix cris d'animaux sauvages et de dix cris d'animaux domestiques. 6. Indiquez le sens des expressions *cheval de bataille*, *cheval de relais*, *tirer quelqu'un à quatre chevaux*, *monter sur ses grands chevaux*, *écrire à quelqu'un une lettre à cheval*, *brider son cheval par la queue*. 7. Expliquez les proverbes: *Le loup mourra dans sa peau, il faut hurler avec les loups, qui se fait brebis le loup le mange.*

37. LE DÉFRICHEUR.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Lire avec une certaine solennité. Une pause avant *comme* du 2e vers (comparaison); après *hache* (8e vers).

Prononciation. **O** *ouvert:* robuste (rob), populaire, domaine; **a** *fermé:* bois (bwâ), taille (tây), mois (mwâ); — *ra*yon (rè). — Dites : comme l'étaient (*me-lé* et non *meul-lé*).

Issu des *immortels pionniers* d'autrefois,
Robuste et courageux comme l'étaient ses pères,
Qui *bravaient* l'Iroquois jusque dans ses *repaires*,
Un jeune bûcheron *s'enfonce sous les bois.*

Loin des *toits orgueilleux* et des pompeux *pavois*,
Loin des bruits incessants des grands *flots populaires*,
Il se *taille un domaine*, et durant de longs mois
Plonge la hache au flanc des arbres séculaires.

Quand un *pan de forêt* est tombé sous son fer,
Le défricheur *y fait courir un feu d'enfer,*
Qui dévore rameaux, mousses, racines, herbes...

L'homme est épouvanté de *son œuvre de mort;*
Mais il sourit bientôt, libre de tout remord,
En voyant devant lui *rayonner l'or des gerbes.*

W. CHAPMAN.

1. Plan. 1. Un jeune bûcheron courageux s'enfonce dans le bois. 2. Il se taille un domaine. Il met le feu à ses abatis. 3. Sa première récolte le rend heureux.

2. **Mots et expressions.** — 1. **Défricheur,** celui qui défriche; défricher c'est rendre propre à la culture un terrain inculte; ce mot vient de *friche,* étendue de terrain qu'on ne cultive pas, où ne croissent que des herbes, des broussailles, et de *dé,* préfixe qui signifie *enlever, faire cesser* (l'état de friche). 2. **Issu,** descendant, né. 3. **Pionniers,** premiers défricheurs; *immortels pionniers* indique donc les ancêtres célèbres qui sont venus les premiers défricher le Canada. 4. **Bravaient,** luttaient, tenaient tête. 5. **Repaires,** lieux de refuge, villages. 6. **S'enfonce sous les bois,** s'avance au loin dans les bois, pénètre dans leurs profondeurs. 7. **Toits orgueuilleux,** toits qui s'élèvent sur les belles habitations, toits dressés par l'orgueil, qui abritent ce vice; on peut aussi considérer cette expression comme synonyme de richesses. 8. **Pavois,** au sens propre désigne un grand bouclier; les Francs élevaient leurs rois sur le pavois, aussitôt après leur proclamation; au sens figuré, élever sur le pavois signifie vanter, mettre en honneur; ici, les *pompeux pavois* peuvent désigner les honneurs.

Expliquez de même: *flots populaires, se taille un domaine, pan de forêt, y fait courir un feu d'enfer, son œuvre de mort, rayonner l'or des gerbes.*

3. Famille de mots. — COURIR (latin *currere, cursum*) est d'abord devenu courre, dont nous avons fait courir; coureur, courrier; accourir, concourir, (courir avec), concours, concurrent, concurrence; discourir, discoureur, discours; encourir; parcourir, parcours; recourir, recours; secourir (courir sous,

venir à l'aide), secours, secourable; décours (décroissance); occurrence. — Le supin *cursum* a donné: cours, course, coursier; curseur, cursif; corsaire; discursif; incursion (*in*, dans: course à l'intérieur); excursion (*ex*, hors: course hors de), excursioniste; précurseur (*pré*, avant); succursale (*sub*, sous: au secours d'un établissement principal). — Le grec *dromos*, course, fournit: dromadaire; hippodrome (*hippos*, cheval); prodrome (avant-coureur); vélodrome (*velox*, rapide: champ de courses pour les vélocipèdes).

4. L'auteur. — Chapman (William). — Saint-François de Beauce (1850-1917). — Avocat, journaliste, fonctionnaire et poète. Il eut des démêlés retentissants avec son rival L. Fréchette. Son inspiration patriotique et religieuse est parfois noble, délicate, avec des envolées qui provoquent l'admiration ; mais il a aussi des strophes languissantes; diffuses, ampoulées. Œuvres principales: *Les Québecquoises*, *les Feuilles d'Érable*, *les Rayons du Nord*, *les Fleurs de Givre*, *le Lauréat* et *les Aspirations*, couronnées par l'Académie française; elles renferment quelques-unes des plus belles pages de la littérature canadienne.



W. Chapman.

5. Devoir écrit. — 1. Indiquez la fonction et le mot primitif des adjectifs des deux quatrains. 2. Traduisez le nom en adjectif qualificatif et l'adjectif en nom: *père courageux*, *enfant vif*, *herbe touffue*, *or rayonnant*, *beauté céleste*, *terreur effroyable*. 3. Donnez les adjectifs correspondant à *arbre*, *domaine*, *rameau*, *mousse*, *forêt*, *bois*, *fer*, *mois*, *année*, *défricheur*. 4. Quelle différence y a-t-il entre une *forêt* et un *bois*, un *bosquet* et un *bo-*

cage ? 5. Indiquez par quatre adjectifs ce que peut être *une forêt, un toit, un défricheur, un hiver, un été, un rameau.* 6. Énumérez dix adjectifs marquant: *a*) des défauts du corps; — *b*) des qualités de l'esprit; — *c*) ce que peut être la campagne. 7. Construisez des phrases avec les expressions suivantes: *libre de tout remords, digne d'éloges, digne de foi, avide de gloire, sensible aux reproches, bon pour les pauvres.* 8. Exprimez de cinq manières différentes: *Il est bon de parler et meilleur de se taire.*

38. UNE JEUNE FILLE ACCOMPLIE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Ton simple du récit.

Prononciation. Antiope (tyopp), elle sait (sé), persuasion (*sua* en une seule syllabe); —empressement (pressman), que de sa (ke dsa), soin de tout (soint' tou), entêtement (en-tê-tman), retenue (re-tnu).

Antiope est douce, simple et sage. Ses mains *ne méprisent point* le travail; elle prévoit de loin; elle pourvoit à tout; elle sait se taire et *agir de suite,* sans empressement; elle est à toute heure occupée et ne *s'embarrasse jamais,* parce qu'elle fait chaque chose à propos.

Le bon ordre de la maison de son père est *sa gloire:* elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout et qu'elle soit chargée de *corriger, de refuser, d'épargner,* choses qui font haïr presque toutes les femmes, elle s'est rendue aimable à toute la maison; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni *humeur,* comme dans les autres femmes.

D'un seul regard elle se fait *entendre,* et on craint de lui déplaire. Elle donne des ordres *précis :* elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend

avec bonté, et, en reprenant, elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme le voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre.

Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements. Son imagination, quoique vive, est retenue par sa *discrétion :* elle ne parle que *pour la nécessité*, et, si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres.

FÉNELON.

1. Les mots. — 1. **Antiope,** fille du roi Idoménée, d'après le *Télémaque* de Fénelon. 2. **Ne méprisent point**..., elle ne considère pas comme indigne d'elle-même... 3. **Agir de suite,** avec suite, avoir de l'ordre dans ce qu'elle fait. 4. **Ne s'embarrasse jamais,** ne se met pas en peine, ne se trouble pas. 5. **Sa gloire,** sa raison d'honneur, de fierté. 6. **Corriger, refuser, épargner,** ces verbes ont nécessairement des compléments sous-entendus: corriger *les délinquants*, refuser *les importuns*, épargner *les pertes*. 7. **Entendre,** comprendre. 8. **Précis,** formels, clairs. 9, **Discrétion** (du latin, *discretum*, choisir), réserve (choix) dans les paroles et les actions. 10. **La nécessité,** les choses indispensables.

2. Questions. — 1. Quelles sont les qualités d'Antiope ? 2. Que veut dire prévoir ? — pourvoir ? 3. Comment l'auteur dit-il qu'elle est travailleuse ? 4. Comment dit-il qu'elle est sage ? — qu'elle est simple ? 5. Donnez un complément à chacun des verbes *corriger*, *refuser*, *épargner* (9e ligne). 6. Comment s'est-elle rendue aimable ? 7. Pourquoi est-il facile de lui obéir ? 8. Comment l'auteur (vers la fin du morceau) insinue-t-il qu'elle n'est pas orgueilleuse ? 9. Par quelle qualité indique-t-il qu'elle est modeste, simple ? 10. Comment montre-t-il qu'elle est silencieuse ? 11. Qu'exprime-t-elle lorsqu'elle parle ?

3. Commentaire. — Les qualités *douce*, *simple* et *sage* sont expliquées par l'auteur dans les phrases qui suivent. Il développe longuement l'idée qu'elle est *douce* en disant: « Quoi-

qu'elle ait soin de tout. . . . le voyageur. . . . se repose à l'ombre sur l'herbe verte. » Fénelon nous fait entendre qu'elle est *simple* lorsqu'il nous dit: « Le bon ordre de la maison de son père est sa gloire », c'est-à-dire fait sa gloire. « Elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos » nous insinue qu'elle est *sage*.

4. Note grammaticale. — *Font haïr* (10e ligne) et *fait entendre* (14e ligne) sont des locutions verbales transitives. *Faire* suivi d'un infinitif forme toujours avec lui une *locution verbale transitive*, même lorsque l'infinitif employé seul est intransitif. *Femme* est ici complément direct de la locution verbale *font haïr; se* est complément direct de *fait entendre. Fait* est invariable: il a pour complément direct *entendre; se* est complément direct de la locution.

---

39. PRINCIPES DE DICTION: 6° LES ENCHAÎNEMENTS.

Les enchaînements sont la contre-partie des pauses. En général, on ne doit pas séparer par une pause les mots qui se complètent ou se modifient « les uns appelant les autres, et tous ensemble contribuant à donner une même idée ». On prononcera donc (don) d'une façon continue sans arrêt d'aucune sorte:

1. Le nom et son qualificatif ou complément s'il est court. Ex.: *L'homme sincère | ne tromperait pas même un enfant. Le coeur de l'homme chaste | est un vase profond.*

2. Le verbe et son complément direct s'il est court et non déterminé par un autre complément. Ex.: *Gardez toujours bon espoir. Il n'y avait point eu d'événement.*

Au contraire, si le complément direct (ou tout autre mot) est déterminé, les deux mots forment une unité rythmique que l'on détache du reste. Ex.: *Gardez*

toujours, l'espoir de revenir. Il n'y avait point eu | d'événement plus considérable dans les annales de la chrétienté.

3. Les adverbes, les prépositions et le mot qu les suit. Ex.: *Il fut constamment protégé; après la bataille; sans répit,* etc.

4. La fin d'un vers dont le sens, incomplet, se termine au vers suivant. Ex.:

Jésus est né. La Vierge penche
Sur lui | son visage charmant.

40. LES FOURRURES AU CANADA.

Diction. Ton simple du récit. Surveillez les pauses et les enchaînements.

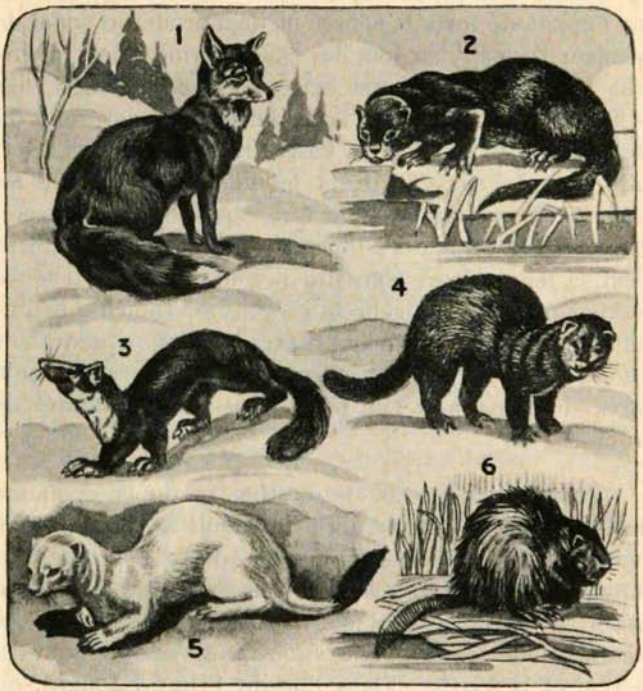
Prononciation. Pelleteries (pel-tri), *res*source (re); a *ouvert* (car): renard, habitat (ta), rat, chat, moelleux (mwal-eû), poil (pwal); porcs-épics (porképic); — o *ouvert* (coq): promenade, automobile (ot-omm-ob), Providence, province, proviennent (prov-yèn), bimbebloterie (bim-blott-ri), colonie; — a *fermé:* trois (trwâ); — presque exclusive (pres-keks), Leipzig (lèp-sik), savamment (va-man), zibeline (zi-blinn'), chinchilla (shin-shi-la). — Européens (eur), des ours (se), trop éloignées (tropp'), déficit (sit'), recrudescence (des'-sans'), il est donc à souhaiter (don à swè-té).

Avec les premières bises hivernales, les chaudes pelisses apparaissent, couvrant de leur splendeur la laine et les autres étoffes modestes. Aujourd'hui les mœurs évoluent. On veut du brillant. Alors vivent les fourrures ! Seules, pensent plusieurs, elles permettent de figurer avec honneur sur les trottoirs des villes, dans les réunions ou les salons; dame la *mode* les impose à la population toujours croissante des cités. La recrudescence des voyages, des promenades en automobile; le

goût du luxe, qui s'infiltre dans toutes les classes de la société et les confond; le besoin orgueilleux d'éclipser voisins et voisines, sont autant de causes qui en nécessitent l'emploi. S'il n'y avait la démarche et parfois une faible partie du visage visible, on prendrait certains promeneurs velus pour quelque animal fantastique sorti de la profondeur des forêts. Mais d'où proviennent donc (*don*) toutes ces fourrures de prix? La demande et la consommation en sont énormes, puisque la vente mondiale s'élève à environ 350 millions de piastres par année. De trois sources: des animaux sauvages, de ceux qu'on élève en captivité et des imitations.

Les animaux à fourrures abondent au Canada. Seule la Sibérie peut rivaliser avec lui sous ce rapport. C'est, en effet, dans les régions du Nord que les animaux sauvages ont les plus beaux pelages. La Providence a voulu les garantir contre les températures rigoureuses en les munissant d'une peau épaisse, garnie de poils denses recouvrant d'autres poils plus courts, plus serrés, plus fins, et qu'on appelle bourre. Dès les débuts de la colonie on voit des compagnies commerciales se former successivement pour l'exploitation presque exclusive de ce produit, sans nul souci de défricher le sol. La plus célèbre, fondée en 1670, et qui existe encore, fut celle de la Baie-d'Hudson, modèle d'organisation, de puissance et de prospérité. En échange des peaux que recueillaient les sauvages, les Européens donnaient des aliments, des armes, des outils, des bimbeloteries, etc. Pour vendre un fusil, le blanc tenait l'arme debout, crosse en terre et l'indigène devait empiler des peaux jusqu'à la gueule du canon. Aussi ces derniers étaient-ils généralement fort longs. Qui dira la quantité immense de peaux recueillies sur notre vaste territoire, depuis

plus de trois siècles ? Celles des castors tiennent le premier rang; viennent ensuite, sans ordre déterminé, celles des ours, des renards rouges, bleus, blancs, noirs



1. Renard. — 2. Loutre. — 3. Zibeline. — 4. Vison. — 5. Hermine. — 6. Rat musqué.

ou argentés, des loutres, visons, zibelines, martres, phoques, hermines, lynx, rats musqués, chats sauvages, écureuils. On pourrait aussi ajouter: marmottes, porcs-épics, blaireaux, lièvres et lapins.

Mais le nombre de ces animaux diminue d'une façon inquiétante et plusieurs espèces tendent à disparaître. Le progrès de la civilisation, les nouveaux engins de chasse, une poursuite sans trêve ni merci, activée par l'appât de forts bénéfices et dépourvue du souci de ménager l'avenir, en sont les causes principales. Pourtant l'intérêt du Canada exige leur conservation, car ils forment actuellement la seule richesse naturelle du nord de notre pays. Ces vastes régions sont, en effet, impropres à l'agriculture, et les maigres forêts qui les couvrent trop éloignées pour être exploitées avec succès. Par contre les animaux à fourrures trouvent là un habitat idéal, et leur capture constitue le seul moyen d'existence de la population indigène qui s'y livre: Indiens, Esquimaux et quelques trappeurs blancs. Si l'on ne maintient ces réserves, on rendra improductive une très grande partie du Canada et l'on perdra une source illimitée de profits.

Par suite de cette diminution et de la demande croissante des fourrures, on a introduit au Canada une nouvelle industrie, très prospère déjà: l'élevage des animaux qui les produisent. Cela se pratique pour le castor, le vison, le chat sauvage, les rats musqués, la mouffette ou bête puante noire; on essaye pour la martre et la loutre. Dans l'île du Prince-Édouard, on s'attache surtout au renard rouge, bleu, noir ou argenté. Les progrès rapides accomplis pour ce dernier s'expliquent facilement si l'on sait que l'entretien d'un renard revient entre $10 et $15; et qu'une belle peau noire se vendait de $500 à $2700, un bon couple reproducteur $25 000; en 1914 un seul renardeau fut même vendu $48 000. Alors l'on comprend que, malgré les difficultés d'un tel élevage et les capitaux nécessaires pour com-

mencer, cette industrie se soit développée si promptement dans les provinces maritimes, celles de Québec et de l'Ontario. Il y a là un vaste champ d'action qui intéresse notre avenir économique.

Malgré les deux sources précédentes, les vendeurs sont loin de suffire aux besoins de leur clientèle. Ils comblent le déficit par l'emploi de la fourrure de certains animaux, domestiques ou autres, dédaignés jusqu'ici, et dont ils tirent des imitations des variétés les plus chères. Ce dernier genre de commerce a pris un développement colossal à Leipzig, ville qui, avec Londres, était le plus grand centre du monde pour le trafic des pelleteries. Par des apprêts savamment combinés, on imite la teinte, le reflet, le moelleux, le lustre des pelages les plus recherchés. Quelles métamorphoses s'opèrent pour fourvoyer le public ! Un lièvre figurera sous le nom de renard blanc, et, sur le même comptoir, voisinera avec son frère étalé ou présenté comme lynx noir ou zibeline. La chèvre se transformera en ours et la loutre en phoque. Le modeste lapin sera décoré, suivant la teinte reçue, du nom de zibeline, de phoque, d'hermine ou de chincilla. Et cette liste pourrait beaucoup s'allonger.

Le port des fourrures présente de réels avantages, car elles préservent très bien contre les rigueurs des frimas, embellissent les vêtements et... constituent une branche importante de notre commerce. Elles sont même indispensables dans les contrées arctiques. Seul leur abus est pernicieux. Il est donc à souhaiter que leur usage se maintienne dans de justes limites et que l'on prenne les moyens de conserver une des ressources qui a tant contribué à la prospérité du Canada.

Questions. — 1. Qu'appelle-t-on fourrures ? 2. Pour quels motifs et dans quelles occasions les porte-t-on ordinairement ? 3. De quelles sources proviennent-elles ? 4. Donnez quelques détails sur le pelage des animaux vivant dans le Nord, et sur le trafic primitif des peaux. 5. Énumérez les principales peaux qui font l'objet de ce commerce. 6. Pourquoi celui-ci décline-t-il et quelles en seront les conséquences ? 7. Parlez de l'élevage des animaux à fourrures et de ses avantages. 8. Que savez-vous sur les imitations ? 9. Résumez la conclusion.

41. UN OURAGAN.

Diction. Dialogue du début: le lieutenant questionne d'un ton de curiosité qui veut dire: vous allez en voir de belles ! Dans le premier alinéa de 2, débit plus rapide (mais sans sacrifier une pause et en articulant nettement). Dans le n° 3, marquez bien les adjectifs. Dans 4, soulignez de la voix le mot *sable* et tous les mots qui révèlent la présence du sable: *craquent*, *poivré*, *fin gravier*, etc.

Prononciation. A *fermé* (grave) : sable, espace, un pas, repas, base, pâte; **o** *ouvert* (ccq) : chuchotement, suffocante (sufoc) siroco (roc-ô), orage (or), absolument (ap-sol), opaque (op), moment (momm), l'horizon (lor); — atome (tô), sauf (sôf); *couscous* (ouss), spahis (i), mystérieux (ryeu, en une syllabe).

(Ce morceau est la description d'un ouragan dans le désert du Sahara, écrit par un voyageur qui se trouvait en compagnie d'Arabes et de soldats appelés spahis.)

Un jour, après une marche de dix heures dans la poussière brûlante, comme nous venions d'arriver au campement auprès d'un puits d'une eau bourbeuse et saumâtre qui nous parut cependant exquise, le lieutenant me secoua soudain au moment où j'allais me reposer sous la tente, et me dit, en me montrant l'extrême horizon vers le sud: « Ne voyez-vous rien là-bas ? »

Après avoir regardé, je répondis: « Si, un tout petit nuage gris. »

Alors le lieutenant sourit: « Eh bien, asseyez-vous là et continuez à regarder ce nuage. »

Surpris, je demandai pourquoi. Mon compagnon reprit: « Si je ne me trompe, c'est un ouragan de sable qui nous arrive. »

Il était environ 4 heures, et la chaleur se maintenait encore à 48 degrés centigrades sous la tente. L'air semblait dormir sous l'oblique et intolérable flamme de soleil. Aucun souffle, aucun bruit, sauf le mouvement des mâchoires de nos chevaux entravés, qui mangeaient l'orge, et les vagues chuchotements des Arabes qui, cent pas plus loin, préparaient notre repas.

On eût dit cependant qu'il y avait autour de nous une autre chaleur que celle du ciel, plus concentrée, plus suffocante, comme celle qui vous oppresse quand on se trouve dans le voisinage d'un incendie considérable. Ce n'étaient point ces souffles ardents, brusques et répétés, ces caresses de feu qui annoncent et précèdent le siroco, mais un échauffement mystérieux de tous les atomes de tout ce qui existe.

Je regardais le nuage qui grandissait rapidement, mais à la façon de tous les nuages. Il était maintenant d'un brun sale et montait très haut dans l'espace. Puis il se développa en large, ainsi que nos orages du Nord. En vérité, il ne semblait présenter absolument rien de particulier.

Enfin, il barra tout le sud. Sa base était d'un noir opaque, son sommet cuivré paraissait transparent.

Un grand remuement derrière moi me fit me retourner. Les Arabes avaient fermé notre tente, et ils en

chargeaient les bords de lourdes pierres. Chacun courait, appelait, se démenait avec cette allure effarée qu'on voit dans un camp au moment d'une attaque.

Il me sembla soudain que le jour baissait; je levai les yeux vers le soleil. Il était couvert d'un voile jaune et ne paraissait plus être qu'une tache pâle et ronde s'effaçant rapidement.

Alors, je vis un surprenant spectacle. Tout l'horizon vers le sud avait disparu, et une masse nébuleuse qui montait jusqu'au zénith venait vers nous, mangeant les objets, raccourcissant à chaque seconde les limites de la vue, noyant tout.

Instinctivement je me reculai vers la tente. Il était temps. L'ouragan, comme une muraille jaune et démesurée, nous touchait. Il arrivait, ce mur, avec la rapidité d'un train lancé et soudain il nous enveloppa dans un tourbillon furieux de sable et de vent, dans une tempête de terre impalpable, brûlante, bruissante, aveuglante et suffocante.

Notre tente, maintenue par des pierres énormes, fut secouée comme une voile, mais résista. Celle de nos spahis, moins assujettie, palpita quelques secondes, parcourue par de grands frissons de toile; puis soudain, arrachée de terre, elle s'envola et disparut aussitôt dans la nuit de poussière mouvante qui nous entourait.

On ne voyait plus rien à dix pas à travers ces ténèbres de sable. On respirait du sable, on buvait du sable, on mangeait du sable. Les yeux en étaient remplis, les cheveux en étaient poudrés; il se glissait par le cou, par les manches, jusque dans nos bottes.

Ce fut ainsi toute la nuit. Une soif ardente nous torturait. Mais l'eau, le lait, le café, tout était plein de

sable qui craquait sous notre dent. Le mouton rôti en était poivré; le couscous semblait fait uniquement de fins graviers roulés; la farine du pain n'était plus que de la pierre | pilée menu.

Un gros scorpion vint nous voir. Ce temps, qui plaît à ces bêtes, les fait toutes sortir de leurs trous. Les chiens du douar voisin ne hurlèrent pas ce soir-là.

Puis, au matin, tout était fini; et le grand tyran meurtrier de l'Afrique, le soleil, se leva, superbe, sur un horizon clair.

GUY DE MAUPASSANT.

Plan. — Cette description peut se diviser en trois parties: localisation de la scène, — ce qui précède l'ouragan, — les effets de l'ouragan. La 2e commence à *Il était environ 4 heures*, et la 3e à *Instinctivement je me reculai.* — Les idées secondaires de la 1re partie sont: fatigue d'un longue marche, arrivée au campement près d'un puits, attention du voyageur attirée par un petit nuage gris à l'extrême horizon. . . — Celles de la 2e partie sont: chaleur intense, calme absolu, excepté. . . double comparaison, aspects successifs de nuage, attention du voyageur détournée. . . aspect du soleil, approche précipitée de l'ouragan. Indiquez les idées secondaires de la 3e partie. Montrez que la suite des idées est logique. — Idée finale. — Mettez ce plan sous forme de tableau synoptique.

Rédaction. — *Décrivez un orage que vous avez vu et observé.* Avant l'orage: Signes précurseurs: chaleur accablante, nuage, tonnerre;. . . — pendant l'orage: pluie, grêle, éléments déchaînés;. . . — après l'orage: calme, dégâts observés,. . .

42. Prononciation : LE SON EU, LES CONSONNES J ET CH.

A. Le *son* **eu.**

I. *Il y a deux sons* **eu.**

1. L'**eu fermé** comme dans *peux.*

Fermez bien les lèvres, projetez-les en avant et arrondissez-les (comme pour ô de *tôle*). Prononcez:

a) Deux, feu, beu, leu, gueu, meu;

b) Dieu comblera mes vœux dans les cieux.

Eu a le son fermé, comme dans *peux :*

a) Quand il est surmonté d'un accent circonflexe. Ex.: *Jeûner.*

b) Au commencement des mots. Ex.: *Eucharistie, Euphrate, euphonie, euphémisme.*

c) Quand il est final ou suivi seulement d'un *e* muet ou d'une consonne non articulée. Ex.: *Feu, adieu* (dyeû), *lieue, peut, vieux, il pleut, je veux.* De même dans les pluriels *bœufs* (beû) et *œufs* (eux).

d) Devant *s* ayant le son de *z*, et devant *t*. Ex.: *Curieuse* (ryeûz), *creuser, odieusement* (od-yeûz), *meute, feutre, lieutenant* (lyeû-tnan).

e) Dans quelques mots comme: *jeudi* (eû), *beugler, meugler,* l'adjectif *veule* (eû), *meunier.*

2. L'**eu ouvert** *comme dans leur.* (C'est exactement le son de *e* mi-muet ou sourd: *je, te, de;* lèvres portées en avant comme pour *o* ouvert (coq), la lèvre supérieure un peu contractée.)

Eu a le son ouvert, comme dans *leur :*

a) Dans le corps des mots devant toute autre consonne que *z* et *t* (voir ci-dessus *d*). Ex.: *Peuple, peureux, aveugle, bonheur* (*heureux :* eur-eû), *preuve.*

b) Dans *euil*, et dans *cueil* et *gueil* (qui sont pour *cueuil*, *gueuil*). Ex.. *Feuille*, *bouvreuil*, *orgueil*, *recueil*, *cercueil;* aussi dans: *œil*, *œillet*.

c) A la fin des mots quand il est suivi d'une consonne sonore. Ex.: *Peur*, *leur*, *seul*, *œuf*, *bœuf*, *filleul*, *aïeul*.

B. Pour les consonnes *j* et *ch*, voir 8e année, leçon 111.

Répétez: Chante ta joie, ô Jérusalem, joyeux refuge des justes : Jéhovah va juger ces juges iniques. Chameaux chauves, chevaux chers et charmants broutent de concert choux et chicorée, chiendent et chèvrefeuille (d'après Gondal).

---

43. UNE NUIT TRAGIQUE EN CALABRE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Le ton du récit sera coupé un peu partout par des exclamations pleines d'émotion: *Mais comment faire ? mais quoi !* | *Français !* | *imaginez un peu* |... Le charbonnier et sa femme parlent à voix étouffée: *Eh bien* | *enfin*... — *Oui. Doucement, doucement.* — Ménagez l'effet de la fin: *Ah !* | *cousine*, puis d'un ton leste: *il saisit*.

Prononciation. A *fermé* de *grave :* bois, Calabre (lâ), sabre, d'en bas (bâ) coutelas (cou-tlâ); — saisit (sè), pays (pè-i), haïssent à (haïs-sa), les chemins (lè chmin), nos chevaux (no chfo), noire (nwâr), j'aurais (jor), diamants (*dya*, une syllabe), et je vis (é-jvi), ennemis (enn-mi), de ce qui (de-ski), jeunesse (je), à me rassurer (à-mra), au-dessous (ôtsou), tuer (une syllabe).

1. Un jour, je voyageais en *Calabre* en compagnie d'un jeune homme. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout

aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. [Dans ces montagnes les chemins sont des précipices; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara.] Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire ? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui, du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes.

2. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un *arsenal.* Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire: il était de la famille, il riait, il causait avec eux, et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit...), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions: Français ! Imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah !

jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions *les diamants de la couronne*...

3. Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé. Une *soupente* élevée de 7 à 8 pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari: « Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous les deux ? » A quoi la femme répondit: « Oui. » Et je n'entendis plus rien.

4. Que vous dirai-je ? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux, presque sans armes, contre eux, douze ou quinze, qui en avaient tant ! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez.

5. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un; et par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte: il ouvrit; mais avant d'entrer il posa la lampe que sa femme vint prendre; puis il entra pieds nus, et elle, de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe: « Doucement, va doucement. » Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venus à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah ! cousine ... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

6. Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger: on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots: « Faut-il les tuer tous deux ? » Et je vous crois, cousine, assez de *pénétration* pour deviner à présent ce que cela signifiait.

P.-L. COURIER.

L'auteur. — COURRIER DE MÉRÉ, Paul-Louis (1772-1825).— Érudit et publiciste français, né à Paris. Ses pamphlets politiques sont mordants et brillants, et sa correspondance est pleine d'esprit. On lui doit une belle traduction de *Daphnis et Chloé*. Il fut assassiné par son garde-chasse.

1. Mots et expressions. — 1. *Calabre*, contrée du sud-ouest de l'Italie, boisée, montagneuse, longtemps infestée par les brigands. 2. *Arsenal*, fabrique, magasin d'armes et de munitions de guerre. — 3. *Les diamants de la couronne*, les pierres précieuses, les joyaux qui ornent la couronne d'un souverain. 4. *Chapon*, poulet engraissé. 5. *Soupente*, petit réduit en planches pratiqué dans la hauteur d'une chambre, d'une cuisine,... pour loger des domestiques, etc. 6. *Pénétration*, action de pénétrer, d'entrer bien avant en traversant les obstacles. Au figuré, ce mot désigne la faculté de comprendre, d'aller jusqu'au fond des choses pour en bien saisir le sens.

2. Le plan.

I. Exposition: Circonstances de lieu et de temps.

1. C'est en Calabre: pays de méchantes gens et de mauvais chemins.
2. L'auteur a pour compagnon un brave jeune homme.
3. Ils s'égarent et marchent jusqu'à la nuit noire.

II. Nœud: chez les charbonniers.

1. Le repas:
   a) Ils sont toute une famille; ils invitent les voyageurs à manger.
   b) La maison est un arsenal qui déplaît à Courier.
   c) Le jeune homme commet force imprudences: il fait le riche, dit qu'il est Français, et fait mettre sa valise à son chevet.
2. Le repos.
   a) Ils vont le prendre dans la soupente.
   b) Le jeune homme s'endort. Inquiet, Courier veille.
   c) Sur le matin, il entend...
   d) Le père monte, un coutelas entre les dents.

III. Dénouement.

1. Le charbonnier coupe une tranche de jambon et descend.
2. On les éveille à l'heure.
3. On sert deux chapons au déjeuner.

3. Le style. Paul-Louis Courier écrit à sa cousine; il accumule tout ce qui peut exciter la curiosité et susciter l'intérêt de sa lectrice.

a) Dans l'introduction: il peint le pays et les gens sous les plus sombres couleurs et laisse pressentir une catastrophe; il représente son compagnon comme un imprudent, qui fera sans doute des sottises; la maison est un arsenal: toutes ces armes, à quoi peuvent-elles servir ?

b) Pour corser le *nœud*, Courier fait parler le jeune homme très imprudemment; n'aura-t-on pas envie de les tuer pour prendre leurs trésors ?

La dispute des hôtes en bas; la mystérieuse question *Faut-il les tuer tous les deux;* les précautions infinies que prend le charbonnier quand il monte à la soupente; son coutelas: tout laisse supposer que le charbonnier prépare un assassinat.

c) Tout s'explique le mieux du monde au déjeuner.

Moralité: Ne pas se fier aux apparences, mais aussi ne pas être imprudent.

4. Les expressions à retenir. Haïr quelqu'un à mort, — il était nuit noire, — avoir bien mines de charbonniers, — il était de la famille, — il fit le riche, — froid comme marbre.

5. Conjugaison. — 1. Conjuguez *haïr à mort* au présent de l'indicatif, à l'imparfait, au passé défini, au futur simple et au présent du conditionnel. 2. Conjuguez *devoir se fier à une tête de vingt ans* à la forme interrogative et aux mêmes temps que le verbe précédent.

6. Devoir écrit. — 1. Analysez grammaticalement la 1re phrase du texte. 2. Dites la nature des propositions de la 4e phrase. 3. Énumérez les idées que le mot *lit* suggère. 4. Citez une douzaine d'armes blanches ou à feu. 5. Distinguez les nuances entre *guider, mener, conduire, diriger.* 6. Indiquez quelques homonymes de *peine, fort, mort,* donnez-en la définition et faites-les entrer dans une phrase. 7. Donnez le sens des expressions *nuit blanche, nuit close, oiseau de nuit, les feux de la nuit, la nuit des temps, la nuit porte conseil, triste comme un bonnet de nuit.* 8. Expliquez les proverbes: *A l'impossible nul n'est tenu, à quelque chose malheur est bon.*

44. FLEURS DE GLAIS.

Diction. Le style est si naturel, qu'il vous sera facile de le lire si seulement vous vous mettez tour à tour à la place de l'auteur, de l'enfant et de la mère.

Prononciation. A *fermé* de *grave :* tu ne sais donc pas : (sé-don pâ), mas (âss'), passionnée, se casse, vase, basse, fouailler (fwâyé), ramasser (rà-mâ), ce gas (â). Surveiller l'articulation des *ch* et des *j :* mes cheveux (mè chfeû), que je t'y (que-chti), chemisette (chmi-sèt), va se jeter (se-chté), ce que je songeai (ce-ke-chson), — caneton (can'ton), fossé (fô), de ne pas te salir (de n'pâ tsà), d'y tenir (di tnir), doucement (douss-man), les gelines (lè jlinn') | tomberas pas (ton-brà-pâ), cuillerée (kuy-ré), nageais (*a* de *cage*), qui me faisaient (ki-mfe).

(*Voici l'histoire des Fleurs de glais, histoire si jolie qu'on croirait, en l'entendant, entendre un conte et, en lisant le trait final, vivre en plein pays de légende.*)

Par une belle après-midi de cette *saison d'aires*, — je portais encore les jupes: j'avais à peine quatre ou cinq ans, — après m'être bien roulé, comme font les enfants, sur la paille nouvelle, je m'acheminai donc seul vers le fossé du Puits à roue.

Depuis quelques jours, les belles *fleurs de glais* commençaient à s'épanouir et les mains me démangeaient d'aller cueillir quelques-uns de ces beaux bouquets d'or.

J'arrive au fossé; doucement, je descends au bord de l'eau; j'envoie la main pour attraper les fleurs... Mais, comme elles étaient trop éloignées, je me courbe, je m'allonge, et patatras dedans: je tombe dans l'eau jusqu'au cou.

Je crie. Ma mère accourt; elle me tire de l'eau, me donne quelques claques et, devant elle, trempé comme un caneton, me fait filer vers le *Mas:*

« Que je t'y voie encore, vaurien, vers le fossé !

— J'allais cueillir des fleurs de glais.

— Oui, va, retournes-y, cueillir tes glais, et encore tes glais. Tu ne sais donc pas qu'il y a un serpent dans les herbes caché, un gros serpent qui *hume* les oiseaux et les enfants, vaurien ? »

Et elle me déshabilla, me quitta mes petits souliers, mes chaussettes, ma chemisette, et pour faire sécher ma robe trempée d'eau et ma chaussure, elle me chaussa mes sabots et me mit ma robe du dimanche, en me disant:

— Au moins, fais attention de ne pas te salir. »

Et me voilà encore dans l'aire; je fais sur la paille fraîche quelques jolies cabrioles; j'aperçois un papillon blanc qui voltige dans un chaume. Je cours, je cours après, avec mes cheveux blonds flottant au vent hors de mon *béguin*... et paf ! me voilà encore vers le fossé du Puits à roue...

Oh ! mes belles fleurs jaunes ! Elles étaient toujours là, fières au milieu de l'eau, me faisant *montre d'elles*, au point qu'il ne me fut plus possible d'y tenir. Je descends bien doucement, bien doucement sur le talus; je place mes petits pieds bien ras, bien ras de l'eau; j'envoie la main, je m'allonge, je m'étire tant que je puis... et patatras ! je me fiche jusqu'au derrière dans la vase.

Aïe ! aïe ! aïe ! Autour de moi, pendant que je regardais les bulles gargouiller et qu'à travers les herbes je croyais entrevoir le gros serpent, j'entendais crier dans l'aire:

— Maîtresse ! courez vite, je crois que le petit est encore tombé à l'eau ! »

Ma mère accourt, elle me saisit, elle m'arrache tout noir de la boue puante, et la première chose, troussant ma petite robe, vlin ! vlan ! elle m'applique une fessée retentissante.

« Y retourneras-tu, entêté, aux fleurs de glais ? Y retourneras-tu pour te noyer ?... Une robe toute neuve que voilà perdue, fripe-tout, petit monstre ! qui me fera mourir de *transes !* »

Et, crotté et pleurant, je m'en revins donc au Mas, la tête basse, et de nouveau on me dévêtit et on me mit, cette fois, ma robe des jours de fête... Oh ! la *galante* robe ! Je l'ai encore devant les yeux, avec ses raies de velours noir, pointillée d'or sur fond bleuâtre.

Mais, bref, quand j'eus ma belle robe de velours:

— Et maintenant, dis-je à ma mère, que vais-je faire ?

— Va garder les *gelines*, me dit-elle; qu'elles n'aillent pas dans l'aire... Et toi, tiens-toi à l'ombre. »

Plein de zèle, je vole vers les poules qui rôdaient par les chaumes, becquetant les épis que le râteau avait laissés. Tout en gardant, voici qu'une poulette huppée — n'est-ce pas drôle ? — se met à pourchasser, savez-vous quoi ? une sauterelle, de celles qui ont les ailes rouges et bleues... Et toutes deux, avec moi après, qui voulais voir la sauterelle, de sauter à travers champs, si bien que nous arrivâmes au fossé du Puits à roue !

Et voilà encore les fleurs d'or qui se miraient dans le ruisseau et qui réveillaient mon envie, mais une envie passionnée, délirante, excessive, à me faire oublier mes deux plongeons dans le fossé:

« Oh ! mais cette fois, me dis-je, va, tu ne tomberas pas ! »

Et, descendant le talus, j'entortille à ma main un jonc qui croissait là; et me penchant sur l'eau avec prudence, j'essaye encore d'atteindre de l'autre main les fleurs de glais... Ah ! malheur ! le jonc se casse et va te faire teindre ! Au milieu du fossé, je plonge la tête première.

Je me dresse comme je puis, je crie comme un perdu, tous les gens de l'aire accourent:

— C'est encore ce petit diable qui est tombé dzns le fossé. Ta mère, cette fois, enragé polisson, va te *fouailler* d'importance ! »

Eh bien, non; dans le chemin, je la vis venir; pauvrette, tout en larmes et qui disait:

— « Mon Dieu ! je ne veux pas le frapper, car il aurait peut-être un « *accident* ». Mais ce gas, Sainte Vierge, n'est pas comme les autres: il ne fait que courir pour ramasser des fleurs; il perd tous ses jouets en allant dans les blés chercher des bouquets sauvages... Maintenant, pour comble, il va se jeter trois fois, depuis peut-être une heure, dans le fossé du Puits à roue. Ah ! tiens-toi, pauvre mère, morfonds-toi pour l'approprier. Qui lui en tiendrait, des robes ? Et bienheureuse encore, — mon Dieu, je vous rends grâces, — qu'il ne se soit pas noyé ! »

Et ainsi, tous les deux, nous pleurions le long du fossé. Puis une fois dans le Mas, m'ayant quitté mon vêtement, la sainte femme m'essuya, nu, de son tablier; et de peur d'un effroi, m'ayant fait boire ensuite une cuillerée de vermifuge, elle me coucha dans ma *berce*, où, lassé de pleurer, au bout d'un peu je m'endormis.

Et savez-vous *ce que je songeai:* pardi ! mes fleurs de glais. Dans un beau courant d'eau, qui serpentait autour du Mas, limpide, transparent, azuré comme

les eaux de la fontaine de Vaucluse, je voyais de belles touffes de grands et verts glaïeuls, qui étalaient dans l'air une féerie de fleurs d'or !

Des demoiselles d'eau venaient se poser sur elles avec leurs ailes de soie bleue, et moi je nageais nu dans l'eau riante; et je cueillais à pleines mains, à jointées, à brassées, les fleurs de lis blondines. Plus j'en cueillais, plus il en surgissait.

Tout à coup, j'entends une voix qui me crie: « Frédéri ! »

Je m'éveille, et que vois-je ? Une grosse poignée de fleurs de glais couleur d'or qui blondissaient sur ma couchette.

Lui-même, le patriarche, le Maître, mon seigneur père était allé cueillir les fleurs qui me faisaient envie; et la Maîtresse, ma mère belle, les avait mises sur mon lit.

F. MISTRAL. (*Mémoires et Récits.*)

Mots et expressions. — 1. *Fleur de glais*, l'iris jaune des marais. — 2. *Aire*, lieu où l'on bat le grain; *saison d'aires*, saison pour le battage. 3. *Mas*, maison de campagne ou ferme, dans le midi de la France. 4. *Humer*, avaler en aspirant. 5. *Béguin*, bonnet de petit enfant. 6. *Faisant montre d'elles*, elles étalaient leur beauté. 7. *Transes*, frayeurs provoquées par un danger qu'un croit prochain. 8. *Galante*, qui plaît, agréable à voir. 9. *Geline*, ancien nom de la poule. 10. *Fouailler*, corriger un enfant indocile; frapper souvent avec le fouet. 11. *Un accident*, des convulsions. 12. *Berce*, mis pour berceau. 13. *Ce que je songeai*, ce que je vis en songe.

Rédaction. — *Racontez un événement de votre enfance, ou une aventure extraordinaire qui vous est arrivée.*

Traitez le sujet sous forme de récit ou de lettre. Inspirez-vous, pour exciter la curiosité du lecteur, des procédés de Mistral, ou de P.-L. Courier à la leçon 43.

45. DANDOLO.

Diction. Vers 1 à 6: simple récit; soulignez: *un des plus nobles fils;* 6e vers: impérieux. 8 à 10: ton digne et solennel. 11e et 12e vers: sentiment de honte: *il s'indigne;* de mépris: *il sourit;* d'effroi: *il se signe* (Est-ce que des prêtres oseraient me conseiller de signer !) — Vers 14 à 18: fureur du César. — 19 à 23: Dites *il se tait* avec un calme froid. 25 à la fin: admiration.

Prononciation. Soignez la prononciation des voyelles *i, è* et *ou;* — **a** *fermé:* pâlissant, écrase, âme, ne consens pas (pâ), flamme; **a** *ouvert* de *car:* César, part, regard, ce trait-*là*, manqua-t-il, va, va, Scévola (vol-à) ; — paupière (pô), hâte-toi donc)don) Dandolo (dol), aurait-il (or-è), airain (è-rin)

Venise* aux* *Byzantins* demandait un* traité*.
Auprès de* l'*empereur* * part comme député
Un des plus nobles fils de Venise la belle,
Dandolo* ! L'empereur ordonne qu'on* l'appelle.
Il entre*. Le traité l'attendait* tout écrit.
— Lisez, lui dit le prince, puis signez... Il lit;
Mais soudain, pâlissant de colère, il s'écrie:
« Ce traité flétrirait mon nom et ma patrie;
Je ne signerai pas ! » L'impétueux César
Se lève. Dandolo l'*écrase d'un regard.*
Le prince veut parler de présents: il s'indigne.
De bourreaux: il sourit; de prêtres: il se signe.
Alors tout écumant de honte et de fureur:
« Si tu ne consens pas, traître, dit l'empereur,
J'appelle ici soudain quatre esclaves fidèles,
Je te fais garrotter, et là, dans tes prunelles,
Un fer rouge éteindra le jour évanoui.
Ainsi, hâte-toi donc, et réponds enfin: Oui ! »
Il se tait !... on apporte une lame brûlante.
Il se tait !... on l'applique à sa paupière ardente.

Il se tait !... de ses yeux où le fer s'enfonçait,
Le sang coule... il se tait !... la chair fume... il
[se tait !
Et quand de ses bourreaux, l'œuvre fut achevée,
Tranquille et ferme il dit: « La patrie est sauvée ! »
Eh bien ! ce cœur d'airain, inflexible aux douleurs,
Ces yeux qui, torturés, n'ont que du sang pour pleurs,
Cet immobile front où pas un pli ne bouge,
Qui ne sourcille pas sous le feu d'un fer rouge,
Ces yeux, ce front, ce cœur, avaient quatre-vingts
[ans !
Jeune, aurait-il mieux fait ? Vit-on ses faibles sens
Se trahir, et son corps manqua-t-il à son âme ?
Va, va, fouille l'histoire avec des yeux de flamme,
Jeune homme, et trouve un trait plus beau que ce
[trait-là.
Auprès de Dandolo, qu'est-ce que *Scévola ?*

ERNEST LEGOUVÉ.

Vocabulaire. — 1. *Byzantin*, habitant de Byzance, ville qui changea son nom en celui de Constantinople lorsque l'empereur Constantin la choisit pour la capitale de son empire en 330. 2. *Empereur*, (en prose, on prononce *em-pereur*), chef souverain d'un empire. Ce mot dérive du latin *imperator*, de *imperare*, commander. Outre *empereur et empire*, citez six autres mots de la même famille, ayant *im* pour préfixe. 3. Qu'est-ce qu'un traité de paix, de commerce ? 4. Donnez le sens des expressions *traité d'arithmétique, il m'a fort bien traité, traiter un malade.* 5. Quelle différence y a-t-il entre *pâle* et *pale*, *tait* et *têt*, *cœur* et *chœur*, *signe* et *cygne ?* 6. Que signifie l'*écrase d'un regard ?* — Donnez quelques autres exemples où le verbe *écraser* sera pris au sens figuré, puis au sens propre. 7. Indiquez le sens du suffixe dans *pâlot*, *bellot*, *vieillot*. 8. *Scévola*, jeune Romain qui, lors du siège de Rome par le roi Porsenna sortit de la ville pour le poignarder. Par mégarde il assassina le secrétaire du prince, et, pour se punir de sa maladresse, il se brûla volontairement la main droite dans un brasier.

Devoir écrit. — 1. Analysez grammaticalement les mots astérisés: *Venise, aux, un, traité, auprès de, Dandolo, qu'on, entre, attendait.* 2. Trouvez: *a*) quelques homonymes, avec leur sens, de *au, fer, part;* — *b*) quelques synonymes de *barbarie, ordonner, honte, fureur;* — *c*) quelques contraires de *noble, fureur, inflexible, tranquille.* 3. Citez une douzaine de mots dérivés de *pli.* 4. Employez le mot *pli* dans cinq phrases, et le mot *plier* dans cinq autres phrases, avec des sens différents. 5. Indiquez quelques causes qui peuvent faire *pâlir, sourire, mettre en colère.* 6. Nommez les principales villes d'Italie et les noms qu'on donne à leurs habitants. 7. Donnez le sens des expressions *traité de paix, les arts de la paix, une armée sur le pied de paix, laisser quelqu'un en paix, la paix de la conscience, ministre de la paix.* 8. Expliquez les proverbes: *Toute médaille a son revers; les absents ont toujours tort.*

46. LA PELURE D'ORANGE.

Diction. Simple récit, puis questions sympathiques du juge de paix; réponses pleines de franchise de la fillette. — Dites: *Oh ! certes* avec un peu d'étonnement, puis lisez le reste sur le ton dont on récite une leçon. Avec étonnement et un peu de joie: *Elle n'est pas vieille...*

Prononciation. Monsieur (me-syeû); orange (or); dites bien: *le courant l'emporte* (et non: couranl l'emporte); protéger (prott); net (nett). M. le juge (M. ljuge), de petite (de ptite), que le courant (que lcou), de se rendre utile (de srendru).

Huit heures vont sonner. M. le juge de paix voit trotter devant lui une fillette qui s'en va, de son pas égal, à l'école, son cartable à la main, lourd de livres. Elle marche posément, sans détourner la tête, sans s'arrêter aux boutiques, et son air de petite bonne femme très sage attire l'attention du juge de paix. Soudain elle s'arrête près d'une pelure d'orange, la pousse du pied sur le côté du trottoir, la fait tomber dans le ruisseau, s'assure que le courant l'emporte,

et continue sa route. Un peu plus loin, autre pelure, et même *manège;* puis plus loin encore. Une attention si persévérante charme le magistrat. Il veut *en avoir le cœur net.*

— Pourquoi, petite, poussez-vous ainsi toutes ces pelures d'orange dans le ruisseau ?

L'enfant le regarde avec deux beaux yeux graves:

— De peur qu'un vieillard ne glisse, Monsieur, dit-elle simplement.

— Eh ! mais, c'est très bien, cela. Vous avez pensé à cela toute seule ?

— Oh ! non, Monsieur. C'est à l'école que la maîtresse nous apprend les manières de nous rendre utiles.

— Vous connaissez donc beaucoup d'autres manières de rendre, si jeune encore, service à autrui ?

L'enfant sourit: — Oh ! certes.

Puis, comme si elle récitait une leçon: La petite fille peut faire les commissions d'une pauvre vieille, aider sa mère à soigner le bébé, protéger les oiseaux et empêcher les grands frères de les dénicher, faire la lecture aux vieux parents qui n'ont plus de bons yeux... puis bien des choses enfin qu'on nous apprend comme ça, fit-elle en appuyant sur ces derniers mots.

— Vous aimez bien cette vieille dame qui vous apprend toutes ces belles choses ? questionna M. le juge de paix.

La petite éclate de rire: « Elle n'est pas vieille, notre maîtresse !... Au revoir, Monsieur, la cloche sonne. »

Et elle entre vivement à l'école.

JULIE SEVRETTE.

Les mots. — 1. **Manège,** art de *manier*, d'exercer un cheval pour le dresser; d'où: art de se comporter, de se conduire; la conduite elle-même. 2. **Attention,** action de porter sa pensée ou ses soins sur quelque chose. 3. **En avoir le cœur net,** savoir ce que cela veut dire.

Les idées. — 1. Quand se passe le fait raconté ici? 2. Quels sont les traits qui font deviner que la fillette est sérieuse? 3. Quel manège le juge de paix est-il à même d'observer? 4. Comment la fillette expliqua-t-elle son action? 5. Que répondit le juge de paix? 6. Citez quelques manières de se rendre utile.

---

47. PRINCIPES DE DICTION: 7° LA TONALITÉ ET LES INFLEXIONS.

La tonalité.

1. La voix humaine est susceptible de prendre tous les tons, suivant l'état d'âme où l'on se trouve.

La **tonalité,** c'est le ton qui convient à l'expression d'une idée ou à l'interprétation d'un sentiment.

2. On peut distinguer le ton simple, le ton gai, le ton élégiaque ou triste et le ton tragique.

Le ton *simple* convient à la plupart des récits ordinaires. Il exige beaucoup de naturel, et il se rapproche le plus possible de la conversation distinguée.

Le ton *gai* est celui qui exprime la joie. « La voix y est vive, légère, et composée généralement des notes hautes et vibrantes. »

Le ton *triste* ou *élégiaque* est indiqué pour les récits touchants et les poésies sentimentales. Il faut dire ces morceaux doucement, avec lenteur et, le plus souvent, dans les registres médium et grave. (Les registres sont les différents étages de l'étendue de la voix; il y en a trois: voir page 6, n° 2.)

Le ton *tragique* est réclamé par les grands sentiments, les passions violentes. La voix doit être énergique, vibrante; elle peut s'étendre aux trois registres.

3. Le ton change, quand on passe d'un sentiment à un autre.

4. Le ton doit toujours être naturel : le tragique n'est pas l'affectation ; ni le comique, la vulgarité; ni le triste, le larmoyant.

Les inflexions.

Les inflexions, ou modulations de la phrase, sont le charme et en quelque sorte la musique de la diction. Elles sont très souvent indispensables pour préciser le sens, puisqu'il peut varier selon telle ou telle inflexion.

1. Il faut, par la diction, chercher à reproduire les inflexions du langage courant, inflexions si justes, si spontanées, dans l'interrogation, l'ironie, le doute, l'exclamation, etc. En général, les élèves n'osent pas, lorsqu'ils lisent ou récitent, avoir le même naturel que lorsqu'ils parlent. Ils doivent chercher à se débarrasser de cette fausse honte.

2. Le moyen de trouver les inflexions vraies est de se demander quelles idées et quels sentiments l'auteur a exprimés, ou a laissés sous-entendus : c'est ce qu'il faut mettre en relief.

3. Pour faciliter la recherche des inflexions, on conseille de traduire la phrase difficile à dire par une équivalente plus facile, prise dans la conversation ordinaire, ou d'accompagner la phrase de mots complémentaires qui en développent les sentiments. Ces mots complémentaires étant supprimés, les inflexions doivent rester les mêmes.

4. La *virgule*, surtout la première d'une phrase, ne demande pas qu'on baisse la voix; souvent même, on l'élèvera un peu. On peut baisser la voix après une virgule qui suit une phrase complète, surtout s'il y a lieu de briser la monotonie. Ex.: *Dieu créa le monde en six jours, le septième il se reposa.*

5. Le *point-virgule* indique une demi-chute de voix.

6. Le *point d'interrogation* exige le plus souvent un relèvement de la voix.

7. Le *point d'exclamation* comporte un relèvement ou une chute de la voix, selon l'effet à produire.

8. Devant les *points de suspension*, on ne laisse pas s'infléchir la voix. Souvent on conserve la même intonation sur les derniers mots.

9. En général, il ne faut pas baisser la voix devant *les deux points* qui annoncent une citation ou une maxime.

10. Le *point ordinaire* réclame une chute notable de la voix, ce qui ne signifie pas qu'elle doive tomber dans le plus bas registre. D'ordinaire, deux phrases successives et terminées par un point simple, ne doivent pas avoir une chute identique. Autrement, on tomberait dans le chantonnement. On dira:

L'homme passe
comme la fleur. *Il brille un jour.*
puis disparaît.

Et non:

L'homme passe *Il brille un jour,*
comme la fleur. *puis disparaît.*

11. Dans les périodes, suspendre la voix après chaque membre, et non la laisser tomber; l'accentuer peu à peu, et donner le plus d'ampleur à la fin de la période.

48. GILLIATT ET LA PIEUVRE.

Diction. Détaillez bien toutes les descriptions si précises de Victor Hugo. Lecture lente, hachée de pauses, comme le style. Il doit y avoir une certaine horreur dans la voix.

Prononciation. Remuer et muette (mué et muet', en une syllabe), *res*serra (*re*), *res*source (re), on aurait (or-è), taureau (tor-ô), paroxysme (roc-sism), viscosité (is-cô-zi), horizontal (or), granit (nitt); — dans ce trou (dan strou), saisir (sè-zir), en ce moment (en smomm).

Gilliatt remarqua au-dessus du niveau de l'eau, à portée de sa main, une *fissure horizontale* dans le granit.

Le crabe était probablement là. Il y plongea le *poing* le plus avant qu'il put, et se mit à *tâtonner* dans ce trou de ténèbres.

Tout à coup il se sentit saisir le bras.

[Ce qu'il éprouva en ce moment*, c'est l'horreur indescriptible.

Quelque chose qui était mince*, âpre, plat, glacé, gluant et vivant, venait de se tordre dans l'ombre autour de* son bras nu. Cela* lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille. En moins d'une seconde on ne sait quelle* spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous* son aisselle.]

Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre, il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et, de cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la *ligature*, qui se resserra.

Elle était souple comme le cuir, solide comme l'acier, froide comme la nuit.

Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt, et tout à coup, s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps.

En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa.

L'angoisse, à son *paroxysme*, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula.

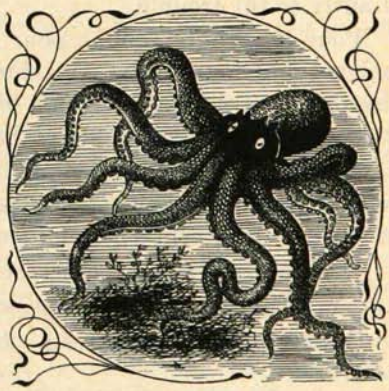
Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses, qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantité de points. Chacun de ces points étaient un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites.

Un cinquième allongement sortit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression s'ajoutait à l'anxiété: Gilliatt pouvait à peine respirer.

Ces lanières pointues à leur extrémité, allaient s'élargissant comme des lames d'épée vers la poignée.

Toutes les cinq appartenaient évidemment au même centre. Elles marchaient et rampaient sur Gilliatt. Il sentait se déplacer ces pressions obscures qui lui semblaient être des bouches.

Brusquement une large viscosité ronde et plate sortit de dessous la crevasse. C'était le centre; les cinq lanières s'y rattachaient comme des rayons à un moyeu; on distinguait au côté opposé de ce disque immonde le commencement de trois autres tentacules restés sous l'enfoncement du rocher. Au milieu de cette viscosité il y avait deux yeux qui regardaient.



Pieuvre.

Ces yeux voyaient Gilliatt.

Gilliatt reconnut la pieuvre.

Elle le tenait...

Gilliatt était dans l'eau jusqu'à la ceinture, les pieds crispés sur la rondeur des galets glissants, le bras droit étreint et assujetti par les enroulements plats des courroies de la pieuvre, et le torse disparaissant presque sous les replis et les croisements de ce bandage horrible...

Gilliatt n'avait qu'une ressource, son couteau.

Il n'avait de libre que la main gauche, mais il en usait puissamment. On aurait pu dire de lui qu'il avait deux mains droites.

Son couteau, ouvert, était dans sa main.

On ne coupe pas les antennes de la pieuvre, elle n'est vulnérable qu'à la tête.

Gilliatt ne l'ignorait point.

Il n'avait jamais vu de pieuvre de cette dimension. Du premier coup il se trouvait pris par la grande espèce. Un autre se fût troublé.

Pour la pieuvre comme pour le taureau il y a un moment qu'il faut saisir: c'est l'instant où le taureau baisse le cou, c'est l'instant où la pieuvre avance la tête, instant rapide. Qui manque ce joint est perdu.

Tout ce que nous venons de dire n'avait duré que quelques minutes. Gilliatt pourtant sentait croître la succion des deux cent cinquante *ventouses*.

La pieuvre est traître. Elle tâche de stupéfier d'abord sa proie. Elle saisit, puis attend le plus qu'elle peut.

Gilliatt tenait son couteau. Les succions augmentaient.

Il regardait la pieuvre, qui le regardait.

Tout à coup la bête détacha du rocher sa sixième antenne, et, la lançant sur Gilliatt, tâcha de lui saisir le bras gauche.

En même temps elle avança vivement la tête. Une seconde de plus, sa bouche s'appliquait sur la poitrine de Gilliatt. Gilliatt, saigné au flanc, et les deux bras garrottés, était mort.

Mais Gilliatt veillait. Guetté, il guettait.

Il évita l'antenne, et, au moment où la bête allait mordre sa poitrine, son poing fermé s'abattit sur la tête.

Il y eut deux convulsions en sens inverse, celle de la pieuvre et celle de Gilliatt.

Ce fut comme la lutte de deux éclairs.

Gilliatt plongea la pointe de son couteau dans la viscosité plate, et, d'un mouvement giratoire pareil à la torsion d'un coup de fouet, faisant cercle autour des deux yeux, il arracha la tête comme on arrache une dent.

Ce fut fini. Toute la bête tomba.

D'après V. HUGO. (*Les Travailleurs de la mer.*)

Vocabulaire. — 1. *Pieuvre*, nom vulgaire du *poulpe*, mollusque à grosse tête d'où sortent huit longs tentacules atteignant 4 pieds environ, espèces de bras garnis de ventouses, entourant la bouche et servant à y porter les aliments. 2. Quel est le sens des mots *horizontal, vertical ?* — 3. Donnez quelques synonymes de *fissure*, des homonymes de *poing* et quelques mots de la même famille. 4. *Tâtonner* dérive de *tact*, du latin *tactum*, toucher; *tâter* veut dire toucher une chose pour en prendre connaissance; indiquez le sens de *tâtonner, à tâtons, tatillon, tatillonner, tatillonnage*. 5. *Ligature*, du latin *ligare*, lier, dont le radical prend les formes de *li, lig, lict;* trouvez quelques mots de la même famille que *lier*. 6. *Paroxysme*, le plus haut degré de la douleur, de la colère, etc.; de ce mot rapprochez *surexcitation, exaltation, exacerbation*. 7. *Ventouses*, (dérivé de vent), ce qui aspire; organe à l'aide duquel certains animaux aquatiques font le vide et s'attachent à un corps pour le sucer. Indiquez un autre sens de ce mot.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des propositions du texte compris entre crochets. 2. Indiquez la nature et la fonction des mots suivants: *moment, mince, autour de, cela, quelle, sous*. 3. Trouvez quelques épithètes pour caractériser la *douleur, la peur, l'horreur* parvenues à leur plus haut degré. 4. Montrez, en les définissant, que les termes *ligature, licteur, relieur, ligueur, alliage, alliance, mésalliance*, dérivent du verbe *lier*. 5. Donnez aux verbes suivants quatre compléments les faisant prendre au sens figuré: *saisir, sortir, lancer,*

serrer, rompre, dévorer, éclairer. 6. Composez quatre phrases: affirmatives, négatives, interrogatives, et interrogatives négatives avec les verbes *plonger, sentir, se tordre, envahir.* 7. Une soixantaine de mots dérivent de *main;* donnez la signification de douze d'entre eux. 8. Expliquez les proverbes: *Qui ne sait pas obéir ne saura pas commander; la méfiance est la mère de la sûreté.*

49. BATAILLE DE ROCROI.

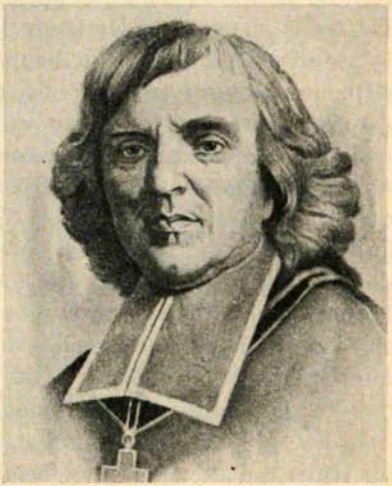
Diction. Lire d'une voix noble et pure en faisant bien valoir la majesté du sujet.

Prononciation. Enghien (En-ghin), l'on sait (sé), aussitôt (ô-ci) trois fois (trwâ foà), paisiblement (pè), bataillons (bà-tây), de rang en rang (rankanran ou omettre la liaison), sauraient (sor), Lens (anss).

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et l'on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous, comme il vole à la victoire ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de

tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu: les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.



Bossuet.

Pendant qu'avec un air assuré il avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle

---

Bossuet (Jacques-Bénigne). — Dijon (1627-1704). — Prédicateur, précepteur du dauphin, évêque de Meaux; surnommé l'*Aigle de Meaux*. A la fois théologien, philosophe, polémiste, historien et orateur incomparable. Ses *Sermons*, ses fameuses *Oraisons funèbres* surtout, sont les monuments les plus sublimes de l'éloquence sacrée. Outre les deux précédentes, ses œuvres principales sont: *Histoire des Variations, Discours sur l'Histoire universelle, Elévations sur les Mystères, Méditations sur l'Évangile*, etc.

attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne put voir égorger ses lions comme de timides brebis, calmât les courages émus, et joignît au plaisir de vaincre celui de pardonner. [Quel* fut alors l'étonnement de ces* vieilles troupes* et de leurs officiers, lorsqu*'ils virent* qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur ! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont* la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces !] Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de vieux régiments, à la journée de Rocroi en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

BOSSUET.

Sujet. — Admirable narration de la première victoire remportée sur les Espagnols par le prince de Condé, qui ne portait alors que le titre de duc d'Enghien. Ce général de vingt-deux ans ouvre brillamment par cet éclatant succès, gage de beaucoup d'autres, le règne de Louis XIV qui, dans sa cinquième année, venait de monter sur le trône de France.

Style. — Le récit de cette bataille est un chef-d'œuvre inimitable, d'un effet puissant, gardant parfois une noble simplicité. La richesse et l'abondance ne nuisent ni à la vigueur

ni à la précision; la force et la véhémence n'empêchent point la grâce, la douceur et l'harmonie. Dans cette page immortelle on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la précision historique des détails les plus expressifs, ou de l'intérêt, de la magnificence, de la magie d'un style enflammé par une sorte d'ardeur guerrière. C'est exact comme un bulletin écrit, au soir de l'action, par une main qui tremble encore d'avoir tenu l'épée; c'est vibrant d'un enthousiasme que semble enivrer encore l'odeur de la poudre. Remarquez comment l'orateur met en relief chacune des qualités de son héros, et relevez les images, les inversions, l'emploi de certains temps, etc., qui donnent au style un caractère particulier.

Devoir écrit. — 1. Décomposez la phrase *Quel fut alors l'étonnement* et la suivante en propositions et indiquez-en les rapports. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants: *quel, ces, troupes, lorsqu', virent, dont.* 3. Trouvez cinq compléments donnant aux verbes suivants un sens différent: *porter, soutenir, pousser, voir, savoir, sauver.* 4. Inventez cinq phrases commençant par *c'était en vain.* 5. Définissez exactement avec leurs nuances *fierté, dignité, orgueil, vanité, arrogance, fatuité, forfanterie.* 6. Énumérez des noms et des verbes qui se rapportent à l'idée de bataille. 7. Trouvez sept pensées sur le mot *demain.* 8. Expliquez les expressions *champ de bataille, sur-le-champ, le tambour bat aux champs, la vie des champs, à tout bout de champ, laisser le champ libre à son adversaire, prendre la clef des champs, mort au champ d'honneur.*

---

50. PRONONCIATION: LES NASALES AN, ON, IN, UN, LES CONSONNES K ET G dur.

A. *Les nasales* an, on, in, un.

I. Pour bien prononcer les nasales, il faut ouvrir la bouche (écarter les mâchoires) et émettre le son par la bouche, et nullement par le nez; autrement on n'entendrait que la résonance nasale, et le son serait nasillard.

An est le son de *â* nasalisé : *â*(ge), *an.*
On – – – – *o* ouvert (coq) nasalisé : *oc, on.*
In – – – – *è* nasalisé : *aine, ain.*
Un – – – – *eu* ouvert (e) nasalisé : *e, un.*

1. Le son *an.*

Le son *an* est le son de *a* fermé (âge) nasalisé par suite de l'abaissement du voile du palais.

Ouvrez bien la bouche, le menton abaissé, comme pour *â* de *âge*, et *dites:*

1. Âge, â, an; bas, ban; gras, grand; an, ban, can, dan, ran, van, san; plan, flan, vran.

2. Avance lentement et lance en cadence le blond froment d'où sortira la farine blanche.

2. Le son *on.*

Le son *on* est le son de *o* ouvert (coq) nasalisé par l'abaissement du voile du palais. La bouche moyennement ouverte, comme pour *o* de *coq*, les lèvres projetées en avant et formant un ovale, *dites:*

1. Coq, con; pol, pon; roc, rond; on, bon, pon, con, gon, chon, jon, son, zon.

2. A l'ombre, allongés sur le gazon, regardons Siméon, le capuchon sur le front.

3. Le son *in.*

In est le son è nasalisé: saine, sain; ène, in. — Ouvrez bien la bouche en largeur, les coins de la bouche écartés comme pour è. *Dites:*

1. Vaine, vain; in, bin, fin, glin, grin, prin, vrin, chin, jin, vin, fin.

Viens sans rien craindre. Mains jointes, avec un désir infini, approchons du pain divin.

4. **Le son** *un.*

Un est le son de *eu* ouvert (eur) nasalisé. Allongez bien les lèvres, la lèvre supérieure relevée en carré. *Dites :*

1. Leur, lun; beur, bun; seur, sun; teur, tun; chun, cun, grun, brun;

2. Chacun à son rang, défilons un à un. Un lund serait le jour opportun.

B. Pour les sons de *g dur* et de *k*, voir 8e année, leçon 113.

Répétez : « Je suis courbaturé, j'ai mal au cœur, j'ai le cou cassé », disait naguère ce coquin de blagueur.

---

51. LE SOUFFLET.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Ton simple du récit pour le numéro 1. Dans le numéro 2, la voix de M. Le Pelletier sera pleine de compassion, en même temps que d'insistance, pour les misères qu'il décrit. M. Aubertot répond: *Je ne saurais*, avec calme d'abord, puis plus sèchement, enfin avec colère.

Le capitaine, lui, est furieux: faites-le voir. La dernière phrase lentement, avec un peu de solennité (sol-a).

Prononciation. Tandis que (di-ke ou disque), récemment (sa-man), beaucoup (bô), malheureux (eur-eû), je sais (sé), monsieur — (me-syeû); **o** *ouvert:* vous n'auriez (nor-yé), j'aurais (j'or-è), je ne saurais (je n'sor-è); j'aurais (jor), oreilles (or); opinion (op-i-nyon), orateur (or), pérorer (ror), saurais (sor); **a** *fermé :* passions (pâ), passe (pa); — que fit-il donc (don) ?

Nous passions à Orléans, mon capitaine et moi. Il n'était bruit dans la ville que d'une aventure récemment arrivée à un citoyen, M. Le Pelletier, homme

pénétré d'une si profonde commisération pour les malheureux, qu'après avoir réduit, par des aumônes démesurées, une fortune assez considérable au plus étroit nécessaire, il allait de porte en porte chercher dans la bourse d'autrui des secours qu'il n'était plus en état de puiser dans la sienne. Il n'y avait pas, parmi les pauvres et parmi les honnêtes gens instruits et pieux dont cette ville abonde, deux opinions sur la conduite de cet homme-là. Mais beaucoup de riches, qui se ruinaient en festins et en voyages à Paris, le regardaient comme une espèce de fou, et peu s'en fallut que ses proches ne le fissent interdire comme dissipateur.

[Tandis que* nous nous rafraîchissions à l'auberge des Trois-Rois*, une foule* d'oisifs* s'étaient rassemblés autour d'une espèce d'orateur, et lui disaient: « Vous y étiez; racontez-nous comment la chose s'est passée.] — Très volontiers, Messieurs, répondit l'orateur du coin, qui ne demandait pas mieux que de pérorer. M. Aubertot, une de mes pratiques dont la maison fait face à l'église de Saint-Paterne, était sur sa porte; M. Le Pelletier l'aborde et lui dit: « Monsieur Aubertot, ne me donnerez-vous rien pour mes amis, car c'est ainsi qu'il appelle ses pauvres, comme vous savez. — Non, pour aujourd'hui, Monsieur Le Pelletier. » M. Le Pelletier insiste: « Si vous saviez en faveur de qui je sollicite votre charité; c'est une pauvre femme qui n'a pas un guenillon pour entortiller son enfant. — Je ne saurais. — C'est une jeune fille qui manque d'ouvrage et de pain. — Je ne saurais. — C'est un manœuvre qui n'avait que ses bras pour vivre, et qui vient de se fracasser une jambe en tombant de son échafaud. — Je ne saurais, vous dis-je. — Allons, allons, Monsieur Aubertot, laissez-vous toucher, et soyez sûr que vous n'aurez jamais

occasion de faire une action plus méritoire. — Je ne saurais, je ne saurais. — Mon bon, mon miséricordieux Monsieur Aubertot !... — Monsieur Le Pelletier, laissez-moi en repos; quand je veux donner, je ne me fais pas prier... » Et cela dit, M. Aubertot lui tourne le dos, passe de sa porte dans son arrière-boutique, où M. Le Pelletier le suit: il le suit de son arrière-boutique dans son magasin, de son magasin dans son appartement; là, M. Aubertot excédé des instances de M. Le Pelletier, lui donne un soufflet. » Alors mon capitaine se lève brusquement et dit à l'orateur: « Et il ne le tua pas ? — Non, Monsieur; est-ce que l'on tue comme cela ? — Un soufflet, morbleu ! un soufflet ! et que fit-il donc ? — Ce qu'il fit après son soufflet reçu ? Il prit un air riant, et dit à M. Aubertot: — « Cela c'est pour moi; mais, mes pauvres ? »

A ces mots, tous les Orléanais présents s'écrièrent d'admiration, excepté mon capitaine, qui disait: — « Votre M. Le Pelletier, Messieurs, n'est qu'un gueux, un malheureux, un lâche, un infâme, à qui cependant cette épée aurait fait prompte justice, si j'avais été là. Un soufflet, morbleu ! » L'orateur lui répliqua: « Je sais, Monsieur, que vous n'auriez pas laissé le temps à l'homme brusque et insolent de reconnaître sa faute ! — Non, certes ! — Eh bien ! M. Aubertot tout en pleurs s'est jeté aux pieds de M. Le Pelletier en lui présentant sa bourse, en lui donnant mille excuses...

— N'importe, j'aurais, dit le capitaine la main sur son arme et l'air tout enflammé, j'aurais coupé le nez et les deux oreilles à votre Aubertot. » L'orateur, avec dignité, lui répondit: « Monsieur, vous êtes militaire, et M. Le Pelletier est chrétien. » Ce mot si simple fit un effet prodigieux; la rue retentit d'applaudissements,

et moi je me disais: « On est plus grand quand on a l'Évangile dans son cœur que lorsqu'on le renferme dans le fourreau de son sabre. »

DIDEROT.

Plan. — Distinguez les différentes parties de ce récit mis dans la bouche d'un soldat. — 1. Lieu où se déroule l'action. 2. Présentation de M. Le Pelletier. 3. Récit de l'aventure qui lui est arrivée. 4. Intervention du capitaine. 5. Reprise du récit. 6. Opposition des caractères de M. Le Pelletier et du capitaine.

Idées. — 1. Ce récit ne rappelle-t-il pas un autre récit ? lequel ? 2. Donnez quelques détails sur M. Le Pelletier. 3. Pour quelles bonnes œuvres sollicitait-il l'aumône d'Aubertot ? 4. Son insistance. 5. Quelle fut sa conduite après avoir reçu le soufflet ? 6. Quelle aurait été celle du capitaine ? 7. Est-il surprenant, sinon nécessaire, qu'un capitaine ait une telle allure, un tel langage ? 8. Faites remarquer la netteté du jugement de l'orateur quand il oppose M. Le Pelletier au capitaine. 9. Comment vous apparaît M. Le Pelletier ?

Familles de mots. — PAS. Le nom *pas* signifie mouvement pour avancer, espace parcouru dans ce mouvement. L'espace du pas sert de mesure. *Dérivés:* compasser, repassage, repasseur; surpasser; trépasser; passe port; passerelle; passeur; passe-temps passoire.

CŒUR (latin *cor, cordis*). Le radical français donne: écœurer, écœurement; haut-le-cœur et à contre-cœur; il faut y rattacher: courage, courageux; encourager, encouragement; décourager, découragement. — Le génitif *cordis* donne: cordial,

---

L'auteur. — DIDEROT (Denis) (1713–1784). — Né à Langres; littérateur et philosophe, a laissé de nombreux opuscules sur toutes sortes de sujets, où brillent quelques éclairs, mais où rien n'est soutenu, réglé : un *Essai sur le mérite et la vertu*, des drames, une *Correspondance littéraire*, les *Salons*, dont certaines pages peuvent être citées comme modèle de la critique des beaux-arts, des théories sur l'art dramatique, des romans immoraux, les *Pensées philosophiques*, où il prêche l'athéisme, etc. Il fut l'instigateur et le principal rédacteur de l'*Encyclopédie*.

cordialité; accord, accorder; concorde; désaccord; accordéon; raccord, raccordement; miséricorde. — Le grec *kardia* donne: cardiaque, endocarde, péricarde.

Style. — Récit plein de vie, d'un grand mérite dramatique et moral, dans lequel deux dialogues se mêlent à la narration. On remarquera comment celle-ci est habilement coupée par l'exclamation du capitaine, alors qu'on ne sait pas encore ce que fera M. Le Pelletier après avoir reçu le soufflet. Style entraînant, plein de mouvement, de verve, de précision; pas de longueurs, de digressions; récit alerte, dialogue vif, animé, qui captive l'attention du lecteur. Citez quelques phrases, modèles de précision, par exemple.

Devoir écrit. — 1. Énoncez la nature et la fonction des propositions de la 1re phrase du 2e alinéa. 2. Analysez grammaticalement: *tandis que, Trois-Rois, foule, oisifs.* 3. Donnez quelques synonymes du mot magasin; — énoncez ce que comprend son ameublement. 4. Énumérez les diverses pièces qui peuvent se trouver dans une maison. 5. Donnez différents sens du mot *soufflet* et des mots de la même famille que *souffle.* 6. Quelles nuances y a-t-il entre *solliciter, prier, supplier, adjurer, implorer ?* 7. Joignez quatre compléments directs aux infinitifs *chercher, raconter, solliciter, savoir, donner, lever.* 8. Indiquez le sens des expressions *la vie est un voyage, faire le grand voyage, voyage au long cours, les voyages forment la jeunesse, qui veut voyager loin ménage sa monture.* Expliquez les proverbes: *Qui trop embrasse mal étreint, l'arbre tombe du côté où il penche, la patience est amère mais son fruit est doux, la patience vient à bout de tout.*

Remarque grammaticale. — Voici les règles que donne Tassis, dans le *Guide du correcteur*, p. 50, pour la manière d'écrire les mots: *Monseigneur, Messeigneurs, Monsieur, Messieurs, Madame, Mesdames, Mademoiselle, Mesdemoiselles.*

1. Ces mots prennent toujours la majuscule et s'écrivent en toutes lettres lorsqu'ils sont adressés à celui à qui l'on parle. Ex.: *Oui, Madame. Oui, Monsieur le duc. Non, Messieurs. Vous nous avez promis, Mademoiselle Julie, de . . .*

2. Dans le cas contraire, on n'emploie que l'initiale. Ex.: *Savez-vous si M. le duc est à Paris, si Mme la marquise* devait amener *Mlle Isabelle.*

52. LA SOURCE.

Diction. A lire délicatement, en faisant valoir la sonorité des mots: des consonnes franches et nettes, des voyelles pures: *fil*tre, *ri*ve, pet*it*, engloutit, venir; *sou*rce, course; j*oie*, miroir, etc.

Prononciation. Allègrement (al-lè: prolonger le 1er *l*); avec l'*a* de *grave:* pas jase, vase ; — ébats (à), granit (*ni*, pour la rime), steamer (stî-meur), Océan (oss), qui sait (sé).

Tout près du lac *filtre* une source,
Entre deux pierres, dans un coin:
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure: « Oh ! quelle joie !
Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel *se mire* à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent: « Ne m'oubliez pas ! »
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

A ma coupe l'oiseau s'abreuve;
Qui sait ? Après quelques détours,
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

Je broderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de *granit*,
Emportant le steamer qui fume
A l'Océan où tout finit. »

Ainsi la jeune source *jase*,
Formant cent projets d'avenir;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir.

Mais le berceau touche à la tombe;
Le géant futur meurt petit;
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit !

THÉOPHILE GAUTIER. — (*Emaux et Camées.*)

Mots et expressions. — 1. **Filtre,** indicatif présent du verbe *filtrer*, faire passer un liquide à travers un filtre, c'est-à-dire une substance poreuse permettant de clarifier ce liquide. La source sort de la terre qu'elle traverse comme si celle-ci était un filtre. 2. **Se mire,** se regarde, se reflète. *Se mirer*, est un verbe réfléchi, tandis que mirer, verbe transitif, signifie examiner, regarder avec soin. Mirer vient du latin *mirare* voir avec admiration. Miroir et tous les mots de la même famille dérivent de mirer. 3. **M égratignent dans leurs ébats,** me touchent, m'effleurent en volant à ma surface. 4. **A ma coupe,** dans le bassin qui me reçoit au sortir de terre. 5. **Granit,** roche très dure, à coloration variée, avec une apparence granulée. Ce mot dérive de l'italien *granito*, qui a du grain. 6. **Jase,** cause, babille.

Devoir écrit. — 1. Analysez les adverbes et les prépositions des quatre premières strophes. 2. Énumérez: *a*) des épithètes qui conviennent à l'eau; — *b*) des lieux où se trouve l'eau; — *c*) des verbes qui impliquent l'idée d'eau. 3. *Eau* vient du latin *aqua*. Trouvez huit mots de la même famille et indiquez leur signification. 4. Construisez deux phrases: *a*) où chacun des verbes *filtrer, prendre, aller, dire, abreuver, emporter* sera pris dans l'une au sens propre, et dans l'autre au sens figuré; — *b*) où les mots *tout, quelque, même* seront adjectifs dans l'une et adverbes dans l'autre; — *c*) où les mots *autour* et *alentour, dans* et *dedans, dessus* et *sur* seront pris dans leur vrai sens. 5. Donnez: *a*) quelques synonymes de *mourir, aller vite;* — *b*) les principales acceptions de *former, emporter*. 6. Expliquez les expressions: *à fleur d'eau, tirant d'eau, au fil de l'eau, tenir le bec dans l'eau, faire venir l'eau à la bouche, pêcher en eau trouble, être comme le poisson dans l'eau, croyez cela et buvez de l'eau.*

53. CONVERSION DE L'ANGLETERRE.

Diction. Simple ton du récit, en soulignant les mots de valeur.

Prononciation. **O** *ouvert:* catholicisme et catholique (tol), Clovis (clov), aristocratique (toc), autorisa (ott-or), éloquence, aurons (or), promesse; **a** *fermé* de *grave:* passait, esclave, grâce, miracle. — Moine (mwàne), envoyé (en-vwà-yé), plein air (plè-nèr), et de l'image (é dli), de le suivre (de lsuivre), pas de vue (pâ dvu).

(*Appelés par les habitants de la Grande-Bretagne pour les défendre contre leurs ennemis, les Angles et les Saxons, venus de la Germanie, triomphèrent de ceux-ci, se tournèrent ensuite contre les Bretons, les chassèrent de leur patrie et détruisirent toute trace de catholicisme dans cette contrée. Ils y formèrent sept petits royaumes ou heptarchie dont le chef était, en 590, le roi Éthelbert, qui avait pour épouse une princesse catholique, la reine Berthe, descendante de Clovis.*)

Alors qu'il n'était encore qu'*abbé* du *monastère* de Saint-André, à Rome, saint Grégoire passait près du *marché* aux esclaves. Il fut frappé de la beauté du visage de quelques jeunes de ces infortunés, de la blancheur éblouissante de leur teint, de la longueur de leurs blonds cheveux, indice probable d'une origine *aristocratique;* il s'informa de leur patrie et de leur religion. Le marchand lui répondit qu'ils venaient de l'île de Bretagne où tout le monde avait ce même teint, et qu'ils étaient païens. Alors, poussant un soupir profond: « Quel malheur, s'écria-t-il, que le père des ténèbres possède des êtres d'un visage si lumineux, et que la grâce de ces fronts réfléchisse une âme vide de la grâce intérieure! Mais quelle est leur nation ? — Ce sont des Angles. — Ils sont bien nommés, car ces Angles ont des figures d'anges, et il faut qu'ils deviennent les frères des anges dans le ciel ! » Il demanda et obtint du pape d'être envoyé comme missionnaire auprès des Anglo-Saxons;

mais à la nouvelle de son départ, les Romains, après avoir accablé le pape de reproches, coururent après leur pontife futur, l'atteignirent à trois journées de Rome, le ramenèrent de force dans la ville éternelle.

A peine eut-il été élu pape (590), que le grand et cher dessein devint l'objet de ses préoccupations perpétuelles. Il prit dans le monastère Saint-André, qu'il avait fondé, le prieur Augustin et une quarantaine de *moines* et les envoya en Angleterre.

Mais le roi Éthelbert n'autorisa pas tout d'abord les moines romains à venir le trouver dans la cité romaine de Cantorbéry, qui lui servait de résidence. Tout en pourvoyant à leur subsistance, il leur prescrivit de ne pas sortir de l'île de Thanet où ils avaient débarqué, pendant qu'il délibérerait sur ce qu'il avait à faire. Au bout de quelques jours il alla les visiter lui-même, mais ne voulut les entretenir qu'en plein air; au bruit de son approche, ils s'avancèrent processionnellement au-devant de lui.

« L'histoire de l'Église, dit Bossuet, n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre. » Ils chantaient les litanies en usage à Rome, sur le rythme solennel et touchant que leur avait enseigné Grégoire, leur père spirituel et le père de la musique religieuse. A leur tête, marchait Augustin, dont la haute *stature* et la *prestance patricienne* devait attirer tous les regards, car il dépassait, comme Saül, tous les autres de la tête et des épaules.

Le roi, entouré d'un grand nombre de ses fidèles, les reçut assis sous un grand chêne, et les fit asseoir

devant lui. Après avoir écouté les discours qu'ils lui adressèrent en même temps qu'à l'assemblée, il leur fit une réponse loyale, sincère. [« Voilà de belles paroles et de belles promesses: mais* tout* cela* est nouveau et incertain* pour moi. Je ne puis tout d'un coup y ajouter foi, en abandonnant tout ce* que j'observe depuis si longtemps avec* toute ma nation. Mais puisque vous êtes venus de si loin pour nous communiquer ce que vous-mêmes, à ce que je vois, croyez être la vérité et le bien suprême, nous ne vous ferons* aucun mal;] au contraire, nous vous donnerons l'hospitalité, et nous aurons soin de vous fournir de quoi vivre; nous ne vous empêcherons pas de prêcher votre religion, et vous convertirez qui vous pourrez. »



Montalembert.

Fidèle à cet engagement, Éthelbert permit aux missionnaires de le suivre à Cantorbéry, où il leur

---

Montalembert (Charles de) — Londres (1810–1870). — Grand orateur français, éminent écrivain, il se constitua le défenseur de toutes les grandes et nobles causes. On lui doit de nombreux *discours* politiques, une ravissante *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, les célèbres *Moines d'Occident*, etc.

assigna une demeure qui s'appelle encore « Stable Gate », la porte de l'hôtellerie.

Il y avait hors de la ville, à l'orient, sous le vocable de saint Martin, une petite église qui datait du temps des Romains, où la reine Berthe allait prier et pratiquer son culte. Ce fut là qu'Augustin et ses compagnons allaient, eux aussi, chanter leur office monastique, célébrer la messe, prêcher et baptiser. L'innocente simplicité de leur vie, la douceur céleste de leur doctrine, parurent aux Saxons des arguments d'une invincible éloquence; et chaque jour voyait accroître le nombre de ceux qui demandaient le baptême.

Le bon et loyal Éthelbert ne les perdait pas de vue: bientôt, charmé comme tant d'autres par la pureté de leur vie et séduit par les promesses dont plus d'un miracle attestait la vérité, il demanda et reçut le baptême des mains d'Augustin. Ce fut le jour de la Pentecôte de l'an de grâce 597 que ce roi anglo-saxon entra ainsi dans l'unité de la sainte Église du Christ. Depuis le baptême de Constantin, et si l'on excepte celui de Clovis, il n'y avait point eu d'événement plus considérable dans les annales de la chrétienté. Une foule de Saxons suivirent l'exemple de leur roi, et les missionnaires monastiques sortirent de leur premier asile pour prêcher de tous côtés en construisant çà et là des Églises.

MONTALEMBERT. (*Les Moines d'Occident.*)

Vocabulaire. — 1. Qu'est-ce qu'une origine *aristocratique, plébéienne ?* — d'où vient ce dernier mot ? 2. Donnez deux sens différents du mot *abbé.* — Que désignent les mots *abbesse, abbaye, abbatial, abbatiale ?* 3. Qu'est-ce qu'un *monastère* ? — Indiquez la différence qu'il y a entre *monastère, abbaye, couvent, prieuré,* et le sens des mots *moine, moinillon, monachisme, monastique.* 4. Donnez divers sens du mot *marché.* 5. Que si-

gnifient les expressions *faire son marché, faire bon marché d'une chose, par-dessus le marché, en être quitte à bon marché ?* 6. Quelle différence y a-t-il entre *païen, infidèle, idolâtre ?* 7. *Stature,* hauteur de la taille d'un homme ou d'un animal, vient du latin *statura,* de *stare,* se tenir debout. 8. *Prestance:* maintien noble, imposant; dérive du latin *prestantia,* supériorité.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des propositions contenues dans la partie du texte placée entre crochets. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants: *mais, tout, cela, incertain, ce, avec, ferons.* 3. Énumérez: *a*) des épithètes qui conviennent à la couleur des cheveux, à la forme du nez, au maintien; — *b*) des expressions qui contiennent le mot *ange,* et donnez leur sens. 4. Trouvez cinq compléments donnant au verbe le sens propre, et cinq le sens figuré: *fermer, refroidir, charger, frapper, briser.* 5. Construisez deux phrases où les mots *après, contre, derrière, depuis,* seront employés comme prépositions dans l'une et comme adverbes dans l'autre. 6. Construisez trois phrases commençant par *quel malheur;* — même exercice avec les expressions *que de peines, que de joies, que d'ardeur.* 7. Marquez les nuances de sens: *a*) entre *discours, sermon, homélie, exhortation, allocution;* — *b*) entre *origine, souche, famille, race, maison, branche.* 8. Expliquez les proverbes: *Qui sème le vent moissonne la tempête; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Grammaire. — Fin du premier alinéa: *Il demanda et obtint du pape : pape* est-il complément de *demanda ?* S'il l'était, la phrase serait-elle française ? Énoncez la règle. Conclusion : une pause après *demanda.*

---

54. QUALITÉS DE LA BONNE MÉNAGÈRE.

Diction. Ce texte demande à être lu sur un ton de conviction. Les interrogations nombreuses qu'il contient y aideront, si elles sont bien lues.

Prononciation. Soignez la prononciation des voyelles nasales : commence, matin, coin, torchons, totalement (tott), ignorance, insouciance, (syans'), cependant, etc. — Avoir fait

(a-vwàr fè), que de nettoyer (ke-dnè-twà-yé), qui ne puisse (ki npuiss), vêtements ; — **a** ouvert de *car :* placard, jusque-là, matelas, draps, casseroles, cela, celle-là, s'usera, faudra (fô-drà), plat ; **o** *ouvert* (coq): raccommoder (ra-comm-od), économe (conn-nomm).

1. ORDRE ET PROPRETÉ.

« Si vous voyiez le ménage de Mme Brouillon ! écrit l'auteur d'un petit traité de morale familière. A 4 heures d'après-midi sa table est encore encombrée; elle commence son souper que les verres du matin ne sont seulement pas lavés. Il y a dans tous les coins des assiettes avec des restes, des torchons sur les chaises, des épluchures sur le pavé de la cuisine; enfin, c'est un *taudis.* »

A coup sûr, Mme Brouillon est totalement dépourvue des qualités qui font la bonne ménagère, et nous n'avons cité le passage ci-dessus que pour montrer jusqu'où peuvent mener le désordre et l'*incurie.*

Mais, sans aller jusque-là, n'y a-t-il pas bien des petites fautes que commettent par ignorance, insouciance ou paresse, des femmes qui se *targuent,* cependant, d'ordre et de propreté ?

Est-elle propre la ménagère qui se contente, le matin, de taper ses matelas et de tirer ses draps pour donner à ses lits l'air d'avoir été faits ?

Et celle qui, *substituant* le plumeau au torchon, déplace la poussière au lieu de l'enlever, pour avoir plus vite fait ?

Et celle-là qui pose directement sur sa table ses casseroles sortant du feu, ses bouteilles d'huile ou de vin, alors qu'un journal, placé sur cette table, aurait évité les taches de vin, d'huile ou de noir de fumée ? Posons tout de suite en principe qu'il vaut mieux éviter de salir que de nettoyer.

Pourrons-nous vraiment appeler soigneuse cette ménagère qui laisse accumuler sur ses planches, dans ses placards et même dans les coins: boîtes, chiffons, vieux vêtements, sous le prétexte que cela peut servir un jour ou l'autre ? Oui, tout cela, presque tout du moins, peut être utilisé à l'occasion, de nos jours surtout où le neuf est si coûteux... Mais est-ce une raison pour faire de son logis une boutique de chiffonnier ?

2. Économie.

L'ordre et la propreté vont de pair avec leur sœur l'économie; l'ordre, c'est du temps de gagné, et le temps, c'est de l'argent, comme disent les Anglais.

C'est qu'on n'économise pas seulement en achetant toutes choses au *meilleur cours*, en évitant le gaspillage et les dépenses inutiles, en prolongeant la durée de son linge, de ses vêtements, de ses meubles; on économise aussi, sans s'en apercevoir, par mille petites précautions qui ne coûtent que la peine d'y penser.

Par exemple, au lieu de laver après chaque repas la vaisselle et les casseroles, on les accumule pour s'y mettre en une seule fois, croyant gagner du temps, peut-être même du *combustible*. Mais la vaisselle « refroidie » est plus difficile à laver; il faut plus de temps, plus d'eau chaude, plus de torchons, partant plus de dépenses. Une autre fois, on se sert, au lieu de torchons, des serviettes de table. « Il n'en coûtera pas plus de laver ce linge un peu plus sale, dit-on, et c'est autant de torchons d'épargnés. » Oui, mais ce linge fin s'usera plus vite, par un frottage plus énergique, plus vite il faudra le raccommoder, le remplacer même. Perte de temps, perte d'argent.

Et les restes ? La ménagère vraiment économe les utilise tous; il n'est aucun reste qui ne puisse servir à la confection d'un nouveau plat. (*A suivre, n° 69.*)

Les mots. — 1. **Taudis,** logement malpropre. 2. **Incurie** (du latin *in*, pas; *cura*, soin); manque de soin. — De la même famille: soins du corps: *curable, incurable, pédicure, manicure;* soins de l'âme: le *curé;* soins de propreté: *curer, curettage; écurer* et *récurer; procurer.* 3. **Se targuer,** prétendre avec orgueil. 4. **Substituer,** mettre une chose à la place d'une autre. 5. **Meilleur cours,** le meilleur prix. 6. **Combustible,** (de *comburere, combustum,* brûler), toute matière que l'on emploie pour le chauffage.

---

55. PRINCIPES DE DICTION: LES MOTS DE VALEUR.

1. Les mots de valeur étant les principaux, quant à la traduction des sentiments, il faut les trouver, puis les détacher du reste de la phrase par une accentuation plus marquée, et cela, sans préjudice des pauses dont il est parlé précédemment. Ainsi sera mis en relief, dans chaque phrase, le mot sur lequel se concentre en quelque sorte l'idée ou le sentiment.

Les lecteurs inhabiles placent souvent leurs mots de valeur symétriquement, après des groupes de mots formant des unités rythmiques de même longueur. Ils tombent ainsi dans le défaut si désagréable du chantonnement. Évitez de dire, par exemple :

Mes pareils à deux *fois* ne se font pas *connaître.*

Et, pour leurs coups *d'essai,* veulent des coups de *maître.*

2. Les mots de valeur que renferme un alinéa n'ont pas tous même importance; il faut mettre entre eux, par la diction, la gradation qui existe dans les

sentiments qu'ils expriment. Il est d'ordinaire une expression qui traduit mieux que les autres l'idée principale : on doit la souligner par une accentuation spéciale.

3. En général, la *proposition principale* a le plus de valeur.

4. Souvent l'incidente qui coupe la principale renferme un mot de valeur. Ex.:

J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur *véritable*,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable.

5. L'accentuation des termes d'une gradation doit reproduire la gradation qui existe dans les idées. Ex.:

L'honneur, la *vertu*, la **sainteté** ont été les degrés successifs de sa gloire.

Il court, il *se précipite*, **il vole.**

6. Sont, ou peuvent être mots de valeur :

a) Le verbe, si le sujet n'a ni qualificatif ni adverbe:
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune **vend** *ce qu'on croit qu'elle* **donne.**

b) Parfois le substantif sujet :
La **façon** *de donner vaut mieux que ce qu'on donne.*

c) Le qualificatif du sujet ou même du complément:
Les inclinations **naissantes** *sont à surveiller.*
La politique du sénat romain est la plus **constante** *de celles dont l'histoire ait gardé le souvenir.*

d) L'adverbe modifiant un verbe :
On n'est pas **impunément** *haï de cet homme.*

e) Tout mot répété :
Un mal qui répand la terreur,
Mal *que le Ciel...*

La répétition du mot *Rome*, dans les imprécations de Camille (*Horace*), en offre un exemple saisissant.

f) Les termes d'une antithèse :

Et, **monté** *sur le faîte, il aspire à* **descendre.**

g) Tout mot qui répond à une question :

Que vouliez-vous qu'il fît ?

Qu'il mourût.

h) Parfois le déterminatif ou le pronom :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où **je** *suis.*

Il saura que ma main lui devait présenter

Un poison que **votre** *ordre avait fait apprêter.*

i) Les nombres:

Vingt fois, *sur le métier, remettez votre ouvrage.*

j) Les mots *toujours, jamais, rien, tout, pas, peut-être,* etc.

k) Souvent les compléments et surtout les compléments circonstanciels:

J'obéirai, **quand il me plaira.**

Tu me fais **des menaces,** *tu tires* **ton épée :** *ne sais-tu pas que je puis te faire arrêter* **à l'instant même ?**

l) L'interjection :

Hélas ! *il faut donc vous quitter !*

m) La conjonction:

Vous voulez être chrétien, **mais** *sans imiter Jésus-Christ.*

---

56. LE DORMEUR.

Diction. Un modèle de narration, à lire simplement en soulignant les mots de valeur; ils sont en italique dans le texte.

Prononciation. *N*otion (nô), *fai*sait (fe), pa*r*esseux (rè), le dessus (le tsu ou le de-su), tout cela (tou sla), moine (mwànn), se serait (se-srè), un petit (un pti), tintamarre (àr), pas de la (pâ-dlà), plein de confiance (plin-tcon).

Il y a peu de temps, vivait à la Part-Dieu un Père que le plus *invincible* penchant au sommeil contrariait *étrangement.* Avec la *meilleure* volonté du monde, il *ne pouvait* s'éveiller à onze heures (avant minuit) pour aller chanter matines. Or la nature, qui l'avait fait *si dormeur*, l'avait fait aussi *très bon mécanicien. Sans études, sans notions aucunes* de mathématiques, à force de *réflexion* et de *travail*, il avait fabriqué une horloge *parfaite.* Il ajouta *d'abord* à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un *rude carillon*, qui fut insuffisant, et *bientôt*, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, *un merle, un coq, et un tambour.* A l'heure dite, *tout cela* faisait tapage. Pendant *quelques nuits*, les choses allèrent *bien : mais*, au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le *carillon* carillonnait, le *merle* sifflait, le *coq* chantait, le *tambour* battait... et le *moine ronflait.*

Un autre se serait découragé. *Le Père*, invoquant son génie, machina *bien vite un serpent* qui, placé sous sa tête, venait *toujours* lui siffler dans l'oreille: « Il est temps levez-vous. » Le serpent fut *plus habile* que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins *d'ailleurs* un petit tintamarre *supplémentaire.*

C'était merveille, et le chartreux ne manquait *jamais* de s'éveiller. *Hélas !* au milieu de sa joie, il fit une *triste découverte;* il ne s'était cru que *dormeur*, il se reconnut *paresseux.* Tout éveillé qu'il fut, il *hésitait* à quitter sa dure couchette; il perdait bien *une minute* à savourer la *douceur* de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait *réforme.* Le *religieux* se sentait *coupable*, et le *mécanicien* se trouvait *humilié :* le diable avait *trop* l'air de narguer l'un et l'autre, il *fallait* reprendre le dessus.

Aussitôt une *lourde planche* est disposée au-dessus du lit de telle sorte qu'elle tombe *rudement* sur les pieds du paresseux, *juste* dix secondes après l'avertissement charitable du serpent. *Plus d'une fois* le pauvre Père se rendit au chœur *boiteux* et *meurtri*.

Eh bien, le croirait-on ? soit que *le serpent* eût perdu son fausset, que *la planche*, avec le temps, fût devenue *moins pesante*, ou le vieillard *plus dormeur;* soit que ses jambes se fussent endurcies ou qu'il eût pris la *criminelle habitude* de les retirer *avant* que le châtiment tombât, toujours est-il qu'il *ne tarda pas* à sentir la nécessité d'une *autre* invention. Et tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une *corde* qui, à l'heure *fatale*, se tend *sans crier gare*, et le *jette* à bas du lit.

Il en était là. *Dieu sait* quels nouveaux projets *somnicides* il roulait en sa tête, lorsqu'il se sentit endormir *pour toujours*... *Endormir ?* Oh ! non; le fervent chrétien n'en jugea pas *de la sorte*. Et *malgré* son petit péché de paresse, *plein de* confiance en Celui qui pardonne:

« *Ah ! s'écria*-t-il en mourant, je *m'éveille* enfin ! »
Ce fut son dernier mot.

LOUIS VEUILLOT.

1. Les mots et les expressions. — 1. **La Part-Dieu,** un monastère de Chartreux, en Suisse. 2. **Invincible penchant,** (de *in*, pas; *vincere*, vaincre), une inclination naturelle, apportée en naissant et qui était presque insurmontable. 3. **Le contrariait étrangement,** le gênait d'une façon extraordinaire en s'opposant à ses desseins *contraires*. 4. **Matines,** la première partie de l'office de l'Église; les Chartreux et beaucoup d'autres religieux les chantent ou les lisent pendant la nuit. 5. **Mécanicien,** qui a du goût pour la *mécanique*, les machines. 6. **Carillon,** sonnerie de plusieurs cloches. 7. **Invoquant son génie,** (du latin *vocare*, appeler), faisant appel à son esprit

inventif. 8. **Machina un serpent,** fit une machine en forme de serpent. 9. **Jouant à dormir,** prenant plaisir à dormir. 10. **Narguer,** se moquer. 11. **Son fausset,** sa voix aiguë. 12. **Sans crier gare,** sans prévenir. 13. **Somnicides,** mot plaisant créé par Veuillot, et qui signifie: capables de tuer le sommeil (comparez: fratricide, parricide, homicide, suicide). 14. **Je m'éveille enfin,** le désir de dormir ne me tourmentera plus.

2. Le plan.

I. Exposition: le personnage: un père très porté au sommeil et bon mécanicien.

II. Le nœud: Efforts pour vaincre le sommeil.

1. Avant de se reconnaître paresseux:

a) Il ajoute à son réveille-matin: un rude carillon, un coq, un merle, un tambour.

b) Ces moyens sont inefficaces:. . . *et le moine ronflait.*

c) Il invente un serpent. . .

2. Après s'être reconnu paresseux:

a) Il veut reprendre le dessus.

b) Il invente une lourde planche: ce moyen ne réussit pas; pourquoi ?

III. Dénouement: la mort.

a) Il songeait à d'autres projets somnicides.

b) La mort survenant, il s'écrie: Je m'éveille enfin.

---

57. LE PRÊTRE ET LE CONDAMNÉ.

Diction. Dans la première partie, faites sentir le contraste entre les paroles du bourreau — les dire assez sèchement — et celles du prêtre, qui seront pleines de douceur et de piété.

Dans le récit, faites sentir l'obstination du condamné, et sa feinte contrition, le dévouement héroïque du prêtre. Mettez une admiration réelle dans les dernières phrases.

Prononciation. Paysan (pè-i), malheureux (eur-eû); o *ouvert:* guillotine (ghi-yot-ine), inexorable (inegz-or-), héroïsme, prononçait (pronn); — l'ami de ce (la-mi-tse), vue de l'échafaud (vu-dlé), Midi de la (di-dlà), qui venait (ki vnè), et le rire (é-lrir'), pied de la (pié-dlà), tombe à genoux (tombajnou); *a* de *car :* condamné, passa (âsà), nia, (nyà), assassinats, insulta.

N'est-ce pas un rôle sublime que celui du prêtre au pied de l'échafaud ? N'est-ce pas le plus touchant des spectacles à côté du plus terrible des tableaux ?

L'heure suprême a sonné; le condamné s'avance. Comment va-t-il mourir ?

Deux hommes le soutiennent et l'accompagnent. C'est le prêtre et le bourreau; le pardon et le châtiment. L'un, impassible et inexorable comme la loi; l'autre, humble et dévoué comme la charité.

Le bourreau dit au condamné:

« Marche ! »

Et le prêtre lui répète:

« Prie. »

La société réclame sa tête; l'homme de Dieu implore son repentir. Seul, le prêtre est l'ami de ce malheureux qui n'a plus d'amis.

Le silence glacial de la foule, la vue de l'échafaud, le regard de l'exécuteur, tout dit au condamné:

« Meurs; tout est fini ! »

Mais, à son tour, élevant la croix de Jésus et montrant le ciel, le prêtre dit au patient:

« Espère ! Là-haut, tout commence ! »

[Presque tous les grands criminels que la justice humaine n'a pu terrasser, s'avouent vaincus par la charité. Ils résistent à leurs fers et ils succombent sous la miséricorde.

On a vu parfois, cependant, des monstres de dépravation et d'orgueil résister à ces apôtres, qu'ils ne paraissaient pas comprendre, et ne vouloir aucun pardon.]

* * *

Il y a environ trente ans, il se passa dans le Midi de la France un drame affreux, aujourd'hui oublié, mais qu'il est bon de rappeler. Un paysan avait commis des crimes horribles.

Condamné à mort, il nia ses assassinats; il insulta même jusqu'à la dernière heure l'aumônier, qui venait pour le consoler.

Arrive le jour de l'exécution: pas d'aveu, point de repentir; toujours l'injure. Le condamné, un géant et un hercule, marche à l'échafaud le blasphème et le rire aux lèvres, repoussant avec brutalité le vénérable prêtre que rien ne décourage.

Mais une fois au pied de la guillotine, le patient semble fléchir, se tourne vers l'aumônier, implore son pardon, murmure une prière, demande à l'embrasser. Au même instant, le prêtre jette un cri terrible et porte vivement la main sur son visage ensanglanté.

Avec ses dents de bête fauve, l'assassin venait de lui arracher les chairs. La foule est terrifiée; partout l'indignation éclate; les exécuteurs se précipitent sur le monstre.

D'un geste, le prêtre les arrête, essuie le sang qui coule à flots de son visage et présente, pour l'embrasser, l'autre joue au condamné. Stupéfait, celui-ci recule, puis tombe à genoux, les yeux remplis des premières larmes qu'il ait jamais versées. Alors le malheureux avoue son crime et implore son pardon, pâle, frémissant,

courbé, comme anéanti sous la main de l'apôtre et du martyr, qui s'étend, au nom du ciel, pour l'absoudre de toutes ses fautes, de tous ses crimes.

Une minute après, le couteau avait tranché la tête du condamné, et le prêtre se retirait lentement, une main sur sa joue pendante, calme et priant.

Il mourut trois jours après, en prononçant ces paroles de l'Évangile:

« Celui qui n'aime point ne connaît point Dieu, car Dieu est tout amour. »

Qu'elle est belle, qu'elle est divine la religion capable d'inspirer un tel amour, d'enfanter un tel héroïsme !

Lecture moderne.

Analyse logique et grammaticale. — 1. Décomposez en propositions la partie du texte placée entre crochets et indiquez leurs différents rapports entre elles. 2. Analysez grammaticalement les mots de cette phrase: *Il mourut trois jours après en prononçant ces paroles de l'Évangile.*

Devoir écrit. — 1. Énumérez: *a*) les verbes qui indiquent les différentes actions du prêtre; — *b*) les divers titres qu'il peut avoir. 2. Indiquez différentes manières d'exécuter les condamnés à mort. 3. Construisez des phrases commençant par *marche, prie, meurs, espère, souffre, arrête.* 4. Donnez trois synonymes des verbes suivants et faites entrer chacun d'eux dans une phrase au futur: *terrasser, résister, réclamer.* 5. Copiez à l'imparfait la première partie du morceau. 6. Expliquez les expressions *mort violente, entre la vie et la mort, avoir la mort entre les dents, avoir la mort dans l'âme.* 7. Expliquez les proverbes: *Contentement passe richesse; comme on connaît les saints on les honore.*

58. Prononciation : LES SEMI-VOYELLES, L ET N mouillés.

I. Les semi-voyelles.

Il y a trois semi-voyelles, c'est-à-dire trois voyelles devenues moitié consonnes. Elles sont dérivées des voyelles extrêmes *i*, *ou*, *u*. Ces dernières, « quand elles sont suivies d'autres voyelles, font presque nécessairement diphtongue avec elles et, se prononçant très rapidement, doivent être tenues pour des consonnes autant que pour des voyelles ». (MARTINON.)

a) **Les diphtongues formées de *i* suivi d'une voyelle simple ou composée sont:** *ia* (ya), *io* (yo), *iè* (yè), *ié* (yé), *ian* (yan), *ion* (yon), *ien* (yin)...

Elles se prononcent en une seule émission de voix avec la semi-voyelle *ye*, appelée *yod*. Ainsi *diacre*, *violon*, *pitié*, *lierre*, se prononcent *dyacre*, *vyolon*, *pityé*, *lyèr*, et non pas *di-acre*, *vi-olon*, etc.

Cependant la diphtongue est impossible quand l'*i* est précédé de l'un des groupes de consonnes à liquide finale, *bl*, *br*, *cl*, *cr*, etc. *Adri-en*, *meurtri-er*, ... *oubli-er*, se prononcent en réalité: *Adri-yen*, *meurtri-yer*, *oubli-yer*. (MARTINON.)

b) **Les diphtongues formées de *ou* suivies d'une voyelle simple ou composée sont** *oua* ou *oi* (wa), *oué* (wé), *ouè* (wè), *ouin* (win) *ouan*, *ouon*.

Elles se prononcent avec la semi-voyelle *we* en une seule émission de voix. Ainsi *joie*, *joué*, *fouet*, *foin*, *douane*, *jouant*, *louons*, se prononcent *jwà*, *jwé*, *fwè*, *fwin*, *dwane*, *jwan*, *lwon*, et non pas en deux syllabes : *jou-à*, *jou-é*, *fou-è*, *fou-in*, *dou-ane*, *jou-ant*, *lou-ons*.

La diphtongue « n'est guère empêchée que par les groupes de consonnes *bl, br*, etc., dans les mots tels que *flou-er, trou-er*, etc., qui ne sont pas très nombreux ». (MARTINON.) La diphtongue n'est jamais empêchée dans *oi, oin : gloire* (glwâr), *groin* (grwin).

c) **Les diphtongues formées de *u* suivi d'une voyelle** sont *ué, uè, ui*, et se prononcent en une seule émission de voix avec un *u* liabialisé (une espèce de *we*, mais dérivé de *u*). Comparer *noix* (nwâ) et *nuit* (nwi) ; le *we* de *noix* vient de *ou* et le *we* de *nuit* vient de *u*.

Dans *fuite, écuelle, tué, tuèrent, juin*, les diphtongues *ui, uè, ué, uin* se prononcent en une syllabe.

« Deux consonnes différentes quelconques suffisent généralement ici pour empêcher la diphtongue ; par exemple dans ar*gu*-er, sanc*tu*-aire, aussi bien que dans *flu*-ide, conc*lu*-ant, etc., où figurent les groupes connus *fl, cl*, etc. » (MARTINON.)

(N. B. — Il s'agit ici, de la prononciation en usage dans la *prose ;* dans les *vers*, les groupes *ié, ia, oué, oua, uè, ui*, etc., forment parfois deux syllabes.)

II. Pour l'l et l'n mouillés, voir 8e année, leçon 127.

Répétez : Les grillons crient, la marmaille déguenillée (dègh-ni-yé) et sans vergogne criaille ; les chiens borgnes et hargneux grognent et s'éloignent.

59. LA CARPE ET LES CARPILLONS.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. La mère carpe aura un langage plein de sollicitude. Les carpillons parleront sur le ton de la joie et avec un peu de mépris. Mettez en évidence les exclamations et les interrogations.

Prononciation. Les semi-voyelles: épervier (vyé), criaient (cri-yè), citoyen (twa-yin), croyez (crwa-yé), adieu (dyeu), Florian (or-yan), meurtrier (tri-yé), côtoyez (twà-yé); — orageuse (or), avril (il), je le sais (sé), descendaient (dé), éloignez (lwà), dangereux (gereû, en prose, on dit jreu). Donnez une attention spéciale aux nasales et aux voyelles *è*, *i*, *u*.

« Prenez garde*, mes fils*, *côtoyez* moins le bord,
Suivez le fond de la rivière*;
Craignez la ligne *meurtrière*,
Ou *l'épervier* plus dangereux encore. »
C'est ainsi que* parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine*.
C'était au mois d'avril: les neiges, les glaçons,
Fondus par les *zéphyrs*, descendaient des montagnes.
Le *fleuve* enflé *par eux* s'élève *à gros bouillons*,
Et déborde dans les campagnes.
« Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la *mer orageuse:*
Regarde, on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde;
C'est le déluge universel.
— Ne croyez point cela, répond la vieille mère;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant:
Ne vous éloignez point; et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.

— Bah ! disent les poissons, tu répètes *toujours*
Mêmes discours.
Adieu; nous allons voir *notre nouveau domaine.* »
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut *sortir de sa sphère,*
C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

FLORIAN.

1. Mots et expressions. — 1. **Carpillon** ou **carpeau;** petite carpe. 2. **Côtoyer,** se tenir près de la *côte,* de la rive. 3. *Meurtrière,* qui donne la mort. 4. **Épervier,** filet de pêche garni de plomb, ainsi nommé parce qu'il surprend les poissons comme l'oiseau de proie nommé épervier fond sur les oiseaux. 5. **Zéphyr** (s'écrit encore *zéphire*); vent doux et tiède qui souffle au printemps. 6. **Le fleuve,** au second vers, l'auteur dit la rivière; c'est à tort, car la Seine est un fleuve. Cependant ces deux mots s'emploient quelquefois l'un pour l'autre, surtout en poésie. 7. **Par eux,** par les neiges et les glaçons. 8. **A gros bouillons,** en formant de grosses vagues. 9. **De la mer orageuse,** le fleuve débordé présente l'aspect d'une mer agitée. Les

---

L'auteur. — FLORIAN (Jean-Pierre Claris de) (1755–1794). — Natif de Florian (Gard). Il débute par des pastorales en prose. Il doit sa réputation surtout à des fables, qui lui donnent la première place après la Fontaine. Il respecte ordinairement la morale et la religion. Son style se distingue par le naturel, la pureté, la grâce et la sensibilité.

carpillons sont dupes de cette illusion. 10. *Toujours*, ce mot que la carpe vient d'employer est répété à dessein par les carpillons. Cette répétition est une impertinence de plus. C'est la seconde fois qu'ils la traitent de radoteuse.

Expliquez de même: *notre nouveau domaine, sortent tous du lit de la Seine, sortir de sa sphère, c'est que. . . c'est que. . .*

2. Plan synoptique.

Idées principales. — *Idées secondaires.*

- Conseils de la carpe aux carpillons.
  1. Côtoyez moins le bord.
  2. Suivez le fond de la rivière.
  3. Craignez la ligne et l'épervier.
- Description du temps.
  1. C'était au mois d'avril.
  2. Fonte des neiges.
  3. Fleuve débordé.
- Railleries et illusions des carpillons.
  1. La carpe est une radoteuse.
  2. On n'a plus à craindre les hameçons.
  3. Ils se croient dans la mer.
     1. On ne voit plus que le ciel et l'eau.
     2. Les arbres sont cachés sous l'onde.
     3. C'est le déluge universel.
- Nouveau conseil de la carpe.
  1. L'eau se retirera promptement.
  2. Ne vous éloignez pas; suivez le fond de la rivière.
- Nouvelles railleries et imprudence des carpillons.
  1. La carpe répète toujours la même chose.
  2. Ils sortent du lit du fleuve et courent le pays.
- Dénouement
  1. Les eaux se retirèrent.
  2. Ils furent pris et frits.

Moralité: Il ne faut pas se croire plus sage que ses parents; il ne faut point sortir de sa sphère.

3. Familles de mots. — BORD. — Au sens propre « revêtement en planches d'un navire ». Par comparaison, extrémité d'un objet, rivage d'un cours d'eau, de la mer. *Dérivés:* bordée (décharge des canons du *bord*); border, bordure; bordereau (relevé sur le *bord* d'un compte); aborder, abord, abor-

dable, abordage, abordée, abordeur; inabordable; déborder, débordement; reborder, rebord; transborder, transbordement; bâbord (côté gauche d'un navire quand on regarde l'avant); son antonyme, tribord.

PRENDRE (latin *prehendere, prendere, prehensum, prensum*). *Prendere* a fourni: prendre, preneur, prenable, imprenable; apprendre, apprenti, apprentissage; désapprendre, rapprendre; comprendre; entreprendre, entrepreneur, entreprise; emprise; représailles; s'éprendre; se déprendre; se méprendre, méprise, mépris; — priser, priseur; prison, prisonnier, emprisonner. — *Prehendere* a donné: appréhender, appréhension, compréhension, répréhension; préhension.

4. Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des mots *prenez garde, fils, rivière, c'est que...* (dans *c'est ainsi que*), *l'* dans *l'écoutaient, à peine.* 2. Citez cinq noms commençant par un *h* muet et cinq commençant par un *h* aspiré. 3. Trouvez: *a*) quatre synonymes de *dangereux, discours, peur, étourdi, sage;* — *b*) cinq mots dérivés de *bord, maître, arbre, couvrir, prendre.* 4. Trouvez l'adjectif, le verbe et l'adverbe correspondant à *étourderie, abus, doute, univers, dédain.* 5. Quelle différence y a-t-il entre *accident* et *incident, allusion* et *illusion, affluence* et *influence ?* 6. Énumérez quelques termes se rapportant à l'idée de pêche. 7. Employez dans une phrase chacun des mots suivants avec leur sens exact (eg-zakt): *parler, bavarder, jaser, radoter; — étourdi, léger, frivole, inattentif.* 8. Construisez des phrases avec les expressions suivantes: *prendre garde, côtoyer une rivière, craindre l'hameçon, se croire sage.*

5. Rédactions. — 1. La carpe conte à une de ses compagnes la désobéissance des carpillons et ce qui leur est arrivé. Faites-la parler en suivant le plan et en utilisant les détails du texte. 2. Racontez une de vos désobéissances.

60. LA MAISON. — SON HYGIÈNE.

Diction. Ton simple, avec mise en valeur des mots importants. Essayez de varier les chutes de la voix dans les 2e et 3e alinéas, pour ne pas tomber dans le chantonnement.

11e ligne : une légère pause après *vent*, *neige*, pour marquer l'ellipse de *part*.

Prononciation. Dehors (de-or), fouetter (fwè), gaz (âz); **o** *ouvert :* on ne *saurait* trop tenir (sor-è trò tnir), moral, soleil, scrofules, opiniâtres (op-i-nyâ); — à ce que (à-ske) maison (mè), foyer (fwà-yé), noire (nwàr), minerai (minn'-rè), servent à (ser-và ou ser-fta), fondements (fon-dman), élevé (é-lvé), phtisie (fti), puis de ses (pui-tsè), saison (sè-zon), calefeutre (cal-feû).

Notre maison ! que de doux et agréables souvenirs ce mot rappelle ! La maison n'est pas seulement le toit qui nous abrite, le foyer qui nous réchauffe, c'est le lieu où toute la famille se réunit, où l'on vit tous ensemble. Au dehors, on se sépare, chacun va de son côté, le père a son travail, parfois aussi la mère, les enfants se rendent à l'école, etc. Mais à la maison, le soir, on se retrouve tous. On se sent au milieu des siens, on est à l'aise, on est *chez soi*. N'est-ce pas, enfants, qu'on est bien, assis les uns contre les autres, au foyer ! Chacun a sa place. La pluie peut tomber, le vent souffler, la neige fouetter les vitres. Si la nuit est noire, si le froid sévit au dehors, on n'en voit rien, on n'en sent rien. Quel doux abri que le foyer familial ! Ne le quittons jamais que forcés par les nécessités de la vie et plaignons les infortunés qui en sont privés.

Mais avez-vous jamais pensé, écoliers, à ce que votre maison représente de labeurs opiniâtres, de travaux, de souffrances même, non seulement pour les ouvriers qui l'ont élevée, mais pour ceux qui, depuis des siècles, ont découvert les matériaux qui y ont été employés, ou ont cherché la manière de les mettre en

œuvre ? Que de tâtonnements, que de recherches il a fallu faire dans la suite des âges pour faire fondre le minerai de fer, façonner les outils, tailler les pierres, inventer le mortier, gâcher le plâtre; pour trouver la fabrication du ciment, des briques, des tuiles ; pour employer les ardoises ou autres matières qui couvrent les toits ! De cette maison où vous êtes, les terrassiers ont creusé les fondements, les maçons ou les briquetiers ont élevé les murs, les charpentiers ont ajusté les poutres et les solives, le couvreur a fait la toiture, le menuisier a posé les portes et les fenêtres, le peintre a donné la couche de badigeon et collé le papier ; puis sont venus le serrurier, le plombier, le vitrier,... et que d'autres encore ! qu'on ne finirait pas de nommer, qui ont achevé votre confortable demeure.

Quelle série instructive, digne d'être contemplée, que celle exhibée dans certaines grandes expositions, représentant les divers abris humains depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours ! On y voit les grottes ou cavernes d'accès difficile; les habitations aériennes édifiées dans des arbres; les abris lacustres bâtis sur pilotis au milieu des lacs; les simples huttes en branchages revêtues d'argile pétrie ou de peaux d'animaux; les tentes, les cabanes; les constructions orientales avec leur toit plat servant de promenade; les demeures grecques aux nombreuses colonnes; les villas romaines munies de bains; les fermes gauloises; les pittoresques maisons du moyen âge avec leurs étages en saillie formant balcons, etc. Que de réflexions à faire, en passant de la chaumière de l'habitant ou du colon au pavillon du bourgeois cossu; des massifs châteaux féodaux et des splendides palais d'autrefois aux luxueuses installations qui frappent d'étonnement par leur somptuosité, aux constructions modernes où toutes les commodités

sont réunies: eau, gaz, électricité, ascenseur, calorifère! Le progrès matériel a donc fait des pas de géant; en a-t-il été de même du progrès moral ?

Quelques mots maintenant sur l'hygiène de l'habitation. Autant que possible il faut bâtir celle-ci pour qu'elle ait lumière et bon air et qu'elle soit à l'abri de l'humidité. Sans cette dernière condition, gare aux scrofules et la phtisie pulmonaire! Dans les quartiers populeux des grandes villes, vivent les étages supérieurs qui offrent les conditions sanitaires les plus favorables et où l'on étouffe moins! Que le soleil pénètre abondamment dans les appartements par des fenêtres nombreuses et larges, permettant également la facile circulation de l'air, mais le moins possible exposées au nord.

L'aération fréquente des appartements est une nécessité qui s'impose en toute saison, hiver comme été; aussi, lorsqu'on les calefeutre pour éviter les froids rigoureux, on doit toujours pourvoir à ce que l'air pur puisse facilement remplacer l'air vicié, spécialement dans les salles où de nombreuses personnes passent de longues heures.

On ne saurait trop tenir à la propreté de la maison d'abord, puis de ses alentours immédiats. Que de maladies, contagieuses souvent, ont pris naissance ou se sont développées par un manque de soin sous ce rapport! On accumule, avec une incurie impardonnable, les balayures, les immondices, dans les passages, les cours, etc., sans penser aux conséquences funestes qui peuvent en découler.

De même la proximité des étangs, des marécages, des usines, des fabriques, des endroits où se trouvent des matières en décomposition, en général de tous les lieux qui dégagent des gaz ou des vapeurs délétères, exerce toujours une action néfaste sur la santé.

Questions. — 1. Quels souvenirs nous rappelle notre maison ? — qu'est-elle pour chacun de nous et pourquoi y est-on si bien ? 2. Indiquez quelques-uns des labeurs ou quelques-unes des recherches que suppose la construction de votre maison. 3. Énumérez les diverses catégories d'ouvriers qui ont travaillé à la bâtir. 4. Donnez un court aperçu de la série des abris humains depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 5. Décrivez les luxueuses habitations actuelles. 6. Dites quelques mots sur l'hygiène de l'habitation : situation, aération, propreté intérieure et des abords.

---

61. LE PÉLICAN.

Diction. Il faut lire avec émotion ce pur chef-d'œuvre lyrique. Étudiez la courte analyse qui le suit pour le mieux comprendre et le bien rendre.

Prononciation. J'en *sais* (sé), roseaux (rô); **o** *ouvert* (coq): poète, Océan (oss) trop long; — *re*ssemblent (re).

Quel* que* soit le souci* que* ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir cette sainte blessure*
Que* les noirs *séraphins* t'ont faite au fond du* cœur;
Rien* ne nous rend si grands* qu'une grande douleur*
Mais pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette,
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Lorsque le *pélican*, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à *ses roseaux*,
Ses petits | affamés | courent sur le rivage
En le voyant de loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs *goitres* hideux.

Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte,
En vain il a des mers fouillé la profondeur,
L'Océan était vide et la plage déserte,
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père
Dans son amour sublime il *berce sa douleur*,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du *divin sacrifice*,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant,
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur, avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur | attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, *se recommande à Dieu.*

Poètes, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer *ceux qui vivent un temps;*
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes,
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à *dilater le cœur*,
Leurs *déclamations* sont comme des épées,
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

A. DE MUSSET. (*La nuit de mai.*)

1. Mots et expressions. — 1. **Séraphins,** les anges les plus élevés dans la hiérarchie céleste. (On se demande le pourquoi de l'épithète *noir.*) 2. **Pélican,** oiseau qui a sous le bec une poche membraneuse où il place sa nourriture; en pressant sur cette poche il en fait sortir le contenu, par exemple pour nourrir ses petits. D'où la légende qui le représente comme les nourissant avec son cœur, ou se perçant les flancs pour leur faire boire son sang. 3. **Ses roseaux,** les roseaux où il habite. 4. **Goitre,** (de *guttur:* gorge), tumeur à la partie antérieure du cou; ici la poche sous le bec. 5. **Pêcheur mélancolique,** triste de n'avoir rien trouvé pour ses petits. 6. **Berce sa douleur,** cherche à l'endormir avec son amour. 7. **Divin sacrifice,** il s'offre et meurt pour ses enfants; sacrifice sublime, divin, et bien supérieur à la nature; peut-être allusion au sacrifice du Rédempteur qui a souvent été représenté par le pélican.

Expliquez de même: *Se recommande à Dieu, ceux qui vivent un temps, dilater le cœur, déclamation.*

2. Le plan. (D'après J. VIANEY.)

Localisation. Ce morceau est extrait de la *Nuit de mai.* En réponse au poète, la Muse développe cette idée: *Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.* Pour la prouver, elle a recours à une comparaison *la mort du pélican,* dont voici le plan.

1. Vers 1 à 10: *la montée au calvaire.*
   - *a*) Un quatrain: retour du pélican.
   - *b*) Deux tercets, qui présentent une vive opposition:
     — les enfants cruels et grotesques (5, 6, 7);
     — le père généreux et sublime (8, 9, 10).
2. Vers 11 à 20: *le martyr sur son calvaire.*
   - *a*) Un quatrain: le sang coule: le père, ayant en vain fouillé les mers, apporte son cœur.
   - *b*) Deux tercets: le supplice:
     — le premier tercet peint le supplice (15, 16, 17);
     — le deuxième en dit la fin *habituelle* (18, 19, 20).
3. Vers 21 à 29: *le cri d'agonie:* fin *dramatique* qui marque parfois le sacrifice.

a) Un quatrain: le pélican craint que ses enfants ne le laissent vivant (21 à 24).

b) Un groupe de cinq vers: le cri d'agonie.

4. Vers 30 à 39: *interprétation du symbole du pélican.*

a) Un quatrain: les grands poètes font comme les pélicans (30 à 33).

b) Un sizain: explication de cette idée.

3. Commentaire. « Il n'y a pas dans l'œuvre entière de Musset de page plus vantée, plus citée, plus souvent confiée à la mémoire des écoliers que le récit de la mort du pélican. Et de fait, nulle part peut-être, Musset n'a-t-il mis plus de romantisme, ni cependant montré un goût plus classique. » (J. VIANEY.)

4. Devoir écrit. — 1. Analysez[1] les mots suivants des premiers vers: *quel que, souci, que, blessure, que (les noirs séraphins), du, rien, grands, douleur.* 2. Écrivez six phrases commençant successivement par *quel que, quels que, quelle que, quelles que, quelque, quelques.* 3. Joignez cinq verbes à chacun des noms suivants considérés comme sujets: *la jeunesse, la blessure, le cœur, l'eau, le vent, le sang.* 4. Donnez: *a*) quatre contraires de *généreux, sensible;* — quatre synonymes de *douleur, mélancolique, silencieux, tendresse;* — quelques homonymes de *père, quand, mais,* avec la signification de chacun de ces derniers. 5. Expliquez les expressions suivantes: *avoir le cœur gros, en avoir le cœur net, le cœur me saigne, faire la bouche en cœur, décharger son cœur, prendre son cœur à deux mains, avoir le cœur sur la main.* 6. Expliquez les proverbes: *Fais ce que dois advienne que pourra, expérience passe science.*

[1] *Quel que* (1er vers) peut s'analyser en bloc. Voir *Code grammatical et Préceptes littéraires,* par F. É. C., numéro 526.

62. PRINCIPES DE DICTION: 9° LE MOUVEMENT ET LES GESTES.

Le mouvement.

1. Le mouvement, ou allure de la diction, varie selon la nature du sujet et des sentiments.

2. La diction, fût-elle pressée, ne doit jamais être précipitée.

3. La déclamation modérément lente est, en général, la seule qui soit bonne.

4. L'exposition, le début d'un morceau, veut être dit plus lentement que le reste.

5. En général, le mouvement s'accélère dans une période, à mesure qu'elle se développe.

6. Le mouvement se presse pour traduire la gaieté vive et surtout la colère.

7. Le mouvement se ralentit dans la mélancolie, la douleur, l'accablement.

Les gestes.

1. Les gestes n'accompagnent ordinairement pas la lecture publique; ils sont indispensables dans la déclamation.

2. Le geste précède immédiatement la parole à laquelle il se rapporte, et il ne se termine qu'avec elle.

3. Il ne faut pas vouloir traduire par un geste tous les mots, toutes les idées; les gestes doivent être peu nombreux et bien faits.

4. Les gestes bien faits sont simples, précis, gracieux et arrondis, faits avec tout le bras, et non avec l'avant-bras ou la main seulement. Les gestes sont dessinés tantôt avec un seul bras, et tantôt avec les deux.

5. Il faut varier les gestes et ne pas répéter trop souvent les mêmes.

6. Les gestes sont lents et très peu nombreux dans la diction élégiaque; énergiques, violents même, dans la diction tragique, mais sans devenir jamais une gesticulation désordonnée.

7. Dans une scène à plusieurs personnages, les gestes qui n'emploient qu'un seul bras se font ordinairement avec celui qui est le plus rapproché de l'interlocuteur.

---

63. LES PETITES SŒURS DES PAUVRES ET LA VIEILLE AVEUGLE.

Diction. Ton simple d'abord. Dans le dialogue, les questions du monsieur révèlent un étonnement croissant; la sœur répond d'un ton dégagé, résolu, plein de confiance.

Prononciation. Monsieur (me-syeû), *res*sources (re), *premi*ère (*pre*-myèr, et non *promm*), dédaigneusement (dédè); **o** *ouvert:* loger, il y en aura (nor-a), vous n'aurez (nor-é), théorie (or), économie (conn-nomm), folie; — **a** *ouvert* de *car:* vieillard (vyè), écart, cela, Saint-M*a*lo, voilà, là, cela et tous les futurs en *a:* vêtira, voudra, donnera, faudra, moquera (mocra); — **a** *fermé* de *grave:* elle n'a *pas* (nàpâ), bras, miracle (râ), dépasse; — grain de sénevé (grin-tsè-nvé), subsister (supsis).

[Qu'on* se représente*, sur les côtes de notre Bretagne*, aux portes* de Saint-Malo, deux jeunes ouvrières de dix-huit à vingt ans qui*, un dimanche, retirées à l'écart*, lisent et méditent ensemble* l'Évangile où il est écrit: « Pourquoi êtes-vous inquiets de ce que vous mangerez et de ce qui vous vêtira ?] Regardez les oiseaux du ciel. Ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, et cependant votre Père céleste les nourrit. » Ayant lu cela, les *deux enfants* rentrent dans la ville.

Une pauvre vieille aveugle de quatre-vingts ans se rencontre sur leur chemin: elle n'a *pas d'asile* et elle demande l'aumône. Les Bretonnes lui donnent le bras, l'installent dans leur *mansarde*, et cette pauvre mansarde sera le premier asile des Petites Sœurs des Pauvres. A la première pauvresse vient s'en joindre une seconde. Il y en aura bientôt douze. La chambrette s'est agrandie et est devenue un hospice. Voilà les commencements, voilà le grain de sénevé. Qui donc (*don*), dans ce germe, eût pu deviner le grand arbre qui, aujourd'hui, abrite la vieillesse indigente dans les deux hémisphères?

Je me suis quelquefois représenté là, sur cette plage très fréquentée de Saint-Malo, quelque *monsieur très fort*, de l'*Académie* des Sciences morales et politiques, *fraîchement arrivé* de Paris, qui, ce dimanche-là, rencontre ces deux filles du peuple et leur première *cliente*. Eût-il pu soupçonner ce que nous voyons aujourd'hui ?

« Et qu'allez-vous donc (*don*) faire de votre bonne vieille aveugle ?

— Mais, la loger, la nourrir, la soigner jusqu'à la fin de ses jours.

— Et où cela ?

— Chez nous, avec nous, où nous trouverons bien place pour elle et pour d'autres.

— Pour d'autres ! mais combien en voulez-vous donc (*don*) ?

— Tant qu'il y en aura, et ici, et ailleurs.

— Mais cela coûte; et pour cela, quelles sont donc (*don*) vos ressources ?

— Notre travail, nos dix doigts et la confiance en Dieu.

— Mais quand vous n'aurez plus rien ?

— Alors nous mendierons; nous prendrons notre panier et nous irons de porte en porte quêter ce qu'on nous donnera, quelques sous, des restes, des nippes, tout ce que l'on voudra.

— Mais qu'est-ce que cela pour faire subsister une maison ?

— Nous en ferons subsister un jour cent, deux cents, et davantage peut-être.

— Vous n'aurez pas vingt pauvres qui se prêteront à cela.

— Nous en aurons dix mille, vingt mille, davantage encore.

— Où cela donc (*don*), dans le *pays des chimères*, sans doute ?

— Non, ici, et puis dans toute la France d'abord; et puis en Belgique, en Espagne, en Angleterre, aux États-Unis, au Canada, partout enfin où il y a des vieux ou des vieilles sans pain.

— Ah ! pauvres filles, que dites-vous ? il y faudra vingt siècles.

— Il n'en faudra pas un.

— On se moquera de vous.

— Tant mieux si nous souffrons, pourvu que nos pauvres vivent.

— En vérité, c'est de la folie, je ne vous comprends plus.

— Oui, folie de la croix. Oui, impuissance de l'homme, mais puissance de Dieu ! »

C'est vers 1840 que trois ou quatre charitables filles, Jeanne Jugan, Françoise Aubert, Marie Jamet, Virginie Trédaniel, fondaient leur première maison. Aujourd'hui, au lieu de la vieille aveugle de Saint-Servan, le nombre des pauvres recueillis a dépassé

28 000. Au lieu des deux ouvrières de la première heure, on compte aujourd'hui trois à quatre mille Petites Sœurs réparties en deux cent cinquante maisons éparses sur le globe. On a calculé que, depuis leur fondation, ces admirables filles ont eu cent trente millions de journées de présence de vieillards dans leurs maisons: cent trente millions de journées, auxquelles il a fallu pourvoir, chaque jour, par la quête, à la nourriture, au chauffage, au vêtement et entretien du nombre de malheureux que suppose ce chiffre.

A un siècle qui prétend dédaigneusement avoir rompu avec le surnaturel, il est bon de montrer à l'homme les forces surnaturelles de la prière et de la confiance en Dieu, maîtresses des choses et des hommes. A un siècle infatué de ses théories économiques humaines, il est bon de montrer les merveilleuses puissances de l'économie divine et le renversement des lois de la prévoyance commune par un constant miracle de la Providence de Dieu. »

Mgr Baunard. — (*Un siècle de l'Église de France.*)

Mots et expressions. — 1. *Les deux enfants*, les deux jeunes filles. 2. *Pas d'asile*, pas de demeure, pas de maison de retraite. Asile, qui veut dire en grec *lieu d'où l'on ne peut être enlevé*, désignait dans l'antiquité et au moyen âge un lieu établi pour le refuge des criminels, des débiteurs. 3. *Mansarde*, fenêtre pratiquée sous un toit ayant une forme brisée, et non une pente uniforme; par extension, chambre avec mansarde; ce mot vient de *Mansard*, architecte français du 17e siècle. 4. *Monsieur très fort*, très savant. 5. *Académie*, société de littérateurs, de savants, d'artistes. 6. *Fraîchement arrivé*, arrivé depuis peu de temps. 7. *Cliente*, personne qui confie ses intérêts à un homme d'affaires, à un avocat, à un médecin; ici, personne secourue. 8. *Nippes*, terme populaire pour désigner de vieux vêtements usés; — linge fin et tout ce qui sert à l'habillement, à la parure. 9. *Pays des chimères*, pays qui n'existe que dans une imagination folle.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des propositions de la 1re phrase du texte. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants de la 1re phrase: *on, se représente, Bretagne, portes, qui, écart, ensemble.* 3. Énumérez: *a*) les idées que suggèrent les mots *vieillard, hospice;* — *b*) les principaux ordres de religieux et de religieuses. 4. Construisez six phrases commençant par des interjections. 5. Donnez des synonymes du mot *inquiétude;* noms, adjectifs et expressions. 6. Quelles nuances y a-t-il: *a*) entre *soin, zèle, sollicitude, attention ?* — *b*) entre *économie, cupidité, parcimonie, ladrerie, avarice ?* 7. Composez ou citez trois maximes sur l'*aumône* et la *reconnaissance.* 8. Expliquez les proverbes: *Bien volé ne profite pas ; bon chien chasse de race ; les gros poissons mangent les petits.*

64. LE PONT DE QUÉBEC.

Diction. Ton simple en général. Soulignez de la voix les mots importants. De la tristesse dans les passages qui racontent le double désastre. De l'enthousiasme pour finir.

Prononciation. *Fai*sait (fe), yachts (yak), augure et inaugure (ô) **o** *ouvert* de *coq :* solennel (sol-a-nel), oscille (oss-il), océan (oss), solide, moderne, modifié (mod-i-fyé), moment (momm); — à souhait (swè), prestigieux (jyeû), prompte (pronte), achevé (a-chfé), impérieusement (ryeû-zman), audacieux (syeû: une syllabe), cantilever (vèr), au-dessous (ô-tsou), resserrement (re-sèr-man).

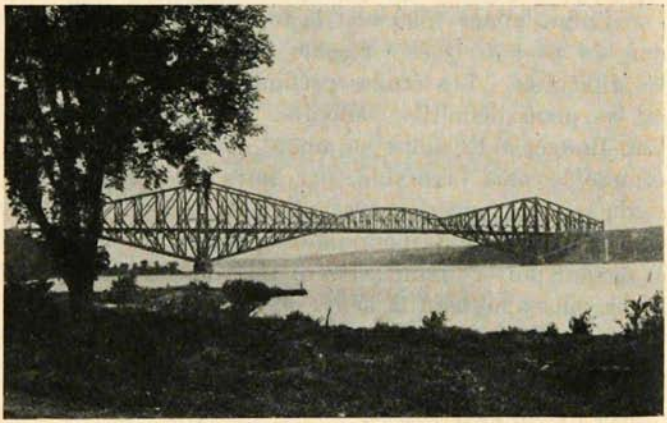
Les fleuves, semeurs de vie et de prospérité dans les contrées qu'ils parcourent, sont parfois des obstacles à la facilité des communications. Tel est le cas de notre prestigieux Saint-Laurent, qui sépare en deux parties la province de Québec et tout l'Est canadien. Depuis longtemps s'imposait la nécessité de relier ses deux rives dans le voisinage de Québec. Le développement des voies ferrées, l'essor commercial des régions limitrophes, militaient en faveur de la prompte réalisation

de cette gigantesque entreprise. Pendant un demi-siècle diverses compagnies se constituent les unes après les autres; on consulte les ingénieurs les plus célèbres, les projets se succèdent, mais rien n'aboutit. Retards providentiels: pendant les années qui s'écoulent en vain, semble-t-il, les sciences, les industries métallurgiques, le génie civil font des progrès qui permettront de jeter sur notre fleuve le plus colossal des ponts modernes.

Enfin l'année 1896 voit la formation de la *Compagnie du pont de Québec* résolue à triompher de toutes les difficultés. Les études préliminaires sont achevées et les plans définitifs | adoptés. L'emplacement du Cap-Rouge, à 12 milles en amont de Québec, est choisi comme le plus favorable, par suite de l'escarpement et du resserrement des rives. Bientôt, près de celles-ci, émergent deux piles inébranlables, assises sur le roc vif et devant porter l'immense structure d'acier d'une seule arche qui enjambera le fleuve et sera en quelque sorte amarrée à la terre ferme. Une compagnie américaine, chargée du contrat, doit amener les pièces métalliques, les assembler sur place, dans les airs, et jusqu'au milieu du pont, en partant de chaque bord. Les travaux sont poussés avec vigueur et tout marche à souhait. En août 1907, la partie sud de la structure étendait déjà un bras monumental au-dessus des eaux. Le 29 de ce mois, les ouvriers remarquent avec inquiétude que, dans la partie inférieure, certaines pièces importantes fléchissent. Ils télégraphient aussitôt à l'ingénieur en chef, à New-York, qui donne l'ordre de cesser immédiatement les travaux. Fatalité ! le télégramme subit un retard en route et n'arrive pas ! Vers 6 heures du soir, un train pesamment chargé atteint l'extrémité du bras.

L'énorme construction frémit, oscille, s'écroule avec un épouvantable fracas, engloutissant pour $8,000,000 de travaux et quatre-vingt-deux hommes broyés dans les débris. Ce désastre répandit le deuil et la consternation dans tout le Canada.

Allait-on abandonner cette œuvre ? Son importance s'en faisait sentir plus impérieusement que jamais et les trains du nouveau transcontinental n'attendaient



Le pont de Québec.

plus que son exécution pour traverser le pays d'un océan à l'autre. Le gouvernement fédéral en assume la charge; les plans primitifs, modifiés, sont plus audacieux encore, de plus grandes dimensions, et le plus hardi des ponts, le premier de son espèce, va s'élever sur les ruines de l'ancien.

On conserve le principe du système cantilever ou pont à consoles. Il se compose d'une travée centrale indépendante, venant reposer sur les extrémités de

deux consoles posées sur deux piliers principaux et s'appuyant elles-mêmes sur deux autres consoles de moindre envergure ayant même point d'appui, et qui, de l'autre côté, aboutit à deux nouveaux piliers de dimensions plus petites, dits piliers d'ancrage; ceux-ci sont reliés à la côte par une arche d'approche.

Les débris de la catastrophe enlevés, de plus puissants piliers ne tardent pas à surgir de l'eau, et la compagnie, canadienne cette fois, chargée de la structure d'acier, pousse les travaux avec une activité de bon augure. Les bras cantilevers sont bientôt terminés et n'attendent plus que la travée centrale, construite à part, près de Sillery. Au moment de la plus haute marée de l'année, le 11 septembre 1916, des chalands l'amènent au-dessous de la place qu'elle doit occuper. D'énormes chaînes et des tiges d'acier fixées aux extrémités des cantilevers saisissent cette masse longue de 640 pieds, lourde de 5700 tonnes, et la hissent lentement, très lentement, grâce à de puissantes presses hydrauliques. L'immense cage d'acier s'élève peu à

Pour les amateurs de chiffres, citons quelques nombres relatifs à ce pont. Sa longueur totale est de 3 240 pieds; au nord, l'arche d'approche mesure 270 pieds, la console ou bras d'ancrage 515 pi. et le bras cantilever 580 pi.; la travée centrale 640 pi.; le cantilever sud, 580 pi., son bras d'ancrage 515 pi. et l'arche d'approche 140 pi. L'arche centrale est la plus longue du monde: 1 800 pi., dépassant de 90 pi. celle du Forth et de 205 celle du pont suspendu de Brooklyn. 106 000 verges cubes de maçonnerie ont été employées pour la construction des piliers, et la structure d'acier pèse 66 000 tonnes. Le plancher du pont domine de 150 pieds les plus hautes marées, et, au sommet des piliers, on se trouve à 370 pieds au-dessus du fleuve. La largeur, de 100 pi., comprend deux voies ferrées, deux trottoirs pour les piétons, et, au milieu, un espace de 32 pi. destiné aux tramsways et aux voitures. Le coût total du pont est de $25 000 000.

peu sous les regards d'une foule attentive venue de tous les points de l'Amérique du Nord. Déjà des yachts audacieux folâtrent dessous, lorsqu'une des énormes chevilles qui servent à l'ascension se brise, un oscillement secoue la travée, les chaînes se rompent et la pesante masse s'engloutit dans le fleuve. Nouveau désastre où quatorze personnes trouvent la mort.

Mais l'honneur national est en jeu; d'ailleurs tout le reste du pont a merveilleusement résisté à la terrible secousse. Il suffit donc de reconstruire une autre travée. C'est chose faite un an plus tard, et le 17 septembre 1917 son ascension commence avec des précautions infinies. Toutes les heures, télégraphes et téléphones annoncent au Canada et au monde entier, qui suivent l'entreprise avec l'intérêt le plus vif, les progrès accomplis. Trois jours plus tard la travée atteint heureusement le niveau du pont, puis est rivée en place. Une nouvelle merveille existait dans l'univers. Aussitôt les cloches de Québec carillonnent, les sirènes d'une multitude de vaisseaux font entendre leurs cris stridents, le télégraphe transmet partout l'heureuse nouvelle, un *Te Deum* se chante à l'extrémité du pont, et, dit-on, un des ouvriers, exultant d'allégresse, se lance sur une des poutres de la travée et danse de toutes ses forces à 170 pieds au-dessus des eaux.

Restait à faire l'épreuve de l'admirable structure. Le 21 août 1918, deux trains pesamment chargés s'avancent lentement, côte à côte, franchissent la travée centrale et continuent tranquillement leur route; le pont ne bronche pas; la victoire des ingénieurs est complète.

Le 22 août 1919, le prince de Galles inaugure ce pont à l'occasion de sa visite au Canada. Cet acte so-

lennel clôt la série des événements qui ont marqué son érection.

Solide comme le roc, le pont de Québec dresse fièrement sa masse incomparable entre les deux rives abruptes de notre imposant Saint-Laurent ; il attire les touristes et les ingénieurs et leur révèle quelles œuvres grandioses peut accomplir le génie de l'homme.

Questions. — 1. Comment le Saint-Laurent est-il un obstacle aux communications ? 2. Parlez de la nécessité d'un pont près de Québec et du retard apporté à sa construction. 3. Que savez-vous sur les travaux exécutés de 1896 à 1907 ? 4. Racontez la catastrophe du 29 août 1907. 5. Pourquoi n'abandonna-t-on pas l'entreprise ? 6. Dans quelles conditions les travaux furent-ils repris et poursuivis ? 7. Parlez du nouveau désastre. 8. Relatez ce qui se rapporte à l'achèvement du pont, à l'épreuve d'essai et à l'inauguration.

---

65. Prononciation : LES VOYELLES AU ET AI.

La voyelle au.

1. **Au** représente généralement *le son* o *fermé* (ô). Ex.: *Autre* (ô), *audace, aumône, pauvre, fléau, aussi* (ô); *aussitôt.*

2. **Au** *se prononce* o *ouvert* (coq).

a) Au futur et au conditionnel présent des verbes *avoir* et *savoir.* Ex.: *J'aurai* (or-é), *tu auras,* etc.; *je saurai, j'aurais* (or-è), *tu saurais* (sor-è).

b) Dans un certain nombre de mots où le son *au* est suivi de l'une des consonnes *g, r, s, t,* non muette. Ex.: *Augmenter* (og), *auguste* (og), *aurore* (or-or), *auréole, restaurant* (or-an), *Laurent, Maurice, austère, autoriser;* etc., *automobile* (ot-omm-ob).

Aussi dans *mauvais* (mov-è), *paupière* (pop), *naufrage* (nof). (Voir Martinon, *Comment on prononce le français*, p. 116.)

La voyelle ai.

1. Ai représente généralement le *son* e *ouvert :* è. Ex.: *Vrai* (è), *plaie, fontaine* (ène), *air, raison* (èzon). — Que j'*aie*, que tu *aies*, qu'il *ait*, qu'ils *aient*.—J'*aide*, nous *aidons*; *raide* et *raidir*.

2. Ai représente le *son* e *fermé :*

a) Au passé défini et au futur simple des verbes. Ex.: *J'acceptai, je refusai ; j'arriverai, je viendrai.*

Cependant à la forme interrogative, *ai* se prononce è. Ex.: *Aimai-je* (mège), *refuserai-je* (rège).

b) Dans: je *sais*, tu *sais*, il *sait* (sé); *gai* (gué), *quai*.

3. Ai représente le *son de* e *sourd* dans la syllabe *fai* du verbe *faire* (et ses dérivés) lorsqu'elle est suivie d'une syllabe sonore. Ex.: *Faisant* (fe), *nous faisons, je faisais, ... nous faisions, vous faisiez ... bienfaisant, malfaisant* (tous avec *fe*).

---

66. LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

LECTURE EXPLIQUÉE.

Diction. Faites parler les jeunes gens comme des impertinents. Le vieillard est ferme et grave. Dans les deux discours, mettez en valeur les interrogations. — Finir simplement, avec un peu de tristesse dans la voix : vers 26 et 27, 28 à la fin.

Dans le 6e vers, une pause avant l'inversion *de ce labeur*, que vous joindrez à *pouvez-vous...* (voir règle 11, lecture 31).

Prononciation. *Long espoir* (lonkespwar); pas de liaisons dans: *coup imprévu, voulut enter; aurore* (or-or), *second*

(gon), troisième (trwâ), fait (fè); — *a* de *car*: voisinage (vwa), tout cela (tou sla), vieillard, tard (àr), se noya (nwà-yà), tomba, grava; — plaisir (è), pleurés (eur).

Un *octogénaire* plantait.
« Passe encor de bâtir; mais planter, à cet âge ! »
Disaient trois *jouvenceaux*, enfants du voisinage;
Assurément il *radotait*,
« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un *patriarche* il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez, désormais, qu'à vos erreurs passées:
Quittez le *long espoir* et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des *Parques blêmes*
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous, des clartés de la voûte azurée,
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage;
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,

Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

LA FONTAINE.



La Fontaine.

Mots et expressions. — Expliquez: *octogénaire, jouvenceaux, radotait, patriarche, des soins, établissement, long espoir, Parques blêmes.*

Plan. — Il y a trois parties dans cette fable. D'abord une très courte exposition: *Un octogénaire plantait.* Vient ensuite un dialogue entre trois jouvenceaux et le vieillard : moqueries et conseils ironiques des premiers, réponse sage et pleine de bonté du dernier. Puis, comme dénouement, un récit d'événements qui justifient pleinement les paroles de l'octogénaire.

Famille de mots. — CUEILLIR, formé de *cum, col,* avec, et de *legere,* choisir. De *colligere,* on a tiré les formes savan-

---

L'auteur. — LA FONTAINE (Jean de). — Château-Thierry (1621-1695). — Ses *Fables* sont presque toutes des chefs-d'œuvre d'un charme irrésistible, inimitables de naturel, de bonhomie malicieuse, de naïveté piquante, de délicieuse originalité; nul comme lui n'a su peindre, faire parler ses personnages; mais la morale n'est pas toujours irréprochable. Il a aussi composé des *Contes* licencieux qui sont une tache pour son nom. Vers la fin de sa vie trop libre, il se convertit sincèrement et mourut revêtu d'un cilice.

tes colliger et ses *dérivés:* collecte; collection, collectionneur; collectif, collectivement, collectivité; collectivisme, collectiviste; — collège, collégien; collègue. Dans tous les dérivés précédents, le préfixe *col* ne fait que renforcer l'idée exprimée par la racine (*legere*, cueillir, choisir). — La forme populaire *cueillir, cueille* a donné: cueillette, cueillage, cueillaison et les *composés:* accueil (*ad*, vers, auprès), accueillir; recueillir (ramasser), recueil; se recueillir (rassembler ses idées sur un sujet), recueillement.

Grammaire et orthographe. — 1. Dans les mots en *cueil* et en *gueil*, le son *euil* perd son *u* (sauf dans Longue*euil*) ; on ne garde que l'*u* qui durcit le *c* et le *g* : re**cu**eillir, or**gu**eil. 2. Justifier l'orthographe de : *disaient* (3e vers); *arrière-neveux* (21), *pleurés* (35). 3. La construction des deux derniers vers est-elle correcte ? (Voir *Code grammatical...*, numéro 43 des *Préceptes littéraires.*)

Appréciation. — Par la bouche du vieillard, la Fontaine exprime en des vers larges et émus des idées élevées, de nobles sentiments. D'un côté il nous montre trois jouvenceaux qui, fiers de leurs vingt ans, adressent à un octogénaire des paroles moqueuses, méprisantes, avec la dureté qui accompagne toujours l'orgueil. De l'autre, se trouve ce vieillard dont la sérénité n'est nullement troublée par les sarcasmes et qui gagne notre affection plus encore par sa bonté que par sa sagesse.

I. *Sarcasmes impertinents des jeunes hommes.* La scène se passe dans un champ, au bord d'un chemin, où le vieillard, de ses mains débiles, plante un arbuste. Défilent trois jeunes gens exubérants, la joie de vivre dans les yeux. Leurs exclamations, leurs jugements décisifs et leurs railleries insolentes expriment bien le tempérament spontané, présomptueux et frondeur de cet âge. Citez et commentez les mots les plus impertinents, les plus cruels. Montrez que leur *jeunesse* et leur qualité de *voisins* aggravent encore leur faute.

II. — *Réplique ferme et grave du vieillard.* Il serait en droit de leur répondre vertement. Pourquoi ne le fait-il pas et leur est-il indulgent ? Il parle avec autorité; avec une sorte de majesté, il leur affirme que, pas plus que lui, ils ne peuvent compter sur l'avenir. Insistez sur les deux mots essentiels: *également, pareils.* Et quelle poésie dans l'expression *jouir... des clartés*

de la voûte azurée! (Comme tous les vieillards, celui-ci aime le soleil, la lumière.) L'idée de la fragilité humaine prend aussi une force singulière en passant par sa bouche.

Ensuite, penser à autrui est un devoir et une joie. Par un effort d'imagination, le vieillard se transporte à l'époque où l'arbre sera grand, chargé de fruits, couvrant d'une ombre bienfaisante ses arrière-neveux groupés au pied. Cette vision l'attendrit, le remplit d'un bonheur qui est comme une réfutation de l'argument des jouvenceaux. Il n'accepte pas leur idéal de vie et, même s'il l'acceptait, il lui serait possible de justifier son acte. Et, d'une manière heureuse, il reprend le mot *fruit*, employé par les jeunes gens. Enfin, rien ne prouve qu'il ne leur survivra pas. Remarquez l'expression *compter l'aurore* au lieu de *compter les jours*.

III. — *Prophétie du vieillard justifiée par les événements.* La fin du récit montre la mort qui vient frapper successivement les trois jeunes hommes, faisant ainsi éclater la sagesse aussi bien que la bonté du vieillard. Le prouver à l'aide de citations commentées. D'après A. MIRONNEAU, *La Lecture expliquée*. A. Colin, édit.

67. INCENDIE DE MOSCOU.

Diction. Un sentiment de terreur imprègne tout ce texte. Un débit plus accéléré devra montrer l'agitation de Napoléon (n° 2), de Murat et de ses compagnons (n° 4). Soulignez: les exclamations du n° 2; les trois *de feu* dans le numéro 6: Nous marchions sur une terre *de feu*...

Dans le n° 3, donner le même ton aux infinitifs compléments de regarde : *dévorer, se saisir, cerner, tenir, envahir, réduire.*

Lire les *Remarques sur le style* (p. 219), qui expliquent plusieurs termes à mettre en valeur.

Prononciation. *Sai*sir (sè), *res*serrant (re), Neufchâtel (neû), czar (se prononce et s'écrit aussi *tsar*), empereur (preur), dangereux (jreux), pré*sa*ge (za); **a** *fermé:* ses *pas* (â), passage, brasier, embraser, flamme (â), mais *flammèche* prend l'*a* ouvert; **o** *ouvert:* oppresser, violence (vyol), victorieux (tor), dévorer et dévorante (vor), Napoléon (pol), colorait (col-or); tortueuse (tueuz: une syllabe), étincelantes (slant'), Pétrowsky (ovski).

(Napoléon venait d'entrer dans Moscou après avoir vaincu les Russes. En abandonnant leur capitale, ceux-ci ouvrirent les portes des prisons. Mis en liberté, les forçats reçurent l'ordre d'incendier la vaste cité dans l'espoir qu'elle deviendrait le tombeau des vainqueurs. Allumé pendant la nuit dans toutes les parties de la ville, le feu prit rapidement une intensité effrayante.)

1. Pendant que nos soldats luttaient avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil, pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément: mais bientôt il réfléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité.

2. Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel: il quitte, reprend et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. « Quel effroyable spectacle ! Ce sont eux-mêmes ! Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! »

3. Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé; envahir à chaque minute les maisons environnantes; et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

4. Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers; le vent, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir Murat, roi de Naples, et le prince Eugène; ils se joignirent au prince de Neufchâtel, pénètrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent, et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

5. Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri: « Le feu est au Kremlin ! » passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis...

6. Cet incident décida Napoléon. Il fallait se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule route étroite tortueuse et brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au milieu du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante et déjà

presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

7. Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore que l'empereur dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit au château impérial de Pétrowsky.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence: toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier: « Ceci nous présage de grands malheurs ! »

La désastreuse retraite de Russie allait en effet commencer.

COMTE DE SÉGUR. (*Campagne de Russie.*)

Remarques sur le style. — 1. Remarquez comment l'auteur décrit l'extrême agitation de Napoléon. 2. Citez quelques termes, quelques expressions qui dépeignent cette agitation et montrez comme ils sont bien choisis. 3. Au début du 5e alinéa, notez la force des adverbes *enfin, même*. — *Enfin* indique avec combien de peine Napoléon avait pu s'emparer du palais des czars et combien il en avait désiré la possession; *même* marque avec quelle passion il voulait garder sa brillante conquête. 4. *Mugissement des flammes*, expression excellente, car le sifflement du vent, le crépitement des flammes pouvaient

---

Ségur (Philippe de) (1870-1873). — Né à Paris, général de l'empire, fit la terrible campagne de Russie, qu'il a racontée dans son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812*.

ressembler au mugissement d'animaux de forte taille. 5. *Une seule route étroite, tortueuse, brûlante:* pourquoi ces trois épithètes ? — faites ressortir l'utilité de chacune d'elles. 6. *Enfer*, terme qui convient bien, car les flammes qui dévoraient Moscou étaient si excessives qu'elles faisaient naturellement penser à celles de ce lieu de tourments. 7. *Respiration sèche, haletante, suffoquée:* montrez la progression ascendante de ces trois épithètes. 8. *Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu:* l'auteur a voulu répéter le mot *feu*, et avec raison, pour faire croire que tout brûlait, même les murailles et la terre (puisque les rues de Moscou étaient pavées de bois), pour accroître l'impression de chaleur qu'il voulait donner et faire comprendre la grandeur de l'incendie. Étudiez de même quelques autres phrases.

Rédaction. — *Décrivez un violent incendie dont vous avez été témoin.* Lieu de l'incendie, moment. — Personnages: sinistrés, pompiers, spectateurs, etc. — Paroles et actions. — Conséquences toujours funestes.

68. LÉGENDE PATRIOTIQUE.

Diction. Cette légende demande à être lue sur un ton dégagé, avec beaucoup de fraîcheur. Il faudra varier les chutes de la voix, pour éviter la monotonie. Le préambule (3 vers) à dire simplement; les paroles de Dieu (4-6), avec solennité. Dans le numéro 2, de la virilité; détachez par des pauses tous les dons de l'ange à l'Angleterre. Le numéro 3, avec plus de grâce; de l'émotion dans les quatre derniers vers. Dans le numéro 4, émotion patriotique; variez les intonations dans l'énumération des dons de Dieu à notre chère patrie.

Prononciation. Las (lâ), chef-d'œuvre (chè-de-vre), je sais (sé), rognures (rogn). Dans le n° 4 (5e vers), dites: Donne-moi ¦ de ton cœur de lion le courage viril (règle 11, lecture 31), les anges l'entouraient (3e vers), *angelan* et non angeul-lan.

1. Dieu venait de tirer la terre du néant:
Il se reposait, las de ce travail de géant;
Les anges l'entouraient, se voilant de leur robe.
Or, Dieu leur dit: Prenez les rognures du globe,
Et de tous ces débris rassemblés par vos mains,
Faites des nations qui peuplent ces chemins !
2. L'un d'eux au même instant trouve un sac de voyage;
Il y met des brouillards, des vapeurs, un nuage;
Un lingot d'or qu'il cache en un bloc de charbon;
Une voile, une rame, un sabot d'étalon;
Puis avisant d'en haut une île de la terre,
Il y jette le tout et dit: C'est l'Angleterre.

3. Le Seigneur attendait; alors un séraphin
Prit un cœur de lion, un glaive d'acier fin,
Le soc d'une charrue, un aiguillon, un livre,
Un rire que peut-être une larme va suivre,
Le baiser d'une femme. Un rayon de soleil,
Une rose des cieux, un grain de blé vermeil,
Des feuilles d'un laurier, un raisin de vendange,
Et la corde d'argent à la lyre d'un ange,
Puis attachant le tout avec une faveur,
Il s'incline en disant: Bon et puissant Seigneur,
Je sais bien, hélas ! que mon œuvre est incomplète.
Je vous prie à genoux de la rendre parfaite.
Il ne faut qu'une chose: Un sourire de Dieu.
Dieu sourit... son sourire éclaire le saint lieu.
Le séraphin ému de tant de bienveillance
Ouvrit sa main féconde et dit: Voilà la *France*.

4. Quelques instants plus tard, un archange brillant
Parcourait la planète | où l'astre vigilant
Darde ses chauds rayons. La sublime espérance
Épanouit son âme à la vue de la France,

Il lui dit: Donne-moi de ton cœur de lion
Le courage viril, de ton ciel un rayon,
De tes blés l'épi d'or, afin qu'une guirlande
Couronne l'idéal chef-d'œuvre de ta lande.
Aux dons français il joint: Un traîneau de patins,
Un blanc flocon de neige aux reflets argentins,
Une tige d'érable avec sa sève blonde,
Un filet, un canot qui voguera sur l'onde,
Et détache gaiement deux fibres de son cœur
Pour cette nation qu'il convie au bonheur.
Reprenant son essor vers la cité sereine
Il demande un des fils du voile de sa reine.
La douce Vierge lui dit: Prends ces étoiles d'or
Dans l'écrin de mon Fils, joins-les à ton trésor.
L'Archange radieux, tout aussitôt s'écrie:
Voici le Canada protégé par Marie.

Grammaire. — 1. Analysez les verbes des douze derniers vers. 2. Employez les verbes *joindre, attendre, détacher, jeter* aux formes active, passive et pronominale. 3. Dans *venait* quel est le radical ? — la terminaison ? 4. Indiquez le radical et la terminaison dans les verbes *peuplent, s'attendait, prit, s'incline.* 5. Rappelez: *a*) quel temps composé correspond à chaque temps simple; — *b*) quels sont les temps primitifs et leurs temps dérivés. 6. A propos du mot *bienveillance* énumérez quelques noms inusités au pluriel.

Devoir écrit. — 1. Faites deux phrases où les verbes suivants seront construits, d'après le sens, avec *avoir* et avec *être: reposer, entourer, voiler, prendre.* 2. Trouvez les diminutifs de *mordre, trotter, vivre, crier, chanter, mâcher, sauter.* 3. Trouvez cinq verbes indiquant les actions qui peuvent être accomplies par *un ange, un élève, un lion, le genou, la main, le cœur.* 4. Employez le verbe *faire* dans quatre phrases sous la forme active, passive, pronominale et impersonnelle. 5. Trouvez quelques expressions où les verbes suivants soient pris dans des acceptions différentes: *tirer, mettre, donner.* 6. Trouvez les homonymes des mots *ton, son, reine,* et donnez-en le sens.

7. Trouvez le sens des expressions *loger à la belle étoile, compter les étoiles, faire voir à quelqu'un les étoiles en plein midi, avoir le front dans les étoiles, être né sous une bonne étoile, il croit à son étoile.*

---

69. QUALITÉS DE LA BONNE MÉNAGÈRE.

(Suite du n° 54.)

Diction. A lire simplement, en soulignant les mots de valeur.

Prononciation. *Périod*iques (pé-ryod), n'aura pas (nor-à-pâ), qui sait (sé), dans le chaudron (danl chô), graisse (grès), dessous (de-sou ou *tsou*), repas (â), maison (mè), provision (prov-i-zyon), il y *aurait* (or-è), *res*sources (re); — *a* de *car:* part, pourra, retard, ne se fera pas (ne-sferà-pâ), grognera, s'en ira, les achats.

3. ACTIVITÉ. — RÉGULARITÉ. — PRÉVOYANCE.

1. La besogne de la ménagère est considérable et *réclame*, depuis le lever matinal jusqu'au coucher, une incessante activité.

2. A cette activité nous joindrons, comme qualités *indispensables*, la régularité et l'exactitude; faute de ces demi-vertus, bien des efforts risquent de demeurer stériles.

3. Si l'emploi du temps n'est pas réglé d'avance, prévoyant à la fois les occupations quotidiennes, les travaux périodiques et faisant la part de l'imprévu, toujours quelque *lacune* pourra se produire. Et qui sait si cette négligence n'aura pas, un jour ou l'autre, des conséquences inattendues ?

4. « Mme Bonbabil s'est attardée à causer avec la fruitière; elle entre en retard. Vite, vite, de l'eau, de la graisse, des légumes, de la viande dans le chaudron;

un grand feu dessous. Le ragoût ne se fera pas attendre, mais quel ragoût ! Le mari grognera, s'en ira mécontent, et voilà peut-être le début d'une brouille dans un ménage. »

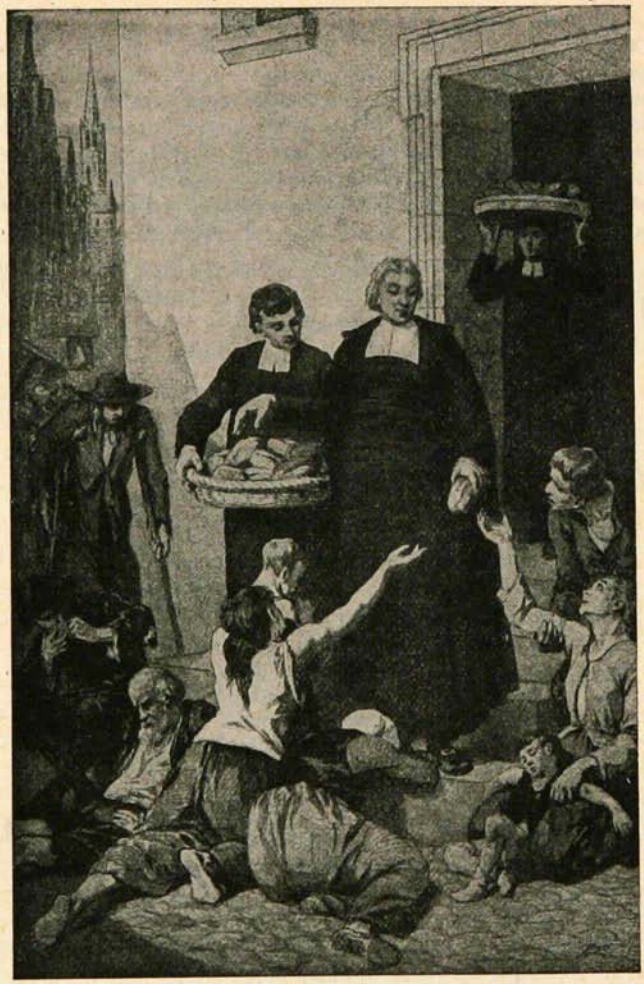
5. Au contraire de ce qui se passe dans ce triste intérieur, notre sérieuse ménagère aura à cœur de servir à heure fixe des repas préparés en temps *opportun*. Ménage et cuisine ne se nuisent pas l'un à l'autre dans une maison bien organisée. Bien des mets n'ont besoin, une fois mis en train, que d'une surveillance *intermittente*, ce qui permet au ménage quotidien de *s'effectuer* sans nuire à la préparation du repas. Régularité et prévoyance se tiennent de près. Si tout est réglé, c'est que tout est prévu; prévus les achats, les provisions et l'emploi des ressources du ménage.

Importante question sur laquelle il y aurait beaucoup à dire. Disons, dès à présent, que, si l'on s'arrange pour que, dans l'établissement du budget, le côté dépenses soit toujours un peu inférieur au côté recettes, on ne sera jamais *pris au dépourvu* en cas d'accident, de maladie ou de chômage. C'est ce qui s'appelle équilibrer son budget. (*L'École et la Vie.*)

1. Les mots et les expressions. — 1. **Réclame,** demande fortement (de *clamare*, *clamatum*, pousser des clameurs, des cris). 2. **Indispensable,** (de *pendere*, *pensum*, peser, penser, ici décharger, et *in* négatif); donc, dont on ne peut se décharger, nécessaire. 3. **Lacune,** (de *lacuna*, dérivé de *lacum*, lac et trou) espace vide, ce qui manque pour compléter une chose quelconque. 4. **Opportun,** (dérivé de *port* avec le préfixe *ob*, *op;* proprement qui conduit au port), favorable, qui arrive à propos. 5. **Surveillance intermittente,** (*inter*, entre; *mittere*, *missum*, mettre), qui met un arrêt entre les moments de la surveillance : discontinue. 6. **S'effectuer,** s'accomplir, produire son effet. 7. **Pris au dépourvu,** trouvé sans être pourvu, sans préparation, à l'improviste.

2. Les idées. — 1. Quelles qualités doivent s'ajouter à l'activité d'une ménagère ? 2. Quelles sont les trois choses que son emploi du temps doit prévoir. 3. La négligence d'une ménagère peut entraîner de funestes conséquences; quel exemple l'auteur en donne-t-il ? 4. Quelle est la conduite d'une bonne ménagère à l'égard des repas à servir ? 5. Citez deux adages énoncés par l'auteur dans le cinquième alinéa. 6. Que signifie équilibrer son budget ? 7. Quel avantage y a-t-il à dépenser un peu moins que ses recettes ?

3. Grammaire. — 1. Quelle est la fonction de *stérile* (2e alinéa) ? — de *réglé* (3e) ? — de *eau, graisse*, etc. (4e) ? 2. Quel est le sujet de *se nuisent* (5e) ? — de *se tiennent* (5e) ? 4. Analysez la première phrase du 4e alinéa.



Saint Jean-Baptiste de La Salle distribuant ses biens aux pauvres pendant une famine.

DEUXIÈME PARTIE

Huitième année.

---

70. PRINCIPES DE DICTION: 1° LA VOIX ET LE DIAPASON.

Voir 7e année, leçon 1.

---

71. SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.

Diction. Ton simple de la narration. Rechercher les mots de valeur et les souligner de la voix.

Prononciation. Reims (rinss), condamne (dâ), naissance (nè); **o** *ouvert* (coq) : solennellement (sol-a-nelman), populaire (pop), compromission, métropole (opp-ol), violence (vyol), sacerdotal, obéit, oraison, propose (prop-ô), sociale, prolonge, Providence, profonde, volonté, solide, patronage, pédagogie, programme, moderne, abolit, n'aura lieu (nor-a lyeû) ; **o** *fermé :* austère (ôs), inaugure (ôgu); **a** de *car :* voilà, délicat, l'art ; **a** de *grave :* les classes.

Jean-Baptiste de La Salle attire aujourd'hui tous les regards.

L'Église *illumina* son front d'une gloire qui dépasse toutes les ambitions humaines, en lui décernant les *suprêmes honneurs du culte.* Le 19 février 1888, Léon XIII le déclarait « Bienheureux »; le 24 mai 1900, il le mettait solennellement au rang des « Saints ».

Ses disciples, les Frères des Écoles chrétiennes, répandus dans toutes les parties du monde, animent de son esprit leurs milliers d'écoles populaires | et font connaître et bénir son nom par toutes les races humaines.

Dans un temps où les fortes vertus des premiers siècles semblent *énervées*, il y a de l'intérêt à les voir revivre, à peu de distance de notre génération, dans le plein jour de l'histoire moderne, *intègres*, puissantes, sans compromission et sans fadeur, rappelant les plus illustres exemples des anciens solitaires et des plus grands apôtres.

Jean-Baptiste de La Salle accomplit, en effet, avec simplicité, les sacrifices les plus coûteux à la nature et les plus rares parmi les chrétiens. Héritier d'une immense fortune, il s'en défait pour la donner aux pauvres; pourvu d'une riche *prébende* à la *métropole* de Reims, il se démet en faveur d'un humble prêtre: voilà comme il se joue des biens de ce monde.

D'un tempérament délicat, élevé dans les jouissances habituelles aux *gens de condition*, il *embrasse un régime austère* et commun, auquel il assujettit par violence sa nature en révolte; il meurtrit sa chair de *sanglantes disciplines*, et la dompte nuit et jour par les cilices et les chaînes de fer; son corps, traité comme une victime, est condamné à un martyre qui dure quarante années.

L'amour-propre est soumis à non moins de rigueur. Jean-Baptiste renonce à ses *droits d'aîné* pour entrer dans le clergé; chanoine d'une illustre métropole, il en sacrifie les honneurs pour vivre caché parmi de pauvres maîtres d'école. Là, il ne se prévaut ni de son nom, ni de sa naissance, ni de son caractère sacerdotal, mais il ne cherche qu'à tenir le dernier rang; dans la maison même qu'il gouverne, il se cache et il obéit.

Dans ses actes, rien qui sente la *pose*. En les accomplissant, le Saint ne fait que suivre les inspirations de sa conscience. Une foi profonde, toujours pure,

le guide vers l'idéal tracé par les conseils évangéliques; une piété vive et ardente, toujours saine, alimentée par de pieuses lectures et des oraisons prolongées, soutient son courage et renouvelle chaque jour ses forces.

Au reste, la fécondité extérieure n'a pas manqué à la vie de Jean-Baptiste de La Salle. Plus il prend soin de la contenir, plus elle déborde. Il ne commence rien par sa volonté propre; il n'agit que sous les inspirations de la Providence. Mais toutes ses œuvres, humbles à leurs débuts, sont des germes qui se développeront. Considérées dans leur épanouissement actuel, les institutions dues à son initiative révèlent, en lui, l'une des plus grandes forces sociales des derniers siècles.

Lorsqu'il ouvre, à Reims, une première école gratuite, il ne se propose que de recueillir et d'évangéliser les enfants pauvres qui vagabondent dans les rues. En fait, c'est l'école populaire, gratuite, offerte à tous, qui prend naissance dans cette première entreprise.

Pour tenir les classes, il réunit des jeunes gens dont il fait des maîtres; il leur apprend l'art d'enseigner, il leur fait puiser dans la piété le dévouement; il abandonne son hôtel pour vivre pauvrement au milieu d'eux: voilà un institut qui commence; l'Église y trouvera des religieux fervents et des apôtres zélés; le peuple, des amis sincères et des instituteurs dévoués; de nombreuses congrégations enseignantes se modèleront sur ce type nouveau de vie religieuse.

Les curés des villages veulent aussi des maîtres pour leurs écoles; s'il ne peut leur donner des Frères, il formera du moins, pour eux, des laïques instruits. Il ouvre alors des séminaires de maîtres de campagne, où des jeunes gens pieux viennent puiser les vertus et les méthodes qui font les bons éducateurs; il crée ainsi

des écoles normales dont le plein épanouissement n'aura lieu que deux siècles plus tard.

Sur la paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, on l'invite à recueillir, chaque dimanche, les apprentis désœuvrés. Il leur ouvre en effet ses écoles, leur fait enseigner l'arithmétique et le dessin, et leur donne une solide instruction religieuse. Il préluде, par là, à la création des patronages de jeunes ouvriers et à la fondation des classes d'adultes. C'est aussi l'*enseignement professionnel* qui débute.

A Rouen, les commerçants et les manufacturiers lui confient leurs enfants afin qu'il les prépare, en dehors des *études classiques*, aux carrières industrielles et commerciales. Il reçoit ces jeunes pensionnaires; il élabore, pour eux, un nouveau programme d'études, très pratique, supérieur au programme des petites écoles. C'est l'*enseignement moderne*, distinct de l'enseignement classique, qu'il crée de toutes pièces; les Frères le développeront avec succès, et l'État le leur empruntera.

[Il gouverne par le bon sens toutes ses écoles. De ce qui s'est fait jusqu'à lui, il ne retient que ce qui est raisonnable; il veut que de jeunes Français apprennent à lire dans leur langue;] dans ses classes remplies de nombreux élèves, il abolit l'enseignement individuel pour y substituer le *mode simultané*. Il inaugure de la sorte cette méthode féconde, qui a fini par s'implanter dans toutes nos écoles, si bien que c'est la pédagogie de Jean-Baptiste de La Salle qui régit l'instruction primaire.

Une vie dont l'influence sociale a été si profonde et si durable mérite d'être connue du public.

ABBÉ GUIBERT.

Mots et expressions. — **Illumina,** au sens propre ce mot signifie couvrir de lumière, éclairer; et ici, orner, entourer son front. — *Suprêmes honneurs du culte,* les honneurs de la canonisation, les plus grands que l'Église puisse décerner. — *Enervées* (*e* pour *ex,* qui veut dire *enlever*) dont on enlève le nerf: affaiblies, amollies. — *Intègres,* dans toute leur plénitude. — *Prébende,* revenu attaché à un titre ecclésiastique, particulièrement à celui de chanoine. — *Gens de condition,* désignait autrefois les gens qui avaient une noble origine. — *Embrasse un régime austère,* s'astreint à un genre de vie très dur. — *Métropole,* ville qui est le siège d'un archevêché; ville principale d'une province. — *Sanglantes disciplines,* frappe son corps avec des instruments de pénitence qui font couler le sang. — *Droits d'aîné,* avant la grande révolution française de 1789, les fils aînés de chaque famille avaient des droits que ne possédaient pas leurs frères.

Expliquez de même *pose, enseignement professionnel, études classiques, enseignement moderne, mode simultané.*

Devoir écrit. — 1. Analysez logiquement la partie du texte comprise entre crochets; indiquez la nature et la fonction de chaque proposition et analysez complètement la deuxième et la dernière. 2. Citez une dizaine de noms où chacune des lettres *b, c, d, f,* sera doublée, et quatre exceptions pour chaque cas. 3. Quand écrit-on *martyr* et *martyre ?* — *pose* et *pause ?* — *saine, scène, seine, cène ?* 4. Énumérez les idées que vous suggère le mot *école.* 5. Construisez deux phrases pour chacun des mots *enfant, œuvre, amour, personne;* ils seront employés au masculin dans l'une et au féminin dans l'autre. 6. Copiez les trois derniers alinéas de la leçon en les mettant au passé défini. 7. Expliquez les expressions *tenir école, renvoyer quelqu'un à l'école, faire l'école buissonnière, prendre le chemin de l'école, l'école du malheur, l'école du crime, être à bonne école, l'école du monde.*

72. L'ATALANTE.

Diction. Vers 1 à 15 et 18 à 20: simple récit. Vers 16 et 17: relevez la voix. Vers 21 à 25: de l'émotion. Dans le dialogue, l'amiral ennemi exprime de l'étonnement; Vauquelain parle sèchement d'abord, sur le ton de la révolte indignée ensuite (vers 35 à 39). Ton du récit pour finir.

Prononciation. Bataille (bà-tây), trois mâts (trwâ mâ), Grèce (è long), détresse (è court); **o** *ouvert:* aurore (or-or), vomissait (vomm), hoquet, agonie; — monsieur (me syeû). Gueule (*gheul*, non *yeul*), aiguillon (è-ghi-yon), vulgaire, guerre (*ghèr*, non *yèr*), je ne sais (sé).

(*Quelques semaines après la victoire de Sainte-Foy, le chevalier de Lévis fut obligé de lever le siège de Québec. Il ordonna aux bâtiments porteurs de vivres, ainsi qu'aux deux frégates qui les accompagnaient, de remonter le fleuve. Bientôt poursuivis par la flotte anglaise, les vaisseaux s'échouèrent sur la rive pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi. Seule, la frégate* Atalante *affronta le combat.*)

On* touchait à la* fin de la lutte* sans trève.
Épave fulgurante échouée à la grève,
L'Atalante, enfermée en un* cercle de feu*,
Luttait depuis l'aurore* à la grâce de Dieu.
Trois gros vaisseaux anglais la* foudroyaient; et*]seule,
Contre cent vingt* canons chargés jusqu'à* la gueule
Et vomissant sur elle une averse de fer,
L'*Atalante* échouée affrontait cet* enfer.
Vauquelain, un héros qu'eût envié la Grèce,
Défendant jusqu'au bout* la corvette en détresse,
Au seul mât que n'eut point rasé le tourbillon,
Dans la tempête avait cloué son pavillon.
Sur le vaisseau mourant rien qui ne soit atteint.
De ses seize canons le dernier s'est éteint,
En jetant je ne sais quel hoquet d'agonie.
— Commandant, dit quelqu'un, la bataille est finie;

La sainte-barbe est vide, et je suis seul debout ! —
Et l'artilleur blessé s'affaissa tout à coup,
Laissant Vauquelain seul sur l'épave croulante
Qui, le matin encor, se nommait l'*Atalante*.
L'incendie attaquait le vaisseau par l'avant.
Alors, du grand *désastre* unique *survivant*,
Au pied du tronçon noir où la bannière blanche
Claquait encore | au vent de la sombre avalanche,
Le vaincu du destin se coucha pour pleurer.
Quelques instants plus tard, quand, pour s'en em-
[parer,
L'amiral ennemi, du pont de sa chaloupe,
De l'*Atalante* en feu se hissa sur la poupe:
— Capitaine, dit-il, compliments superflus !
Que font donc vos marins que vous ne tirez plus ?
— Point de poudre, monsieur ! S'il m'en restait
[une once,
Mes pistolets seraient chargés... de la réponse !
— Alors, pourquoi ne pas amener pavillon ?
A ces mots Vauquelain bondit sous l'aiguillon:
— Amener pavillon ! cria-t-il; par la foudre,
Amiral, vous avez du plomb et de la poudre,
Vous, n'est-ce pas ? Eh bien ! tuez-moi sans merci;
Car, avant d'amener le drapeau que voici,
Je subirai cent fois la mort la plus vulgaire !...
Le prisonnier eut tous les honneurs de la guerre.
Non seulement il fut remis en liberté,
Mais même on ordonna qu'un vaisseau fût frété,
Qui devait, noble hommage à sa haute vaillance,
Le conduire à son choix, dans un des ports de France.

LOUIS FRÉCHETTE. — (*Légende d'un Peuple.*)

Vocabulaire. — 1. *Épave* vient du latin *expavidus*, effrayé, qui s'enfuit; se disait des choses égarées, particulièrement

des animaux; se dit aujourd'hui de toutes choses égarées, et plus spécialement des objets abandonnés, flottants sur la mer, échoués sur le rivage ou coulés à fond. 2. *Fulgurant*, du latin *fulgur*, éclair, foudre; qui lance de nombreux éclairs; en tirant du canon il sort de la gueule un jet de flamme qui ressemble à un éclair; — foudroyer, foudroiement, fulgural, sont des mots de la même famille. 3. *Désastre*, du latin *astrum*, astre, et du préfixe *de*. Autrefois, quand un enfant naissait, les astrologues regardaient sous quel astre il était venu au monde. Si le malheur le poursuivait, c'est que son étoile était mauvaise. On disait, que c'était un *désastre*, mot à mot *un mauvais astre*. Ce mot a pris par l'usage un sens excessif qui le fait synonyme de catastrophe, de calamité. 4. *Survivant*, du latin *supervivere: super*, sur; *vivere*, vivre, exister; qui demeure en vie après la mort d'un autre. Ce préfixe *sur* indique l'élévation, la supériorité; donnez, avec leur signification, une dizaine de mots commençant par ce préfixe. 5. Trouvez: *a*) le contraire de *fin*, *défendre*, *éteindre*, etc.; — *b*) les divers sens des verbes *charger*, *jeter*, *attaquer*.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des mots suivants des dix premiers vers: *on*, *la*, *lutte*, *un*, *aurore*, *la*, *et*, *cent vingt*, *jusqu'à*, *feu*, *cet*, *bout*. 2. Trouvez les adjectifs qualificatifs de la poésie et donnez, lorsqu'il y a lieu, les noms, verbes et adverbes correspondants. 3. Donnez une dizaine de noms terminés par *ace* et *asse*, *ice* et *isse*, *tion* et *sion*. 4. Mettez au pluriel les trois noms composés que vous formerez avec chacun des mots *saint*, *grand*, *garde*, *porte*, *casse*, *cure*, *après*. 5. Construisez deux phrases avec chacun des verbes *toucher*, *défendre*, *atteindre*, *tirer*, où ils seront employés dans l'une comme transitifs directs et dans l'autre comme transitifs indirects. 6. Expliquez les proverbes: *Qui ne vit que pour soi n'est pas digne de vivre; qui s'aime trop n'a pas d'amis*. 7. Employez les mots *feu*, *jeter*, *tirer* dans huit expressions ayant un sens différent.

73. Prononciation : LES SONS DE L'A, LES CONSONNES B, M, P.

I. *Le son* **a** : revoir la théorie de la 7e année, leçon 4.

II. *Les trois bi-labiales* **b, p, m.**

L'obstacle au passage du courant d'air qui monte des poumons est formé par la lèvre supérieure appliquée sur l'inférieure.

Pour bien articuler ces trois consonnes, il faut:

1. Que les deux lèvres se touchent;

2. Qu'elles se séparent brusquement.

Pour **b,** il y a *simple rapprochement* des lèvres; pour **m,** il faut une *légère pression* des lèvres; pour **p,** il y a une *forte pression* ou *pincement* des lèvres.

Répétez : Au moment même où la tempête remplit la montagne de ses clameurs, combien mélodieusement tu murmures, brise des mers du midi ! — Paf ! la pipe de plâtre de papa se brise sur les pavés.

---

74. LE DEVOIR DE L'HEURE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Soignez l'articulation: voyelles et consonnes. Lisez d'un ton convaincu.

Prononciation. A *fermé* de *grave :* ne cherchons *pas,* qui marque le *pas ;* réclame (âm), passé ; **a** *ouvert :* part, l'art; **o** *ouvert :* minorité (nor), victorieuse (tor-yeûz), profond, économique, politique, logique totale, moment, n'aurions (nor), de tr*op,* nous..., on ne saurait trop... (n'sor-è-trô) ; — paysan (pè-i), *fai*sait (fe), perpétuons (*tuons* en une syllabe)..

Cela (l'exemple de l'Allemagne et des États-Unis) illumine le devoir de l'heure. Ne cherchons pas — de

crainte de trop nous en convaincre — si nous appartenons à une race supérieure: prouvons-le. Un peuple qui *marque le pas* est déjà atteint dans sa force; mais une minorité qui *s'enlise* dans la satisfaction de soi-même, qui vit des gloires du passé sans y rien ajouter et qui en fait ainsi une pesée plutôt qu'un stimulant, qui ne lutte pas par un incessant progrès mis au service de ses aspirations, est menacée par la mort. Car le nombre est loin d'être tout. Lorsqu'il est moindre, il incite à l'union des forces, qui fait des petits peuples des merveilles de résistance. Le moment est venu, le moment est passé, d'acquérir dans tous les domaines, et sans forcer notre talent, la puissance intellectuelle, la *culture* qui est le privilège des *races latines*, pour que nous soyons en mesure d'exercer sur les destinées de la nation, dont nous sommes une part appréciable, une influence justifiée par nos qualités et doublement victorieuse.

C'est le sens profond, l'enseignement continu de notre histoire, inspiratrice d'énergie. A chaque génération son rôle et sa peine. *Il s'est agi*, pour nos pères, de réparer la défaite. Ils se sont *piétés* dans le souvenir. Vivre et se développer fut le premier souci. C'était, en constituant le nombre, établir un fait. Cette première victoire, nous la perpétuons par notre existence même, par notre *vitalité*. Plus tard il fallut conquérir des droits, les conquérir et les défendre. Nos paysans se sont mis à l'école de la politique. Ils y ont réussi. Ils ont étudié cette constitution anglaise dont le vainqueur faisait un imprudent éloge. Leur esprit logique a réclamé l'application totale du principe une fois posé. *Normands tenaces*, ils ont imposé à l'Angleterre l'unité de sa propre doctrine. Ces droits acquis, nous continuons de les exercer; et c'est en les

exerçant que nous les sauvegardons. Certes, nous aurons, *de ce chef*, encore à combattre ! Les préjugés ont la vie dure, a-t-on dit; quand le temps ne les détruit pas, il les embaume. C'est peut-être mieux. L'attaque nourrit la volonté que la sécurité endort. Aujourd'hui, les temps sont changés. Un élément nouveau, la richesse, est apparu. Au double devoir que nous a légué le passé, s'ajoute celui d'être de notre époque en manifestant, sur un terrain nouveau, notre activité renouvelée par l'école. Pour plusieurs, on ne saurait trop le répéter, la question nationale est une question économique. Non pas que la fortune soit le bien suprême. Elle n'est qu'un moyen, mais combien fort. Nous ne pouvons pas négliger d'y recourir. La *conquête économique* doit être pour nous la réalité de demain. Elle nous donnera plus qu'à d'autres; car, possédant l'aisance, notre nature nous inclinera à cultiver la pensée, à rechercher l'expression, à répandre l'art.

C'est l'instruction qui nous assurera cette conquête. Pour le moment, il semble que notre effort doive tendre à créer ce *faisceau de compétences :* une élite, à qui nous confierons de répandre, par l'exemple et par la parole, les idées sur lesquelles nous nous serons accordés, les idées nécessaires, qui prendront ainsi la valeur de vérités banales, *ferments de l'action* du plus grand nombre.

ÉDOUARD MONTPETIT.

Pour une doctrine (Librairie d'Action canadienne-française, édit.)

1. Les mots et les expressions. — 1. **Marquer le pas,** c'est frapper le sol en cadence, de chaque pied alternativement, sans avancer; donc rester stationnaire. 2. **S'enliser,** (vient de *en* et *lise*, sable mouvant), s'enfoncer dans les sables mouvants; se laisser engloutir faute d'action. 3. **Culture,** (*colere*,

cultum, cultiver), soins que l'on prend pour développer, pour perfectionner. 4. **Races latines,** celles dont la langue vient du latin: les Français, les Italiens, les Espagnols, etc. 5. **Il s'est agi,** il était question, ils devaient. 6. **Ils se sont piétés,** ils se sont raidis, ils ont tenu ferme sur leurs *pieds*. 7. **Vitalité,** (de *vita*, vie), énergie, grande force déployée en ce qui est nécessaire à la conservation. 8. **Normands tenaces,** bon nombre de nos ancêtres sont des descendants des Normands, peuple qu'on dit fortement attaché à ses opinions. 9. **De ce chef,** sur ce point capital. 10. **Conquête économique,** acquisition des biens matériels par une bonne administration. 11. **Faisceau de compétences,** groupe d'hommes ayant de la compétence, c'est-à-dire des aptitudes spéciales pour bien juger des choses. (Faisceau, de *fascis*, réunion de choses liées ensemble.) 12. **Ferments de l'action,** ce qui produit l'action. On appelle *ferment* ce qui fait naître et entretient la fermentation, comme la levure dans le pain, la bière, etc.

2. Localisation du morceau. — Ce morceau, tiré de *Pour une doctrine*, est un fragment d'un chapitre intitulé: *L'élite par l'école*. L'auteur vient de prouver que, parmi les raisons de l'expansion industrielle de l'Allemagne, « il est surtout une raison qui conditionne toutes les autres: c'est l'instruction. » « Aujourd'hui, ajoute-t-il, tout s'apprend: le succès est à ce prix. »

3. Le plan.

Le devoir de l'heure.

1. *La thèse:* le devoir de l'heure, c'est d'acquérir dans tous les domaines la puissance intellectuelle, la culture. En effet:

a) Le danger, c'est d'être une minorité satisfaite, de marquer le pas, en vivant du passé;

b) C'est la culture qui nous permettra d'exercer une influence sur les destinées de la nation.

2. *Les leçons de l'histoire:* nos pères ont rempli leur rôle, qui fut double:

a) Leur premier devoir fut de vivre et de se développer, en constituant le nombre.

Cette victoire nous la perpétuons par notre existence même.

b) Leur second devoir fut la conquête et la défense de leurs droits.

Ils l'ont accompli en réclamant de l'Angleterre l'application totale de la constitution anglaise.

Nous sauvegardons ces droits en les exerçant.

3. *Le devoir de la génération actuelle:* la conquête économique.

a) Les temps sont changés; la richesse est apparue;

b) Nous ne pouvons la négliger: la question nationale est devenue une question économique;

c) Or c'est l'instruction, l'école, qui nous assurera cette conquête.

4. *Conclusion:* Le devoir de l'heure, c'est de tendre tous nos efforts pour créer, par l'école, un faisceau de compétences, une élite qui répandra nos idées.

Famille de mots. — LUMIÈRE (latin *lux, lucis; lumen, luminis*). *Lucis* a fourni: lucide, lucidement, lucidité; élucider (éclairer); translucide (*trans*, au delà, à travers); lucifer (porte-lumière); lucarne; lucifuge (qui fuit la lumière); luciole (mouche luisante); Luc, Lucien, Lucienne, Lucie. — De *lumen, luminis*, on a fait: lumineux, lumineusement, luminaire, luminosité; lumignon; allumer (*ad*, à, auprès; enflammer), allumage, allumeur, allumette, allumettier, allumoir; rallumer; illuminer (*in*, dans), illumination; enluminer (orner de couleurs brillantes), enluminеur, enluminure.

4. L'auteur. — MONTPETIT (Édouard). Avocat, membre de la Société royale du Canada et de l'Académie royale de Belgique; diplômé des Sciences sociales de Paris, directeur de l'école des Sciences sociales de Montréal, secrétaire général de l'université de Montréal, où il est professeur de finances publiques, politiques et domestiques. Orateur, écrivain élégant autant que savant, M. Montpetit s'est employé par la parole et par la plume à poser dans notre province la question économique sur des bases scientifiques. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages précieux: *Au Service de la tradition française, Les survivances françaises au Canada, Pour une doctrine, Le front sur la vitre, Sous le signe de l'or, Les cordons de la bourse.*

75. NOS HÉROÏNES CANADIENNES.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Ce morceau est extrait d'un discours: y mettre un peu de solennité.

Dans la longue phrase du début (quinze lignes), donner le même ton au commencement des trois déterminatives : *dont les unes...*, *dont les autres...*, et *dont les dernières...*

Un sentiment d'admiration dans la phrase exclamative: *Ah ! cette foule...* et dans: *Femmes étonnantes.*

Prononciation. *Pre*mières (pre), acclamer (âmé); **o** ouvert : profond (prof), éclore (clor), héroïnes, anonymes ; — exquise (eks-kiz'), sainteté (sint'-té), presque à (pres-kà), sont venues (son-vnu), foyers (fwà-yé), on ne saurait (n'sor-è).

Je m'en voudrais de ne pas *signaler* le groupe des premières femmes venues de France, **dont les unes,** comme Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys, ont fait *s'épanouir* sur les rives jusque-là païennes du Saint-Laurent la fleur *exquise* de la sainteté, et le jour où l'Église, répondant à nos vœux les plus ardents, les *placera sur nos autels*, vous pourrez en toute justice, frères de France, acclamer avec nous deux des *gloires* les plus pures de votre pays; **dont les autres,** une Jeanne Mance et ses trois *Hospitalières* de l'*Hôtel-Dieu* de la Flèche ont été par leur *clairvoyance*, leur *décision* et leur *ténacité* presque à l'égal de Maisonneuve, les fondatrices de la colonie française de Ville-Marie; et **dont les dernières,** *recrutées* avec le plus grand soin, sont venues, dès 1653, *fonder les premiers foyers* canadiens. Ah ! cette foule anonyme de nos premières mères, qui partage les dangers et les labeurs de la vie du *défricheur*, qu'elle est magnifique de *courage* et d'*endurance !* C'est elle qui fut la grande *créatrice de la nation canadienne.* Nous lui devons une race qui depuis deux cent cinquante

ans est restée la même dans ses *caractères essentiels*, et à qui elle a légué comme le meilleur *héritage* et la meilleure arme de défense une *vitalité merveilleuse*. Femmes étonnantes en vérité, à quelque poste que la Providence les ait placées, et dont on ne saurait mieux fixer le rôle qu'en leur appliquant le mot charmant et profond que l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, disait des femmes qui ont formé l'âme de la France: « Chez nous la vierge, l'épouse et la mère ont *fait éclore l'âme de la patrie* au souffle de leur piété. »

MGR GEORGES GAUTHIER.

1. Plan.

Idée générale. — *Apostolat des premières femmes venues de France.*

I. *Les premières femmes venues de France.*

1. Les fondatrices des congrégations enseignantes en Canada: Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys.
   - *a*) Fleur exquise de leur sainteté;
   - *b*) Vœux ardents pour leur canonisation;
   - *c*) Acclamations de la France unies à celles du Canada.
2. Les auxiliaires dans la fondation de Ville-Marie: Jeanne Mance et les Hospitalières de Saint-Joseph.
   - *a*) Leur clairvoyance;
   - *b*) Leur décision;
   - *c*) Leur ténacité.
3. Les fondatrices des familles canadiennes: la foule anonyme de nos premières mères canadiennes.
   - *a*) Elles partagent les dangers et les labeurs des défricheurs;
   - *b*) Elles sont magnifiques de courage et d'endurance;
   - *c*) Elles sont les grandes créatrices de la nation canadienne.

II. *Le rôle joué par les premières femmes venues de France.*

1. Elles ont laissé une race qui est restée la même dans ses caractères essentiels;
2. Elles ont légué à cette race une vitalité merveilleuse;
3. Elles ont été des femmes étonnantes entre les mains de la Providence;
4. Elles méritent qu'on leur applique les paroles de Pierre le Vénérable.

2. Commentaire. — Ce fragment est extrait d'un discours de S. Ex. Mgr Gauthier à Lourdes, à l'occasion du 25e Congrès eucharistique, en 1919.

Il appartient au genre oratoire. Le style est périodique. La phrase est longue; mais les idées y sont si bien enchaînées qu'elle est d'une clarté parfaite.

Le style est sobre, bien qu'émaillé de figures de style. Il est varié par les tournures diverses et les différentes formes données aux verbes. Il est énergique; l'auteur s'écrie en parlant de la foule anonyme de nos premières mères: « Elle partage les dangers et les labeurs de la vie du défricheur — elle est magnifique de courage et d'endurance — elle est la grande créatrice de la nation canadienne — elle lui a légué comme le meilleur héritage et la meilleure arme de défense une vitalité merveilleuse. » Enfin le style est clair, la phrase étant adroitement coupée et les propositions bien enchaînées.

3. Les mots et les expressions. — 1. **Signaler,** attirer l'attention sur quelque chose. 2. **S'épanouir,** faire ouvrir (en parlant de la fleur), employé ici au figuré. 3. **Exquise,** qui produit sur les sens une impression délicate. 4. **Placer sur les autels,** béatifier et canoniser. 5. **Gloire,** célébrité grande et honorable, honneur que méritent les vertus. 6. **Sœurs hospitalières,** religieuses qui prennent soin des malades, des infirmes dans les *hôpitaux*. 7. **Hôtel-Dieu,** nom du principal hôpital dans plusieurs villes. 8. **Clairvoyance** (de clair et voyant), sagacité et pénétration qui fait *voir clair* dans le fond des choses. 9. **Décision,** résolution énergique, fermeté en prenant un parti. 10. **Ténacité** (qui *tient*), attachement invariable à une idée, à un projet. 11. **Recruter,** attirer dans une association, dans un parti, dans une contrée.

12. **Fonder un foyer,** commencer l'établissement d'une demeure, d'une famille. 13. **Défricheur,** celui qui rend une terre propre à la culture (de *dé* et *friche*, état d'une terre non cultivée). 14. **Courage** (de *cor*, cœur), fermeté de *cœur*, qui fait braver les dangers ou supporter les revers, les douleurs. 15. **Endurance,** aptitude à résister aux fatigues (à *durer*). 16. **Créatrice de la nation canadienne,** qui a contribué en bonne partie à faire de la nation canadienne ce qu'elle est. 17. **Caractères essentiels,** ce qui appartient nécessairement à une chose. 18. **Héritage,** ce qu'on a hérité, que l'on tient de ses parents, des générations précédentes. 19. **Vitalité merveilleuse** (de *vita*, vie), persistance étonnante dans la vie, durée étonnante. 20. **Faire éclore l'âme de la patrie,** donner naissance à la partie vitale de la patrie (à ce qui est nécessaire à sa conservation).

4. La grammaire. — 1. Analysez logiquement la phrase et grammaticalement les mots soulignés. « Nous *lui* devons une race *qui* depuis deux cent cinquante *ans* est restée la *même* dans ses *caractères* essentiels (4e phrase).» 2. Quels sont le sujet et les compléments de *m'en voudrais* (1re ligne) ? 3. Donnez des mots de la même famille que *fleur*. 4. Pourquoi *signaler* est-il à l'infinitif ? 5. Analysez *les unes* (2e ligne).

5. L'auteur. — GAUTHIER (Mgr Georges). Après son ordination, en 1894, il alla à Rome continuer ses études théologiques et obtint le titre de docteur en droit canon. Il fut curé de la cathédrale de Montréal, auxiliaire de Mgr Bruchési, puis administrateur avec droit de future succession au siège archiépiscopal de Montréal. Il est un de nos plus brillants orateurs sacrés.

76. LA DIGESTION.

Diction. A lire sur le ton simple; articuler nettement les bi-labiales **b, m, p.**

Prononciation. Diaph*ragme* (agh-me), ap*pen*dice (pin), *sé*crètent (dire *sé*), *oeso*phage (ézo), au-dessous (ôtsou ou ô-de-sou), annexées (an-neksé, prolonger le 1er *n*), digestion (gès-tyon), question (tyon), pancréas (âss), les os (ô), appendice et appendicite (pin). — Une foule d'**o** *ouverts* dans cette

leçon: estomac, molaire, il y aurait (or-è), on ne saurait (sor-è), oreilles, intolérable, parotide (rott), volumineux, élaborer (bor), albuminoïde, cobaye (cob-ail), azote, carbone, hydrogène, progresser, abdomen (dom-èn), trop de (trodd) ; — o *fermé:* émotion (mô), précaution (cô).

La *digestion* est la transformation des aliments en substances liquides capables d'être absorbées par les différentes parties de notre corps. Trois choses y sont à considérer: l'*appareil digestif*, les *aliments* et les *phénomènes de la digestion.*

L'*appareil digestif* se compose du canal digestif et des organes annexes tels que les dents et les glandes digestives. Le canal comprend: 1° la *bouche* qui renferme les dents et la langue; 2° le *pharynx* ou arrière-bouche communiquant avec le nez, les oreilles, les poumons et l'estomac; 3° l'*œsophage*, tube intermédiaire entre la bouche et l'estomac; 4° l'*estomac*, un des

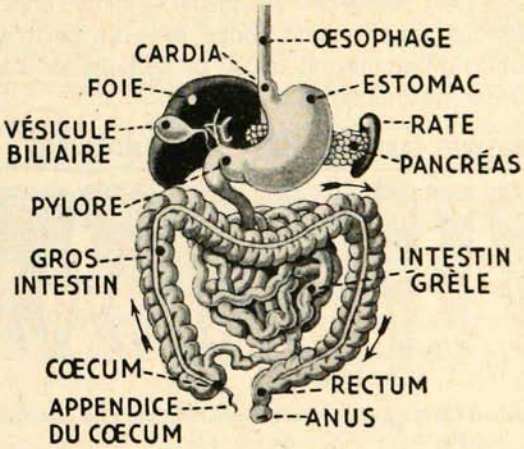
---

Aperçu général de l'homme.

Les êtres vivants, animaux ou végétaux, naissent, grandissent et meurent. Leurs corps sont le siège de changements incessants, et les savants affirment qu'en quelques années, certains disent même quelques mois, les cellules du nôtre sont complètement remplacées par de nouvelles. Placez un lapin sur l'un des plateaux d'une balance et faites l'équilibre sur l'autre avec des poids. Après quelques instants, celui qui porte l'animal se soulève; il y a donc eu perte de poids. Une partie de la substance de l'être vivant a disparu et c'est pour compenser cette perte qu'il est obligé d'emprunter au milieu extérieur des aliments pour se les incorporer. Ainsi, il y a en nous deux mouvements contraires: par l'un, nous nous incorporons les aliments que nous prenons: c'est l'*assimilation;* par l'autre, nous rejetons les substances devenues inutiles; c'est la *désassimilation.*

Si l'assimilation est plus grande que la désassimilation, nous croissons: c'est le cas de la jeunesse; si les deux sont égales, on reste stationnaire: c'est l'état adulte; enfin, si la désassimilation l'emporte, c'est la vieillesse, suivie de la mort.

organes essentiels de la digestion, grosse poche membraneuse, en forme de cornemuse placée presque verti-



Appareil digestif de l'homme.

calement au-dessous du diaphragme; 5° enfin, l'*intestin grêle*, d'autant plus long que la nourriture est plus

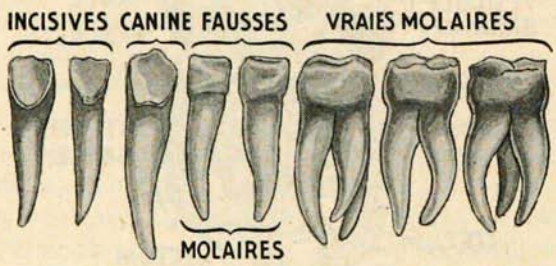
---

Notre corps, siège de tous ces phénomènes, présente trois régions bien distinctes: la *tête*, le *tronc* et les *membres*. La tête comprend le crâne qui contient le cerveau et le cervelet, puis la face avec les principaux organes des sens. Le tronc est creusé d'une cavité qui renferme les principaux organes intérieurs. Cette cavité est divisée en deux parties par une cloison musculaire appelée diaphragme: la supérieure ou poitrine contient le cœur et les poumons; dans l'inférieure ou ventre (ou abdomen) se trouvent l'estomac, le foie, l'intestin, etc. Les deux paires de membres supérieurs et inférieurs se rattachent au tronc.

Pour assurer sa conservation, l'homme emprunte à l'extérieur les aliments ou éléments qui lui sont nécessaires; c'est ce qu'il fait par la digestion, dont nous parlons dans cette leçon; par la circulation et la respiration, questions qui seront traitées successivement: lecture 83 et 91.

D'après E. CAUSTIER.

végétale: trois à quatre fois la longueur du corps chez les carnivores, trente fois chez les herbivores; celui de l'homme peut dépasser 30 pieds. Vient ensuite le gros intestin, relativement court, avec un petit appendice dont l'inflammation cause la maladie de l'appendicite assez commune de nos jours.



Dents de la moitié de la mâchoire inférieure de l'homme.

Les *dents* sont de petits organes analogues aux os, mais qui en diffèrent par leur structure, leur mode de développement et leur rôle. Fortement implantées par leurs racines dans les mâchoires, les trente-deux dents de l'homme adoptent trois formes: les huit incisives en avant sont aplaties, tranchantes, et servent à couper les aliments; très développées chez les rongeurs: lapins, souris,... elles s'usent et repoussent sans cesse; puis viennent quatre canines dont le rôle est de déchirer la chair, et enfin les vingt molaires destinées à broyer les aliments. A deux ans et demi l'enfant possède ordinairement vingt dents; c'est la dentition de lait, faisant place, vers l'âge de sept ans, à la dentition définitive. Que de conseils il y aurait à donner sur l'importance de conserver ses dents saines, sur les moyens à employer pour atteindre ce but, sur les imprudences à éviter, si fréquentes chez les enfants, comme de tordre ou de casser

des corps durs avec les dents, de manger trop de bonbons. de fumer, etc. On ne saurait prendre trop de précautions pour conserver de bonnes dents ; la principale est de les maintenir dans une grande propreté pour éviter la carie, funeste cause de douleurs intolérables parfois.

Diverses *glandes* sont annexées à l'appareil digestif. Elles sécrètent les liquides destinés à rendre absorbables les aliments ingérés. Les plus importantes sont les trois paires de glandes salivaires situées à proximité de la bouche, et dont l'une, les parotides, est placée au-dessous des oreilles; leur inflammation constitue la maladie contagieuse des oreillons. Près de l'estomac se trouvent le pancréas, et la plus volumineuse de toutes les glandes, le foie, pesant jusqu'à 4 livres ; son rôle est de produire la bile et de régulariser la quantité de sucre qui doit circuler dans le sang pour être distribué aux différentes parties du corps. L'estomac lui-même est tapissé intérieurement d'environ cinq millions de petites glandes donnant le suc gastrique, et les intestins le sont d'une infinité d'autres glandes minuscules produisant le suc intestinal.

L'étude de l'appareil digestif conduit à celle des *aliments* qu'il est chargé d'élaborer.

Ceux-ci sont des substances qui, introduites dans le canal digestif, contribuent à entretenir la vie. La nécessité d'en prendre se traduit par des besoins tels que la faim et la soif, qui se produisent à intervalles réguliers et sont comme des cris d'alarme de notre organisme appauvri. Non satisfaits, ces besoins engendrent à la longue des souffrances terribles. Quel supplice que celui de mourir de faim ! L'homme ne peut résister guère plus de vingt jours à un jeûne absolu; les animaux un peu plus ou un peu moins: un cobaye pas plus de

six jours; un crapaud reste enfermé plusieurs années dans un bloc de plâtre.

L'aliment le plus utile serait évidemment celui dont la composition se rapprocherait le plus de celle de notre corps. Or, celui-ci se compose d'eau pour les deux tiers, de différents sels minéraux, de sucre ou de féculents, de graisses, de matières albuminoïdes comme le blanc d'œuf; ces dernières substances sont formées surtout d'azote, de carbone, d'hydrogène et d'oxygène. L'aliment complet devrait donc (*don*) contenir tout cela. Comme il n'y en a aucun dans ce cas, la nécessité s'impose de les mélanger pour que leur ensemble fournisse à notre corps ce dont il a besoin. Le lait, l'œuf, le pain, sont les plus complets et ils suffisent à l'entretien de la vie.

Enfin, il y a les phénomènes qui accompagnent la digestion. La mastication d'abord; elle broie les aliments et permet à la salive de les imprégner suffisamment. Cette opération très importante est souvent insuffisante chez les enfants qui ont le grand tort de manger trop vite. Incomplète, elle impose à l'estomac un surcroît de besogne qui ne tarde pas à le fatiguer. Vient ensuite la déglutition: les aliments descendent dans l'œsophage pour arriver dans l'estomac qui, par ses mouvements, les mélange et permet au suc gastrique de mieux les pénétrer. Une fois ce résultat atteint, ils passent et progressent dans l'intestin grêle, où de nouveaux sucs achèvent leur transformation en liquides assimilables. Des cellules spéciales puisent alors les parties absorbables utiles, qu'elles transmettent au sang par des vaisseaux particuliers. Les parties inutilisables continuent leur chemin vers le gros intestin pour être rejetées au dehors.

Quelques mots pour résumer l'hygiène de la digestion. Pendant qu'elle s'opère, on doit éviter les travaux intellectuels, les émotions vives et soudaines, les bains chauds ou froids, qui provoqueraient des congestions mortelles, etc.

La régularité des repas présente de grands avantages pour qu'une digestion n'anticipe pas sur une autre; un intervalle de trois à quatre heures s'impose. Tous les aliments ne sont pas également digestibles; ceux qui le sont moins doivent être pris en petite quantité. Tempérance et simplicité sont deux vertus qui, bien pratiquées, dispenseraient de nombreuses visites médicales, et les lois ecclésiastiques qui imposent le jeûne et l'abstinence ont une utilité hygiénique incontestable, affirment les médecins les plus autorisés.

Questions. — 1. Qu'est-ce que la digestion ? 2. Indiquez les différentes parties de l'appareil digestif. 3. Dites ce que vous savez sur les dents et sur les moyens à prendre pour les conserver. 4. Parlez des diverses glandes annexées à l'appareil digestif. 5. Donnez quelques détails sur les aliments, la nécessité d'en prendre, leur but et les éléments qui composent les plus utiles. 6. Développez ce qui se rapporte à quelques phénomènes qui concernent la digestion. 7. Dites quelques mots sur l'hygiène de la digestion.

---

77. PRISE DE JÉRUSALEM PAR TITUS.

Diction. A lire avec émotion et simplicité. Le débit sera tranquille et grave, surtout pour peindre les scènes d'horreur du 2e alinéa : famine, crucifiements, éventrements. Dans l'avant-dernier alinéa, des exclamations à rendre avec la tristesse qui convient.

Prononciation. Empereur (preur), *re*ssemblait (re), trois (trwâ); les **o** *ouverts* (coq): auraient (or), immolait (im-mol-è: prolonger le 1er *m*), dévora (vor), protégeaient,

Antonia (tonn), résolu, victorieux (tor-yeu), monument (monn), Nabuchodonosor (*trois* o *ouverts*); — avait paru l'annonce (parula *et non* parul-la).

Jérusalem allait enfin subir le châtiment de son déicide. Vespasien, ayant été nommé empereur de Rome par son armée, chargea Titus, son fils*, de continuer la guerre contre les Juifs et de mettre* le siège devant cette ville, où* une multitude* immense était rassemblée, attirée par la fête de *Pâque** ou chassée des *villes en ruines*. Trois factions s'y déchiraient et ne se réunissaient que contre l'ennemi qui se trouvait à leur porte; elles détruisirent par le feu, des *magasins de blé* qui auraient pu suffire pendant plusieurs années à la nourriture de tout le peuple; le pillage, le viol, le meurtre n'étaient qu'un jeu. Le sang coulait à flots jusque dans le temple; on immolait les prêtres sacrificateurs avec leurs victimes.

Jérusalem ressemblait alors à un enfer. A la guerre déjà si affreuse, vint s'ajouter la peste, puis une famine horrible. Entre parents même, il n'y avait plus de compassion: la femme arrachait le pain de la bouche de son mari, le fils à son père; une mère dévora son propre enfant. Le désespoir poussa plusieurs Juifs à quitter la ville pour se jeter en frénétiques sur les Romains. Titus ordonna de mettre en croix tous ceux qu'on prendrait. On en supplicia ainsi cinq cents par jour, quelquefois plus. Bientôt le nombre des crucifiés fut si considérable qu'il n'y avait plus de place pour les croix ni de bois pour les faire. D'autres fuyaient pour se mettre en sûreté; l'un d'eux ayant été vu fouiller dans ses excréments pour y trouver l'or qu'il avait avalé afin de le soustraire aux recherches, les soldats alliés des Romains commencèrent à éventrer tous ceux

qui tombaient entre leurs mains, et firent subir ce sort à deux *mille* dans une seule nuit.

Malgré les efforts incroyables des assiégés, Titus s'était emparé des deux premières enceintes qui protégeaient la ville. Avant de détruire la dernière, il s'attendrit sur le sort des Juifs et leur envoya l'historien Josèphe pour les engager à se rendre et à sauver ainsi leur peuple, leur temple, leur culte, leur capitale et leurs lois. On ne lui répondit que par des cris de fureur et par des menaces.

Après de nouveaux et terribles combats, le général romain avait emporté la troisième enceinte, puis la ville et la citadelle Antonia, qui avoisinait le temple. Dans le dessein de conserver ce superbe monument, il essaya, et par Josèphe et par lui-même, de porter les Juifs qui s'y étaient fortifiés à se rendre, mais inutilement. Alors, il s'empara de la première enceinte qui le protégeait et accomplit l'impossible pour empêcher sa destruction; mais Dieu en avait résolu la ruine. Un soldat, sans avoir reçu aucun ordre, comme poussé par une inspiration divine, se fit soulever par un de ses compagnons, et jeta une poutre enflammée au travers de la fenêtre d'or dans l'intérieur du saint asile. Titus, victorieux, était alors dans le sanctuaire, dont il admirait avec respect la magnificence. Ses ordres et ses efforts pour arrêter le feu furent inutiles; la foule des légions qui se pressaient, la rage du peuple qui voulait les repousser, la fureur des combattants, le bruit des armes, les cris des mourants, portaient au comble le désordre et ne laissaient entendre aucun commandement. La flamme dévorante, s'étendant avec rapidité, augmenta l'horreur de cette scène de carnage par la chute des murs et des poutres enflammées; de sorte qu'en peu d'heures la destruction

de cet illustre et saint monument fut entièrement consommée. Il périt le même jour du même mois où Nabuchodonosor l'avait autrefois détruit.

Les historiens assurent que de grands prodiges précédèrent ce désastre. En voici quelques-uns. Une comète effrayante avait paru l'annoncer; les assiégés avaient aperçu dans le ciel une grande quantité de chariots armés; on voyait chaque jour dans le temple de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria: « O temple ! ô temple ! qu'est-ce qui t'émeut, et pourquoi t'effrayes-tu pour toi-même ? » Quatre ans avant le siège, un paysan, nommé Jésus, fils d'Ananus, qui se trouvait à la fête des Tabernacles, s'écria: «Malheur à la ville ! malheur au temple! » Et pendant les quatre années qui suivirent, il ne cessa, ni le jour ni la nuit, de parcourir la ville en répétant la même menace. Il redoublait ses cris les jours de fête, et sa voix, si continuellement et si violemment exercée, ne fut jamais affaiblie. Enfin, durant le siège, tournant infatigablement autour des remparts, il cria de toutes ses forces: « Malheur à Jérusalem ! malheur au temple ! malheur au peuple ! » A la fin il ajouta: « Malheur à moi-même », et à l'instant il fut tué d'un coup de pierre lancé par une machine.

Ce siège coûta la vie à onze cent mille Juifs; les Romains en crucifièrent un grand nombre, firent 97 000 prisonniers destinés à l'esclavage ou aux fêtes du cirque, en massacrèrent davantage, car ils mirent tout à feu et à sang dans la ville, qu'ils rasèrent enfin. Ainsi fut accomplie la prophétie de Jésus-Christ. Titus déclarait à ceux qui le félicitaient sur sa victoire: « Je n'ai fait qu'exécuter les ordres du ciel contre un peuple qui semblait être l'objet de sa colère. »

D'après DE SÉGUR.

Grammaire. — 1. Rendez compte du genre et du nombre du mot *Pâque*, fête des Juifs, *Paques*, fête des chrétiens, et des locutions où entre ce mot. 2. Rappelez les règles concernant l'usage de *vingt, cent, mille.* 3. A propos des expressions *villes en ruines, magasins de blé*, indiquez quand le nom complément d'un autre nom se met au singulier, au pluriel; — donnez quelques exemples des compléments de noms joints à ces noms par les prépositions les plus souvent employées: *à* et *de.* 4. Lorsqu'un verbe a pour sujets plusieurs singuliers, quand reste-t-il au singulier ? quand se met-il au pluriel ? 5. Comment s'accorde-t-il si les sujets sont joints par *ou, ni, comme ?* 6. Rendez compte de l'emploi des virgules dans le 3e alinéa de la leçon. 7. Dans les deux premiers alinéas indiquez des noms concrets, abstraits, collectifs, employés au sens propre ou au sens figuré.

Devoir écrit. — 1. Analysez grammaticalement les mots *son fils, mettre, où, multitude, Pâque.* 2. Relevez dans les quatre premiers alinéas de la leçon les propositions qui jouent le rôle de compléments déterminatifs ou explicatifs. 3. Énumérez six noms terminés par *ide*, comme *déicide.* 4. Trouvez douze mots de la leçon où se rencontrent des suffixes et donnez le sens de ceux-ci. 5. Indiquez la différence entre *consommée* et *consumée, prodige* et *prodigue, viol* et *vol, faction* et *fraction.* 6. Donnez cinq attributs aux noms suivants: *châtiment, armée, guerre, Juif, ville, porte.* 7. Trouvez: *a*) quelques mots de la même famille que *père, prise, loi;* — *b*) quatre synonymes de *compassion, ordonner, quitter, foule, terrible;* — *c*) quelques homonymes, avec leur sens, de *fête, or, si, par.* 8. Écrivez la première phrase de la leçon: *a*) sous la forme interrogative, interrogative et négative, impérative, exclamative; — *b*) en la commençant successivement par les principaux mots qui la composent. 9. Expliquez les expressions: *le supplice de la croix, la vraie croix, les croix que Dieu nous envoie, chacun a ses croix, la croix latine, grecque, pectorale, faire triompher la Croix.*

78. PRINCIPES DE DICTION: 2° L'ARTICULATION ET LA RESPIRATION.

Voir les notions développées en 7e année, leçon 9.

---

79. LE MISSIONNAIRE.

Diction. Que le ton de la narration soit teinté d'admiration pour l'héroïsme des missionnaires. Dans le 5e alinéa, variez les intonations des trois *Quelquefois*. . .

Prononciation. Europe (eur-op), miracle (râ), b*arbare* (**a** *ouverts* de *car*); les **o** *ouverts* (coq): mythologie (tol-loj), population, trophée (trof), obéir (ob), explorateur, colon, géographie (og), cotisation, sacerdotal, Providence, héroïsme, septentrionale, forêt — sauvage (sô), dialecte (dya: une syllabe), perpétuellement (tuel-man: tuel en une syllabe), dangereux (jreû), périls (iye ou il), quelque humble (quel-cumble), pionniers (pyonn-yé: deux syllabes en tout), s'enorgueillir (san-nor).

C'est au *sein* de la sauvage arène de tribus *innombrables* que le *missionnaire* catholique entreprenait de porter la lumière de l'Évangile, au milieu de ces peuplades primitives, divisées en une quantité de clans séparés l'un de l'autre par la différence de *leur dialecte*, armés perpétuellement l'un contre l'autre, à peu près tous également barbares, également assujettis à *leurs superstitions* traditionnelles et à leurs fables mythologiques.

Quels obstacles le missionnaire n'avait-il pas à surmonter pour faire admettre son enseignement par une telle population ! Et il en devait rencontrer d'autres, non moins graves, dans la nature même de la contrée. En s'aventurant dans son dangereux voyage, il était exposé à la rencontre des bêtes fauves ou des *guerriers*|

errant avec *leurs flèches* et *leur tomahawk* à la recherche d'une nouvelle proie, et *s'enorgueillissant* d'ajouter un nouveau *trophée* à leur sanglant cordon de chevelures humaines. Il était exposé *aux chaleurs brûlantes* de l'été, *au froid glacial* de l'hiver, aux diverses maladies enfantées par un rigoureux climat, loin de tout abri et de tout secours fraternel; il était exposé à se noyer dans les rivières torrentielles, ou à périr de faim dans les bois.

Mais ni ces dangers, ni les fatigues, ni les privations et les difficultés de toutes sortes ne pouvaient arrêter le zèle de ceux qui voulaient obéir à cette parole de Dieu: « Allez et enseignez les nations. »

Avec les premiers explorateurs et les premiers colons du Canada, apparurent les missionnaires: prêtres séculiers et *réguliers*, religieux de différents ordres, animés d'une noble ardeur, quittant volontairement le village bâti par leurs *compatriotes*, les cités naissantes des rives du Saint-Laurent, renonçant aux agréments d'une vie paisible, pour se jeter dans les hasards d'une existence pleine de périls.

Quelquefois une mission était formée par une ordonnance royale. Quelquefois c'étaient les colons qui, par des côtisations volontaires, subvenaient eux-mêmes aux besoins de ces vaillants prédicateurs. Quelquefois c'étaient des princes, des nobles qui, par un généreux sentiment de piété, donnaient l'argent nécessaire pour payer les frais de voyage d'un prêtre, pour envoyer *au delà* de l'Atlantique des croix, des vases sacrés, des vêtements sacerdotaux. Mais souvent le missionnaire s'en allait seul, la croix à la main, sans appui, sans protection. Insensible à toutes les privations et à toutes les injures, sans souci du danger, sans crainte de la mort, il poursuivait son œuvre avec son

ardente charité, sa foi en Dieu et sa résignation à la volonté de la Providence. Les mêmes actes d'héroïsme, les mêmes vertus de pauvreté et d'abnégation, les mêmes miracles qui, dans d'autres pays, avaient illustré la primitive Église, éclataient à plusieurs siècles de distance dans les contrées septentrionales. En Europe, plus d'une ville florissante doit son origine à quelque humble religieux qui, le premier, pénétra au milieu d'une forêt sombre et y éleva un oratoire. En Amérique, plus d'une province, aujourd'hui animée par une active population, a été, pour la première fois, explorée et signalée aux colons par un missionnaire. Les protestants s'accordent tous à rendre hommage à la vertu de ces prêtres catholiques, et leur nom, inscrit dans les annales chrétiennes, doit l'être également dans l'histoire du développement des connaissances humaines en Amérique; car ils ont été les premiers pionniers et, sur certains points, les premiers géographes de cet immense continent.

X. MARMIER. — (*Les États-Unis et le Canada.*)

Orthographe. — 1. Quand écrit-on *sein*, *sain*, *saint*, *seing ?* — *tribu* et *tribut ?* — *différent*, *différend* et *différant ?* 2. Pourquoi, dans l'expression *des guerriers errant* avec . . ., ne met-on pas un *s* à *errant* ? 3. Citez quelques exemples où des adjectifs verbaux correspondent à des participes présents. 4. Rendez compte de l'emploi du pluriel et du singulier dans les expressions *leurs flèches*, *leurs superstitions*, *aux chaleurs*, *leur dialecte*, *leur tomahawk*, *au froid glacial*. 5. Énumérez quelques noms et adjectifs terminés par *al* qui prennent un *s* au pluriel. 6. Citez quelques noms qui se terminent par *ée* au masculin, comme *trophée*, par *s* au singulier comme *secours*, et par *ence* ou *ance* comme *différence* et *ordonnance*. 7. Expliquez, en les décomposant, les mots *innombrable*, *missionnaire*, *s'enorgueillir*, *régulier*, *compatriote*. 8. Indiquez quelques expressions comme *au delà*, *coup d'œil*, qui ne prennent pas de trait d'union, et quelques noms qui, comme *entrevue*, s'écrivent maintenant en

un seul mot. 9. Comment s'accorde le verbe qui a pour sujet *plus d'un ?* Trouvez deux exemples dans le dernier alinéa. 10. Pourquoi écrit-on au singulier : quelque humble prêtre ? 11. Nommez d'autres adjectifs indéfinis qui suivent la même règle. 12. Énoncez cette règle. (Voir *Code grammatical*..., numéro 399.)

Rédaction. — *Les premiers missionnaires de la Nouvelle-France.* Récollets et Jésuites venus dès les débuts de la colonie, — leur rôle parmi les colons, les sauvages, — leurs voyages, — obstacles rencontrés, — dangers courus, — souffrances, — privations, — souvent le martyre, — nommer les missionnaires les plus célèbres.

80. LA HOUILLE BLANCHE AU CANADA.

Diction. Ton du récit; mettre en valeur les mots importants et les passages inspirés par l'admiration: numéro 2 (à la fin surtout), numéros 4 et 5.

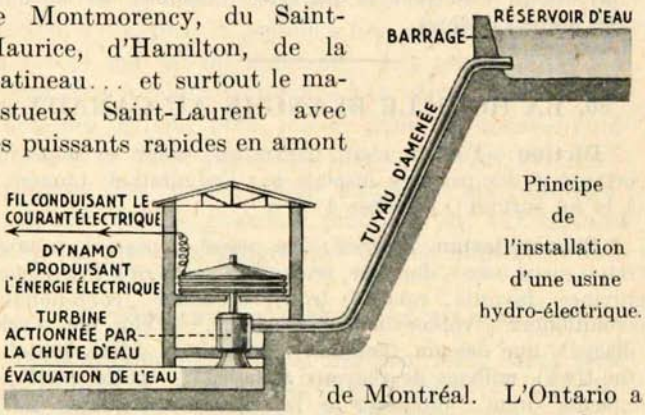
Prononciation. A *fermé :* âge, passé, dépassent; o *ouvert* (ccq) : social (soss), domaine, proportion (prop-or), Providence, province, favorise, robuste (rob), économie (conn-nomm), révolutionner (vol-u-syonné), moderne. — Celui de l'acier (dlacyé), que demain (ke-dmin), celui de la (dla), toutefois (tou-tfwà), millions de chevaux (tche-vô) ; — poêle (pwâl) ; — immense (imm' : prolonger le 1er *m*), innombrables (inn'), Niagara (nya : une syllabe) ; Canada (trois *a* ouverts de *car*), on voit donc (don), radiateurs (dya : une syllabe), tandis que (dis-ke ou di-ke), dureront (dur'ront : prolonger le 1er *r*).

Le passé a connu l'âge de la pierre, l'âge du fer et celui du bronze; notre temps est celui de l'acier, et il semble bien certain que demain va s'ouvrir celui de la houille blanche. L'électricité, on n'en saurait plus douter, constitue un bienfait social, un facteur de progrès dans tous les domaines.

Toutefois, elle est fille de la houille blanche. Ce n'est que par la mise en valeur de nombreuses chutes

d'eau qu'on peut l'obtenir à très bon marché et dans une proportion telle qu'elle puisse suffire à toutes les consommations.

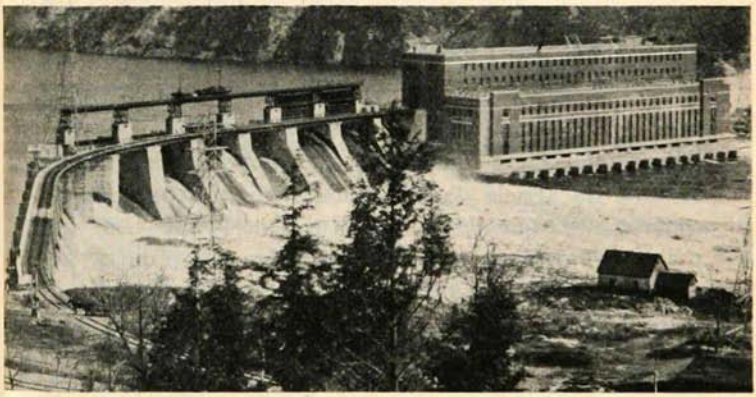
Or, à cet égard, la Providence favorise particulièrement le Canada. Si les gisements de houille noire semblent en petit nombre sur notre vaste territoire, par contre, les ressources en houille blanche sont immenses. Les plus connues dans notre province sont celles des rivières du Loup, du Saguenay, de Montmorency, du Saint-Maurice, d'Hamilton, de la Gatineau... et surtout le majestueux Saint-Laurent avec ses puissants rapides en amont de Montréal. L'Ontario a des rivières aux chutes innombrables, dont beaucoup dépassent 100 pieds, et quelques-unes atteignent 250, 350, ou même 470 pieds, sans compter la plus fameuse: le Niagara. Ainsi en est-il également pour les autres provinces. Les ingénieurs estiment à vingt-cinq millions de chevaux-vapeur l'énergie que la houille blanche pourrait produire au Canada, et deux millions et demi seulement sont utilisés!



Principe de l'installation d'une usine hydro-électrique.

Pour évaluer la force d'une chute on considère sa hauteur (la distance verticale qui sépare le niveau supérieur de l'inférieur), la masse du liquide qui s'écoule,

et surtout la constance du débit en toute saison, hiver comme été, débit qui varie parfois dans des proportions énormes. Lorsque ces diverses conditions ne se rencontrent pas, on y remédie par la construction de barrages, de digues qui retiennent l'eau, dont on dispose en temps opportun. On voit donc (*don*) que les rivières ou les lacs ne se prêtent pas également à la production de l'énergie, autrement le Canada serait sous ce rapport la première puissance du monde.



Usine hydro-électrique de Shawinigan.

On installe les stations hydro-électriques au bas des chutes. Par des canalisations, l'eau y arrive de la partie supérieure pour actionner des dynamos plus ou moins nombreuses et puissantes. L'électricité ainsi créée rayonne, grâce aux fils conducteurs, à travers les villes, les plaines et les montagnes, amenant partout les plus étonnantes transformations. Une page ne suffirait pas pour énumérer ses innombrables applications dans les chantiers, les métiers, les magasins, les manu-

factures, les usines, les industries les plus diverses, les fabriques de toutes sortes, depuis les outillages les plus délicats jusqu'aux robustes machines remorquant de lourds convois sur les chemins de fer. A la campagne, où la main d'œuvre se fait de plus en plus rare, elle commence à révolutionner des mœurs séculaires. A elle d'éclairer la ferme, d'activer les batteuses, les pompes, les écrémeuses, les malaxeurs, et même, ô surprise, de traire les vaches. Véritable boute-en-train, elle aspire à tout mouvoir. Aucune cité, petite ou grande, n'échappe à son emprise. Montréal profite des rapides de Lachine, de Chambly et de Shawinigan; Québec utilise les chutes de la Chaudière; Ottawa, celles de la rivière Outaouais,...

Comme une marchandise ordinaire, l'électricité devient un article d'exportation, et nombreux sont les centres ainsi que les manufactures des États-Unis qui s'en pourvoient au Canada. Un autre usage qui se généralisera bientôt, sans doute, sera le chauffage de la maison par les radiateurs électriques. Leur rendement de 94½% en chaleur est bien supérieur à celui des calorifères et des poêles à charbon qui n'est que de 40 ou 25½%, et ce mode de chauffage, même pour la cuisson des aliments, demande infiniment moins de travail que tout autre.

Quelle économie leur emploie procurerait à une ville comme Montréal, qui consomme annuellement de six à sept cent mille tonnes de charbon ! Et dire que la plus grande partie de nos pouvoirs d'eau est encore inutilisée, et que chaque jour une force équivalente à celle que produiraient trente mille tonnes de houille noire se gaspille en pure perte dans les tourbillons de notre seul Saint-Laurent !

On voit le rôle immense que joue déjà la houille blanche; l'avenir lui appartient; la noire s'épuise et le Canada en possède peu; tandis que la première lui fournit des ressources intarissables qui dureront aussi longtemps que sa cause, le soleil du bon Dieu. Elle est le premier facteur de la richesse d'un pays. Ne laissons pas inemployées ces forces naturelles que nous avons l'heureuse fortune de posséder; qu'elles servent à transformer, à moderniser, à porter à son maximum la prospérité industrielle de notre chère patrie.

Questions. — 1. Pourquoi dit-on que demain sera l'âge de l'électricité ? 2. Énumérez quelques ressources du Canada en houille blanche. 3. Comment évalue-t-on la force d'une chute d'eau et de quelle manière remédie-t-on à son insuffisance ? 4. Parlez de l'installation des usines hydro-électriques et des innombrables applications de l'électricité. 5. Que savez-vous sur les radiateurs électriques ? 6. Dites quelques mots sur le rôle de la houille blanche dans le passé et sur l'avenir qui lui est réservé.

---

81. Prononciation : LES SONS DE L'O, LES CONSONNES F ET V.

I. *Le son* o : revoir les remarques faites en 7e année, leçon 12.

II. *Les deux labio-dentales* f *et* v.

Ici l'obstacle au passage de l'air est fait par la lèvre inférieure appliquée contre les dents supérieures.

1. Placer *délicatement* les incisives supérieures sur le bord interne de la lèvre d'en bas; pour *v*, il y a vibration de la lèvre inférieure;

2. Baisser *brusquement* la mâchoire inférieure pour laisser l'air s'échapper avec violence.

Répétez : 1. Défilez en files folles, fils de la nuit, feux-follets falots et fantômes fous. 2. Avez-vous vu Avila ou Vivien rêvant dans les vergers en fleurs ou les vignes vivaces? oui, vous, les avez-vous vus, vus, vus?

---

82. LE SOIR.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Mettez beaucoup de douceur dans la lecture de tout ce sonnet. Détaillez nettement les éléments descriptifs du premier quatrain. Le deuxième quatrain et le premier tercet demandent un peu de solennité. Revenez au débit simple dans le deuxième tercet. Outre les pauses marquées par la ponctuation, faites celles que nous avons indiquées.

Prononciation. Bois (bwâ), forêt (for), l'horizon (lor), gagne (gâ), coteau, (*cott* et non pas cô), dociles (doss), tandis que (diske *ou* dike), dessine (dé), immobile (imm' : prolonger le premier *m*) ; — nettement (nett-man), solennité (sol-a).

Prononcez des voyelles pures: ire, ine, ile; les *an*, les *in*; chant, l'insecte, au, loin, contemple sans rien ..., à la main, semble, le chien, etc.

LE SOIR.

Écoutez ! le soir vient, la voix du jour expire;
L'oiseau repose au bois, l'insecte dort au champ.
Dans la forêt paisible, un vent léger soupire;
Du laboureur | au loin s'éteint le dernier chant.

Le vieux pâtre | debout | contemple | sans rien dire |
Le soleil | comme lui vers son terme | penchant;
Sa houlette à la main, il semble un chef d'empire
Revêtu de la pourpre et de l'or du couchant.

Sur l'horizon en feu son profil se dessine;
Son ombre croît, tandis que le soleil décline;
Elle gagne | et s'étend sur les flancs du coteau.

12. Ses brebis | près de lui se groupent immobiles;
Le chien veille | muet | sur les agneaux dociles,
Et l'ombre du pasteur couvre tout le troupeau.

A. DE SÉGUR.

1. Plan (à compléter).

Idées principales.	*Idées secondaires.*
1. Calme de la nature à la fin du jour.	1. Le soir, la voix . . . 2. L'oiseau. . ., . . . 3. Le vent. . . 4. Le chant. . .
2. Portrait du vieux pâtre.	1. Debout, le pâtre. . . 2. Sa houlette. . ., il. . . 3. Son profil. . . 4. Opposition entre. . .
3. Tableau d'ensemble du troupeau.	1. Les brebis. . . 2. Vigilance. . . 3. Ombre protectrice. . .

2. Questions d'intelligence. — 1. Pourquoi l'auteur commence-t-il par le mot *écoutez ?* 2. Quelles sont les expressions du 1er quatrain qui servent à marquer le repos de la nature ? 3. Qu'est le 1er quatrain par rapport au sonnet ? 4. Quelle scène anime le paysage du commencement ? 5. Pourquoi le poète représente-t-il le pâtre contemplant la nature *sans rien dire ?* 6. Quel rapport existe-t-il entre les mots *terme, limite, borne ?* 7. Pourquoi le vieux pâtre peut-il être comparé au soleil couchant ? 8. Comment la comparaison du pâtre avec un souverain peut-elle être justifiée ? 9. Qu'est-ce que le profil du visage ? 10. Pourquoi le chien veille-t-il sur les agneaux ?

3. Questions littéraires. — 1. Comment appelle-t-on cette pièce de vers ? 2. De combien de vers se compose-t-elle ? 3. Comment sont-ils distribués ? 4. Indiquez deux métaphores dans le 1er vers. 5. Quelles sont les deux choses personnifiées dans le 1er vers ? 6. Pourquoi le qualificatif *paisible* convient-il à *forêt ?* 7. Quelle image le 4e vers éveille-t-il dans l'imagination ? 8. Quelle image remarquez-vous dans le dernier vers ?

4. Les termes pittoresques. — Comment l'auteur dit-il:

1. Que la nuit arrive et que les bruits du jour cessent ?
2. Que certains êtres ont cessé d'être en mouvement ?
3. Que tout est en paix dans la campagne ?
4. Que le spectacle de la nature rend le pâtre muet d'admiration ?
5. Que le pâtre ressemble à un souverain ?
6. Que le soleil a une teinte rouge très prononcée ?
7. Que son ombre croît constamment ?
8. Que les brebis ont cessé de se mouvoir ?
9. Que le chien est vigilant et silencieux ?
10. Que le pasteur est au milieu de son troupeau ?

5 Questions grammaticales. — 1. Détruisez l'inversion dans le 4e vers et analysez-le. 2. A quel mot se rapporte le participe *penchant* (6e vers) ? 3. Quel mot est complété par la subordonnée *comme lui vers son terme* (6e vers) ? 4. Donnez les éléments de cette subordonnée. 5. Quelle est la fonction de houlette (7e vers) ? 6. Quelle est la fonction de *pourpre* et *or* (8e vers) ? 7. Indiquez la nature des deux propositions du 10e vers. 8. Écrivez face à face sur deux colonnes le présent de l'indicatif des verbes *croire* et *croître ;* le passé indéfini. 9. Quelle est la fonction d'*immobiles* (12e vers) ? 10. Quelle sorte de verbe est *se groupent* (12e vers) d'après la forme et d'après le sens. 11. Lisez la 11e règle, lecture 31. Montrez que cette règle explique les pauses indiquées dans les vers 4 (la 1re), 6, 12. 12. Justifiez les autres pauses indiquées: vers 4, 5, 11, 13.

6. Questions lexicologiques. — 1. Que signifie le verbe *gagner* (11e vers) ? 2. Quels sont les divers sens du verbe *décliner* dans:

a) Le soleil décline, le malade décline; *b*) L'aiguille aimantée décline; *c*) Décliner un mot; *d*) Décliner son nom; *e*) Décliner l'autorité de quelqu'un; *f*) Décliner un honneur.

L'auteur. — SÉGUR (Anatole de). — M. le marquis de Ségur, littérateur et poète distingué de la fin du 19e siècle est auteur de plusieurs ouvrages d'une poésie toujours élégante et élevée, et d'une inspiration vraiment chrétienne. Les principaux sont: *Les premières Fables, La Maison, Sainte Cécile, Sursum Corda,* etc.

83. LA CIRCULATION DU SANG.

(Voir remarque de la lecture 76, dernier alinéa, p. 245.)

Diction. A lire simplement; portez votre attention sur les mots de valeur et sur les consonnes *f* et *v*.

Prononciation. Sérum (romm), sang artériel (sank-artéryel); o *fermé:* émotion (mô), position (pô); — o *ouvert:* opération, volume, incolore (col-or), *co*agule, solide, oreillette (or-è-yèt), profonde, carbonique, horizon, phénomènes (nomm), s'opèrent (sop), globules, propriété;—circulatoire (twàr), millions (mi-lyon), moitié (mwà-tyé), capillaires (pil'-lèr, prolonger le premier *l*), cloison (clwà), reçoivent (swàv), d'au-dessous (dô-tsou), dépasse pas (*a* de *grave*), digestion (gèss-tyon), descendra (dé), desserrer (dé-sè-ré), on a donc a (donka), poignet (pogn).

La *circulation* est une opération par laquelle le sang transporte à tous les organes du corps les éléments dont ils ont besoin et reprend en même temps les matériaux usés pour les rejeter à l'extérieur. On a donc à étudier, le *sang*, l'*appareil circulatoire* et les *phénomènes* qui s'opèrent pendant la circulation.

Véritable liquide nourricier du corps, le *sang*, dont le volume dépasse un gallon chez l'homme, se compose d'un liquide incolore, le *plasma*, et de *globules rouges* et *blancs*. Les rouges lui donnent sa coloration; ils sont si petits qu'il en faut près de six millions pour faire la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire. Les blancs, plus gros mais mille fois moins nombreux, jouissent de la curieuse propriété de pouvoir ramper le long des parois des vaisseaux et de s'insinuer à travers pour aller voyager dans les tissus. Lorsqu'ils y rencontrent des corps étrangers, comme les microbes par exemple, ils les entourent, les englobent et finissent par les digérer. Les rouges ont des dimensions et des formes constantes chez le même animal, mais qui varient chez les différents

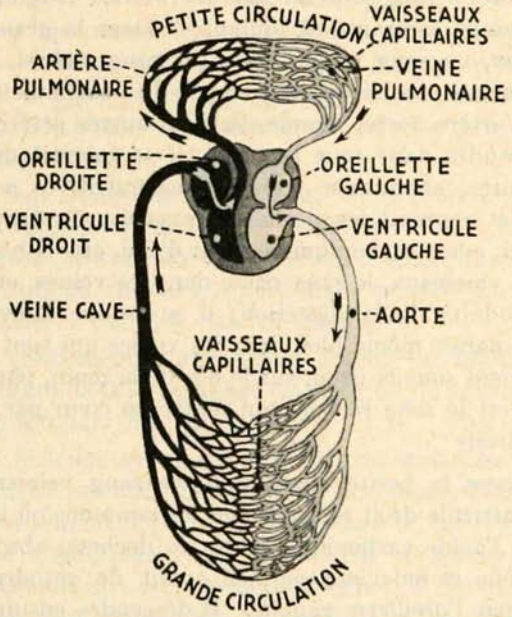
animaux. Ce fait a quelquefois permis à la justice humaine de convaincre les assassins couverts encore du sang de leur victime, sang qu'ils affirmaient provenir d'un animal quelconque. Cela permet aussi la transfusion du sang d'une personne forte à une personne tuberculeuse, anémique, qui a le sien pauvre, et dont le nombre ordinaire des globules rouges est parfois réduit de moitié. Sorti des vaisseaux, le sang se coagule et se divise en deux parties: une liquide, le *sérum*, qui n'est que le plasma débarrassé de la fibrine dissoute; l'autre solide, le *caillot*, formé des globules emprisonnés par la fibrine comme dans les mailles d'un réseau, d'une couleur rouge foncé, ayant l'aspect de la gelée de groseille.

L'appareil circulatoire comprend le *cœur*, les *artères*, les *vaisseaux capillaires* et les *veines*.

Le *cœur* est un organe musculaire, creux, de la grosseur du poing, placé entre les deux poumons, la pointe en bas et un peu inclinée vers la gauche, affectant ainsi la forme d'un cône renversé. Une cloison verticale le sépare en deux parties distinctes: le cœur droit et le cœur gauche. Chacune renferme deux cavités: celle d'en haut nommée oreillette, celle d'au-dessous ventricule, et communiquant entre elles par une soupape ou valvule qui ne s'ouvre que de haut en bas.

Les *artères* sont des vaisseaux qui partent du cœur, reçoivent le sang qui en est expulsé et le conduisent dans tout le corps en se ramifiant de plus en plus. Leurs parois élastiques conservent la forme cylindrique, même lorsqu'elles sont vides, d'où le danger de leur coupure, car l'ouverture reste alors béante et le sang s'échappe par jets intermittents, saccadés. Heureusement que les grosses sont bien préservées, étant placées dans les parties profondes de l'organisme.

Les *vaisseaux capillaires*, excessivement petits, puisque leur diamètre ne dépasse guère celui des globules rouges, font suite aux artères et sont répandus dans tout le corps; ils forment un réseau si compact qu'il est impossible de se piquer en un endroit quelconque



Les deux circulations du sang.

avec la pointe d'une aiguille sans en percer un grand nombre, des centaines, dit-on.

Les *veines* reçoivent le sang qui sort des capillaires et le ramènent au cœur; elles vont toujours en se réunissant et renferment de petites valvules, plus abondantes dans les membres inférieurs, et dont la concavité est

tournée vers le cœur, en sorte que le sang ne peut que progresser vers cet organe, sans recul possible en arrière.

La *circulation* proprement dite se subdivise en deux: la *grande* et la *petite circulation*. Comme tout organe musculaire, le cœur a le pouvoir de se contracter et d'expulser le sang contenu dans ses cavités. Il agit comme une pompe aspirante et foulante. Dans la grande circulation, un sang rouge, clair, dit *sang artériel*, chargé de principes nourriciers, est chassé du ventricule gauche dans l'artère aorte, circule dans les autres artères pour se répandre dans tout le corps; il se ralentit dans les capillaires, abandonne les matières nutritives aux cellules, et reprend les déchets provenant du travail de celui-ci: acide carbonique, vapeur d'eau, etc. En sortant de ces vaisseaux, le sang passe dans les veines, et reçoit les produits de la digestion; il se trouve alors rouge foncé, paraît même bleu dans les veines qui sont immédiatement sous la peau, sur le dos de la main, par exemple; c'est le *sang veineux* qui rentre au cœur par l'oreillette droite.

Dans la petite circulation, ce sang veineux part du ventricule droit se rend dans les poumons où il abandonne l'acide carbonique et autres déchets, absorbe de l'oxygène et redevient vermeil avant de retourner au cœur par l'oreillette gauche. Il descendra ensuite dans le ventricule correspondant, et recommencera indéfiniment son double parcours.

Mais au lieu de parler de cette double circulation, on préfère aujourd'hui adopter les deux phases suivantes: l'une, la circulation du sang rouge, porte le sang des poumons dans toutes les parties du corps; l'autre, la circulation du sang noir, le ramène de toutes les parties aux poumons.

On peut compléter cet aperçu par quelques détails utiles à connaître.

Les contractions du cœur, connues sous le nom de battements, varient de 68 à 76, chez l'adulte, mais sont beaucoup plus fréquentes chez les enfants et les malades.

Pour les percevoir, on utilise le passage du sang dans les artères, où il circule sous forme d'ondées; l'endroit le plus commode pour compter ces pulsations — pour tâter le pouls — est le poignet, où l'on presse une artère contre un os.

Il faut éviter de ralentir la circulation du sang par des vêtements trop serrés. Comprimé dans les veines, surtout des membres inférieurs, le sang produit des gonflements ou varices qui peuvent se rompre; on maintient celles-ci par des bandes élastiques.

Le gonflement d'une artère amène un anévrisme; leur rupture dans le voisinage du cœur ou du cerveau est presque toujours mortelle.

La syncope est la perte subite du sentiment et du mouvement produite par la cessation momentanée ou le ralentissement de la circulation dans le cerveau; elle provient d'émotions vives, de chaleur excessive, de fatigue, de douleur, etc.; pour la dissiper, il faut étendre le malade dans une position horizontale, la tête plus basse que le corps, desserrer ses vêtements, lui donner de l'air ou lui projeter de l'eau froide sur la figure...

Enfin, l'hémorragie est l'écoulement du sang produit par la rupture d'un vaisseau; celle qui provient d'une artère est toujours grave; en attendant l'arrivée d'un médecin, on doit ligaturer fortement le membre, et à tout prix, ne serait-ce qu'avec le doigt, opposer un obstacle à l'écoulement du sang.

Questions. — 1. Définissez la circulation du sang. 2. Parlez de la composition du sang et donnez quelques détails sur les deux sortes de globules. 3. Décrivez chacune des quatre parties que comprend l'appareil circulatoire. 4. Indiquez ce qui concerne la grande et la petite circulation. 5. Que savez-vous sur le pouls, les varices, les anévrismes, les syncopes et les hémorragies ?

84. LE VIEUX SOLDAT CANADIEN.

Diction. Il y a divers sentiments à rendre dans cette pièce patriotique: 1re strophe: la fierté; une pause après *France* (dernier vers); 2e strophe: simple récit; 3e: la tristesse; 4e : l'admiration pour Napoléon; 5e et 6e : le bonheur; une pause après *venaient*, 2e ligne de 5e strophe; 7e et 8e: souvenirs attendris, joie.

Prononciation. O *ouvert:* poète (po-èt), désolés (zol), laurier (lor), Napoléon, favorable, glorieuse, épopée; — *pre*mière (pre), notre avenir (nô-tra-vnir), joug (jou ou jough), descendant (dé); — *A* de *car :* soldat, victoire (twàr), gloire (wàr), vieillard (àr), remparts (àr), regards (àr).

(Cette pièce de vers a été composée à l'occasion de l'arrivée à Québec de la Capricieuse, corvette française envoyée en 1855 par l'empereur Napoléon III, pour nouer des relations commerciales entre la France et le Canada. — Le poète a personnifié dans cette fiction le peuple canadien tout entier. Les regrets, les vœux et l'espoir du vieux soldat furent longtemps ceux de tous les Canadiens après la conquête.)

1. Vous souvient-il des jours, vieillards de ma patrie,
Où nos pères, luttant contre la tyrannie,
Par leurs nobles efforts sauvaient notre avenir ?
Frémissant sous le joug d'une race étrangère,
Malgré l'oppression, leur âme toujours fière |
De la France | savait garder le souvenir.

2. Or, dans ces tristes temps où même l'espérance
Semblait ne pouvoir plus adoucir leur souffrance,
Vivait un vieux soldat au courage romain,
Descendant des héros qui donnèrent leur vie
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

3. Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France
Ce qui restait encor de son généreux sang;
Car, dans chaque combat de la guerre suprême,
Il avait échangé quelque part de lui-même
Pour d'immortels lauriers conquis au premier rang.

4. Alors Napoléon, nouveau dieu de la guerre,
De l'éclat de son glaive | éblouissant la terre,
Avait changé l'Europe en un champ de combats.
Et, si vite il allait, fatiguant la victoire,
Qu'on eût dit que bientôt, trop petit pour sa gloire
Le vieux monde vaincu manquerait sous ses pas.

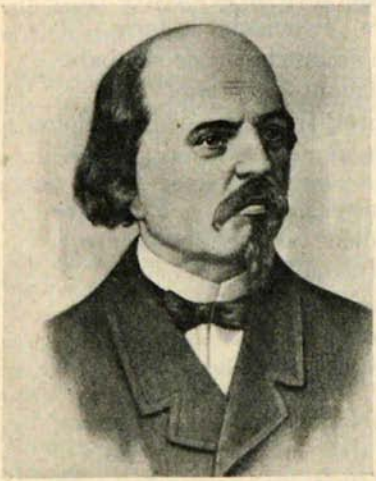
5. Quand les fiers bulletins des exploits de la France
Venaient * | des Canadiens ranimer l'espérance,
On voyait le vieillard tressaillir de bonheur;
Et puis il regardait sa glorieuse épée,
Espérant que bientôt cette immense épopée
Viendrait sous nos remparts réveiller sa valeur.

6. [Quand le vent, favorable aux voiles * étrangères,
Amenait* dans le port des* flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux* remparts:
Et là, sur ce grand fleuve où* son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards !]

7. Alors il comparait, en voyant ce rivage,
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui:
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie,
Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

8. Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sous nos remparts déployer leur bannière;
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir.

OCTAVE CRÉMAZIE.



O. Crémazie.

Idées. — L'auteur pose une question aux vieillards qui gardaient le souvenir de la France. Alors vivait un vieux soldat, descendant des fondateurs de la colonie et toujours fidèle à la France. Napoléon volait de victoire en victoire à travers l'Europe; ses exploits raniment l'espérance des Canadiens, du vieux soldat surtout, qui s'attend à le voir paraître bientôt avec son armée. Quand des vaisseaux arrivent à Québec, celui-ci, appuyé sur son fils, va vers les remparts, contempler le fleuve où flottait autrefois le drapeau français. — Comparaison du présent avec le passé; — que de souvenirs se pressent dans son âme attendrie! — Ses regards

affaiblis cherchent si les Français ne débarquent pas, et il chante son espoir.

Devoir écrit. — 1. *a*) Indiquez la nature et la fonction des propositions de la 6e strophe et leurs rapports entre elles; — *b*) analysez grammaticzlement les mots suivants: *voiles, amenait, des, aux, où*, de la même strophe. 2. Indiquez les verbes qui dérivent de dix noms et de dix adjectifs de la leçon. 3. Construisez deux phrases avec chacun des noms *jour, effort, joug, âme*, où ils seront pris au sens propre dans l'une et au sens figuré dans l'autre. 4. Construisez des phrases où chacun des noms *silence, espérance, souffrance, guerre*, sera suivi d'un complément déterminatif dans l'une et d'une proposition déterminative dans l'autre. 5. Trouvez quelques noms où il y aura chacun des suffixes diminutifs *eau, et* ou *ette, ot, ille, ole, ule*. 6. Cherchez huit expressions où les mots *main, aller, vie*, seront pris dans des sens différents. 7. Expliquez les proverbes: *L'espérance est le pain des malheureux; qui ne risque rien n'a rien; tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat.*

Crémazie (Octave). — Québec (1827-1879). — D'abord libraire à Québec, il s'exila en France et mourut pauvre, inconnu dans la ville du Havre. Il est le plus populaire de nos poètes; sa lyre est surtout patriotique. Sa poésie est parfois languissante et inégale, mais elle révèle une âme sincèrement canadienne. Il n'a guère laissé que: *Le chant du vieux Soldat canadien, Le Drapeau de Carillon, La Fiancée du Marin, Castelfidardo*, et une poésie inachevée *La Promenade des trois Morts.*

85. AVANTAGES DE L'ORDRE.

Diction. Ce morceau est un plaidoyer pour l'ordre: ce sont les *arguments* qu'il faut faire ressortir. Dans le premier alinéa, soulignez: la première phrase, *presque rien, exactement*, l'interrogation: *Avez-vous besoin...* 2e alinéa: soulignez *d'ailleurs, non seulement... mais encore, car.* 3e alinéa: *c'est beaucoup.*

Prononciation. Économie (onn-omm), dessus (de *ou* tsu), beaucoup (bô), embarras (bàr-â), vase (vâ), que de tenir (ke-dte), vous ne perdez (vou-nper), et le plaisir (é-lplè),

entretenue (tre-tnu), danger de se (gé-tse), nettoyer (nè-twà-yé), que de rendre (que-dren), prompt et (pron-té), Fénelon (fèn'-lon).

Rien ne contribue plus à l'ordre et à l'économie que de tenir chaque chose à sa place. Cette règle ne paraît presque rien: cependant *elle irait loin*, si elle était exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose? vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras, quand on en a besoin; vous mettez d'abord la main dessus, et, quand vous vous en êtes servis, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise.

D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non seulement pour la grâce et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs; elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident; elle y est même entretenue proprement: car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux ni en danger de se briser lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude, qui fait ranger, fait aussi nettoyer.

De plus, c'est beaucoup que de rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardements qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver.

FÉNELON
(*De l'éducation des filles.*)

1. Les mots. — 1. **Elle irait loin,** ses conséquences seraient grandes. 2. **Vous mettez d'abord,** ... aussitôt. 3. **Poudreux,** poussiéreux. 4. **Le service,** ensemble d'opérations, de travaux.

2. Les idées. — 1. Indiquez l'idée générale de ce morceau. 2. Quel avantage de l'ordre est développé dans le 1er alinéa ? Dans le 2e ? Dans le 3e ? 3. Expliquez comment l'ordre fera faire des économies de temps. — de durée des objets. — de mauvaise humeur. 4. Que signifie: *cette règle irait loin ?* 5. Quel est le sens de l'interrogation: Avez-vous besoin d'une chose ? vous. . . (Dans ce cas, on met souvent une virgule au lieu du point d'interrogation: le même Fénelon a écrit, au sujet du paresseux: Travaille-t-il, les moments lui paraissent des heures.)

86. PRINCIPES DE DICTION: 3° LA PROSODIE.

Voir 7e année, leçon 17.

87. GISEMENTS DE PÉTROLE ET DE GAZ NATUREL AU CANADA.

Diction. A lire simplement.

Prononciation. Wagon (va), distillation (til-la, prolonger le 1er *l*), *ben*zine (bin et non pas bèn), heureux (eur-eû); — **o** *ouvert:* colon, pétrole et tous ses dérivés: pétrolifère (trol), pétrolier (trol-yé), Petrolia, origine ; gazoline, locomotive (loc-omm-ott), moteur, favorise (vor); gaz (**a** ouvert de *grave*); tuyaux (tui-yô), augmente (ôgg), naphte (naft'), wagons (và); émotion (ô), diamètre (dya en une syllabe), ressources (re).

I. — Le Pétrole.

Depuis longtemps l'existence du pétrole et du gaz naturel avait été signalée au Canada. Dans ses voyages au Nord de l'Amérique, en 1789, Mackenzie relate leur présence dans la région de l'Athabaska. Dès 1830, les colons du comté de Lambton, sud-ouest de l'Ontario, rencontrent du pétrole dans leurs marécages, et cette huile de gomme, ainsi qu'ils l'appellent, déprécie la valeur des terrains. En 1857, un premier puits y est

creusé dans un endroit bien connu depuis sous le nom d'Oil Springs, et un deuxième tout près de là, plus profond, donnant un rendement supérieur.

Mais l'émotion causée deux ans plus tard par la découverte du pétrole en Pensylvanie se propage vite au Canada. Des forages se pratiquent sur presque tous les points du pays où sa présence est déjà connue ou seulement supposée. Seuls, ceux du sud-ouest de l'Ontario donnent d'heureux résultats. Le liquide convoité est atteint à 100 pieds ou moins, et jaillit avec force. Plusieurs puits fournissent trois mille cinq cents barils de trente-cinq gallons par jour, d'autres six mille, et deux sept mille cinq cents. Le gisement d'Oil Springs vient en tête, mais il est bientôt supplanté par celui de Pétrolia, qui restera le centre le plus important de l'industrie pétrolifère canadienne, la production des autres ne cessant de décroître.

Plus tard on en découvrit de nouveaux dans le Nouveau-Brunswick, et dernièrement dans les bassins des rivières Athabaska, de la Paix et Mackenzie, gisements qui seront, suivant les apparences, les plus productifs du monde. Deux cent quarante-trois mille barils furent recueillis sur notre territoire en 1913, alors que dans l'univers il y en eut trois cent cinquante et un millions.

A la sortie du puits, le pétrole s'accumule dans des réservoirs pour être ensuite expédié au loin dans des wagons-citernes ou dans des vaisseaux pétroliers. Si la distance n'est pas excessive, on l'envoie à destination par des tuyaux de 2 à 12 pouces de diamètre, méthode fort employée aux États-Unis. Dans ce cas, une pompe foulante au point de départ, ou aspirante au point d'arrivée, facilite la circulation du liquide dans les tuyaux.

Les usages du pétrole, si nombreux déjà, se multiplient de plus en plus. A lui de remplacer la houille sur de nombreux vaisseaux et locomotives, d'être la matière éclairante la plus répandue, d'animer quantité de moteurs et de servir dans une foule d'industries. Sa distillation donne une variété étonnante de produits: gazoline, benzine, naphte, bitume, huiles lubrifiantes de toutes sortes, etc.

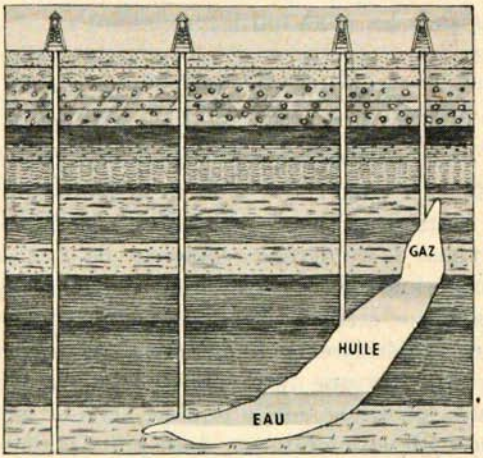
Ce combustible constitue donc une des ressources industrielles les plus précieuses du monde, et bien favorisés sont les pays qui le produisent.

II. — Gaz naturel.

En règle générale, le gaz naturel avoisine avec le pétrole, mais sa répartition est néanmoins plus étendue, car parfois on trouve des milliers de puits qui le produisent alors que, dans ces mêmes parages, il n'y a aucune trace de ce dernier. Souvent ils sont emmagasinés dans les mêmes cavités souterraines habituellement inclinées, le gaz étant à la partie supérieure et le pétrole à la partie inférieure ou moyenne. Le premier exerce presque toujours une forte pression sur le second, et si un puits débouche sur le liquide, celui-ci jaillit alors avec une force étonnante: on a un puits jaillissant. Le plus remarquable se rencontre au Mexique, près de Vera-Cruz: il fournit jusqu'à 175 000 barils par jour. Mais si l'ouverture aboutit à la partie supérieure de la cavité, le gaz sort plus ou moins vivement suivant sa compression, qui peut atteindre 2000 livres au pouce carré: on a un puits à gaz. Le pétrole est ensuite aspiré par des pompes.

D'où vient ce gaz ? Aucun savant n'a encore pu déterminer son origine, pas plus que celle du pétrole.

Bien que la production de ce dernier ait diminué au Canada, le rendement et l'usage du gaz naturel y augmente sans cesse. Pendant de longues années, le sud-ouest de l'Ontario en a été la source principale. Le Nouveau-Brunswick tend à prendre le premier rang, quitte à le céder bientôt à l'Alberta qui progresse avec une merveilleuse rapidité. Certains puits ont donné des quantités énormes de gaz, des millions de pieds cubes chaque jour.



Pétrole et gaz naturel dans le sol.

L'emploi de ce gaz naturel se multiplie continuellement, grâce à ses propriétés et à son bon marché. Il est exploité sur place pour éclairer les chantiers et actionner les machines. Distribué aux villes et aux villages à proximité, il remplit ces mêmes fonctions et sert au chauffage des maisons. Sa chaleur constante et sûre en fait un combustible idéal pour les moteurs,

les forges, l'industrie du verre, du fer, du sucre, et pour une multitude d'installations de toute nature. Même les cités éloignées de son lieu d'extraction deviennent ses tributaires: Calgary est alimenté par les puits de Bow-Island, distants de 160 milles. On l'utilise également pour la fabrication de la gazoline ainsi que pour l'éclairage des wagons de l'Intercolonial et du Canadien Pacifique. Pour ce dernier, Medicine Hat fournit le gaz, qui est embouteillé et expédié dans des bonbonnes d'acier de 8 pouces de diamètre sur 50 pieds de longueur, sous une pression de 1700 livres.

Voilà donc une nouvelle source de prospérité pour notre pays. Sachons utiliser les quinze milliards de pieds cubes de gaz fournis annuellement par notre sol, outre la quantité peut-être plus grande encore qu'un gaspillage insensé laisse s'échapper en pure perte dans l'atmosphère.

Questions. — 1. Quelles furent les premières découvertes du pétrole au Canada ? 2. Relatez ce qui se produisit vers 1860 dans le sud-ouest de l'Ontario, et plus tard dans d'autres provinces. 3. Que devient le pétrole après sa sortie des puits ? 4. Indiquez quelques usages du pétrole. 5. Que savez-vous sur la répartition du gaz naturel ? 6. Quand obtient-on un puits à pétrole ? — un puits à gaz ? — Parlez des divers emplois du gaz naturel.

88. LA TÊTE A PITRE.

Diction. Simple narration jusqu'à 2. Dans 2, rendez les exclamations; dites d'une voix encourageante: *Et nage, compagnons !* etc.; puis que la voix marque une forte résolution: *Vite, le cap dessus.*

Analysez la 2e partie et tâchez de rendre les sentiments variés dont elle est animée: vantardise de Pitre, consternation, etc.

Prononciation. A *ouvert* (car): charriés (chà-ryé), voyage, nage, nageons; **o** *ouvert* (coq): solidement (sol), hétéroclite (roc), horizon, sanglotant; **a** *fermé* (grave): passe, impasse, espace, miracle; — se *fai*saient (fe), pagayait (pa-ghè-yè), émotion (ô), malheureux (eur-eû), dessus (de-su ou tsu), tressautait (trè-sô), poitrine (pwà), piétons (pyé), descendons (dé), neigeuse (nè), effrayé (é-frè).

Les passagers qui, aujourd'hui, font le trajet entre Québec et Lévis, en hiver, dans l'entrepont confortable des bateaux qui se croisent d'une rive à l'autre dans l'espace de quelques minutes, coupant, brisant, refoulant, bousculant des monceaux de glaçons charriés par la marée, ne se doutent guère de ce qu'était cette traversée du Saint-Laurent autrefois, surtout par les « gros temps » de décembre et de janvier.

Les voyages se faisaient en canot.

Ces canots étaient des espèces de pirogues creusées dans un double tronc d'arbre, dont chaque partie était solidement reliée à l'autre par une quille plate en chêne, polie et relevée aux deux extrémités, de façon que l'embarcation pût, au besoin, servir aussi de traîneau.

Le patron s'asseyait à l'arrière sur une petite plate-forme élevée d'où il dirigeait la manœuvre et gouvernait à l'aide d'une pagaie spéciale, tandis qu'à l'avant et quelquefois debout sur la pince, un autre hardi gaillard scrutait les passes et surveillait les impasses, la main sur les yeux, tout blanc de givre, avec des stalactites glacées jusque dans les cheveux.

En avant du pilote, un certain espace était ménagé pour les passagers, assis à plat-fond, tout emmitouflés et recouverts de peaux de buffle, encaqués comme des sardines, parfaitement à l'abri du froid, mais aussi condamnés à une immobilité presque complète.

Les autres parties de l'embarcation étaient garnies de tôles qui tout en assurant la solidité de l'ensemble, servaient de bancs aux rameurs à longues bottes et aux costumes plus ou moins hétéroclites, qui pagayaient en cadence, s'encourageant mutuellement du geste et de la voix.

Chaque mise à l'eau, c'est-à-dire chaque départ, donnait infailliblement des émotions aux plus hardis, et même aux plus habitués. Quand on se voyait lancé du haut de la batture dans les eaux noires et bouillonnantes du fleuve, l'équipage sautant précipitamment à bord dans un enchevêtrement éperdu de mains, de bras accrochés aux flancs bondissants de la pirogue, cela ne durait que l'espace d'un clin d'œil, mais c'était plus fort que soi, le cœur vous tressautait dans la poitrine.

Et nage, compagnons !... Haut les cœurs !... les bons petits cœurs !

D'immenses blocs verdâtres barrent la route; vite, le cap dessus ! Lâchons l'aviron, l'épaule aux toulines et en avant sur la surface solide du grand fleuve.

Plus loin ce sont d'énormes fragments entassés et bousculés les uns sur les autres. Le passage semble impraticable. N'importe, hissons le canot à force de bras, et en avant toujours !...

Voici un ravin qui se creuse, descendons-y. C'est un abîme peut-être... En avant quand même !...

La neige détrempée s'attache et se congèle aux flancs de l'embarcation, qu'elle menace d'immobiliser: hardi, les braves ! Pas une minute à perdre, roulons, roulons !... Et nous voilà repartis.

Et cela durait des heures, quelquefois des journées entières. Oh ! non, il n'était pas tendre, le métier.

Victor Hugo a raconté les « travailleurs de la mer » d'une façon sublime: que n'a-t-il vu les canotiers de Lévis à l'œuvre !...

* * *

En janvier 1840, par un hiver exceptionnellement rigoureux, le fleuve charriait, du matin au soir et du soir au matin, des montagnes de glace qui se brisaient sur l'angle des quais avec un bruit lugubre. Un matin, le soleil s'était levé sur un horizon clair et calme. Le froid était vif, mais sec. On entendait au loin craquer les banquises, la neige durcie criait sous le pas des piétons, mais le ciel flamboyait limpide et transparent, comme du cristal de roche.

Pitre Soulard avait dès l'aurore traversé de Lévis à Québec; et, après avoir effectué son chargement de retour, se préparait à prendre le large pour regagner la rive sud. Vu l'heure tardive, des amis lui conseillèrent d'attendre. — Vous êtes tous des poules mouillées ! s'écria-t-il en lançant son canot en plein courant du haut de la batture qui bordait l'anse où s'élève aujourd'hui le marché Champlain.

Ce fut un lourd plongeon dans un rejaillissement d'écume; les pagaies creusèrent la vague avec effort, et le canot, monté par seize personnes tant passagers que rameurs, s'éloigna sous le ciel bleu, en laissant derrière lui un long sillage d'argent dans le flot sombre, tandis que la voix énergiquement timbrée de Pitre criait: Nageons, les cœurs.

Le courant déferlait avec une violence extrême: en quelques instants on les eut perdus de vue. Le soir, quand la nuit hâtive de janvier descendit sur les hauteurs de Lévis, deux hommes côtoyaient le rivage en sanglotant, secoués de frissons convulsifs.

C'était Pitre Soulard, échappé à la mort comme par miracle, avec un de ses camarades. Les quatorze autres avaient péri noyés dans l'eau du fleuve ou impitoyablement broyés par les glaçons dont les blocs énormes et les arêtes terribles avaient pulvérisé comme une allumette l'imprudente embarcation avec presque tout ce qu'elle contenait.

Si effroyable qu'elle fût, cependant, la leçon ne suffit point à corriger le téméraire. Deux ans plus tard, dans une circonstance à peu près analogue, sa forfanterie causa la mort à deux autres malheureux et cette fois il y passa lui-même d'une façon tout particulièrement tragique.

Comme il se débattait à la nage en s'efforçant de s'agriffer aux débris de son canot chaviré en plein chenal une immense « glace vive », une de ces gigantesques feuilles de glace fine, acérées comme du verre et tranchantes comme l'acier, l'atteignit, foudroyante, et le décapita sous les yeux horrifiés de ses compagnons, aussi prestement qu'aurait pu le faire le couperet de la guillotine.

La tête du malheureux rebondit au loin et ricocha plusieurs fois sur la glace, en laissant une lugubre trace de sang sur son passage.

C'est cette tête qui revient, dit-on, la tête à Pitre, surtout par les jours de brume et de poudrerie neigeuse; l'horrible fantôme se montre alors aux canotiers effrayés que les glaces ont entraînés dans ces dangereux parages.

D'après L. FRÉCHETTE. (*Soirées du Château de Ramezay.*)

Idées. — Ce morceau contient deux parties: une description et un récit.

1° La description. — Comment se fait actuellement la traversée de Lévis à Québec et comment elle se faisait autrefois, —

structure des canots d'alors, — placement des personnes, — rudesse du métier de batelier : obstacles à surmonter au lancement du canot et pendant la traversée, — cris proférés pour stimuler le courage.

2° Le récit. — Particularités du jour où il se passe. — Dans quelles conditions Pitre quitte Québec. — détails du départ, — circonstances qui concernent l'accident, — arrivée des deux survivants à Lévis. — Deuxième accident, — manière dont il se produisit, — légende qui s'est créée.

Rédaction. — Plaisir de l'hiver canadien.

Aspect du ciel et de la terre, — la campagne et la ville, — longues veillées, — promenades en traîneaux, — fourrures, — sports pour les enfants, les jeunes gens, les grandes personnes, — donner de nombreux détails.

---

89. Prononciation : L'E fermé ET L'E ouvert, LES CONSONNES T, D, N.

I. Pour l'e *fermé* et l'e *ouvert*, voir 7e année, leçon 20.

II. Les dentales **t, d, n.**

Pour prononcer *t, d, n* il faut (les lèvres étant un peu ouvertes et les coins un peu écartés, comme pour sourire) :

1. Que la *pointe seulement* de la langue s'appuie (*légèrement* pour le **d**, *fortement* pour le **t**) sur la *racine* ou le *collet* des incisives supérieures et intercepte *complètement* le passage de l'air;

2. Que la langue se retire *brusquement* en arrière au moment de l'articulation.

Remarques :

1. Il s'agit de la *pointe* de la langue, car si tout le bout de la langue s'aplatit sur le palais, il y aura

mouillure de la consonne. Le mouillage du t ou du d est un défaut commun chez nos enfants, surtout dans la prononciation de *ti, tu, di, du*, où l'on entend l'air siffler entre les dents;

2. La *pointe* de la langue doit s'appuyer, non pas sur le sommet du palais: ce serait un tour de force; non pas, non plus, sur les incisives supérieures elles-mêmes, mais sur la *racine* de ces dents;

3. La langue se retire *brusquement* en arrière au moment de l'articulation et ne doit pas s'échapper entre les dents et faire siffler l'air.

Répétez: Ni nues, ni neiges, ni naufrages n'empêcheront Nestor Nicolas de noliser cette nuit neuf navires pour Nouméa.

Arthur redisait sans cesse : da, de, di, do, du, gros dindon dodu; ta, té, ti, to, tu: turlututu.

---

90. UNE NUIT DANS LES DÉSERTS DU NOUVEAU MONDE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Mettez de l'ampleur, de la dignité et beaucoup de douceur dans la lecture de cette description somptueuse. Recherchez les mots de valeur et marquez-les de la voix.

Prononciation. Soignez l'articulation des *t*, *d* et *n*. — A *ouvert:* Niagara (nya), ouate (wa), ployant (plwa), déployant (plwa); o *ouvert:* horizon (or), orient (or), flocons, océan de forêts (oss, for), saurait (sor); — ressemblaient (re), ressentir (re); au-dessus (ô-tsu), amenait (à-mnè), neige (nè), et velouté (é-vlou), descendait (dé).

Énoncez purement les è : forêt, désert, reine (ê), scène (long), gerbes de lumière, rivière, et tous les imparfaits: amenait, semblait, etc.

Un soir, je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la *cataracte du Niagara;* bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du nouveau monde.



Chateaubriand.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel: tantôt il suivait paisiblement sa *course azurée;* tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, *ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes* de satin blanc,

---

Chateaubriand (François-René de). — Saint-Malo (1768–1848). — Voyageur et un des écrivains les plus illustres du 19e siècle, auteur du *Génie du christianisme*, des *Martyrs*, de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, etc. Ses romans *René*, *Atala*, *les Natchez*, *le Dernier des Abencérages*, offrent des peintures passionnées et peu morales. Il possède l'éclat du style, la richesse de l'imagination, l'éloquence, la puissance descriptive, le coloris. Son œuvre a exercé une grande influence.

se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des *bancs* d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante: le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des *gerbes de lumière* jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle *répétait* dans son sein. Dans une *savane*, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la *hulotte;* au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes: mais, dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

CHATEAUBRIAND. — (*Génie du christianisme.*)

Plan synoptique.

Idées principales.		*Idées secondaires.*
Localisation de la scène.		1. Égaré un soir dans une forêt. 2. Voisinage du Niagara. 3. Spectacle qu'offre la nuit.
Phénomènes célestes.		1. Course de la lune. 2. Brise. 3. Nuages et leurs effets.
Phénomènes terrestres.	Ce que voyait l'auteur	1. Forêts. 2. Clarté et ténèbres. 3. Rivières. 4. Savane. 5. Bouquets d'arbres.
	Ce qu'il entendait	1. Chute des feuilles. 2. Vent subit. 3. Chants d'oiseaux nocturnes. 4. Bruit lointain de la cataracte.
Réflexions.		1. Grandeur de ce tableau. 2. Comparaison avec les nuits d'Europe. 3. Sentiment de la présence de Dieu.

Mots et expressions. — Expliquez: *cataracte du Niagara, course azurée, ployant et déployant leurs voiles, zones diaphanes, bancs, gerbes de lumière, répétait, savane, hulotte.*

Sujet. — Chateaubriand, voyageant en Amérique, découvre des paysages plus étendus et plus impressionnants que ceux d'Europe: il décrit ici une nuit passée dans une forêt.

Idées. — Égaré dans une forêt, il doit y passer la nuit. — Spectacle qu'offre le ciel: lune et nuages. — Spectacle qu'offre la terre: lumière de la lune, bruits de la forêt, mugissements de la cataracte du Niagara. — Impressions qu'il éprouve.

Plan détaillé. — Il y a trois parties dans cette description: localisation de la scène et indication des circonstances, puis description proprement dite, et enfin impressions produites sur Chateaubriand.

L'ordre suivi dans la description est simple: l'auteur applique successivement tous ses sens à l'analyse de la scène et présente deux développements principaux très bien agencés.

1° *Ce qui l'on voit: a*) vers le ciel d'abord où le regard se porte d'instinct; apparition de la lune, son ascension graduelle, ses divers aspects, sa course azurée ; nuages avec leurs aspects changeants.

b) sur la terre, d'abord auprès de lui: lumière de la lune, ses divers aspects, la rivière voisine qui se perd dans le bois, puis reparaît et réfléchit le firmament ; — puis au loin : savane éclairée, îles d'ombres flottantes.

2° *Ce que l'on entend: a*) auprès d'abord: pour transmettre au lecteur l'impression d'un silence solennel, comme religieux, pour le rendre comme tangible, il le coupe de bruits intermittents et légers: chute de quelques feuilles, passage d'un vent subit, cri rare et discret de la hulotte; donc sensation d'un silence grandiose, général, profond.

b) au loin ensuite : la chute du Niagara ; les mots *par intervalles, sourds mugissements, se prolongeaient, expiraient*, rappellent le bruit intermittent et lointain de la cataracte, lequel s'harmonise à merveille avec un silence imposant et prédispose à la méditation.

Tout ce qui précède prépare aux impressions ressenties par l'auteur. Admiration à la fois enthousiaste et religieuse. La dernière phrase, d'un mouvement si ample, traduit le bonheur inattendu et ineffable de son âme de croyant. Et dans la dernière expression revient encore une fois l'idée prédominante de solitude: Chateaubriand est reconnaissant à un tel paysage d'avoir permis à son âme de « se trouver seule devant Dieu ».

Appréciation. — Ce qui nous frappe tout d'abord dans cette page, c'est son *unité* profonde et vivante. Entre les deux parties de la description: peinture de la réalité, expression des sentiments intimes, il y a une harmonie, une correspondance admirable. Elle peut se formuler ainsi: ce lieu et ce moment conviennent d'une façon merveilleuse aux méditations dont le voyageur a soif; ils se prêtent d'une manière parfaite à une sorte de communion ardente de Chateaubriand avec la nature, avec Dieu.

Aussi tous les détails de la description sont-ils choisis de manière à nous imposer une impression dominante: celle d'une

tranquille et majestueuse solitude. Cette circonstance est en effet la plus heureuse pour favoriser chez le spectateur l'éclosion de ses émotions d'artiste et surtout celle de ses réflexions de croyant. De plus la recherche, le choix, l'accumulation des mots, des images et des comparaisons, donnent l'impression d'un paysage et d'un spectacle immenses, nobles, mélancoliques et rendant accessibles aux sens les objets que l'auteur a vus, les bruits qu'il a entendus.

La beauté du morceau tient encore à la splendeur du style: à sa richesse en images ou en comparaisons justes, neuves et éclatantes, et aussi à la puissance expressive du rythme, car nous avons affaire ici à une prose poétique qui se déploie en périodes savamment agencées.

D'après A. MIRONNEAU. — (*Lecture expliquée.*) A. Colin, édit.

Devoir écrit. — 1. Faites la liste des noms du 2e alinéa jouant le rôle de compléments indirects ou circonstanciels. 2. Expliquez par écrit les mots et expressions dont on demande l'explication plus haut. 3. Par quels adjectifs peut-on décrire la lune: forme, aspect, lumière ? 4. Caractérisez par des adjectifs le silence de la nuit. 5. Donnez des synonymes de *mélancolie* en marquant les nuances de sens de chacun. 6. Construisez trois phrases avec chacun des mots *levant, couchant, vivant* employé comme nom, adjectif verbal et participe présent. 7. Expliquez les expressions *la machine du monde, le monde moral, courir le monde, c'est le bout du monde, venir au monde, les jugements du monde, un monde d'ennemis, connaître son monde, n'être plus du monde,* etc.

91. LA RESPIRATION.

Diction. Le n° 1, d'allure plutôt scientifique, est à lire simplement. Lisez le n° 2 avec un accent de conviction. Le n° 3 sera teinté de tristesse.

Prononciation. Pleurésie (pleur), au dehors (de), au-dessous (ô-de-sou ou ôtsou), vésicule (vé-zi); **o** *fermé:* mucosité (cô-zi), rosée, fosse (fô); **o** *ouvert:* carbonique (bonn) totale (tott), pulmonaire, volume, thoracique (tor), hoquet,

prolongé, produit; — spongieux (gyeû: en une syllabe), enveloppés (vlopp), diaphragme (dya: une syllabe).

I

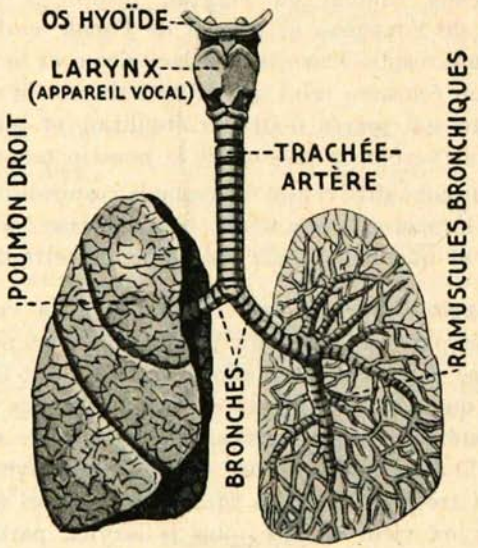
La *respiration* est la fonction par laquelle l'organisme échange l'acide carbonique contenu dans le sang veineux contre l'oxygène de l'air atmosphérique. Tout être vivant, animal ou végétal, respire, c'est-à-dire absorbe de l'oxygène et rejette de l'acide carbonique. Le poisson respire l'air dissous dans l'eau, et le poussin, avant son éclosion, celui qui filtre à travers la coquille. Que l'eau soit privée d'air par ébullition et que la coquille soit vernie, le poisson et le poussin mourront.

Pour connaître ce qui concerne la respiration, il faut étudier l'*appareil respiratoire*, le *mécanisme de la respiration* et quelques *détails pratiques* sur cette question.

L'*appareil respiratoire* se compose des voies respiratoires par lesquelles l'air pénètre dans les poumons. Ces voies comprennent d'abord la bouche et les fosses nasales qui communiquent, en avant, par les narines, avec l'extérieur; et en arrière, avec le pharynx. Cest par elles qu'il faut inspirer pour que l'air n'arrive ni trop froid, ni trop sec dans les bronches si faciles à irriter. Le pharynx vient ensuite, puis le larynx, partie supérieure de la trachée-artère, et renfermant les organes de la voix. La trachée-artère est un tube long de 2 pouces, demi-cylindrique et formé d'anneaux cartilagineux. Il se subdivise en deux branches : les bronches, qui se ramifient dans les poumons en tubes de plus en plus petits et qui se terminent par des sacs, ce qui leur donne l'apparence d'une grappe de raisin, dont les grains seraient extrêmement nombreux et très petits. Ces sacs, appelés vésicules pulmonaires et remplis

d'air, ont une surface totale d'à peu près 600 pieds carrés, et un volume d'un gallon et plus.

Les *poumons* sont des organes spongieux, de couleur rosée, formés par l'ensemble des canaux et des vésicules pulmonaires. Ils sont enveloppés par la plèvre, composée de deux membranes ; l'une adhère à la surface



Appareil respiratoire.

des poumons, l'autre à la cage thoracique et au diaphragme. Entre elles se trouve un peu de liquide pour faciliter leur glissement l'une sur l'autre. Ce liquide, devient trop abondant dans leur inflammation et cause la maladie connue sous le nom de pleurésie. Il y a deux poumons, qui laissent entre eux un espace libre dans lequel est logé le cœur ; comme celui-ci penche un peu

à gauche, il s'ensuit que le poumon de ce côté est moins volumineux que celui de droite.

II

La respiration comprend deux mouvements: l'*inspiration* par laquelle l'air atmosphérique pénètre dans les poumons, et l'*expiration* ou expulsion de l'air vicié des poumons. Par eux-mêmes, les poumons ne sont susceptibles d'aucun mouvement; mais la cage thoracique peut augmenter de capacité par le soulèvement des côtes et l'abaissement du diaphragme; à leur tour les poumons sont entraînés dans cette dilatation, les vésicules se distendent, et, leur volume s'accroissant, l'air s'y précipite sous l'effet de la pression atmosphérique.

A chaque inspiration, il pénètre environ une demi-pinte d'air dans les poumons. Cet air produit un bruit particulier en s'introduisant dans les vésicules, bruit d'une grande importance pour le médecin parce qu'il lui fait connaître l'état du poumon. Dans l'expiration, l'air est expulsé parce que la cage thoracique revient à son volume primitif, comprime le poumon et chasse une partie de l'air qu'il contient. On compte de quinze à vingt respirations par minute.

Il y a des respirations d'un caractère spécial. Ainsi le hoquet, le sanglot, ne sont que des inspirations brusques, souvent dues à des contractions énergiques du diaphragme; le rire et l'éternuement sont des expirations brusques ; le bâillement et le soupir sont des inspirations prolongées suivies d'expirations prolongées; la toux est une expiration brusque, précédée d'une inspiration lente; elle a pour effet de rejeter au dehors les mucosités qui encombrent les voies respiratoires.

Le but de la respiration est de mettre le sang veineux chargé de vapeur d'eau et d'acide carbonique en contact avec l'air pour lui céder ces deux produits et lui prendre son oxygène. Le sang vicié arrive dans les poumons, pénètre dans les capillaires qui rampent sur les vésicules, et l'échange de gaz s'opère à travers leurs parois excessivement minces. L'air expiré contient donc de la vapeur d'eau et de l'acide carbonique ; il s'en exhale plus d'une livre par jour. On constate facilement leur présence : en plaçant devant la bouche un corps froid et poli il se couvre d'une fine buée de vapeur d'eau; et si l'on souffle avec un tube dans un verre contenant de l'eau de chaux limpide, l'eau se trouble immédiatement, parce que le gaz carbonique forme avec la chaux un carbonate de chaux qui est blanc.

III

La respiration est une véritable combustion, analogue à celle qui se produit dans nos foyers; l'oxygène, conduit par le sang dans toutes les parties du corps, se combine au carbone et brûle les substances inutiles. Cette combustion produit la chaleur animale de notre corps, qui est ordinairement de 98°$\frac{3}{5}$ F., et ne peut guère dépasser 105 ni descendre au-dessous de 94 sans entraîner la mort.

De ce que l'on vient de dire, on peut facilement conclure l'importance souveraine, pour le maintien de la santé, de ne respirer que de l'air pur, comme celui de la campagne, de la mer ou de la montagne. L'on doit, le plus possible, aérer les chambres où l'on séjourne, surtout s'il y a agglomération, éviter d'y allumer des brasiers qui dégagent de l'acide carbonique, et d'y coucher lorsqu'il y a des plantes vertes. Comme chaque

personne inspire près de 500 pintes d'air par heure pour en extraire l'oxygène, on voit que dans une salle la provision de ce gaz précieux doit s'épuiser promptement. De plus, chaque individu renvoie à peu près le même volume d'air vicié par l'acide carbonique. Si on ne renouvelle pas l'air, on arrive bientôt à respirer un air utilisé plusieurs fois déjà et de plus en plus impropre à la purification du sang. On comprend ainsi le malaise que l'on éprouve après un séjour prolongé dans une salle hermétiquement fermée. Des accidents mortels ont été parfois la conséquence du défaut d'aération.

Et que dire des imprudences si fréquentes parmi les enfants échauffés, altérés, de boire à longs traits de l'eau ou du lait froids, de se placer dans les courants d'air lorsqu'ils sont en sueur, ou de ne pas changer leurs vêtements mouillés ? Que de rhumes, de bronchites, de fluxions de poitrine, de pleurésies, de phtisies en ont résulté ! Ah ! la phtisie ou tuberculose, qui ronge, détruit les poumons ! Qui pourra compter ses victimes ? Elles sont si nombreuses qu'on l'appelle la peste blanche. Les maladies de poitrine négligées, une nourriture insuffisante, l'habitude de vivre dans un air vicié, mais surtout l'abus du tabac, les excès de l'alcoolisme et l'inconduite, voilà ses causes déterminantes.

Questions. — 1. Dites ce qu'est la respiration et montrez l'universalité de ce phénomène. 2. Parlez de chacune des parties de l'appareil respiratoire. 3. Que savez-vous sur l'inspiration et l'expiration ? 4. Quel est le but de la respiration, et quels sont les phénomènes qui s'opèrent alors dans les poumons ? 5. Qu'est-ce que la combustion, et pourquoi dit-on que la respiration est une véritable combustion ? 6. Énumérez quelques règles de l'hygiène à observer par rapport à la respiration et quelques imprudences à éviter. 7. A quoi aboutissent trop souvent ces imprudences ?

92. LA PROVOCATION.

Diction. Rodrigue est plein d'ardeur et d'audace; il brûle de venger l'honneur de son père. Mettez de l'insistance dans *sais-tu ? le sais-tu ?* Le comte est méprisant d'abord, ce qui enflamme davantage Rodrigue. Puis il admire et s'attendrit: *Ce grand cœur qui paraît... Je sais ta passion... ma pitié s'intéresse.* — Essayez de rendre le dialogue de la fin.

Prononciation. Provocation (ov-oc) ; Don Dièguе et dialogue (dyè, dyà, en une syllabe), sais-tu et je sais (sé); j'aurai et j'aurais (jor), passion (pâ), las (lâ), plaisir (plè), essai (é-sê), effroi (é-frwà), voir (vwàr), j'avais fait (j'avè fè), trop peu (tropp-eu), péril (ril ou rye), victoire (twàr), gloire (glwàr).

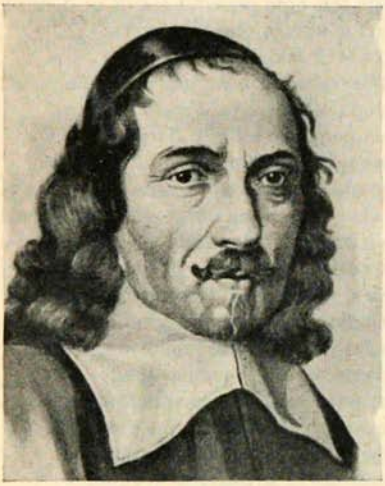
(Ce dialogue dramatique est extrait du Cid, une des plus célèbres pièces de théâtre, composée au 17e siècle par P. Corneille. Rodrigue, surnommé le Cid et fils de Don Dièguе, aimait Chimène, fille du comte Don Gormas, et en était aimé: le mariage devait bientôt se faire. Mais Don Dièguе ayant été choisi par le roi comme gouverneur de son fils, le comte, qui aspirait à cette fonction, insulte Don Dièguе et le soufflette. Impuissant à se défendre, le vieillard confie à son fils de soin de le venger. Pris entre son amour pour Chimène et son devoir, qui l'oblige à venger l'honneur de sa famille, Rodrigue hésite un instant, mais il se décide pour le devoir et va dans la maison du comte pour le provoquer en duel.)

RODRIGUE. A moi, Comte, deux mots.
LE COMTE. Parle.
RODRIGUE. Ôte-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Dièguе ?
LE COMTE. Oui.
RODRIGUE. Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? Le sais-tu ?
LE COMTE. Peut-être.
RODRIGUE. Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?
LE COMTE. Que m'importe ?
RODRIGUE. A quatre pas d'ici je te le fais savoir.
LE COMTE. Jeune présomptueux !
RODRIGUE. Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend point le nombre des années,
LE COMTE. Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?
RODRIGUE. Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.
LE COMTE. Sais-tu bien qui je suis ?
RODRIGUE. Oui; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père, il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.
LE COMTE. Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;
J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.
RODRIGUE. D'une indigne pitié ton audace est suivie:
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ?
LE COMTE. Retire-toi d'ici.
RODRIGUE. Marchons sans discourir.
LE COMTE. Es-tu si las de vivre ?
RODRIGUE. As-tu peur de mourir ?
LE COMTE. Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

CORNEILLE.

Appréciation. — Remarquable par sa rapidité et par sa concision énergique, cette scène est cependant composée avec une méthode parfaite. Dans les six premiers vers, Rodrigue interpelle d'abord le comte et lui pose trois questions au sujet de Don Diègue; le comte répond brusquement en homme qui veut esquiver toute explication. Au 7e vers, Rodrigue le provoque alors directement : *A quatre pas d'ici je te le fais savoir*, et jusqu'au vers 22 les deux personnages échangent des menaces et des défis. Puis, au vers 23, le comte change de tactique: ému par le courage de ce jeune homme, fiancé à sa fille, il entre dans ses sentiments, le félicite de préférer l'honneur à l'amour, prend pitié de sa jeunesse, et l'engage à ne pas courir au devant d'une mort certaine. Mais ces témoignages d'intérêt et d'affection qui pourraient attendrir Rodrigue sont mêlés d'orgueil et de dédain. Aussi le jeune homme se sent blessé par cette *indigne pitié*. Enfin, les six derniers vers forment une conclusion rapide: les deux personnages échangent de brusques répliques et le comte accepte le duel.



P. Corneille.

Corneille (Pierre). — Rouen (1606–1684) — Avocat, poète; le père de la tragédie française et le créateur de l'art dramatique en France. Ses plus belles pièces sont les tragédies: *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* et la comédie *le Menteur*. Ce poète sublime, après avoir fait entendre le plus héroïque langage de la foi chrétienne dans *Polyeucte*, sa plus belle création, a ouvert son cœur aux émotions de la piété dans une traduction en vers de l'*Imitation de J.-C.* qui eut plus de quarante éditions.

Ainsi cette scène se développe dans un parfait équilibre: commencée par une provocation, elle s'achève de même, et au milieu il y a une détente.

D'après DES GRANGES.

Devoir écrit. — 1. Indiquez les six premières propositions elliptiques du texte. 2. Trouvez cinq propositions qui jouent le rôle de compléments directs. 3. Indiquez des noms de personnes dérivant d'autres noms à l'aide de suffixes qui indiquent l'origine, la profession, le partisan d'un système, etc. 4. Joignez quatre noms aux six derniers adjectifs qualificatifs de la leçon (vers 29 à 44). 5. Quels adjectifs peuvent caractériser la *peur* dans ses causes et ses effets ? 6. Donnez cinq sujets aux verbes *porter*, *attendre*, *trembler*, *paraître*, *attaquer*, *mourir*. 7. Quelle différence y a-t-il entre *doute*, *incertitude* et *perplexité* ?— entre *valeur*, *vaillance*, *bravoure*, *intrépidité* ? 8. Construisez cinq phrases commençant par un complément circonstanciel. 9. Donnez le sens des expressions: *au premier mot*, *compter ses mots*, *avoir le dernier mot*, *ne pas souffler mot*, *avoir le mot pour rire*, *prendre au mot*, *entendre à demi mot*.

93. PRINCIPES DE DICTION: 4° LES LIAISONS.

Voir 7e année, leçon 24.

94. LE COMPAGNON DE ROUTE.

Diction. Douceur et admiration dans le numéro 1; tristesse dans 2. Beaucoup d'affection dans 3. Questions confiantes de l'enfant dans 4 et insistances de la mère: *lui seul, lui seul*. Ton résolu de l'enfant.

Dans 5, variez les intonations de la question *Me veux-tu pour compagnon :*

La gloire parlera d'un ton enthousiaste;
Le plaisir sera doux et insinuant;
L'affection, plus tendre encore;
Le devoir prendra un ton tendre, mais énergique.

Prononciation. O *ouvert :* volonté (vol), solitaire, j'aurais (jor), Tobie (tob), innocent (i-noss-an) ; a *fermé :* passa (pâ), tout bas (bâ), gazon (gâ). — Cœur (*keur*, non *kieur*), mère (ni *mare* ni *minre*), je ne le (je nle), beaucoup se pré... (bô-kou-spré), et le ramena (é-lra), est le nom de l'ami (è lnon dla), chemin de la (ch'min dla), passe ton chemin (pâss-ton chmin), pas le nom (pâ lnon) ; rude sentier (rud' sen), rude chemin (rud'-che), ma mère m'a dit (mèrma), isolement (zol-man) ; cherche donc (don), qui l'attendait (kila et non kil-la).

1. Il s'en allait tout seul à travers *le rude sentier de la vie*, le vertueux jeune homme, au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à la volonté énergique.

2. Il s'en allait le cœur gros, mais cachant ses larmes, pressant sa main sur sa *poitrine* pour en arrêter les battements et n'osant se retourner vers la demeure qu'il quittait, de peur de trop s'attendrir.

3. Il y avait sa mère, dans cette demeure, et sa mère lui avait dit : « Il faut partir, mon enfant, et, dans quelques années, tu reviendras auprès de ta vieille mère qui t'attendra, solitaire, au foyer de ton enfance, et à qui tu procureras le bien-être pour ses derniers jours.

« J'aurais voulu t'accompagner, mon enfant, car il est malsain à l'homme de marcher seul ; je ne le puis pas, cherche donc un ami qui t'accompagne sur la route.

« La jeunesse est attrayante, beaucoup se présenteront ; choisis, mon enfant, et que ce compagnon soit pour toi l'ange qui garda Tobie innocent et le ramena à son vieux père et à sa vieille mère.

4. — Mais qui choisir, ma mère, et quel est le nom de l'ami que vous voulez pour moi ? »

Et la mère, embrassant une dernière fois son enfant, murmura tout bas un nom à son oreille, et répéta plusieurs fois : lui seul, lui seul, lui seul, mon fils.

— Je le promets, ma mère. »

5. Il s'en allait tout seul, le long du rude *chemin* de la vie, le vertueux jeune homme, au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté. Et pendant qu'il cheminait, passa devant son regard comme une ombre lumineuse et une voix se fit entendre:

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis la gloire.

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit, passe ton chemin. »

Et plus loin, un doux frémissement parcourut son être tout entier, et une voix attrayante comme le chant du *pâtre* de la vallée se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis le plaisir.

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit, passe ton chemin.

Plus loin encore, il lui sembla que ses pieds glissaient sur le gazon, et que ses membres avaient oublié toute fatigue; et une voix suave comme la brise du matin et douce comme la parole d'une mère à son petit enfant, se fit entendre:

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis l'affection.

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit, passe ton chemin. »

Et comme le soir venait, et que le voyageur se sentait plus triste que le matin, à cause de l'isolement de sa première journée, il éprouva tout à coup comme

un sentiment de force qui lui était inconnu et une voix tendre mais énergique se fit entendre.

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis le devoir.

— Ah ! viens, c'est ton nom que ma mère m'a dit. »

Et quelques années après il revenait toujours vertueux, le jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à la volonté énergique.

Et il apportait à sa mère qui l'attendait au foyer solitaire le bien-être pour ses derniers jours.

Vocabulaire. — 1. **Le rude sentier de la vie,** expression figurée qui désigne les difficultés rencontres au cours de la vie. *Sentier* vient du latin *semita*; c'est un petit chemin sous bois ou dans la campagne, pour les piétons seulement.—2. **Poitrine,** du latin *pectus, pectoris;* trouvez quelques mots de la même famille.—3. **Chemin,** cheminer, cheminement, s'acheminer; être dans le bon chemin, chemin du paradis, de traverse, de halage, faire son chemin. Chemin est un terme général désignant toutes les voies de communication, pour piétons et voitures. Il a pour synonymes *voie, route; voie* ne s'emploie que dans un petit nombre d'expressions; la *route*, utilisée pour les voitures surtout, est un terme plus général, moins cependant que le mot chemin. — 4. **Pâtre,** et ses synonymes *pasteur* et *berger*, désignent celui qui garde les troupeaux; le *berger* ne garde que des brebis, appelées autrefois *berbis; pâtre* et *pasteur* dérivent également du latin *pastor*, mais pasteur en reproduit exactement le sens et seul se dit au figuré, pour les peuples, tandis que pâtre ne présente qu'un sens modifié. — 5. Quel est le sens des préfixes dans *parcourir, revenir*, et des suffixes dans *solitaire, vertueux ?*— le sens de *vallée, vallon, val ?* — de *attrayant, attirant, attractif ?*

Rédaction. — Les meilleurs moyens de réussir dans la profession que l'on veut embrasser. — Qualités de l'esprit, du cœur, de la volonté; — instruction, travail, conduite, noblesse, religion; — défauts, vices et mauvaises habitudes à éviter.

95. TREMBLEMENT DE TERRE DE MESSINE (1908).

Diction. Mettre de la grâce dans la description du numéro 1. Accélérer l'allure dans 2, mais sans précipitation. Il y a de la consternation dans cet alinéa, elle s'accentue encore dans 3. Le numéro 4 devra exprimer une idée de dégoût. Dans 5, pitié, horreur, consternation.

Prononciation. Pittoresque (pit-tor, prolonger le 1er *t*), luxuriante (luc-su-ryant'), commotion (comm-ô-syon) ; **a** *fermé* de *grave :* fra*cas*, ferrailles, bras, ca*da*vre, navrante (nâ) ; — gangrène (gan-grè), *fai*sait (fe) ; **o** *ouvert :* orientales (or-yan) immobilise (im-mob, prolonger le 1er *m*), panorama, monument (monn), d'orangers et d'oliviers (dor, dol), vomit (vomm), ignorant, horrifiés (or-ri-fyé, prolonger le 1er *r*) ; — nonchalamment (la-man), s'adosse (dô), cependant (spen), violence (vyol, une syllabe), vacille (cil), sauveteurs (sôv-teur), malheureux (eur-eû), odeur (ô).

1. Messine la Noble est nonchalamment assise au bord du détroit de 2 milles de large auquel elle donne son nom. Située à l'extrême pointe nord de la Sicile, elle offre à l'œil du touriste l'un des sites les plus pittoresques de cette île et possède toutes les séductions des villes orientales. Elle baigne ses pieds dans la mer bleue, étale le sommet de ses monuments dans l'atmosphère limpide d'un ciel d'azur, s'adosse à des collines dont les premières pentes sont parsemées d'orangers et d'oliviers, de vignes luxuriantes qui grimpent sur les arbres, de villages tout blancs au milieu de l'émeraude des bois. Ce panorama fait songer aux rives enchantées de la Grèce ou du Bosphore, à ces coins fortunés où il semble qu'on voudrait toujours vivre. Beauté bien éphémère, cependant, qu'un tremblement de terre anéantira en quelques instants.

2. Le 28 décembre, à 5 heures 20 du matin, les cent cinquante mille habitants de la cité dormaient paisiblement. Soudain, des secousses d'une extrême violence ébranlent le sol: maisons, palais, églises, tout s'agite, vacille, chancelle comme des hommes ivres, se lézarde, s'écroule avec un fracas épouvantable. En vingt-trois secondes, Messine et ses environs, d'un côté du détroit; de l'autre, Reggio et plusieurs villes de la côte | ne sont plus qu'un amas de ruines; rien ne demeure intact, rien. Plus de deux cent mille personnes, tuées ou blessées, gisent sous des monceaux de décombres ! A l'horreur de la terre s'ajoute celle de la mer. Le fond se soulève: une vague formidable prend son élan, monte à l'assaut des deux rives, roule sur les villes et les villages et achève l'œuvre de destruction; puis elle se retire en une avalanche assourdissante entraînant quantité de débris de toutes sortes. Seuls restent debout quelques pans de murs creusés d'énormes trous, des ferrailles aux contorsions bizarres, des poutres qui s'élèvent pareilles à des bras suppliants dressés vers le ciel. Pour compléter les fléaux, l'incendie s'allume dans divers quartiers et commence de nouveaux ravages parmi les ruines. Oh ! quel terrible chaos, mais moins terrible que le sort des victimes infortunées !

3. Au fracas, succède pendant quelques instants un lugubre silence. Puis, à travers les ténèbres, des gémissements, des cris, des appels déchirants se font entendre; des ombres affolées sortent de-ci, de-là, surgissant des décombres. Elles se précipitent vers la mer, la campagne : saisies d'une frayeur indicible, les pieds nus pour la plupart, à demi vêtues des objets les plus disparates: couvertures ou draps de lit, tapis de table, fragments de rideaux... Mais combien d'autres restent ensevelis !

A côté de ceux qui sont tués, broyés, et qui ne tarderont pas à entrer en putréfaction, il y a les survivants dont la situation est affreuse, blessés souvent, emprisonnés, immobilisés dans un enchevêtrement inextricable de bois, de fer, de meubles, de pierres,... Et de quelles scènes ils ont été parfois les témoins épouvantés ! Que de parents ont vu mourir leurs enfants dans des souffrances atroces, que d'enfants ont assisté à l'agonie tragique de leurs parents ! Que d'autres se sont jetés par les fenêtres pour s'écraser sur le pavé ; ont été brûlés vifs ou asphyxiés, étouffés sous les décombres ; ou sont morts de faim après des journées, des semaines de vains appels au secours ! Une femme reçoit goutte à goutte le sang qui coule des cadavres de son époux et de son fils, et en perd la raison; une jeune fille s'élance par une fenêtre du quatrième étage, et quatre jours durant reste suspendue la tête en bas à une tige de fer à laquelle se sont accrochées ses jupes; pendant huit jours un homme supporte sur ses jambes le corps de son épouse qui se décompose et leur communique la gangrène. Trois enfants ne furent délivrés qu'après dix-neuf jours d'attente; précipités indemnes dans leur cave, ils s'étaient sustentés avec des ognons secs et un peu de vin.

4. Un autre spectacle, plus horrible peut-être, allait se dérouler, montrant à nu la bête humaine livrée à ses appétits brutaux. Le premier moment de frayeur passé on vit accourir vers la ville écroulée des individus sortis de partout, des faubourgs, des prisons brisées, fauves encore plus féroces que tous les éléments déchaînés, lie que la société vomit à certaines heures comme une mer en fureur ses requins. Ils se groupent, s'organisent, se partagent les quartiers de la cité et le pillage

commence. Ils font main basse sur tout, dépouillent morts et vivants, coupent doigts, mains, oreilles pour avoir plus vite bagues, bracelets, pendants, et, laissant là les corps mutilés et parfois tout palpitants, vont continuer ailleurs leur infâme besogne. Aussi, aucune pitié pour ces sinistres écumeurs de ruines; la police les abattra sur-le-champ comme des chiens.

5. A midi, Rome ignorait encore le désastre, tous les moyens de communication ayant été détruits. Arrivée par un torpilleur qui se trouvait à Messine le matin, la fatale nouvelle, et combien incomplète, se répand instantanément. Stupeur, consternation générales. L'angoisse étreint les cœurs. Les secours s'organisent, mais n'arriveront que par mer, donc avec lenteur. Le roi et la reine accourent; le clergé, la marine, l'armée, le peuple, rivalisent de dévouement pour venir en aide aux infortunés. Les sauveteurs ne comprirent l'étendue de la catastrophe que quand son tableau se déroula devant leurs yeux horrifiés. Navrantes journées pour eux, rendues plus horribles par les scènes de violence, de pillage qui continuaient, les batailles entre gens affamés, la détresse de tous ces malheureux sans abri, grelottant le froid, tremblant sous la pluie. Mais infiniment plus pénible était la tâche de retrouver les survivants enterrés, avoisinant avec les morts en putréfaction auxquels il fallait donner la sépulture. Ajoutons que la pestilence augmentait malgré les désinfectants partout répandus à profusion, et que, longtemps encore, une odeur nauséabonde plana sur cet immense et funèbre charnier humain.

6. Terrifiant fut le bilan de ce cataclysme, le plus grand des temps modernes; près de deux cent mille tués, cinquante mille blessés, deux mille cas de folie

subite, plus de quatre mille orphelins, au delà de quatre cents millions de piastres de pertes matérielles...

Comme l'homme sent son néant en présence de ces foudroyantes commotions de la nature !

Questions. — 1. Faites la description de la ville de Messine. 2. Parlez des trois fléaux qui se sont succédé pour détruire la ville. 3. Dites quelques mots des fuyards, des survivants ensevelis sous les ruines. 4. Que firent certains bandits ? 5. Comment la nouvelle du désastre parvint-elle à Rome ? — quel effet produisit-elle ? 6. Que savez-vous sur les sauveteurs et leur œuvre de dévouement ? 7. Quel fut le bilan du cataclysme ? 8. Quelles pensées suggèrent de tels malheurs ?

---

96. Prononciation : L'E muet, LES CONSONNES L ET R.

I. Pour l'e *muet*, voir 7e année, leçon 27.

II. *Les dentales* l *et* r.

Pour prononcer l'l, la *pointe de la langue* vient *frapper le palais* à la naissance des incisives supérieures (comme pour *t*, *d*, *n*) ou un peu au-dessus, pendant que l'air s'échappe des deux côtés; puis elle s'abaisse.

Pour rouler l'r, la *langue se creuse*, et la *pointe*, se portant en haut vers le collet des incisives supérieures, vibre au passage de l'air.

La bouche est ouverte dans le sens de la voyelle suivante: *là, lè, lé, li ; là, le, leû, lu ; lâ, lô, lô, lou.*

Répétez : Le long de la longue allée s'en allait le lord, lourd, lent, long, laid, livide et languissant.

Trois très gros rats gris creusent trois très grands trous dans trois très gros fromages trop gras (trô grâ).

---

97. ATHALIE ET JOAS.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Athalie essaye d'être engageante pour arracher quelque mot imprudent à Joas. Faites parler Joas avec une grande candeur. Il n'y a aucune malice dans ce qu'il dit, même quand il parle de loups cruels, de méchants.

Prononciation. Dans les vers tous les **e** sourds se prononcent, à moins d'être à la rime ou suivis d'une voyelle ou d'un *h* muet. — Dans les expressions comme : *je l'invoque, à l'écrire, à l'oublier, vous l'instruisez*, ne doublez pas l'*l*: dites jelin (et non jeul-lin), *alécrire* (et non al-l'écrire), *aloublier, voulin...* (et non al-loublier, voul-l'in). — Joas (*o* ouvert), prodige (prod), ne sait-on pas (sé-ton-pâ), pays (pè-i), faisait (fe), homicide (omm), plaisirs (plè), faire part (*a* de *car*), essayez (é-sè).

ATHALIE

Comment vous nommez-vous ?

JOAS

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE

Votre père ?

JOAS

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu | jeté dès ma naissance,
Et qui | de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE

Vous êtes sans parents ?

JOAS

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE

Comment ? et depuis quand ?

JOAS

Depuis que je suis né.

ATHALIE

Ne sait-on pas, au moins, quel pays est le vôtre ?

JOAS

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE

Où | dit-on | que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS

Parmi des loups cruels | prêts à me dévorer.

ATHALIE

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE

Mais de vos premiers ans | quelles mains ont pris (soin ?

JOAS

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants | au besoin ?
Aux petits des oiseaux | il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours | je l'invoque; et | d'un soin paternel |
Il me nourrit | des dons offerts sur son autel.

ATHALIE

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse ?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement | à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié !

ABNER

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs | l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler |
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez ?

JOSABETH

Vous avez entendu sa fortune:
Sa présence | à la fin pourrait être importune.

ATHALIE, *à Joas.*

Non, revenez. Quel est tous les jours | votre emploi ?

JOAS

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi;
Dans son livre divin | on m'apprend à la lire;
Et déjà | de ma main | je commence à l'écrire.

ATHALIE

Que vous dit cette loi ?

JOAS

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard | son saint nom | blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE

J'entends. Mais tout ce peuple | enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE

Dieu veut-il | qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE

Quels sont donc (*don*) vos plaisirs ?

JOAS

Quelquefois | à l'autel
Je présente au grand prêtre | ou l'encens | ou le sel;
J'entends chanter | de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus [doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS

Moi ! des bienfaits de Dieu | je perdrais la mémoire !

ATHALIE

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS

Vous ne le priez point.

ATHALIE

Vous pourrez le prier.

JOAS

Je verrais cependant | en invoquer un autre.

ATHALIE

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre:
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE

Les plaisirs | près de moi vous chercheront en foule.

JOAS

Le bonheur des méchants | comme un torrent |s'écoule.

ATHALIE

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABETH

Hé ! Madame ! excusez
Un enfant...

ATHALIE

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point | sans doute | un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier:
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez | dès ce jour | l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés | assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS

Comme votre fils !

ATHALIE

Oui... Vous vous taisez ?

JOAS

Quel père
Je quitterais ! et pour...

ATHALIE

Eh bien ?

JOAS

Pour quelle mère !

RACINE.

1. ÉTUDE ANALYTIQUE.

I. Athalie cherche à connaître Joas par ses propres réponses.

1. Athalie demande à Joas:

a) Son nom; *b*) son père; *c*) sa famille; *d*) l'époque de son abandon; *e*) son pays; *f*) où il fut trouvé; *g*) par qui il fut conduit au temple; *h*) qui l'a élevé.

2. Joas répond:

a) Il dit son nom; *b*) se déclare orphelin, *c*) abandonné de ses parents, et cela *d*) depuis sa naissance; *e*) le temple est son pays; *f*) il a couru des dangers à sa naissance; *g*) une femme l'a sauvé et conduit au temple; *h*) il doit tout à Dieu.

II. Monologue d'Athalie.

1. Elle est troublée par les réponses de l'enfant.
2. Elle est gagnée par sa naïveté.
3. Elle se reproche aussitôt ces sentiments humains.

III. Intervention d'Abner et de Josabeth.

1. Abner rappelle à Athalie le songe qu'elle a eu.
2. Il lui montre l'illusion de ce songe.
3. Josabeth veut prudemment emmener Joas.
4. Athalie le rappelle.

IV. Athalie cherche à connaître les occupations de Joas.

1. Athalie demande à Joas:

a) Quel est son emploi; *b*) ce que lui dit la loi de Dieu; *c*) l'occupation du peuple juif; *d*) ce que Dieu exige pour son culte; *e*) quels sont ses plaisirs.

2. Joas répond:

a) Il adore Dieu, écoute expliquer sa loi, apprend à lire et à écrire.

b) Ce qu'ordonne la loi de Dieu:
Amour de Dieu; respect de son nom; protection à l'orphelin; résistance à l'orgueil; punition de l'homicide.

c) Le peuple loue Dieu.

d) Les exercices profanes sont bannis du temple.

e) Joas assiste le grand prêtre à l'autel et jouit de la pompe des cérémonies.

Transition. Compassion d'Athalie.

V. Perfides propositions d'Athalie.

1. Insinuations d'Athalie.
   a) Invitation à la suivre.
   b) Promesse de ne pas le contraindre à oublier Dieu
   c) Promesse de le laisser prier.
   d) Parallèle entre le vrai Dieu et les faux dieux.
   e) Assurance des plaisirs.
2. Réponses de Joas.
   a) Il ne veut pas perdre le souvenir des bienfaits de Dieu.
   b) La reine ne le prie point.
   c) Il sera témoin de l'idolâtrie.
   d) Affirmation de l'unité de Dieu.
   e) Refus des plaisirs passagers des méchants.

VI. Dernière interrogation d'Athalie.

Elle demande à Joas quels sont les méchants dont il parle.

VII. Nouvelle et courte intervention de Josabeth.

1. Elle semble craindre la franchise naïve de Joas et veut répondre pour lui.
2. Athalie lui répond brièvement.

VIII. Athalie reprend son entretien.

1. Elle flatte Joas.
2. L'exhorte à abandonner le temple.
3. Promet de lui faire part de ses richesses.
4. Lui offre de le traiter comme son fils.

IX. Réponse finale de Joas.

Il ne peut se résoudre à quitter le grand prêtre, qu'il nomme son père, pour suivre une telle mère.

2. Appréciation. — Sous une forme enfantine et naïve, les réponses de Joas à toutes les questions que lui pose la reine

sont pleines d'à-propos et comme d'inspiration divine; elles renferment certaines allusions inconscientes à de tragiques événements qui doivent les rendre cruelles à Athalie. Aussi ne peut-elle s'empêcher de dire de temps à autre: *J'entends, je comprends.*

Il faut aussi remarquer avec quelle adresse Racine a divisé ce long dialogue en trois parties par l'intervention d'Abner et de Josabeth. Il renouvelle par là l'intérêt; il l'accroît même en excitant tout à coup de nouvelles alarmes au commencement de chacune de ces parties, alors que le spectateur croit le danger passé.



Jean Racine.

Dans la première partie, Athalie épuise toutes les questions de la curiosité et de la défiance et ne peut parvenir à surprendre un mot qui l'éclaire sur ce qu'elle cherche. Plus ses interrogations sont pressantes, plus on est charmé de la voir toujours confondue par la simplicité des réponses de l'enfant. Elle-même en subit le charme et se sent émue de pitié.

Racine (Jean). — La Ferté-Milon (1639–1699). — Célèbre poète tragique français, l'heureux rival de Corneille, auteur des fameuses tragédies *Andromaque*, *Britannicus*, *Mithridate*, *Phèdre*, *Esther*, *Athalie*, etc., cette dernière étant le chef-d'œuvre de la scène française. La comédie des *Plaideurs* lui assure une place parmi les meilleurs comiques, et les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* en font le premier de nos poètes lyriques. Son style est d'une perfection qui n'a point été surpassée.

Dans la deuxième partie, les réponses de Joas forment dans leur ensemble une profession de foi si belle et si ferme, en face de la reine idolâtre, qu'on tremble pour ce faible enfant qui ne soupçonne même pas le danger qu'il court.

Enfin, aux perfides insinuations d'Athalie continuées dans la troisième partie, Joas ne répond que par une exclamation, une apostrophe cinglante à l'adresse de la reine: *Quel père je quitterais ? et pour... pour quelle mère ?*

Les figures de style de ce morceau si célèbre sont sobres, mais frappantes:

3e vers, double métaphore: Entre les *bras* de Dieu *jeté*.

14e vers, interrogation: Dieu laissa-t-il... ?

22e vers, réticence: Succéder...

32e vers, pléonasme: De ma main je commence à l'écrire.

56e vers, comparaison.

58e vers, ironie: J'aime à voir...

67e et 68e vers. Suspension et antithèse.

Faites ressortir quelques-uns des nombreux contrastes entre les deux interlocuteurs.

Devoir écrit. — 1. Trouvez dans le morceau neuf propositions jouant le rôle de compléments directs. 2. Analysez grammaticalement *Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.* 3. Trouvez cinq contraires aux mots *trouble, louange, richesse, silence, ordinaire, élève.* 4. Énumérez les noms, adjectifs et expressions que vous connaissez pour exprimer la *richesse.* 5. Quel est le sens exact de *plaisir, distraction, passe-temps ? — heureux, content, enchanté, joyeux ?* 6. Indiquez différentes acceptions des mots *sortir, loi, présenter.* 7. Composez cinq maximes sur le mot *jeu.* 8. Construisez cinq phrases où chacun des mots *reine, héritier, habit, métier, richesse* entrera dans une proposition servant de complément direct. 9. Expliquez les proverbes: *Ce que Dieu garde est bien gardé; plus fait douceur que violence.*

98. LE SQUELETTE.

Diction. Ton simple du récit.

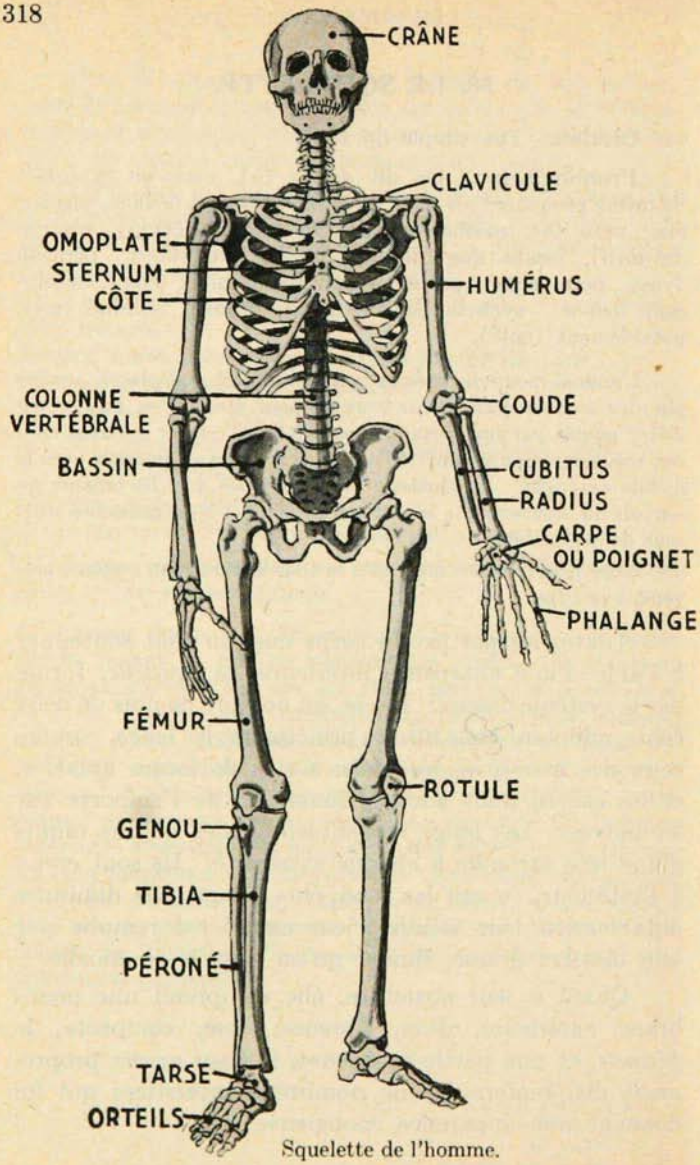
Prononciation. On dit *des os* (ô), mais *un os* (oss); de même prononcez *oss* dans les dérivés: osseux, osséine, ossifier, etc.; vase (â), moelle (mwal), au-dessous (ôtsou), résorbe (ré-zorb), tandis que (di-ke ou diss-ke); **o** *ouvert :* périoste (yost), porc (pork), proprement, chlorhydrique (clor), décolorant (col-or), synovie (nov), mobile (mob), solidité (sol), notablement (nott).

L'animal, pour chercher sa nourriture, doit se déplacer, accomplir des mouvements; mais ceux-ci, pour être utiles, ont besoin d'être guidés par une certaine sensibilité. C'est par ces deux choses, mouvement et sensibilité, que nous sommes en relation avec le monde extérieur. Le squelette et les muscles sont les organes essentiels du mouvement; le système nerveux et les organes des sens, ceux de la sensibilité.

Nous parlerons des muscles à la 105e lecture; du système nerveux, à la 121e.

Toutes les parties du corps humain sont soutenues à l'aide d'une charpente intérieure, le *squelette*, formé par le système osseux. Les os, au nombre de plus de deux cents, adoptent trois formes principales: les *longs*, comme ceux des membres, les *plats*, sortes de lames aplaties, et les *courts*, dont aucune dimension ne l'emporte sur les autres. Les longs ressemblent à des bâtons munis d'une tête arrondie à chaque extrémité. Ils sont creux à l'intérieur, ce qui les rend plus légers sans diminuer notablement leur solidité; leur cavité est remplie par une matière grasse, fluide, qu'on appelle la moelle.

Quant à leur structure, elle comprend une membrane extérieure, dure, fibreuse, lisse, compacte, le *périoste*, et une partie intérieure, le *tissu osseux* proprement dit, renfermant de nombreux interstices qui lui donnent une apparence spongieuse.



Squelette de l'homme.

Les substances qui les composent sont une matière minérale, dure, le phosphate et le carbonate de calcium, pour les deux tiers; et une matière organique vivante, l'osséine, pour l'autre tiers. Si vous plongez un os dans de l'acide chlorhydrique étendu d'eau, la partie minérale se dissout et il ne reste que l'osséine; au contraire, brûlez-le à l'air libre, l'osséine est détruite et il ne reste que la matière minérale, sous forme d'une cendre blanche; si vous le calcinez en vase clos, le charbon de l'osséine reste combiné avec la matière minérale pour donner le noir animal, qui sert dans l'industrie comme décolorant.

Avant d'être osseux, le squelette passe par l'état cartilagineux, tout en ayant sa forme définitive. L'ossification des cartilages ne se fait que très lentement; elle commence en quelques points qui vont en s'agrandissant de plus en plus, jusqu'au moment où le cartilage entier sera transformé complètement, ce qui n'arrive qu'entre vingt et vingt-cinq ans. Alors, l'homme cesse de grandir, vu que seuls les cartilages peuvent le faire par l'addition de nouvelles cellules. Cependant les os continuent à s'entretenir et même à s'accroître en épaisseur. Au-dessous du périoste, et par le périoste, il se forme sans cesse de nouvelles couches osseuses, tandis que la partie centrale se résorbe et disparaît. Plusieurs expériences confirment ces faits. Un savant remarque qu'un porc nourri avec une plante à suc rouge présentait sous le périoste une zone colorée en rouge, et qu'en alternant ce régime avec une alimentation ordinaire, l'os du porc présentait des zones alternativement rouges et blanches. Un autre savant introduisit un petit fil de platine sous le périoste de l'os d'un jeune animal; en sacrifiant celui-ci quelque temps plus tard, il retrouva

le fil plus profondément dans l'os. Enfin si l'on enlève le périoste, le développement de l'os s'arrête aussitôt.

Les os qui composent le squelette ne sont pas tous soudés entre eux; ils sont généralement unis les uns aux autres par des articulations très variées, tantôt mobiles, tantôt immobiles (comme celles des os du crâne), suivant les usages auxquels sont destinés les os qu'elles rattachent. On conçoit, en effet, que si le squelette était d'une seule pièce, si tous les os étaient unis entre eux d'une manière invariable, tout mouvement, même le plus simple, serait impossible.

Les articulations mobiles permettent aux os d'exécuter des mouvements étendus, mais limités. Elles sont ordinairement formées de surfaces les unes concaves, les autres convexes, et glissant les unes sur les autres. La pression atmosphérique ainsi que les muscles et les ligaments maintiennent les os articulaires en place. Les surfaces en contact sont revêtues d'une couche cartilagineuse extrêmement lisse, et glissent avec la plus grande facilité les unes sur les autres, grâce à la présence d'un liquide onctueux, la synovie. En tirant sur les doigts on entend des craquements dus à ce que la pression atmosphérique étant vaincue par cette traction, les surfaces articulaires s'écartent, et les parties molles environnantes se précipitent entre les surfaces; ces mouvements, qui se font brusquement, sont la cause du craquement entendu.

Parfois un faux mouvement, une torsion anormale, une chute, peuvent forcer une articulation et tirailler violemment les ligaments qui la maintiennent; on donne à cet accident le nom d'*entorse* quand il s'agit de l'articulation du pied, et celui de *foulure* dans le cas général.

Une alimentation riche en matières calcaires, comme le lait, est nécessaire pour que l'ossification puisse se faire convenablement; sinon le squelette ne s'ossifie pas, il reste mou et se déforme à la suite d'efforts musculaires exagérés, ou simplement par le poids du corps; c'est ce qui arrive parfois pour les jambes de quelques enfants, prenant une courbure si peu gracieuse, pour les déviations de la colonne vertébrale amenant des gibbosités, etc. On donne à cette affection le nom de *rachitisme*.

Questions. — 1. Qu'est-ce que le squelette et à quoi sert-il ? 2. Qu'est-ce qui caractérise les trois formes des os ? 3. Quelles substances les composent ? 4. Indiquez deux expériences faciles à réaliser. 5. Que savez-vous sur l'état cartilagineux et sur l'ossification ? 6. Dites de quelle façon les os s'accroissent et donnez-en des preuves. 7. Que savez-vous sur les articulations ? — sur divers accidents qui peuvent se produire ? — sur le rachitisme ?

---

99. APOSTOLAT DOMESTIQUE.

Diction. Ton de la narration au début. Dès le 2e alinéa, le récit du père s'accompagne d'émotion. Faites parler l'enfant avec beaucoup d'amour, le père est très affectueux et de plus en plus ému.

Prononciation. Aussi (ô-si), heureux (eur-eû); o *ouvert:* apostolat (poss-tol), domestique (domm), politique, modifié, s'améliorer (lyor-é), docile, n'opère, dominait, je n'aurais (jnor), trop⌣affligé (tropp), que je ne donnais pas (ke-jne...pâ), passer (*a* de *grave*), décontenancé (tnan).

J'ai été élevé, quant à la religion, aussi mal que *possible, non seulement* dans l'ignorance de la vérité, mais dans le goût, dans le respect, dans la vénération de l'erreur. Je vécus ensuite en pur enfant de Paris

et en vrai citoyen du quartier de Montmartre, très occupé de mes affaires, consacrant aux amusements et à la politique tout le temps que je ne donnais pas à la fortune. Je me mariai... Mes enfants grandirent. Les premiers firent leur première communion sans que j'y prisse garde. Je laissais la mère gouverner ce petit monde, plein de confiance en elle, et modifié à mon insu par le contact de ses vertus, que je sentais et que je ne croyais pas.

Vint le dernier. Ce pauvre petit était d'une humeur sauvage, sans grands moyens; si je l'aimais autant que les autres, j'étais cependant disposé à plus de sévérité envers lui. La mère me disait: « Sois patient; il changera à l'époque de sa première communion. » Ce changement à heure fixe, me paraissait fort *invraisemblable*. Cependant l'enfant commença de suivre le catéchisme et je le vis, en effet, s'améliorer très sensiblement et très rapidement. J'y fis attention. Je voyais cet esprit se développer, ce petit cœur se combattre, ce caractère s'adoucir, devenir docile, respectueux, affectueux. J'admirais ce travail que la raison n'opère pas chez les hommes: l'enfant que j'avais le moins aimé, me devenait le plus cher...

Nous entrâmes dans la semaine de la première communion. Ce n'était plus de l'affection seulement que l'enfant m'inspirait, c'était un sentiment que je ne m'expliquais pas, qui me semblait étrange, presque humiliant, et qui se traduisait parfois en une espèce d'irritation; j'avais du respect pour lui ! Il me dominait. Je craignais d'exprimer en sa présence certaines idées que l'état de lutte où j'étais contre moi-même produisait parfois dans mon esprit. Je n'aurais pas voulu qu'il *osât* les combattre, je n'aurais pas voulu qu'elles *fissent* impression sur lui.

Il n'y avait plus que cinq à six jours à passer. Un matin, après avoir entendu la messe, l'enfant vint me trouver dans mon cabinet, où j'étais seul.

« Papa, me dit-il, le jour de ma première communion, je n'irai pas à l'autel sans vous avoir demandé pardon de toutes les fautes que j'ai faites et de tous les chagrins que je vous ai causés, et vous me donnerez votre bénédiction. Songez bien à tout ce que j'ai fait de mal pour me le reprocher, afin que je ne le fasse plus, et pour me pardonner. »

— Mon enfant, répondis-je, un père pardonne tout, même à un enfant qui n'est pas sage; mais j'ai la joie de pouvoir te dire qu'en ce moment je n'ai rien à te pardonner. Je suis content de toi. Continue de travailler, d'aimer le bon Dieu, d'être fidèle à tes devoirs; ta mère et moi, nous serons bien heureux.

— Oh ! papa, le bon Dieu, qui vous aime tant, me soutiendra, pour que je sois votre consolation comme je le demande. Priez-le bien pour moi, papa.

— Oui, mon cher petit enfant.

Il me regarda avec des yeux humides et se jeta à mon cou. J'étais moi-même fort attendri.

« Papa, continua-t-il ?

— Quoi, mon cher enfant ?

— Papa, j'ai quelque chose à vous demander. »

Je le voyais bien, qu'il voulait me demander quelque chose, et ce qu'il voulait me demander, je le savais bien ! Faut-il l'avouer j'en avais peur. J'eus la lâcheté de profiter de ses hésitations.

— Va, lui dis-je, j'ai des affaires en ce moment. Ce soir ou demain, tu me diras ce que tu désires, et, si ta mère le trouve bon, je te le donnerai. »

Le pauvre petit, tout confus, manqua de courage. Après m'avoir embrassé encore, il se retira *décontenancé* dans une petite pièce où il couchait, entre mon cabinet et la chambre de sa mère. Je m'en voulus du chagrin que je venais de lui donner, et surtout du mouvement auquel j'avais obéi. Je suivis ce cher enfant sur la pointe des pieds, afin de le consoler par *quelque caresse* si je le voyais trop affligé. La porte était *entr'ouverte*. Je regardai sans faire du bruit. Il était à genoux devant une image de la sainte Vierge; il priait de tout son cœur. Ah ! je vous assure que j'ai su, ce jour-là, quel effet peut produire sur nous l'apparition d'un ange !



L. Veuillot.

J'allai m'asseoir à mon bureau, la tête dans mes mains, prêt à pleurer. Je restai ainsi quelques instants. Quand je relevai les yeux, mon petit garçon

---

Veuillot (Louis). — Boynes (Gâtinais) (1813-1883). — Un des premiers écrivain du 19e siècle. Après sa conversion, il devint rédacteur en chef du journal *L'Univers*. Polémiste incomparable qui a noblement consacré son admirable talent à la défense de la cause catholique. Auteur de *Rome et Lorette*, *Pèlerinage en Suisse*, *Parfum de Rome*, *Odeurs de Paris*, *Çà et là*, *Satires*, d'une volumineuse *Correspondance*, etc.

était devant moi avec une figure *toute animée de crainte*, de *résolution* et d'amour.

« Papa, me dit-il, ce que j'ai à vous demander ne peut pas se remettre, et ma mère le trouvera bon: c'est que, le jour de ma première communion, vous veniez à la *sainte table* avec elle et avec moi. Ne me refusez point, papa ! Faites cela pour le bon Dieu, qui vous aime tant ! »

Je n'essayai pas de disputer davantage contre ce grand Dieu qui daignait ainsi me contraindre. Je serrai mon enfant sur mon cœur.

— Oui ! oui, lui dis-je en pleurant, oui, mon enfant, je le ferai. Quand tu voudras, aujourd'hui même, tu me prendras par la main, tu me mèneras à ton confesseur, et tu lui diras: « Voici mon père. »

L. VEUILLOT.

Orthographe. — 1. Quand le mot *possible* reste-t-il invariable et quand prend-il un *s* ? 2. Citez quelques expressions qui, comme *non seulement*, ne prennent pas de trait d'union, et d'autres qui s'écrivent avec une apostrophe, comme *entr' ouverte*. 3. Énumérez quelques noms qui se terminent comme *vérité*, et d'autres où l'accent circonflexe remplace l'*s* employé autrefois. 4. Quand écrit-on *vint* et *vînt ? osa* et *osât ? — firent* et *fissent ?* 5. Pourquoi met-on *quelque caresse* au singulier ? 6. Pourquoi *toute* au féminin dans l'expression *toute animée de crainte ?* Que signifierait : tout animée ? 7. Quelles remarques y a-t-il à faire, quant au nombre et au trait d'union, sur *même* accompagnant un pronom personnel ou un pronom démonstratif ? 8. On écrit *sainte table* avec deux minuscules ; citez quelques autres expressions où l'on emploie des majuscules. 9. Décomposez les mots *invraisemblable, décontenancé, résolution.*

Rédactions. — 1. *Développez le proverbe:* VOULOIR C'EST POUVOIR. Sens de ce proverbe, — est-il question de choses impossibles ? — insistez sur le mot principal: *vouloir;* — ce que c'est que la volonté, — son importance dans la vie, — son

action sur le corps, sur l'intelligence, sur la réussite dans les études, sur le succès dans les entreprises; — savoir être un homme de volonté; — citer des exemples.

2. *Racontez une conversion dont vous avez été témoin ou dont vous avez entendu parler.*

100. PRINCIPES DE DICTION: 5° LA PHRASÉOLOGIE OU LES PAUSES.

Voir 7e année, leçon 31.

Exercice. — Justifiez les pauses indiquées par des traits verticaux dans les vers de la 97e lecture: 3, 4, 10, 13, etc.

101. LE GUÉ.

Diction. Lire lentement les sept premiers vers; poussez un cri étouffé: *les Russes...*, puis paternel: *Allez-vous-en!... Ho! mes fils...* Continuez lentement; avec émotion: *Hélas! même les morts, c'est trop tard.* Il y a de la menace dans la voix des Russes (6e strophe); le vieux chef répond d'un air indifférent: *il a bien 12 pieds.* — Reprenez votre lecture lente, scandée, jusqu'à la dernière strophe, qui sera enthousiaste.

Les nombres qui figurent dans les vers renvoient aux règles de la leçon 31 relatives aux pauses.

Prononciation. A *fermé* de *grave:* lassitude (lâ), tâte, passage (pâ), bataille (tây), cadavre (dâ), cassée (câ); — paysan (pè-i), sais (sé).

(Un vieux chef polonais se noie volontairement pour ne pas faire connaître aux Russes un gué par où ses soldats ont échappé.)

1. Ils tombent épuisés, la bataille 2 était rude.
Près d'un fleuve, au hasard, sur le dos, sur le flanc,
Ils gisent, engourdis par tant de lassitude,
Qu'ils sont bien 5 dans la boue et dans leur propre [sang !

Leurs grandes faux 2 sont là, luisantes d'*un feu rouge*,
En plein midi. Le chef 2 est un vieux paysan,
Il veille. Or il croit voir un *pli du sol* 6 *qui bouge*...
Les Russes ! Il tressaille, et crie : « Allez-vous-en ! »

Il les pousse du pied : « Ho ! mes fils, qu'on se lève ! »
Et chacun, se dressant d'un effort fatigué,
Le corps plein de sommeil 9 et l'esprit plein de rêve,
Tâte l'onde 9 et s'y traîne à la faveur d'un *gué*.

De peur que 5 derrière eux 5 leur trace découverte 2
N'indique le passage 5 au *bourreau* qui les suit,
Et qu'ainsi 11 leur salut 2 ne devienne leur perte,
Ils souffrent 5 sans gémir 9 et se hâtent 5 sans bruit.

Hélas ! plus d'un 2 *s'affaisse* 9 et roule à la *dérive*,
Mais tous, même les morts, ont fui jusqu'au dernier.
Le chef | demeuré seul 2 songe à quitter la rive.
C'est trop tard ! une main 2 le retient prisonnier.

« Vieux ! sais-tu si le fleuve est guéable 5 où nous [sommes ?
Misérable, réponds; vivre ou mourir, choisis.
— Il a bien douze pieds. — Voyons », dirent ces [hommes 5
En le poussant à l'eau 6 sous l'œil noir des fusils.

L'eau ne lui va qu'aux reins, tant la terre est voisine,
Mais il se baisse un peu 5 sous l'onde 5 à chaque pas,
Il plonge lentement jusques à la poitrine,
Car les pâles blessés 2 vont lentement là-bas...

La bouche close, il sent monter à son oreille 3
Un lugubre murmure, un murmure de flux;
Le front blanc d'une écume 10 à ses cheveux 10 [pareille,
Il est sur ses genoux. Rien 2 ne surnage plus.

33. Du reste de son souffle 10 il vit une seconde,
Et les fusils couchés 2 se sont relevés droits:
Alors, ô foi sublime ! un bras qui sort de l'onde 2
Ébauche 5 dans l'air vide 3 un grand signe de croix.

34. J'admirais le soldat qui 10 dans la mort s'élance
Fier, debout, plein du bruit des clairons éclatants !
De quelle race es-tu ? toi qui, seul, en silence,
Te baisses pour mourir 9 et sais mourir longtemps !

SULLY-PRUD'HOMME.

Mots et expressions. — **Ils gisent,** sont allongés sans mouvement; verbe bien employé au lieu de *sont étendus, sont couchés.* — **Un feu rouge,** le soleil faisait briller d'une teinte rouge leurs faux couvertes de sang. — **Pli du sol qui bouge,** quelque chose remue dans la dépression du terrain, le pli du sol. — **Gué,** endroit d'une rivière où l'on peut passer sans perdre pied. (Se présenter ces hommes harassés, tâtant l'onde, s'y avançant, la traversant.) — **Bourreau,** terme heureusement mis au lieu d'*ennemi*, signifie cruel, inhumain. — **S affaisse,** tombe, accablé par la fatigue, les blessures. — (Rapprocher les mots *faix, portefaix.*) — **Dérive** (du préfixe *dé*, qui marque l'éloignement, et du latin *rivus*, rivière); ce mot signifie donc: qui s'éloigne de la rive, s'en va au fil de l'eau.

Expliquez de même: *même les morts, l'œil noir des fusils, il se baisse un peu, se sont relevés droits, ébauche.*

Les idées. — 1. Quel est le sujet de cette poésie ? 2. Où se passe la scène ? 3. Quels en sont les personnages ? 4. Divisez le texte en cinq parties et indiquez l'idée développée en chacune d'elles. 5. Quels détails montrent bien que le vieux paysan est un vrai chef ? 6. Répondez à la question que pose l'auteur dans la dernière strophe. 7. Quelle impression cette poésie produit-elle sur vous ?

Rédactions. — 1° *Supposez qu'un soldat polonais, attardé sur la rive opposée du fleuve, a été témoin du drame et le raconte à ses compagnons.* Faites-le parler.

2° *Choisissez dans l'histoire du Canada et racontez un acte de dévouement semblable au précédent, celui de Cadieux, par exemple.* (*S'inspirer alors du récit de la* Légende d'un peuple, *par L. Fréchette.*)

---

102. QUÉBEC.

Diction. Ce texte doit être lu avec une émotion sympathique. Le numéro 2 est une longue description des contrastes qu'offre Québec à un œil observateur; faites ressortir chacun des six contrastes que détaille Marmier; vous baisserez la voix au point et virgule qui précède *ville*.

Prononciation. Émotion (mô), sable (sâ); **o** *ouvert:* colonie, goélette (go-é); horizon, vaporeux, méridionales (dyonn, en une syllabe), hyperboréen (bor), catholique, société; **a** *ouvert* (glace): nacre, rempart, Gibraltar, extraordinaires (a-or). — Je ne sais (je nsé), saisissant (sè), abrupte (upt).

1. A l'horizon apparaissent de chaque côté du fleuve des masses confuses qui semblent surgir du sein des ondes pour se noyer dans une brume vaporeuse. Peu à peu leurs formes indécises se dessinent au regard. L'étranger les observe avec surprise, et le Canadien les salue avec amour. A droite, c'est la pointe de Lévis; à gauche, le cap Diamant, dominé par la citadelle de Québec, griffe de lion de l'Angleterre, Gibraltar britannique du nouveau monde.

A peine débarqué du vaisseau qui m'amène de Montréal, je suis conduit sur la vaste terrasse construite par lord Durham, au pied des bastions, sur l'emplacement jadis occupé par le fort Saint-Louis. J'y suis resté je ne sais combien de temps, absorbé dans un de ces rêves où l'on oublie la fuite des heures. C'est, sans aucun doute, un des spectacles les plus saisissants, les plus extraordinaires qu'il soit possible d'imaginer.

Autour de moi, la ville descendant en pente abrupte jusqu'au bord du fleuve, s'alignant le long des eaux, enlaçant, dans sa nature bigarrée de toutes sortes de couleurs, les flancs d'un promontoire; en face, l'amphithéâtre de la pointe Lévis, avec ses gradins de maisons blanches, ses champs et ses bois. A gauche, le large ravin par lequel la rivière Saint-Charles se joint au Saint-Laurent; le riant village de Beauport, qui le long de la colline, se déroule comme un chapelet de nacre jusqu'aux chutes de Montmorency; à quelque distance, l'île d'Orléans, une île de 20 milles de longueur sur 6 de largeur, qui renferme cinq belles paroisses, et que le fleuve, dans sa puissance, embrasse comme un grain de sable; à l'horizon, les sombres rives du cap Tourmente, première chaîne des montagnes des Laurentides, et, de quelque côté que mon regard se tourne, le fleuve, calme et superbe, qui s'en va d'ici, avec ses chaloupes, ses goélettes, ses bâtiments à trois mâts, ses vapeurs, se marier à la mer, comme un roi dans toute la pompe de son pouvoir.

2. Peu de villes offrent à l'observateur autant de contrastes étranges que Québec, ville de guerre et de commerce perchée sur un roc comme un nid d'aigle, et sillonnant l'Océan avec ses navires; ville du continent américain, peuplée par une colonie française, régie par le gouvernement anglais, gardée par des régiments d'Écosse; ville du moyen âge par quelques-unes de nos anciennes institutions, et soumise aux modernes combinaisons du système représentatif; ville d'Europe par sa civilisation, ses habitudes de luxe, et touchant aux derniers restes des populations sauvages et aux montagnes désertes; ville située à peu près à la même latitude que Paris, et réunissant le climat ardent des contrées méridionales aux rigueurs d'un hiver hyperboréen;

ville catholique où l'œuvre de nos missions se perpétue à côté des fondations des sociétés bibliques.

Même contraste dans la disposition des rues et la structure des habitations. Québec est divisée en deux parties: ville haute et ville basse. Dans la première sont les grands hôtels, les magasins de luxe, les rentiers et les fonctionnaires; dans la seconde, les ouvriers, les marchands, les bateliers. On va de l'une à l'autre par des avenues étroites, tortueuses. Au dehors des remparts s'étendent de vastes faubourgs qui sont un indice de prospérité.

Avec ses accidents de terrain, sa variété de construction, et je ne sais quelle teinte grise répandue sur son ensemble, Québec m'a rappelé l'aspect de plus d'une vieille ville de France ou d'Allemagne.

Les voyageurs se complaisent dans la diversité d'images de cette noble cité et ses bons habitants parlent avec un naïf orgueil de leurs anciens monuments, de leur citadelle, surtout des sites romantiques qui les environnent. Ils aiment à servir de guides à l'étranger dans ces lieux dont ils sont si fiers, et, lorsqu'ils les conduisent d'escarpement en escarpement, ils étudient son émotion dans l'accent de sa voix, ils cherchent dans son regard l'éclair de l'enthousiasme. Ne pas admirer comme eux, c'est les déconcerter et les affliger.

X. MARMIER. — (*Les États-Unis et le Canada.*)

Idées. — Le voyageur descend le Saint-Laurent et décrit ce qui lui apparaît: des contours indécis dans le lointain, contours qui se précisent au fur et à mesure qu'il avance et qui se dessinent enfin très nettement. Sentiments de l'étranger et du Canadien en face de ce spectacle.

Débarquement à Québec et saisissement éprouvé en présence du panorama qui s'offre à la vue du haut de la terrasse

Frontenac: à ses pieds la ville qui descend, à droite Lévis au delà du fleuve; à gauche, Beauport, île d'Orléans, etc.; au loin, les Laurentides, etc., et partout le fleuve. Indiquez maintenant la série des contrastes que le voyageur remarque dans la ville de Québec, à un point de vue général d'abord, puis particulier: les rues, les habitations, les deux villes, etc. — Souvenirs évoqués à cette vue, — ce que l'auteur dit des habitants.

Rédaction. — *Description d'un endroit aimé.* — Localisation de l'endroit, — description du site: ensemble et particularités, — pourquoi on le préfère, — sentiments qu'il fait naître, — souvenirs qu'il évoque, etc.

---

103. Prononciation: LES VOYELLES I, U, OU, LES CONSONNES S ET Z.

I. Pour les voyelles **i, u, ou,** voir 7e année, leçon 34.

II. *Les dentales* **s** *et* **z.**

On peut prononcer l'**s** ou le **z** de deux façons:

1. Le *bout de la langue* appliqué (*fermement* pour **z**, *plus fermement* pour **s**) contre la *base* des dents inférieures ; l'air vient alors se briser entre la face supérieure (le dos) de la langue et le bord tranchant des dents.

2. Le bout de la langue appliqué contre les incisives supérieures, l'air s'échappe de la même façon.

De la première manière, on est moins exposé à placer la langue **entre** les dents et à zézayer.

Dans les deux cas, les dents doivent être très rapprochées, se toucher *presque.*

Répétez : Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ? Armés de leurs zagaies, les Zoulous agiles chassent les zèbres et les zébus, du Zambèze à Zanzibar.

---

104. LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Diction. Tout est nuance dans cette fable. *Un prélude* plein de majesté d'abord (vers 1 à 7), puis de grâce et de tendresse (8 à 14).

Discours du lion: affectation de piété 15 à 25, des aveux hypocrites (25 à 29), une proposition claire à lire sur un ton d'autorité: *mais je pense...* (30 à 33).

Discours du renard (34 à 42): flatterie, colère simulée (37 à 42).

Vers 45 à 49: exprimez la crainte qu'inspire la force de ces animaux; l'ironie des vers 47 et 48.

Les aveux de l'âne: il énumère toutes les circonstances qui peuvent l'excuser: détaillez-les; faites-le parler humblement.

Vers 55 à 60: Émotion, colère hypocrite des assistants.

La morale: Posez-la nettement d'une voix lente et claire.

Vous surveillerez les pauses.

Prononciation. A*ché*ron (ké), ca*naille* (nây), trop approfondir (tropp-app), abominable (bomm), dévorer (vor); faisait et satisfaisant (fe), forfait (fè); parler net (nè), voir, noir (nwàr).

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'*enrichir en un jour l'Achéron*,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, *partant* plus de joie.

Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux *traits du céleste courroux:*
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels *accidents*
On fait *de pareils* dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits *gloutons*,
J'ai dévoré *force* moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
[Je me dévouerai donc (*don*), s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.]
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, *canaille*, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un *chimérique* empire. »
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'*applaudir*.
On n'osa trop *approfondir*
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples *mâtins*,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit: « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots, on cria *haro* sur le baudet.
Un loup quelque peu *clerc* prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa *peccadille* fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de *cour* vous rendront *blanc ou noir*.

LA FONTAINE.

1. **Résumé.** — La peste décimant les animaux, le lion réunit les survivants et les engage à avouer leurs crimes pour apaiser le ciel. Il commence lui-même. Le renard excuse les méfaits du roi. On excuse de même ceux du tigre, de l'ours et des autres carnassiers. L'âne avoue qu'il avait mangé, sans en avoir le droit, un peu d'herbe dans un pré. Tout le monde le condamne à mort.

2. **Les mots.** 1. **L'Achéron,** dans la mythologie, c'était un fleuve des Enfers; il représente ici les Enfers en entier; c'est une synecdoque: la partie pour le tout. 2. **Enrichir en un jour l'Achéron,** peupler rapidement les enfers; c'est-à-dire la demeure des âmes des morts. 3. **Partant,** par conséquent. 4. **Les traits du céleste courroux,** les punitions envoyées par la colère des dieux. 5. **Accidents,** les coups du sort, ce qui arrive de fâcheux. 6. **De pareils dévouements,** de pareils sacrifices expiatoires (du latin, *vovere*, vouer ou sacrifier aux dieux). 7. **Glouton,** vorace, le *glouton* est celui qui *engloutit* les morceaux, qui mange avidement. 8. **Force,** beaucoup de.

9. **Canaille** (rapprocher de *canis*, chien; on disait aussi *chienaille*), proprement « troupe de chiens », êtres méprisables et malhonnêtes; le suffixe *aille* est péjoratif (dépréciatif). 10. **Chimérique empire,** un pouvoir qui ne repose sur aucun droit, qui est une *chimère*. 11. **D'applaudir,** s'empressèrent d'applaudir. 12. **Approfondir,** examiner à fond (de *ad*, vers : aller vers le *fond*). 13. **Mâtin,** gros chien domestique. 14. **Haro,** celui contre lequel on criait haro (en Normandie) devait comparaître aussitôt devant le juge. 15. **Clerc,** instruit; proprement, celui qui étudie pour devenir ecclésiastique; au moyen âge, seuls les gens d'Église étaient instruits. 16. **Peccadille,** petit péché sans importance. 17. **Cour,** tribunal. 18. **Blanc ou noir,** innocent (bien lavé) ou coupable (bien noirci).

3. Plan synoptique.

Idées principales. — *Idées secondaires.*

EXPOSITION : La peste.
1. Terrible maladie.
2. Elle frappait tous les animaux.

NŒUD : Le lion tient conseil.

Discours du lion.
1. Nos péchés, cause du châtiment
2. Une victime apaisera le ciel.
3. Que le plus coupable se sacrifie.
4. J'ai dévoré moutons et berger.
5. Que chacun s'accuse.

Discours du renard.
1. Le lion est trop bon roi.
2. Dévorer des moutons n'est pas un mal.
3. Dévorer le berger, c'est justice.

Applaudissements des flatteurs.

Examen des autres animaux.
1. On pallie les fautes du tigre et de l'ours.
2. Tous les autres étaient de petits saints.

Discours de l'âne.
1. Il se souvient d'avoir mangé un peu d'herbe.
2. Dans un pré de moines.
3. Il avait faim.
4. Il avoue qu'il n'avait pas le le droit d'agir ainsi.

DÉNOUEMENT: Condamnation de l'âne.
1. Tous crient *haro*.
2. Un loup cherche à prouver la culpabilité de l'âne et le charge d'insultes.
3. On le condamne à mourir.

MORALITÉ: Selon que vous serez, etc.

4. Appréciation. — Délicatesse et force dans la peinture de la peste, vérité des sentiments, habileté des discours, progrès rapide, poussée sûre de l'action qui vient buter sur un innocent, et l'écrase, sollicitations de toutes sortes pour notre pensée et notre cœur, tous ces mérites mettent cette fable au premier rang. (G. LE BIDOIS.)

5. Devoir écrit. — 1. Partagez en propositions la partie du texte placée entre crochets et donnez la nature et la fonction de chacune d'elles. 2. Analysez grammaticalement: *Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.* 3. Donnez le sens exact de *maladie épidémique* et *endémique*, de *carnassier* et *carnivore*, de *bête fauve* et *bête féroce*. 4. Indiquez les nuances entre *mal, peine, douleur, souffrance, tourment;* — entre *malade, infirme, malingre, valétudinaire*. 5. Nommez une dizaine de maladies contagieuses. 6. A propos du mot *mort*, nommez les objets, les actions qu'évoque une cérémonie funèbre. 7. Ajoutez quatre compléments indirects à *appeler, frapper, mourir, exciter, tenir, sacrifier*. 8. Trouvez quatre épithètes qui fassent prendre en bonne et en mauvaise part les mots *témoin, discours, témoignage, preuve, raison*. 9. Expliquez les expressions *fines herbes, herbes médicinales, il a marché sur une mauvaise herbe, la gloire passe comme l'herbe, couper l'herbe sous le pied, blé en herbe, manger son blé en herbe*, etc. 10. Répéterait-on aujourd'hui l'article dans *la douce et l'innocente proie* (vers 12)? — Énoncez la règle.

105. LES MUSCLES.

Diction. Ton simple; placer les pauses et souligner les mots de valeur.

Prononciation. Les os (ô), un os (oss); myosine (myô), oxygène (ok-si), carbonique (bonn), on sait (sé).

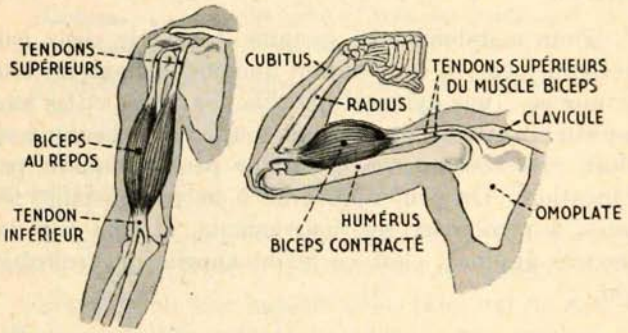
(Voir la remarque placée en tête de la 98e lecture, p. 317.)

Les os qui forment le squelette ne peuvent par eux-mêmes exécuter aucun mouvement; il faut des organes particuliers pour les faire mouvoir les uns sur les autres. Ce rôle est rempli par les muscles, au nombre de quatre cent cinquante environ. Ils constituent la chair, le maigre comme on dit vulgairement, et sont formés de fibres musculaires réunies en faisceaux ayant presque toujours la forme d'un fuseau. Ces fibres sont elles-mêmes composées de filaments très ténus, les fibrilles. Les extrémités amincies des fuseaux sont fixées aux os par une matière blanchâtre, de nature fibreuse aussi, mais qui diffère essentiellement de la fibre musculaire en ce qu'elle n'est pas, comme elle, susceptible de se contracter; on donne à ces attaches le nom de tendons.

Les muscles, de couleur rouge, sont mous au repos, durs en activité et possèdent deux qualités essentielles: l'élasticité et surtout la contractilité. Par la première ils reprennent leur forme primitive si on les en écarte; grâce à la seconde, ils peuvent rapprocher leurs extrémités sous l'action de certains excitants dont le principal est la volonté, exerçant son action par l'intermédiaire du système nerveux. Les muscles qui manœuvrent les os sont fixés par une de leurs extrémités à un premier os, et par l'autre à un second, mobile par rapport au premier, de sorte que la contraction de ces muscles

aura pour effet de déplacer les différentes pièces du squelette les unes par rapport aux autres.

Au repos, le muscle se nourrit comme les autres tissus; néanmoins les aliments qui lui conviennent le mieux sont les féculents, les graisses et le sucre surtout; aussi est-il conseillé de prendre une bonne dose de ce dernier avant un travail pénible, une marche prolongée, etc.



Muscle avec ses tendons.

Quand les muscles travaillent, la circulation du sang y est cinq fois plus active; il y a donc alors une absorption d'oxygène plus considérable et un plus grand dégagement d'acide carbonique. La combustion qui s'y produit est par conséquent plus intense, et la chaleur dégagée plus sensible. Mais il y a aussi des acides qui se forment et qui sont enlevés par la circulation du sang si le travail est normal; s'il est de trop longue durée ou excessif, les acides et les produits de désassimilation s'accumulent, la substance du muscle, appelée myosine, se coagule, et le muscle fatigué devient rigide. Quelques-uns des produits de désassimilation sont entraînés par le sang et causent dans la circulation

et la respiration des troubles qui se manifestent par des battements de cœur, par de l'essoufflement.

Si un muscle travaille avec régularité et souvent, il se développe. On le constate pour les bras et la poitrine des lutteurs, par exemple, et pour les jambes des marcheurs. Une personne qui fait des exercices physiques a des muscles en meilleur état qu'une personne inactive.

Pour maintenir une certaine harmonie dans leur développement, il faut autant que possible exercer tous les muscles ; une gymnastique bien comprise et les jeux en plein air atteignent presque toujours cet heureux résultat. La résistance à la fatigue peut s'acquérir par l'éducation. On peut apprendre à ne pas gaspiller ses forces, à régulariser ses mouvements, et cela par des exercices gradués: c'est ce qu'on appelle de l'*entraînement.*

On sait que, quelques instants après la mort, dix minutes au plus tôt et six heures au plus tard, les muscles deviennent rigides et durs. On attribue cette rigidité à la coagulation de la myosine. Si la fatigue a précédé la mort, la rigidité se produira plus tôt, puisque la quantité d'acide est augmentée; elle pourra même se produire au moment de la mort. Tous les chasseurs savent qu'un gibier *forcé*, par conséquent fatigué, est rigide aussitôt tué. On cite un colonel qui, mort sur le champ de bataille, avait conservé le bras étendu dans l'attitude du commandement.

Le muscle en rigidité se raccourcit un peu; c'est ce qui explique la tenue uniforme des cadavres. Cette rigidité persiste jusqu'au moment où la matière organique entre en décomposition.

Questions. — 1. Quel est le rôle des muscles ? — quelle est leur structure ? 2. Parlez de leur élasticité, de leur contractilité et de leur insertion sur les os. 3. Comment se nourrissent-ils ? 4. Quand ils sont en activité, quels phénomènes s'accomplissent en eux ? 5. Dites quelques mots sur les avantages des exercices musculaires réguliers. 6. Que savez-vous sur la rigidité cadavérique ?

106. UNE PÊCHE A LA MORUE.

Diction. Un peu de lenteur dans les numéros 1 et 3; plus vivement dans 2. Plusieurs mots de valeur à marquer.

Prononciation. Soignez l'émission des voyelles *i*, *u*, *ou* (fini, fête, minuit, jour, traînait, tout de suite, etc.) et des consonnes *s* et *z*. — Il *fai*sait, se *fai*saient (fe), *res*semblait (re), n'aurait (nor-è), *pas*saient (pâ); o *ouvert:* monotone (monn-ott-onn), horizon (or), aurore (or-or).

1. Quand ils eurent fini leur fête, il était un peu plus de minuit. Dehors, il faisait jour, *éternellement jour.*

Mais c'était une lumière pâle, pâle, qui ne ressemblait à rien; elle traînait sur les choses comme des *reflets de soleil mort.* Autour d'eux, tout de suite commençait un vide immense qui n'était d'aucune couleur.

L'œil saisissait à peine ce qui devait être la mer; d'abord cela prenait l'aspect d'une sorte de miroir tremblant qui n'aurait aucune image à refléter; en se prolongeant, cela paraissait devenir une plaine de vapeur, et puis, plus rien; cela n'avait ni horizon ni contours.

On voyait clair, en ayant cependant conscience de la nuit, et toutes ces pâleurs des choses n'étaient d'aucune nuance pouvant être nommée.

Ces trois hommes, qui se tenaient là, vivaient depuis leurs enfance sur ces mers froides. Tout cet *infini changeant*, ils avaient coutume de le voir jouer autour

de leur étroite maison de planches, et leurs yeux y étaient habitués autant que ceux des grands oiseaux du large.

Le navire se balançait lentement sur place, en *rendant toujours sa même plainte*, monotone comme une chanson de Bretagne répétée en rêve par un homme endormi. Yann et Sylvestre avaient préparé très vite leurs hameçons et leurs lignes, tandis que l'autre ouvrait un baril de sel, et, aiguisant son grand couteau, s'asseyait derrière eux pour attendre.

2. Ce ne fut pas long. A peine avaient-ils jeté leurs lignes dans cette eau tranquille et froide, qu'ils les relevèrent avec des poissons lourds, d'un gris luisant d'acier.

Et toujours, et toujours, les morues vives se faisaient prendre; c'était rapide et incessant, cette pêche silencieuse. L'autre *éventrait*, avec son grand couteau, aplatissait, salait, comptait, et la *saumure* qui devait faire leur fortune au retour s'empilait derrière eux, toute *ruisselante de fraîcheur*.

3. Les heures passaient monotones, et, dans les *grandes régions vides du dehors*, lentement la *lumière* changeait, elle *semblait maintenant plus réelle*. Ce qui avait été un *crépuscule* blême devenait *sans intermède de nuit* quelque chose comme une *aurore*, que tous les *miroirs de la mer* reflétaient en vagues traînées roses...

Ils continuèrent de pêcher, car il ne fallait pas perdre son temps en causeries: on était au milieu d'une immense *peuplade* de poissons, d'un *banc voyageur* qui, depuis deux jours, ne finissait pas de passer.

Ils avaient tous veillé la nuit d'avant et attrapé, en trente heures, plus de mille morues très grosses, aussi leurs bras forts étaient las, et ils s'endormaient. *Leur*

corps veillait seul, et continuait de lui-même sa manœuvre de pêche, tandis que, par instants, leur esprit flottait en plein sommeil. Mais cet air du large qu'ils respiraient était si vivifiant que, malgré leur fatigue, ils se sentaient la poitrine dilatée et les joues fraîches.

P. Loti. — (*Pêcheurs d'Islande.*) Calmann-Lévy, édit.

Mots et expressions à expliquer — Éternellement jour,— reflets de soleil mort, — infini changeant, — rendant toujours sa même plainte, — éventrait, — saumure, — ruisselante de fraîcheur, — grandes régions vides du dehors, — la lumière semblait plus réelle, — sans intermède de nuit, — crépuscule, — aurore,— miroirs de la mer, — peuplade, — banc voyageur, — leur corps veillait seul.

Rédaction. — *Racontez une partie de pêche. Avant:* préparatifs, compagnons, départ; — *arrivée:* description de l'endroit où la pêche se fera ; — *pendant :* diverses péripéties; — *après :* résultats, retour.

Loti (Pierre). Voir page 44.

107. LA NATURE FÉMININE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. A lire lentement en marquant les pauses ; rien de heurté cependant, surtout le 2e alinéa. Lire sur un ton plus bas les parties de phrases assez nombreuses qui jouent un rôle de simple explication. On pourra laisser tomber plus ou moins la voix après le point et virgule et les deux-points.

Prononciation. Soignez l'énonciation des voyelles et des consonnes *s* et *z*. Tandis que (di-ke ou diss-ke), Mon*tai*gne (tè; Mon*ta*gne est suranné, dit Martinon), heureusement (eur-eûzman), ressent (re), émotion (mô); **o** *ouvert:* résolution, profonde, sclide; volonté, la femme l'emporte (fa-melan et non fameul-lan).

1. Moins riche que l'homme en *qualités acquises*, la femme l'emporte par les *qualités natives*, ce que

Montaigne appelle les qualités *de prime saut.* Son instinct la guide parfois aussi heureusement que *la* plus *rigoureuse logique ;* tandis que nous discourons, elle observe : *le grand livre du monde* lui est familier; elle devine, elle démêle, elle pénètre; c'est, dans le détail des choses de l'âme, un merveilleux *psychologue.*

2. Sa volonté, moins fortement trempée que celle de l'homme, conçoit, quand il le faut, les résolutions les plus vaillantes, *les résolutions du sacrifice ;* où nous nous décidons par raison, elle écoute son cœur; et la tendresse n'a pas de source plus profonde, le dévouement | de plus *complet abandon.* Sa sensibilité exquise vibre à tous les souffles: mobile, passionnée, n'espérant jamais à demi, elle ressent tour à tour et réfléchit admirablement les émotions diverses.

3. Au bon sens le plus solide, elle sait allier les grâces légères. Dans tout ce qui demande du tact, du goût, moins d'application que de génie, l'oubli ou le don de soi-même; dans la conversation, la correspondance, la critique, des juges difficiles ne lui reconnaissent pas de supérieur. Elle a la finesse, l'élan, le charme.

4. Ce sont là des richesses incomparables dont il n'est besoin que de diriger l'emploi. On peut régler son imagination et rectifier son jugement, éclairer ses sentiments et assurer sa volonté, *discipliner* en un mot *ses facultés,* sans en contraindre *l'allure naturelle.*

OCTAVE GRÉARD.

1. Le plan (à compléter).

1. Remarque générale.
   1. Elle est moins riche que l'homme en...
   2. Elle l'emporte sur lui par...

2. Son instinct est sûr.
   1. Tandis que l'homme discourt,...
   2. Le grand livre...
   3. Elle...
   4. C'est...
3. Sa volonté est forte devant le sacrifice.
   1. Elle forme les...
   2. Où nous décidons par raison, elle...
   3. La tendresse..., le dévouement...
4. Sa sensibilité vibre sans cesse.
   1. Son activité: elle n'espère...
   2. Sa richesse: elle ressent...
5. Autres richesses incomparables de la nature féminine.
   1. Elle sait allier... au...
   2. Elle n'a pas de supérieur dans...
   3. Ces richesses n'ont besoin que d'être ...
   4. Il est possible de discipliner ses facultés sans...

2. Les mots et les expressions. — 1. **Qualités acquises,** celles qui sont le fruit du travail et des efforts. 2. **Qualités natives** (de *natus*, né), celles qu'on apporte en naissant. 3. **De prime saut** (*primus*, premier), (littéralement, du premier saut), du premier coup. 4. **La rigoureuse logique,** la science du raisonnement dans toute sa rigueur, sa justesse. 5. **Le grand livre du monde,** l'ensemble des objets de ce monde dont l'observation contribue à notre instruction. 6. **Psychologue,** (grec *psukhé*, âme; *logos*, traité), qui s'occupe de l'étude de l'âme, de ses facultés et de ses opérations. 7. **Les résolutions du sacrifice,** nombre de faits de l'histoire nous montrent la femme se sacrifiant naturellement. Dans le sacrifice, le cœur a souvent plus de part que la volonté, et chez la femme, c'est souvent le cœur qui domine. 8. **Complet abandon,** oubli entier de soi-même pour le bien des autres. 9. **Discipliner ses facultés** (latin *discere*, apprendre); les former à la discipline, leur *apprendre* à se soumettre aux règles qui doivent les conduire. 10. **Allure naturelle,** manière naturelle d'*aller;* conduite exempte de recherche et d'affectation.

3. Questions d'intelligence. — 1. Quel est ici le sens de *moins riche ?* — et de *l'emporte ?* 2. Qu'est-ce que l'auteur

veut dire par: *l'instinct la guide...* ? 3. Montrez que *elle devine, elle démêle, elle pénètre* est bien une progression, d'accord avec ce que l'auteur vient de dire de la nature féminine. 4. Quand l'homme se décide *par raison*, que fait plutôt la femme ? 5. Qu'entendez-vous par *sa sensibilité exquise* (fin du 2e alinéa) ? 6. Que veut dire *les grâces légères* (3e alinéa) ? 7. Qu'est-ce que le tact ? — et le goût ? 8. Que signifie *l'oubli ou le don de soi-même* ? 9. Expliquez *régler son imagination*. — *rectifier son jugement*. 10. Qu'est-ce qu'*assurer sa volonté* ?

4. Questions grammaticales et lexicologiques. — 1. Quel adjectif est dérivé de *prime saut* ? (Remarquez que c'est un adjectif composé: il prend un trait d'union). 2. Qu'est-ce qu'un esprit prime-sautier ? 3. Qu'est-ce que l'instinct ? 4. Quels êtres surtout agissent par instinct ? 5. *Instinct* est-il ici employé dans le même sens ? 6. Donnez deux dérivés de *instinct*. 7. Écrivez au complet la subordonnée dans laquelle entre les mots *la plus rigoureuse logique* (4e ligne). 8. A quel mot se rapporte la subordonnée *tandis que nous discourons* ? 9. Qu'est-ce qui l'unit à la principale ? — quelle est la nature de ce groupe de mots ? 10. Quelles sont la nature et la fonction de *jamais* (fin du 2e alinéa) ? — de *à demi* ? 11. *Jamais* est-il toujours négatif ? — donnez un exemple où il a le sens de *toujours*. 12. Indiquez les différents sens de *réfléchit*. 13. Faites la distinction entre *ressent* et *réfléchit*. 14. Quelles sont la nature et la fonction de *tout* (2e phrase du 3e alinéa) ? 15. Quelle est la signification de *rectifier* ? — donnez des dérivés de ce mot.

5. Commentaire. — L'auteur a ici fait preuve d'un rare esprit d'observation et d'une profonde pénétration psychologique; cet extrait révèle chez lui une intime connaissance de la nature féminine, et il la décrit avec une justesse de vérité peu commune. C'est un laïque qui a su observer; c'est un éducateur qui a scruté l'âme humaine et qui fait profiter du fruit de son étude sa propre famille, aussi bien que les autres.

6. L'auteur. — GRÉARD (Octave) (1828-1904), vice-recteur de l'université de Paris. Écrivain délicat et sévère qui s'est surtout occupé d'éducation. Principales œuvres: *La morale de Plutarque, Mme de Maintenon, Lettres sur l'éducation.*

108. PRINCIPES DE DICTION : 6° LES ENCHAÎNEMENTS.

Voir 7e année, leçon 39.

---

109. COMBAT DES FRANCS CONTRE LES ROMAINS.

Diction. Lire avec solennité cette narration aux descriptions splendides. Le chant des Gaulois et le dialogue de leur chef avec Mérovée demanderont plus particulièrement votre attention.

Prononciation. Les ours (ourss), *res*semblance (re); **a** *fermé* de *grave :* bras, bois (bwâ), naseaux (nâ); **o** *ouver* (coq) : aurochs (or-oc), Clodion (dyon, en une syllabe), l'Océan (oss), Probus (prob); **a** *ouvert* (car) : rarement, barbare, rem*portât*, nageaient.

1. Parés de la dépouille des ours, des *veaux marins*, des aurochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le *mufle* des dogues et des loups. [Les uns chargent leur main droite d'une framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la re-

doutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.]

Ces barbares s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distingue qu'une forêt de *framées*, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain.

2. Chaque chef était environné des guerriers de sa famille, afin que plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Le vieux roi des *Sicambres*, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie: à leurs casques, en forme de gueule ouvertes, ombragés de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête des cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. La mer d'un côté,

des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

3. Le soleil du matin, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les deux armées; les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, *les yeux roulent du sang,* la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants pour respirer les sons belliqueux.

Les Romains commencent le chant de *Probus:*

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers Francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ?. . »

Les Francs répondent à ces cantiques de mort: ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher. Puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent un chant à la louange de leurs héros:

— « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée. Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; les corbeaux nageaient dans le sang des morts; tout l'océan n'était qu'une plaie.

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée ! »

Ainsi chantaient quarante mille Barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers en

cadence, et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

* * *

4. Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose le lion de *Numidie* après avoir déchiré un troupeau de brebis; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage; il ferme tour à tour sa gueule fatiguée, qu'embarrassent des flocons de laine; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou; il croise ses griffes puissantes, il allonge la tête sur ses ongles, et, les yeux demi-fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume; il s'avance vers le fils de Pharamond; il lui crie d'un ton brusque:

« *Chef à la longue chevelure*, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois, Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de *Teutatès*. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse. »

— Qui es-tu, répondit Mérovée avec un sourire amer; es-tu d'une race noble et antique ? *Esclave romain*, ne crains-tu point ma framée ?

— Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant de courroux, c'est que le ciel ne tombe sur ma tête.

— Cède-moi la terre, dit l'orgueilleux Sicambre.

— La terre que je te céderai, tu la garderas éternellement. »

5. A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes et se présente au Gaulois qui venait à lui.

Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond, l'épée à la main, sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer sous les cornes des taureaux. Mérovée, à son tour, lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant, le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée de bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

CHATEAUBRIAND. — (*Les Martyrs.*)

1. Mots et expressions. — **Veaux marins,** nom vulgaire des phoques. — **Mufle,** extrémité nue du museau de certains animaux. — **Framée,** lance à fer très long. — **Sicambres,** peuples de la Germanie qui se mêlèrent aux Francs, avec lesquels on les confond quelquefois. — **Ses yeux roulent du sang,** ils sont tellement excités par la colère, la haine, qu'ils semblent injectés de sang. — **Probus,** empereur romain qui repoussa de la Gaule les Germains. — **Numidie,** contrée de l'Afrique du Nord appelée aujourd'hui Algérie. — **Chef à la longue chevelure,** tous les rois francs devaient porter une longue chevelure. — **Teutatès,** l'un des principaux dieux des Gaulois. — **Esclave romain,** Jules César avait conquis la Gaule, et les Francs considéraient les Gaulois comme des esclaves romains.

2. Plan du numéro 1: *Le portrait des Francs.*

1. *Impression d'ensemble:* les Francs sont redoutables. Tout concourt à les faire paraître tels: leur parure, leur physionomie, leurs armes, leur ordre de bataille.

2. *Leur parure* (vus de loin).
   (Non pas leur habillement, mais la parure qu'ils prennent pour effrayer leurs ennemis.)
   a) C'est la dépouille des ours, des veaux marins, etc.: ils ressemblent de loin à un troupeau de bêtes féroces.
   b) Leur tunique courte les fait paraître plus grands.

3. Leur physionomie (vus de près).
   a) Leurs yeux sont terribles: ils ont la couleur d'une mer orageuse;
   b) Leur chevelure rouge est semblable à du sang et à du feu;
   c) Ils donnent à leurs lèvres une ressemblance avec le mufle des dogues et des loups.

4. Leurs armes:
   a) La framée au bras droit,
   b) Le bouclier ou l'angon au bras gauche,
   c) La redoutable francisque à la ceinture.

5. Leur ordre de bataille:
   a) Ils se forment en coin; la pointe du redoutable triangle tournée vers la ligne romaine.
   b) Ils s'avancent avec impétuosité, d'un mouvement égal.

3. L'art de Châteaubriand.

Le plan est logique. L'auteur décrit d'abord la masse confuse de peaux de bêtes cachant à demi les corps; puis, lorsque les Francs se rapprochent, il distingue les physionomies et les armes. Les armes retiennent longtemps son attention, parce que c'est un combattant.

Remarquer les épithètes: *redoutable* francisque; arme *funeste* (*funus, funeris*, funérailles, mort) qui porte la mort; œil *intrépide;* — l'adverbe: manque *rarement.*

Remarquer encore le verbe expressif *charge;* l'image: *tournent comme une roue rapide* avec l'harmonie imitative de l'*r* répété; la vigoureuse et juste image: *forêt* de framées, de peaux de bêtes et de corps.

Et quelle harmonie caressante du style !

Devoir écrit. — 1. Dans le 1er alinéa, à partir de *Les uns chargent...* relevez les propositions qui jouent le rôle de compléments déterminatifs ou explicatifs. 2. Dans ce même texte, indiquez la fonction des pronoms formant liaison. 3. A propos du mot *recourbés*, donnez quelques mots formés avec les préfixes *re* ou *ré*, *sub* ou *sous*, *pré*, *pro* ou *pour*, *per* ou *par*, *inter* ou *entre*, ainsi que le sens de ceux-ci. 4. Donnez quatre compléments déterminatifs aux mots *dépouille*, *troupeau*, *tunique*, *taille*, *mufle*, *ordre*. 5. Trouvez cinq épithètes, au sens figuré, à *main*, *mer*, *temps*, *volonté*, *intelligence*. 6. Énumérez huit expressions où les mots *fer*, *chef*, *aile* seront employés dans des sens différents. 7. Construisez de cinq façons différentes la 1re phrase de la 2e partie de la leçon. 8. Expliquez les expressions *char du triomphateur*, *char de la victoire*, *être attaché au char de quelqu'un*, *le char de l'opulence*, *un char de foin*, *un char à bancs*, *char funèbre*, *char du soleil*, *de la lune*, *de la nuit*.

---

110. LA MER. — SES MOUVEMENTS.

Diction. Le débit devra s'animer en certains endroits: dans le n° 2, pour dire la puissance des vagues; dans le n° 3, à partir de *Fleuve gigantesque*, pour décrire le Gulf-Stream.

Prononciation. **o** *fermé:* aussi, enjôleuse, fosse ; **a** *fermé :* dépassant (pâ), s'évase; **o** *ouvert:* supériorité (ryor), périodique (ryodd), colossal (col-oss), disloqués (loc), profond, océan, Floride, s'orienter (sor-yen), phénoménale, volumineux; **a** *ouvert* de *car :* climat, équateur (qwa); — granit (nitt).

1. Aussi grande enjôleuse qu'insatiable mangeuse d'hommes, la mer exerce sur beaucoup d'humains une influence fascinatrice. Ses amants ne l'oublient jamais quand ils ont vogué sur ses flots sereins ou irrités. Même,

ils préfèrent sa tombe immense et mouvementée à celle d'une étroite fosse recouverte de quelques pelletées de terre.

Capital aussi est le rôle qu'elle joue à la surface de notre globe. Foyer d'évaporation, elle constitue le réservoir où se forment les nuages qui, portés sur les ailes des vents, répandent sur les continents les pluies et les neiges, c'est-à-dire la fécondité et la vie. Elle égalise les climats des contrées voisines de ses rivages. Elle rapproche beaucoup plus les hommes qu'elle ne les sépare, offrant à leurs relations des voies plus courtes, plus faciles et plus directes que les régions terrestres cernées d'obstacles. Par elle se font les découvertes, et l'histoire montre que, de tout temps, les pays ouverts sur ses plages ont joui d'une supériorité marquée sur les contrées exclusivement continentales.

2. Il est donc intéressant de connaître ce qui la concerne. Ses mouvements d'abord: houle, vagues, marées, courants. Plus tard nous verrons la vie intense que son sein recèle (lecture 113).

La *houle* est un mouvement d'ondulations qui agite les eaux sans bruit et sans former d'écume. Une tempête, même très lointaine, peut la provoquer. Ces ondulations sont identiques à celles que produisent un vaisseau qui passe, un caillou qui tombe dans l'eau calme d'un bassin: le liquide s'élève et s'abaisse sans se déplacer.

Les *vagues* sont une agitation de la surface de la mer causée par le vent. Elles varient en grandeur depuis les rides créées par une brise légère jusqu'aux lames gigantesques des grandes tempêtes. En plein océan et par les plus gros temps, elles atteignent 15 verges de hauteur et font sentir leur action à une profondeur

d'une vingtaine de verges. Mais au voisinage des côtes, quand elles buttent contre une paroi abrupte, leur puissance colossale les fait jaillir à une hauteur de 30, 50, voire 80 verges. Rien ne leur résiste: elles détruisent les côtes, désagrègent les falaises de granit, et les blocs ainsi disloqués, énormes parfois, deviennent des projectiles qu'elles précipitent sans relâche contre le rempart qui se dresse devant leur furie. Pourtant ces vagues si redoutables se calment soudain quand on répand à leur surface une infime couche d'huile sur laquelle l'air glisse sans laisser de prise au vent. C'est pourquoi les navires ont souvent recours à ce procédé pour rester en sécurité au milieu des tempêtes.

Aux vagues se rattachent les *raz de marée*. Par suite de tremblements de terre, de secousses sismiques, la mer se retire loin du rivage, parfois de dix milles, puis revient sous forme d'une lame monstrueuse qui envahit les côtes, ravage tout sur son passage, et, s'il y a des vaisseaux à proximité, les jette comme de simples jouets au milieu des terres. Le 15 juin 1896, au Japon, un raz de marée causa en quelques instants la mort de trente mille personnes.

La *marée* est un mouvement périodique de la mer. Deux fois le jour elle monte et deux fois elle s'abaisse, et ces deux mouvemets alternatifs et réguliers sont appelés *flux* et *reflux*. La durée de chacun est de 6 heures 12 minutes ½, et leur durée totale de 24 heures 50 minutes, ce qui fait que la marée subit un retard de 50 minutes sur le jour précédent. Ces mouvements sont dus à l'attraction du soleil et surtout à celle de la lune, plus proche de la terre. Les plus fortes marées se produisent à la pleine lune et à la nouvelle lune lorsque cet astre et le soleil sont en ligne droite avec la terre et

combinent leur attraction. Celle-ci repose sur cette grande loi de la nature *que les corps s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance.* On est loin de l'explication des marées que donnait un Arabe du moyen âge. « Quand l'ange auquel on a confié le soin des mers, disait-il, immerge le talon de son pied dans la mer, à l'extrémité de la Chine, la mer se gonfle et produit le flux. Puis l'ange retire son pied et l'eau revient à sa place, ce qui produit le reflux. » Au milieu de l'océan, la marée ne dépasse guère 4 pieds; mais lorsqu'elle est emprisonnée entre les rivages étroits de quelque golfe, elle s'élève très haute, comme dans la baie de Fundy, Nouvelle-Écosse, où elle monte de 66 pieds environ.

A la surface des mers, des masses d'eau considérables, sortes de fleuves prodigieux, se meuvent dans une direction plus ou moins constante et sans se mêler aux eaux voisines. Ces *courants* ont pour cause l'action des vents, la rotation de la terre, et surtout les différences de densité, de température, de profondeur existant entre les diverses parties de l'océan. Les eaux plus chaudes et plus légères de l'équateur glissent vers les pôles en courants superficiels, tandis que, pour rétablir l'équilibre, les eaux plus froides et plus lourdes des pôles se dirigent vers l'équateur en formant des contre-courants latéraux ou profonds.

3. Les principaux courants sont les courants équatoriaux qui se dirigent de l'est à l'ouest dans les trois océans: Atlantique, Pacifique et Indien, puis le fameux *Gulf-Stream.* Ce dernier sort du golfe mexicain, ne prend son nom et toute son ampleur que dans le détroit de Floride, longe les États-Unis avant de s'orienter vers l'Europe où il se divise en deux branches, l'une remon-

tant les côtes de ce continent, l'autre descendant vers l'Afrique. Masse phénoménale d'eaux bleues, très salées, lourdes, si chaudes qu'elles atteignent 80° F. en certains endroits. Fleuve gigantesque au volume toujours invariable, dépassant celui de tous les fleuves du globe, et, à sa naissance, profond de 1000 pieds, large de 60 milles, avec une vitesse de 4 milles à l'heure; vitesse, profondeur et chaleur qui décroissent au fur et à mesure que son cours s'évase en avançant vers l'est. Fleuve merveilleux dont le lit et les rives sont d'eau froide, si bien délimité que, par une mer calme, on voit parfois l'avant du navire faire jaillir l'eau bleue du courant, tandis que l'arrière est encore dans les eaux vertes qui le contiennent. Fleuve bienfaisant qui porte aux côtes européennes la douceur exceptionnelle du climat qui les favorise, et aux régions arctiques si déshéritées, Islande et autres, du combustible balayé dans les contrées plus fortunées de la Louisiane, de la Floride, etc. A sa tiède influence, en effet, l'Irlande doit son surnom d'*Émeraude des mers*, l'Angleterre de ne pas être un nouveau Labrador, et la Norvège un second Groënland. En un mot, la majeure partie de l'Europe lui doit tout ce qu'elle est.

Questions. — 1. Quelle influence la mer exerce-t-elle sur l'homme ? 2. Quel est son rôle sur notre globe et dans les rapports des hommes entre eux ? 3. Indiquez la nature de la houle et ce qui peut la provoquer. 4. Qu'est-ce que les vagues, comment varient-elles et quels sont leurs effets ? 5. Dites quelques mots des raz de marée. 6. Développez ce qui se rapporte à la marée. 7. Que savez-vous sur les courants maritimes et leurs causes ? 8. Détaillez ce qui se rapporte au plus fameux, le Gulf-Stream.

111. Prononciation : LE SON EU, LES CONSONNES J ET CH.

I. Pour le son **eu**, voir 7e année, leçon 42.

II. *Les sons* **ch** *et* **j**.

Pour prononcer **je** et **che**, avancer les *lèvres* en entonnoir, laissant voir les dents; la langue se creuse en gouttière, la pointe se retire, et les deux bords appuient *fortement* contre le palais — *plus fortement* pour *che*. — L'air est chassé par la gouttière. Les dents, d'abord fermées, s'écartent *brusquement*.

Répétez : Jamais, ô Jéhovah, jamais tes justes n'ont gémi sous joug (jough) plus gênant.

Charmants chanteurs des champs, gentils chardonnerets jaunes, chuchotez en cherchant les chenilles (chniy) dans les charmilles.

---

112. LE CHEVAL ET LE LOUP.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Vers 1 à 6: simple récit; — 7 à 11: grande joie puis réflexion; — 11 à 16: ton du récit; — 16 à 21: grand intérêt; — 21 à 27: le cheval simule de l'abandon, de la confiance; le loup continue à montrer un grand intérêt au cheval; — 28 à 32: ton du récit; — 33 à la fin: le loup, fort triste, fait des aveux pleins de conviction.

Prononciation. Saison (sè), maison (mè), croc (crô), Hippocrate (ip-poc), il sait (sé), rajeunie (je), seigneur (sè), fait (fè), herboriste (bor), rusons donc (don).

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs *ont l'herbe rajeunie*,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;

Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
« Bonne chasse, dit-il, *qui l'aurait* à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton, car tu me serais *hoc;*
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'*Hippocrate;*
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les *simples* de ces prés;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom cousier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui, loup, gratis le guérirait;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié
Témoignait quelque mal | selon la médecine.
« J'ai, dit la bête chevaline,
Un *apostume* sous le pied.
— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie. »
Mon ga ant ne songeait qu'à bien prendre son temps
Afin de happer son malade.
L'autre qui s'en doutait lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les *mandibules* et les dents.
« C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste.
Chacun à son métier doit toujours s'attacher:
Tu veux faire ici l'*herboriste*,
Et ne fus jamais que boucher. »

LA FONTAINE.

1. Plan (à compléter).

I. *Exposition.* Rencontre d'un cheval par un loup (vers 1 à 11).
1. Un loup aperçoit... (où ?)...
2. C'est (quelle saison ?)...
3. Joie (de qui ?)... en voyant...

II. *Nœud.* Ruse du loup (11 à 29).
1. Estime que... fait de la proie qui...
2. Il se détermine à user...
3. Il se dit...
4. Il connaît (quoi ?)...
5. Il guérit (quoi ?)...
6. Il prie (qui ?)... de lui dire (quoi ?)...
7. Le cheval dit (quoi ?)...
8. Le loup s'offre (à quoi ?)...
9. Il cherche (quoi ?)...

III. *Dénouement.* Mystification du loup (30 à 36).
1. Le cheval se méfie (de qui ?)...
2. (comment ?)... il lui brise (quoi ?)...
3. Sage réflexion (de qui ?)...

IV. *Moralité :* On perd toujours à se donner pour ce qu'on...

2. Les mots et les expressions. — 1. **Que,** (= où, pendant lequel) les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie; *que*, complément circonstanciel de *ont rajeunie.* 2. **Ont l'herbe rajeunie,** autrefois on plaçait souvent après le complément direct le participe passé conjugué avec *avoir;* alors le participe s'accordait (ont rajeuni quoi ? l'herbe). 3. **Qui l'aurait...** *qui*, suivi d'un verbe à la 3e personne, prenait parfois le sens de *si on : si on l'avait...* 4. **Hoc,** sorte de jeu dans lequel certaines cartes assurent de faire la levée; au figuré, ce qui est assuré à quelqu'un; il aurait pu dire dans le même sens: *tu me donnerais beau jeu.* 5. **Hippocrate,** fameux médecin de l'antiquité, dont les opinions sont souvent en désaccord avec celles de Galien, ce qui a fait dire: « Hippocrate dit oui, mais Galien dit non. » 6. **Qu'il connaît,** figure de construction, ellipse par laquelle on omet dans une phrase le corrélatif d'un mot

exprimé (*se dit* écolier..., *dit* qu'il connaît). 7. **Les simples,** plantes médicinales. 8. **Apostume** (ou apostème), tumeur extérieure avec suppuration. 9. **Mandibules,** les mâchoires. 10. **Herboriste,** celui qui vend des plantes médicinales.

3. Questionnaire d'intelligence. — 1. Comment la nature des personnages de cette fable est-elle une source d'intérêt ? 2. Pourquoi la Fontaine dit-il *la maison*, et non *leur retraite ?* 3. Qu'est-ce que *mettre une bête au vert ?* 4. Comment appelle-t-on le discours qu'un personnage se tient à lui-même ? 5. Développez le sens des vers 8 et 9: *Bonne chasse...* 6. Comment le loup use-t-il de ruse ? 7. Expliquez le mot *dom* (16e vers). 8. L'expression *bête chevaline* est-elle un terme de mépris ? 9. Que veut montrer le loup par les vers 24 à 27 ? 10. Quel mot explétif y a-t-il dans le 31e vers ? 11. Qu'est-ce qui donne du piquant à la morale ?

4. Grammaire. — 1. Quelle est la fonction de *saison* au 1er vers ? 2. Quels sont le sens et la fonction de *que* au 2e et au 3e vers ? 3. Justifiez l'accord du participe *rajeunie*. 4. Quelle est la fonction de la locution verbale *s'en aller chercher ?* 5. Quelles sont la nature et la fonction de *penser* (7e vers) ? — et de *joie ?* 6. Pourquoi *hoc*, au 9e vers, est-il un nom ? 7. Quel mot la subordonnée *qu'il connaît...* (13e v.) complète-t-elle ? 8. Quel est le sujet de *témoignait* (21e v.) ? 9. Remplacez par d'autres mots le verbe *témoignait*. 10. Quelle est la fonction de *boucher* au dernier vers ?

5. Résumé. — Un loup rencontrant un cheval dans un pré veut en faire sa proie; employant la ruse, il se donne pour médecin; mais il reçoit du cheval un coup de pied qui lui fracasse les mâchoires.

6. Expressions à noter. — Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie, — mettre au vert, — qui l'aurait à son croc, — tu me serais hoc, — il vient à pas comptés, — susceptible de tant de maux, — mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps, — happer son malade, — qui vous lui met, — ne fus jamais que boucher.

113. LA VIE DANS LES MERS.

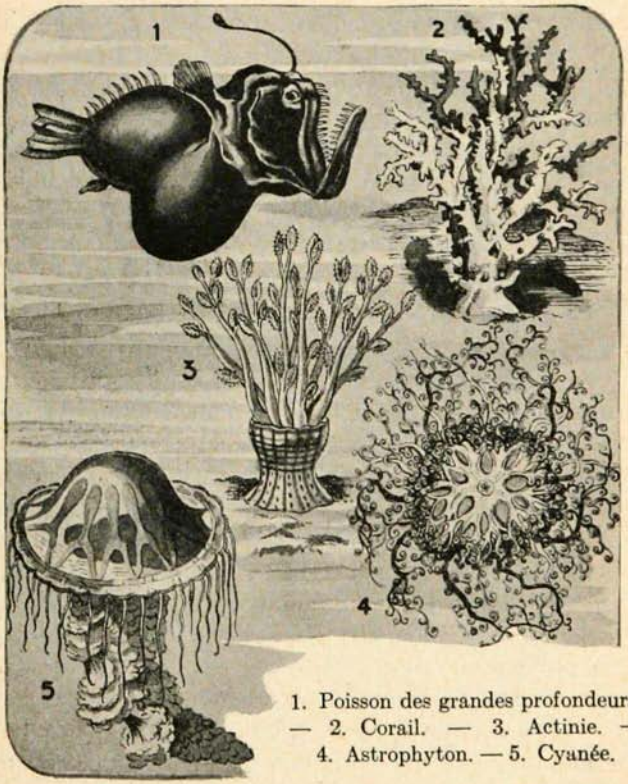
Diction. Ton simple du récit en mettant en évidence les mots de valeur, et en soulignant les phrases exclamatives et interrogatives.

Prononciation. Les **o** *ouverts* (*o* initial et médial): coloration, profond, profondeur et profusion, provoque, littoral (lit-tor: prolonger le 1er *t*), foraminifères, phosphorescente (fos-for), océan, coraux (cor), soleil, nomenclature (nomm), homard (homm-ar), albatros (tross); — mammifères (mam-mi: prolonger le 1er *m*), diaphane (dya, une syllabe), aquatique (a-kwà), innombrables (in-nom: prolonger le 1er *n*).

La mer est un monde merveilleux dont les splendeurs nous ravissent d'admiration. Dans son sein règne une vie intense; des milliards et des milliards d'êtres y fourmillent, êtres souvent extraordinaires par leurs formes, leur coloration ou leur mode d'existence.

La flore aquatique ne s'épanouit guère qu'à une profondeur de 200 verges, dans la région diaphane; au delà, surtout à partir de 400 verges, la lumière, indispensable aux plantes, ne pénètre plus. La quantité de plantes sous-marines doit-être considérable pour suffire à la nourriture de la population colossale des mers. La presque totalité d'entre elles appartiennent à l'immense groupe des algues, se subdivisant en fucus, varechs, goémons, sargasses,... Elles sont diverses par leurs couleurs: vertes, brunes, bleues, rouges; celles-ci, délicates, élégantes, à ramifications extrêmement fines et nombreuses, font la joie des collectionneurs. Diverses aussi sont leurs dimensions, depuis les microscopiques jusqu'à celles qui ont 300 verges de long. Les premières abondent dans la couche superficielle de l'eau où elles alimentent une multitude de petits animaux qui seront mangés par les poissons.

La faune marine est incomparablement plus riche que la flore. Les animaux, dont le nombre prodigieux confond l'imagination, ne sont pas, comme les plantes,



1. Poisson des grandes profondeurs. — 2. Corail. — 3. Actinie. — 4. Astrophyton. — 5. Cyanée.

sensibles à l'action de la lumière, et leur développement ne nécessite aucune condition de chaleur. Cependant la tiédeur ou la froidure des eaux règle la distribution des espèces, et les variations de la température provo-

quent des migrations, comme celles des harengs, des phoques, etc.

On distingue la faune littorale qui comprend des oiseaux, des poissons, des crustacés, des mollusques et quelques mammifères: phoques, morses,... Celle de haute mer renferme les grands cétacés, tels que la baleine, le cachalot, et aussi les requins, les poissons volants, qui accompagnent les navires, les pieuvres et des myriades d'animalcules, foraminifères et autres. Enfin la faune abyssale ou des grandes profondeurs possède quelques crustacés et quelques poissons étranges, organisés pour supporter l'énorme pression variant de 300 à 600 atmosphères et pour vivre dans ces abîmes obscurs d'un calme complet et d'une température uniforme.

La phosphorescence de certaines mers, tropicales surtout, est un autre phénomène plus extraordinaire. A peine le jour a-t-il disparu, que la surface des eaux apparaît comme une immense nappe de neige blanche et lumineuse, aux reflets bleuâtres. Le vaisseau laisse derrière lui un long sillage de feu, des éclairs semblent sortir de ses flancs, chaque coup de rame d'une embarcation fait jaillir des jets lumineux, et la lame illumine le rocher contre lequel elle déferle. Or, ce spectacle féerique provient d'êtres d'une petitesse extrême, d'êtres microscopiques, qui possèdent un foyer lumineux intérieur rayonnant au dehors. Qu'on essaye de supputer leur nombre, eux qui couvrent une partie des océans dont ils sont les flambeaux !

Mais comment les animaux qui sont au fond des abîmes peuvent-ils se guider dans ces régions ténébreuses ? Parfois des antennes, des filaments très minces, leur servent d'organes d'exploration; le plus

souvent ils s'éclairent eux-mêmes, et alors quel miroitement insoupçonné de feux multicolores: blancs, rouges, bleus, verts, jaunes,... et tous d'une grande vivacité ! Tantôt les organes lumineux cerclent les yeux ou se trouvent à proximité; tantôt ils sont près du nez, le long du corps, de la queue, ou encore groupés au bout de tentacules, formant ainsi de véritables lanternes pour examiner les lieux avoisinants. Sur la peau de quelques-uns on pourrait même tracer son nom et voir les lettres apparaître phosphorescentes.

Autre sujet d'étonnement. La vraie flore océanique ne serait-elle pas ce qu'on pourrait appeler les *animaux pierres*, les *animaux plantes* qui peuplent quelques régions torrides aux eaux pures et tièdes ? Des colonies d'individus infiniment petits mais innombrables s'empilent, s'agglutinent, se pétrifient et élèvent de véritables forêts de coraux, édifient de gigantesques constructions qui ferment l'entrée des ports, dressent des îles nouvelles ou entourent les anciennes de récifs, effroi des navigateurs. D'autres individus imitent la structure des plantes, les éclipsent par l'élégance de leurs formes, les dentelures si délicates de leurs contours, mais surtout par leurs brillantes couleurs, leurs teintes admirablement fondues, nacrées, azurées, irisées de rose, de violet, de vert, de lilas,... ainsi qu'on peut le constater sur certains coquillages. On a ainsi de véritables prairies sous-marines avec une richesse d'ornementation aussi magnifique et moins éphémère que celle des fleurs de nos campagnes écloses au soleil et à la rosée du matin.

Mais il faut abréger cette nomenclature inépuisable de merveilles. En s'élevant dans l'échelle des êtres, eu égard à la perfection de l'organisme, on rencontre les vingt mille espèces de mollusques: huîtres, moules; les

six mille de crustacés: homards, écrevisses, crabes, dont quelques-uns font office d'agents de salubrité publique, nettoyant les rivages souillés des débris laissés par le reflux. La plupart de ces espèces sont remarquablement fécondes, comme l'huître, par exemple, donnant de cent mille à un million d'œufs; n'a-t-on pas avancé qu'une sorte en donnait quarante millions ? Il est vrai que celle-ci ne se trouverait que sur les côtes américaines !

Plus haut dans la gradation, on voit ces êtres aux formes étranges, poulpes ou pieuvres aux tentacules parfois longs de 30 pieds et plus; ces serpents de mer au venin redoutable, ces tortues de 1000 à 1200 livres au coloris extrêmement varié, aussi vif, aussi brillant que celui de nos plus beaux insectes. Puis vient la prodigieuse multitude des sardines, harengs et morues; le terrible requin dont un seul coup de mâchoire tranche un homme en deux; le narval avec une défense effilée en avant du nez, longue de 8 pieds, et qui n'est autre chose qu'une dent démesurée. Enfin, il y a les cétacés ou mammifères aquatiques, baleines, cachalots, dépassant parfois 25 pieds de longueur. Quant aux oiseaux, ceux qui sont impropres au vol: pingouins, manchots,... pullulent dans les régions arctiques; d'autres sont des voiliers incomparables: goélands, pétrels, albatros, et la frégate, reine des tempêtes, capable de déjeuner en Afrique et de dîner en Amérique.

Que l'Océan élève donc (*don*) jusqu'au ciel ses vagues aux crêtes immenses afin de porter à Dieu le chant de son éternelle reconnaissance pour les admirables beautés répandues à profusion dans ses eaux profondes.

Questions. — 1. Parlez de la flore aquatique, des profondeurs où elle s'épanouit, de son abondance et de sa diversité.

2. Que savez-vous sur la faune marine ? 3. Qu'est-ce qui caractérise chacune de ses trois divisions ? 4. Donnez quelques détails sur le phénomène de la phosphorescence. 5. De quelles manières les animaux peuvent-ils se guider au fond de l'Océan ? 6. Décrivez ce qui se rapporte aux animaux pierres ou aux animaux plantes. 7. Indiquez quelques autres merveilles que l'on rencontre en s'élevant dans l'échelle des êtres.

114. L'EXILÉ.

Diction. Ton élégiaque (p. 152) et lecture lente. La phrase *L'exilé | partout | est seul*, qui clôt presque chaque alinéa ne doit pas être un refrain monotone. Dites-la simplement dans les numéros 1 et 2; d'un ton indifférent dans 3. Dans les trois alinéas du n° 4, le sens est celui-ci: ces arbres, ce ruisseau, ces chants ne me disent rien parce que *l'exilé partout est seul.* Dans 5, soyez plus attendris: personne ne pleure avec moi, ne m'appelle son père ou son ami: *l'exilé est seul !*

Prononciation. Errant (èr-rant: prolonger le 1er *r*), passe et passer (pâ), chaumière (chô), je l'ai (*jelé* et non *jeul'ai*) l'olivier (lol-i-vyé), vieillard (*a* de *car*), ici-bas (*a* de *grave*).

1. Il s'*en* allait errant sur la terre. *Que* Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

2. Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais: Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y *assied* au milieu des siens ! L'exilé partout est seul.

3. *Où* vont ces nuages que chasse la tempête ? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? L'exilé partout est seul.

4. Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles: mais ce ne sont *point* les fleurs ni les arbres de mon pays: ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance: il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont *ni* mes tristesses *ni* mes joies. L'exilé partout est seul.

5. On m'a demandé: Pourquoi pleurez-vous ? Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

6. J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons: mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes confondre leurs vies dans les étreintes de l'amitié; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

7. Pauvre exilé ! cesse de gémir; tous sont bannis comme toi; tous voient passer et s'évanouir pères, frères, amis...

La patrie n'est point ici-bas, l'homme vainement l'y cherche: ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

LAMENNAIS.

Grammaire. — 1. Quand le mot *en* est-il pronom ? — préposition ? 2. Donnez quelques détails sur l'emploi de ce mot comme pronom: de quoi il tient la place, à quoi il se rapporte, idiotismes où il entre, etc. 3. Quand le mot *que* est-il pronom conjonctif ou interrogatif, adverbe ou conjonction ? — exemples pour chaque cas. 4. Rappelez les principales règles sur l'emploi du participe passé; — sur le participe passé suivi d'un infinitif; — précédé de *en*. 5. Quand le mot *ou* est-il pronom conjonctif, conjonction ou adverbe ? — exemples. 6. Qu'a de spécial la conjugaison du verbe *asseoir* ? 7. Que savez-vous sur l'emploi de la conjonction *ni ?* des adverbes *pas* et *point* et sur leur suppression ? 8. Où et dans quel ordre se placent les pronoms personnels compléments ?

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature des propositions du numéro 3 et analysez complètement la 2e proposition. 2. A propos du mot *arbre*, indiquez les actions que l'on peut faire sur un arbre. 3. Énumérez quelques mots de la même famille que *arbre, chant, peuple*. 4. Faites précéder de cinq verbes les noms suivants considérés comme compléments d'objet: *terre, patrie, cœur, enfant, pays, parent*. 5. Cherchez quelques locutions équivalentes à *être de bonne famille, c'est la mouche du coche, cela est évident*. 6. Composez cinq phrases sur les mots *tempête* et *travail*. 7. Construisez des phrases où les mots *si* et *tant, partout* et *par tout, pas* et *point* seront employés dans leur sens exact. 8. Expliquez les expressions *en plein jour, beau comme le jour, faire du jour la nuit, tenir à jour, la vérité se fait jour, etc.*

115. DE LA POLITESSE.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. A lire sur un ton convaincu.

Prononciation. **O** *ouvert* (coq): politesse (pol), on aurait (nor-è), l'opinion (lop), société (soss), théories (or), égoïsme, améliorations (lyor), morales (mor); —concilier (lyé), s'allie (sa-li).

Soignez la prononciation des syllabes *di, du, ti, tu:* dire, produire, importunes, du fond, disant, du bien, vertus.

On aurait beau dire que la politesse n'est qu'une *enveloppe*, une *écorce* dont l'absence n'*implique* pas essentiellement un vice du cœur, cette enveloppe, cette écorce est nécessaire dans la société pour éviter les froissements qui peuvent se produire, soit entre les personnes ordinairement étrangères les unes aux autres, soit même entre les membres de la famille.

Les hommes en société sont ainsi faits; nos théories ne les changent pas. Les plus belles, les plus pures qualités pourront être méconnues et même devenir importunes, si ceux qui les possèdent, confiants dans l'excellence du fond, négligent la forme. Il n'est pas permis de parler sèchement en disant des choses justes, de faire du bien avec des manières blessantes.

Une jeune fille surtout, qui de bonne heure a besoin de se *concilier* l'opinion, et de qui l'on attend des preuves extérieures de la douceur qu'on lui attribue, doit s'efforcer d'acquérir et de conserver ce *vernis précieux* que le monde exige et qu'il appelle la politesse.

La vraie politesse ne consiste pas seulement dans un attachement strict aux formules cérémonieuses: elle consiste dans l'étude délicate des sentiments d'autrui et dans les égards soigneusement accordés à ces sentiments.

Ainsi définie, elle s'*allie* à la *bienveillance* et doit être un moyen de *comprimer* l'*égoïsme*. L'observation des petits devoirs qu'elle prescrit peut conduire à d'importantes *améliorations* morales, et, comprise de la sorte, elle mérite de prendre rang parmi les vertus.

THÉRY.

1. Mots et expressions. — 1. **Enveloppe et écorce.** La politesse mondaine n'est souvent qu'une formalité extérieure qui ne correspond à aucun sentiment du cœur; c'est

une *enveloppe*, quelque chose dont on s'entoure et qui cache les sentiments du cœur; c'est comme l'*écorce* qui nous dérobe la vue de l'intérieur de l'arbre. 2. **Implique,** (*in*, dans; *plicare plicatum*, plier), envelopper dans des replis, renfermer. 3. **Se concilier,** acquérir, s'attirer. 4. **Vernis précieux,** le vernis est un enduit dont on recouvre la surface de certains ouvrages; ainsi la politesse mondaine n'est souvent qu'un enduit de surface; vernis *précieux*, parce que le monde attache un grand prix à cette politesse de surface. 5. **S'allie,** (du latin *ad*, vers; *ligare*, *ligatum*, lier), s'unit. 6. **Bienveillance,** (composé de *bien* et *vouloir*), bonté, disposition favorable envers quelqu'un. 7. **Comprimer,** (de *cum*, augmentatif et *premere*, *pressum*, serrer, presser), serrer de manière à maintenir ce qui veut s'échapper; empêcher de se manifester. 8. **Égoïsme,** (du latin *ego*, je ou moi), habitude de rapporter tout à soi, de se préférer à tout le reste. 9. **Amélioration,** (latin *ad*, vers et *melior*, meilleur), rendre meilleur.

2. Les idées. — 1. La politesse mondaine est-elle toujours l'expression des sentiments du cœur ? 2. Les expressions *enveloppe* et *écorce*, telles qu'employées par l'auteur, sont-elles bien appliquées ? — pourquoi ? 3. Pourquoi la politesse est-elle nécessaire dans la société ? — dans la famille ? 4. Qu'est-ce que la politesse fera éviter en disant des choses justes ? — en faisant du bien ? 5. Pourquoi la jeune fille surtout doit-elle se former à la politesse ? 6. Justifiez l'expression de l'auteur, qui appelle la politesse *un vernis précieux*. 7. En quoi consiste la vraie politesse. 8. La vraie politesse implique-t-elle les sentiments du cœur ? 9. A quel sentiment la vraie politesse doit-elle s'allier ? 10. Quel vice la politesse et la bienveillance travaillent-elles à comprimer ?

3. La grammaire. — 1. Que signifie le gallicisme *avoir beau dire ?* 2. Quelle subordonnée sert de complément direct à *dire* (1re ligne) ? 3. Quelle est la fonction d'*enveloppe* et d'*écorce* (3e ligne) ? 4. Pourquoi *est* est-il au singulier ? 5. Quelle est la fonction de *éviter* (4e l.) ? 6. Analysez *être méconnues* (2e alinéa, 3e l.), — *importunes* (4e l.). 7. Indiquez une locution verbale vers la fin du 3e alinéa. 8. Par quoi *étude* (4e alinéa) est-il complété ? 9. Analysez *définie* et *comprise* (dernier alinéa). 10. Indiquez une locution verbale à la fin du morceau et dites sa fonction.

4. Famille de mots. — CONNAÎTRE (du latin *cognoscere*, composé de *gnoscere*, supin *gnotum*, devenus *noscere*, *notum*). Du latin, on a tiré: connaissance, connaisseur; reconnaître, reconnaissant, reconnaissance, reconnaissable; méconnaître, méconnaissance, méconnaissant, méconnaissable; incognito; inconnu, inconnaissable. *Cognitum* avait donné le vieux mot français *coint* (personne connue), d'où le dérivé accointance. — Du grec, qui avait la même racine, nous avons: diagnostique, diagnostiquer; pronostic, pronostiquer, pronostiqueur; gnostique, gnosticisme, gnose. — A *noscere*, on a rattaché à la racine latine *notum*, d'où notion, notice; notoire, notoriété; notifier, notification.

---

116. PRINCIPES DE DICTION: 7° LA TONALITÉ ET LES INFLEXIONS.

Voir 7e année, leçon 47.

---

117. LE PARASITE.

Diction. Mettez un accent de grande sincérité, dans les « transports » et les louanges du parasite.

Prononciation. O *ouvert:* s'approcha, d'Oviédo (dov), j'aurais (jor-è), je n'aurais (nor-è), omelette, philosophie (lôzof-i), prodige, trop heureux (tropp-eur-eû), procédait, obligé; — un avis important (pas de liaison), vitesse toujours égale (jourégale).

(Gil Blas, jeune gentilhomme espagnol, quitte sa famille pour aller étudier dans l'université de Salamanque. Fier d'être enfin son maître, il part tout joyeux, mais sa première aventure de voyage va lui apprendre à ses dépens qu'il faut se méfier des flatteurs.)

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre: on m'accommoda des œufs. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table.

Je n'avais pas encore mangé le premier morceau que l'hôte entra, suivi d'un cavalier qui portait une longue rapière et pouvait bien avoir trente ans.

Il s'approcha de moi d'un air empressé. « Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo et le flambeau de la philosophie.

Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez: vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez, dans ce gentilhomme, la huitième merveille du monde. Puis, se tournant de mon côté et me jetant les bras au cou: « Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause. »

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade que je lui dis: « Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Pegnaflor. — Comment, connu ! reprit-il sur le même ton; nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passiez ici pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi fière de vous avoir produit que la Grèce d'avoir vu naître les sept sages. »

Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade qu'il me fallut encore essuyer... Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été dupe de ces démonstrations... J'aurais bien connu, à ces flatteries outrées, que c'était un de ces parasites que l'on trouve

dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi.

— Ah ! très volontiers, s'écria-t-il, je suis trop heureux d'avoir rencontré l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux pour vous complaire. »

En parlant ainsi, mon flatteur s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert.

Il se jeta d'abord sur l'omelette, avec tant d'avidité qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il procédait pourtant avec une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent; tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps, il versait du vin dans mon verre et m'excitait à lui faire raison.

Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait; ce qui, avec ses flatteries, me mit sensiblement de belle humeur. Quand je vis notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuelo, mon hôte, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec

le parasite, me répondit: « J'ai une truite excellente; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront, c'est un morceau trop friand pour vous. — Qu'appelez-vous trop friand ? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé; vous n'y pensez pas, mon ami ! Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince. »

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuelo: « Apportez votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. » L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter et ne tarda guère à nous la servir.

A la vue de nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux de mon compagnon. Il se jeta sur le poisson comme il s'était jeté sur les œufs. Il fut pourtant obligé de s'arrêter de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge.

Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie: « Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content du bon repas que vous m'avez offert pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, n'en soyez pas la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. »

En achevant ces mots, il me rit au nez et s'en alla.

LE SAGE. — (*Gil Blas.*)

Idées et plan. — Narration d'un piquant intérêt, modèle de clarté et de simplicité savante, et dont l'ensemble est une véritable scène de comédie. Quels sont les personnages mis en présence ? — Comment expliquer que Gil Blas se laisse prendre aux flatteries excessives du parasite ? — Quel est le but de celui-ci ? — Relevez quelques expressions qui montrent le caractère hyperbolique de ses flatteries. Comment accueille-t-il l'invitation à souper ? — Dans quel but dit-il accepter cette invitation ? (soulignez ce trait de comédie). Montrez comment il fit honneur au souper. — Rappelez l'insolence de la leçon qu'il donna à Gil Blas. L'attitude de Corcuelo ne semble-t-elle pas suspecte ? — Donnez-en quelques raisons. Comparez le parasite à un personnage des fables de la Fontaine, et montrez que chacun des dupeurs donne la même leçon à sa victime.

Les différentes parties de la narration sont: *Exposition:* Gil Blas se met à table, entrée du parasite, compliments flatteurs, démonstrations. — *Nœud:* invitation à souper, omelette, truite.— *Dénouement:* le parasite se lève de table, sa leçon à Gil Blas, son départ.

Devoir écrit. — 1. Analysez les *que* des 4e et 5e alinéas. 2. A propos des verbes *dire* et *venir*, trouvez, pour chacun d'eux: *a*) des mots de même famille: dérivés et composés; — *b*) quatre phrases où ils seront employés au sens propre dans deux et au sens figuré dans les deux autres; — *c*) des expressions où ils entreront; en donner le sens; — *d*) des synonymes de *babiller;* les expliquer.

118. LE PAPE.

Diction. Mettre du respect, de l'amour dans la lecture de ces pages. Soulignez les contrastes nombreux que l'auteur met en lumière entre le Pape, qui subsiste toujours, et tant de conquérants ou d'ennemis, qui ont disparu.

Prononciation. Se passait (pâ), miracle (râ), évidemment (da-man), prodigieux (prod-i-jyeû), gloire (glwâr), et je vous (é jvou), tout ce que (tou ske), tout ce qui (tou ski), je le vois (je lvwà), qui ne s'épuise (ki nsé).

1. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne *prévaudront* point contre elle.

2. Un jour, Jésus-Christ, marchant sur les bords de la Galilée, rencontra deux hommes. L'un d'eux s'appelait André, l'autre Simon. Ils *jetaient* leurs filets dans la mer. Jésus leur dit: « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes », et ils le suivirent.

3. A peu de temps de là, se tournant vers Simon, surnommé Pierre, Jésus lui dit: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume du ciel. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

4. Ceci se passait, il y a plus de dix-huit siècles, dans la bourgade de la tribu de Nephtali, vers les sources du Jourdain. Le temps a marché depuis. Toutes les institutions humaines d'alors ont disparu.

5. Mais si je cherche dans le monde l'homme de Galilée, je le vois encore ! Le voici: seul il a vécu; c'est le Souverain Pontife. Tous ses malheurs ont rehaussé sa gloire; tous ses ennemis ont affermi son piédestal. Tout ce qui détruit l'homme et ses ouvrages semble avoir été le complice de sa grandeur et de son immortalité. Le temps et la mort ont subi sa loi. Il est devenu ridicule de prophétiser sa fin parmi les hommes. Tout ce qui a été grand dans le monde l'a rencontré sur son chemin. Tout ce qui l'a respecté a été béni de Dieu. Tout ce qui l'a persécuté a péri.

6. On a vu des conquérants devant qui se taisait la terre, irrités de sentir debout devant eux cet homme

humainement inexplicable, se déterminer à faire bon marché de sa faiblesse et à le plier par la force de leurs volontés. Mais, le jour où ils ont mis la main sur ce faible, un signe fatal a paru sur leur front. Le vertige les a saisis sur les sommets de la fortune, et le monde a retenti de chutes imprévues autant que terribles.

7. [Quand cet homme divin a souffert*, il s'est trouvé partout* des* âmes pour le plaindre et le secourir. Quand il a erré sur les chemins de l'exil, sa gloire fugitive a éclipsé celle* des rois dont* il a traversé les royaumes. La majesté de ses revers a rendu jalouse la prospérité des* forts; nulle couronne n'a osé vivre auprès de* sa couronne.]

8. Dès que l'amour de Rome commença à lui élever un trône terrestre, Constantin quitta la Ville éternelle et vint à Byzance, abandonnant à l'homme de Dieu une cité que la magnificence des choses mortelles ne pouvait plus remplir. Quinze siècles ont partagé sa crainte et considéré Rome entière comme un temple élevé par Dieu lui-même sur les ruines du paganisme, et confié par lui au Grand Prêtre de la nouvelle loi.

9. Et aujourd'hui encore, qu'elles le veuillent ou qu'elles ne le veuillent pas, ce Grand Prêtre est le Roi universel des âmes. Prêtez, en effet, l'oreille aux bruits du monde. Écoutez ! Qu'entendez-vous parmi les hommes ? Quel nom se trouve sur leurs lèvres, détesté ou béni ? Quel objet occupe toutes les discussions, remplit les feuilles publiques, agite les conseils des souverains, inquiète les maîtres du monde ? De quoi parle-t-on dans les Académies, dans les camps, dans les écoles, dans les ateliers ? On parle du Pape. C'est vraiment un grand spectacle, digne des plus graves méditations,

que cette persistance absolue du Pape à être et à remplir le monde.

10. L'incrédulité ne sert ici de rien. Croyant ou incroyant, il faut bien s'arrêter devant cet être prodigieux, unique, incomparable, sans précédent, sans égal et sans exemple, qui domine l'histoire, fait retentir de soi toute la terre, regarde passer les siècles, triomphe de tous les destins contraires, survit à toutes les ruines, enterre tout ce qui l'outrage, grandit dans le malheur plus que dans la prospérité, et puise enfin dans la mort le principe d'une vie qui ne s'épuise point, d'une jeunesse qui recommence toujours.

Évidemment, il y a là un miracle et on comprend que l'Église exulte et pousse avec enthousiasme, vers le ciel, le cri de sa reconnaissance et de sa foi: *Tu es Petrus !*

HENRI PERREYVE.

Grammaire. — 1. Indiquez la nature des divers compléments du 3e alinéa. 2. Quelles remarques peut-on faire sur la conjugaison du verbe *prévaloir* (3e alinéa) ? 3. Conjuguez ce verbe aux temps simples du mode indicatif. 4. Dans les expressions *ne pas, ne point,* où se placent *pas* et *point ?* 5. Dans quels cas supprime-t-on *pas* et *point ?* 8. Quand supprime-t-on même *ne* dans les phrases négatives ? 7. Rendez compte du point exclamatif à la fin de la première phrase du 5e alinéa. 8. A propos de la phrase *Le temps et la mort. . .*, dans ce même alinéa, rappelez dans quel cas le verbe reste au singulier lorsqu'il a pour sujets deux noms au singulier. 9. A propos du verbe *jetaient,* indiquez la règle des verbes en *eter* et *eler,* ainsi que quelques exceptions. 10. Dans le 6e alinéa, pourquoi met-on *leurs volontés* au pluriel ?

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des propositions de la partie du texte comprise entre crochets. 2. Analysez grammaticalement les mots astérisés: *a souffert, partout, des, celle, dont, des, auprès de.* 3. Trouvez quelques

locutions équivalentes à *n'être pas d'accord, se décourager, être très inquiet.* 4. Indiquez différents sens des mots *service, clef, marcher.* 5. Énumérez: *a*) des homonymes, avec leur sens, de *sert, ma, es;* — *b*) des contraires de *délier, unir, abaisser, affermir, respecter.* 6. Traduisez au présent et au futur le 7e alinéa; au passé et au futur le 10e. 7. Au moyen d'une phrase donnez le sens particulier des synonymes *abattre, démolir, renverser, détruire;* — *discerner, juger.* 8. Expliquez les proverbes : *Près de l'église et loin de Dieu; il faut que le prêtre vive de l'autel; la bonne conscience est un bon oreiller.*

---

119. Prononciation : LES NASALES AN, ON, IN, UN, LES CONSONNES G dur ET K.

I. Pour les nasales **an, on, in, un,** voir 7e année, leçon 50.

II. Les palatales **g dur** et **k.**

Pour prononcer **gue** et **ke,** la *pointe de la langue* presse fortement la base de la gencive inférieure (le plus bas possible): la langue elle-même, retirée dans le fond de la bouche, s'appuie toujours *fortement* sur le palais (mais plus fortement pour *ke* que pour *gue*), de façon à fermer complètement le passage de l'air jusqu'au moment où elle s'abaisse *brusquement* pour achever l'articulation.

Remarquez:

1. Que le dos de la langue ne doit pas *s'étaler* sur le palais, car alors on a un *ke* ou un *gue* mouillé: *kieur* pour *keur*; la langue ne doit pas seulement frôler le palais, ce qui donnerait l'*l* mouillé: *rilleur* au lieu de *rigueur, naillère* au lieu de *naguère*;

2. Que la langue presse le palais plus ou moins près des dents selon la voyelle qui suit: le point de

contact est tout près pour *ke;* il s'éloigne de plus en plus pour *ki, ka, ku, kou* (en faire l'expérience).

Répétez : Grognards grenadiers de la garde, gardez-vous de vous griser comme vous fîtes naguère; craignez mes rigueurs.

Quand donc, au corps qu'académique on nomme, grimperas-tu de roc en roc, rare homme ?

Vainqueurs et vaincus, trinquons ensemble.

---

120. LES ÉLÉPHANTS.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Ton général lent et solennel. Lisez la longue explication qui accompagne le texte pour comprendre quels sont les mots de valeur. Pas de pause après *remplit* (1re str.).

Prononciation. A *fermé* de *grave :* hâter, sable, embrase, espace, enflammé ; o *ouvert:* boa, hippopotame (pop-ott), projetant; — tandis que (dike ou diske).

1. Le sable rouge est comme une mer sans limite,
   Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
   Une ondulation immobile remplit
   L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

2. Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
   Dorment au fond de l'antre éloigné de cent lieues,
   Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
   Là-bas, sous les dattiers | des panthères connus.

3. Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
   L'air épais, où circule un immense soleil.
   Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
   Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

4. Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

5. D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

6. Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

7. Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

8. L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

9. Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil | cuisant leur dos noir et plissé ?
Ils rêvent, en marchant, du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

10. Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

11. Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

LECONTE DE LISLE.
(*Poèmes barbares.*) Lemerre, édit.

ÉTUDE DU TEXTE.

I. — *L'Ensemble.*

C'est une description présentant comme une suite de tableaux dont le sujet est: *La traversée du désert par une troupe d'éléphants;* sujet et cadres exotiques qu'affectionnait le poète dont la jeunesse avait contemplé les paysages lumineux et grandioses de l'île de la Réunion.

Dans ses grandes lignes on distingue: *le cadre* (le désert et quelques-uns des animaux les plus caractéristiques); puis, dans ce cadre, une *masse noire* qui grossit de plus en plus, devient une troupe d'éléphants en marche, passe sous les yeux du spectateur et disparaît dans le lointain.

II. — *Explication détaillée.*

1re strophe. — Les éléments essentiels; les impressions dominantes.

Impression d'immensité: « *Une mer sans limite.* » *Impression d'écrasement* par suite de la chaleur effrayante (mer qui flambe, muette, affaissée en son lit).

Impression de mort et d'immobilité.

Avec cela à noter les sensations colorées, les tons très chauds (*vapeur de cuivre, sable rouge*).

2e strophe. — Dans ce cadre immense, Leconte de Lisle place les animaux du désert. *Les lions repus:* c'est-à-dire complètement rassasiés (état physiologique s'accordant à merveille avec l'abattement général). — *Dorment au fond de l'antre, éloigné de cent lieues:* Vers très suggestif, évoquant de mystérieuses profondeurs dans lesquelles apparaît vaguement le pelage fauve du lion. — *Éloigné de cent lieues:* grandeur du

paysage en harmonie avec la majesté du lion. — *Et la girafe boit dans les fontaines bleues:* sous le ciel éclatant, encadrée par le sable rouge, l'eau de la fontaine paraît bleue, d'un bleu chaud; remarquez qu'il n'y a pas de place ici pour les tons neutres, les demi-teintes, car la lumière étincelante supprime les ombres, avive les couleurs (vérité de l'observation).

3e strophe. — *Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile l'air épais :* Toujours la même impression d'immobilité, d'absence de vie; remarquez l'air *épais:* l'air lourd, embrasé.— *Où circule un immense soleil:* le soleil paraît se promener dans l'atmosphère tellement il la remplit. — *Parfois quelque boa:* animal caractéristique des contrés tropicales. — *Fait onduler son dos:* mouvement souple, rapide, semblable à celui des ondes, et qui caractérise le reptile. — *Dont l'écaille étincelle :* A chaque écaille le soleil allume une étincelle. Vers superbe traduisant, par le mouvement et la lumière, l'aspect de l'animal.

Dans l'ensemble: ces trois strophes représentent admirablement le cadre de la scène: on ne peut que louer la sobriété de la description, la vigueur et la netteté des couleurs et des formes. A remarquer la lumière éblouissante baignant le paysage.

4e strophe. — *Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs:* Solennité de l'expression *tel l'espace enflammé.* — *Mais tandis que tout dort aux mornes solitudes, Les éléphants rugueux:* A noter la propriété du terme *rugueux*, venant d'un mot latin signifiant ride, sillon. Ce détail bien caractéristique de l'enveloppe de l'animal évoque celui-ci tout entier (procédé cher à Leconte de Lisle). — *Voyageurs lents et rudes:* Allure en rapport avec l'énormité de la bête. — *Vont au pays natal:* Comme guidés par une sorte d'instinct mystérieux et touchant.— *A travers les déserts.* L'imprécision du but à atteindre, et la succession d'espaces immenses à traverser, tout est fait pour donner l'impression d'une distance énorme à parcourir dans un pays sans limite.

Dans l'ensemble: vers d'une rare puissance d'évocation à la fois sobre et large.

5e strophe. — *D'un point de l'horizon, comme des masses brunes:* L'absence de traits précis indique assez la distance à laquelle ils apparaissent — *Ils viennent:* Remarquer l'autorité

du verbe ainsi placé au début du vers: air d'assurance et de majesté. — *Soulevant la poussière:* Ils avancent comme auréolés par la poussière. — *Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes:* Ce pied large et sûr donne une idée de solidité, de sûreté en ce qui concerne la marche des éléphants. Relief saisissant du mot *crouler* donnant l'impression d'une force devant laquelle rien ne résiste.

Dans l'ensemble: tableau merveilleux de justesse, de vigueur et de sobriété.

6e strophe. — D'après un procédé qui lui est cher, Leconte de Lisle détache de l'ensemble un individu: le chef.

Celui qui tient la tête est un vieux chef: Il est vieux; personnage vénérable, ce qui contribue encore à augmenter la majesté du tableau. — *Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine Se voûte puissamment:* Extrême propriété du mot *arc;* se rappeler le bombement du dos: caractéristique de l'éléphant, même quand il est à l'état de repos.

Admirer ici l'art de Leconte de Lisle qui, avec un seul détail bien choisi, réussit à évoquer la silhouette de l'animal.

7e strophe. — *Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche:* Voilà qui donne l'idée d'une force sûre d'elle-même, force irrésistible. Il est bien digne, ce vieux chef, de conduire ses frères vers le pays natal. Ne nous étonnons pas — comme le dit le poète — « qu'il guide au but certain ses compagnons poudreux ».

Dans l'ensemble: Le portrait de ce « conducteur » évoque un personnage de grande allure; il en a la puissance, la majesté, pour tout dire: la sécurité.

Les pèlerins massifs suivent leur patriarche: Comme des pèlerins, les éléphants se rendent vers un lieu sacré, accomplissant un devoir dont rien ne peut les détourner. Richesse d'image et de vérité du *massif.*

Ils sont conduits également par une sorte de personnage sacré: un *patriarche* (le mot signifie littéralement: qui conduit la famille, la race). Image magnifique; il semble que l'on assiste au défilé grave, solennel, silencieux de pèlerins d'un nouveau genre !

8e strophe. — *L'oreille en éventail, la trompe entre les dents :* Les détails se précisent, car le gros de la troupe est visible. *L'oreille en éventail* caractérise fort justement l'aspect de l'oreille de l'éléphant aux écoutes. Remarquer cette particularité qui indique assez la connaissance qu'a Leconte de Lisle de cette nature exotique et des animaux qui y vivent (trait de couleur locale) : « la trompe entre les dents ». — *Ils cheminent l'œil clos: L'œil clos* (lisez mi-clos : d'ailleurs, l'œil de l'éléphant est très petit) : par suite de la fatigue et de la chaleur extrême; ce détail donne l'impression que les éléphants cheminent avec une sorte de doux entêtement. — *Leur ventre bat et fume. Il bat*, comme un soufflet de forge; *il fume:* ce mouvement haletant s'accompagne d'une sorte de vapeur chaude qui s'échappe des flancs de la bête. — *Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume:* Cette brume indique assez l'ardeur, la puissance de l'effort. — *Et bourdonnent autour mille insectes ardents.* Les insectes bourdonnent autour, attirés par les animaux en sueur, et cherchent à se nourrir de la vermine; insectes *ardents :* excités furieusement par la chaleur.

Dans l'ensemble: Impression de vie intense autour de ces masses énormes qui, elles-mêmes, produisent un effort considérable.

9e strophe. — *Mais qu'importent la soif et la mouche vorace : La mouche vorace*, singulier collectif poétique, assez fréquemment employé par Leconte de Lisle; il dit plus haut « dont l'écaille étincelle ». Ce « qu'importent » n'indique-t-il pas assez la superbe ténacité, l'impassible sérénité dont font preuve les éléphants ? — *Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé :* A noter le choix particulièrement heureux du participe *cuisant* et de l'épithète *plissé*. — *Ils rêvent en marchant du pays délaissé :* Ici l'animal s'ennoblit, se poétise. Il devient capable de méditer. Du fond de son âme grossière montent de nobles et de vagues inspirations:. . . *il rêve !* A quoi rêvent-ils ces animaux d'un autre âge ? « Au pays délaissé » (mélancolie du souvenir), aux forêts de figuiers où « s'abrita leur race », forêts aimées et vénérées, forêts séculaires. Et ceci implique que ni le soleil ni la longueur du trajet ne peuvent les détourner de leur dessein.

10e strophe. — *Ils reverront le fleuve échappé des grands monts :* Tout est *grand :* le fleuve, les monts. — *Où nage en mugissant l'hippopotame énorme:* Évocation d'un autre âge,

d'autres contrées, où les animaux sont aussi gigantesques que le cadre dans lequel ils vivent. — *Où, blanchis par la lune:* Vision colorée, mais plus adoucie, plus estompée que les précédentes et qui donne aux animaux un aspect poétique et grandiose. L'évocation de ces ombres gigantesques s'étalant démesurément sur un paysage immense, près d'un fleuve immense, contribue à affirmer cette vision. A remarquer aussi combien le *où* répété au commencement du vers allonge la strophe, qui prend une allure d'épopée !

11e strophe. — *Ainsi, pleins de courage et de lenteur:* Ce n'est pas un courage fiévreux, précipité; c'est un courage plein de sérénité, pour ainsi dire, qui s'harmonise à merveille avec leur allure grave et régulière. — *Ils passent comme une ligne noire, au sable illimité:* Mouvement ininterrompu à l'horizon, produisant sur celui-ci comme une sorte de trait sombre (justesse de l'image). — *Et le désert reprend son immobilité:* Retour au trait caractéristique du désert avant le passage des éléphants : l'immobilité et la mort. — *Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent:* Admirez la conclusion de cette progression, cette espèce « d'évanouissement » comme un trait ou un point qui s'efface.

(D'après le *Manuel général.*)

L'auteur. — LECONTE DE LISLE (Charles), 1820-1894. — Né à l'île Bourbon, auteur des *Poèmes antiques*, des *Poèmes barbares*, des *Poèmes tragiques*. Leconte de Lisle est un poète païen, ou plutôt athée. En le recevant à l'Académie française (1887), Alexandre Dumas lui disait: « Quelle est la philosophie de votre trilogie colorée, puissante ? Le vide de l'être, l'apologie de la mort. Voilà ce que vous nous rapportez pour nous régénérer après trois mille ans de barbarie intellectuelle que nous avons traversée, selon vous, depuis Homère, Eschyle et Sophocle. »

Il sera sans doute intéressant de comparer un grand poète du 19e siècle à un illustre savant du 18e dans la description qu'ils font du même animal. Cette rencontre de deux écrivains remarquables prouve à quel point leur observation a été attentive et clairvoyante.

Mœurs des éléphants.

Dans l'état sauvage, l'éléphant n'est ni sanguinaire ni féroce, il est d'un naturel doux et jamais il ne fait abus de ses armes ou de sa force; il ne les emploie, il ne les exerce que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses semblables; il a les mœurs sociales, on le voit rarement errant ou solitaire; il marche ordinairement de compagnie, le plus âgé conduit la troupe, le second d'âge la fait aller et marche le dernier; les jeunes et les faibles sont au milieu des autres; les mères portent leurs petits et les tiennent embrassés de leur trompe.....

Ces animaux aiment le bord des fleuves, les profondes vallées, les lieux ombragés et les terrains humides; ils ne peuvent se passer d'eau et la troublent avant que de la boire; ils en remplissent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche ou seulement pour se rafraîchir le nez et s'amuser en la répandant à flot ou l'aspergeant à la ronde; ils ne peuvent supporter le froid et souffrent aussi de l'excès de la chaleur; car, pour éviter la trop grande ardeur du soleil; ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur des forêts les plus sombres; ils se mettent aussi assez souvent dans l'eau, le volume énorme de leur corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager; ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux, et d'ailleurs la longueur de leur trompe qu'ils redressent en haut et par laquelle ils respirent, leur ôte toute crainte d'être submergés.

BUFFON. (Voir page 65.)

Devoir écrit. — 1. Relevez les propositions qui jouent le rôle de compléments déterminatifs et analysez grammaticalement les cinq premiers pronoms conjonctifs. 2. Trouvez quelques expressions équivalentes à *avoir de l'expérience*, *être insouciant*, *achever*. 3. A propos du mot *mouche* citez les noms de dix insectes ailés et de dix insectes non ailés. 4. Indiquez la différence entre: *a*) *antre*, *caverne*, *grotte*, *tanière*; — *b*) *animal*, *bête*, *brute*. 5. Écrivez la 1re phrase au négatif, à l'interrogatif, à l'exclamatif, à l'interrogatif négatif. 6. Avec chacun des mots *sable*, *lion*, *girafe*, *oiseau*, *boa*, construisez une phrase où vous introduirez une subordonnée explicative. 7. Faites six applications de la pensée *A chemin battu il ne croît point d'herbe.* 8. Indiquez différents sens de *jeter*, ses dérivés et ses composés. 9. Donnez, avec leur sens, quelques expressions sur le mot *soleil*.

121. LE SYSTÈME NERVEUX.

Diction. Ton simple. Mettre en évidence les mots de valeur.

Prononciation. Un nerf (erf), des nerfs (ner); **o** *ouvert :* solidarité (sol), augmenter (ogg), arborisation (bor), autopsie (ô-top-si), opération, locomotion (loc-omm-ô) ; **a** *fermé :* crâne, passe ; — moelle (mwal). *re*ssentir (re), ressemblant (*re*), desservie (dé-sèr).

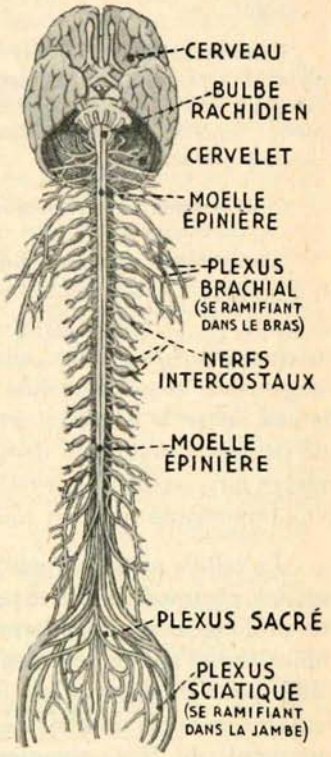
(Voir la remarque qui précède la 98e lecture, page 317.)

Le système nerveux joue un grand rôle dans la vie de l'homme. C'est par lui que l'âme gouverne le corps et entre en relations avec le monde extérieur; il met en communication entre elles les différentes parties de l'organisme et y établit une sorte de solidarité; il préside aux actes de nutrition et de locomotion; la sensibilité dépend absolument de son action. Nous examinerons ce qui constitue le système nerveux, ses centres les plus importants et leurs fonctions.

La *cellule nerveuse*, point de départ de tout le système, est composée d'une masse protoplasmique qui émet des prolongements sous forme de ramifications. Presque nulles chez l'enfant, ces ramifications augmentent avec l'âge, pour diminuer dans certaines maladies qui altèrent les facultés intellectuelles, ce qui justifie, même au point de vue organique, l'expression commune, *retourner en enfance*. Chaque cellule a une ramification plus longue que toutes les autres et qui peut s'étendre jusqu'aux extrémités des membres; elle constitue la partie essentielle de ce qu'on appelle une *fibre nerveuse* dont il faut plus de dix mille pour former un filet nerveux de 1 millimètre de diamètre.

Les principaux centres nerveux sont la *moelle épinière* et l'*encéphale* comprenant le *cerveau*, le *cervelet* et la *moelle allongée*.

Le *cerveau*, d'un poids moyen de 3 livres, est une masse molle, blanche à l'intérieur, grise à l'extérieur, qui remplit la cavité du crâne; un sillon profond le divise en deux parties, les hémisphères cérébraux. Sa surface ondulée en de nombreux replis ou circonvolutions est enveloppée par une triple membrane, les méninges; leur inflammation produit la fièvre cérébrale ou méningite, maladie très grave. L'apoplexie provient de la rupture ou de l'engorgement des vaisseaux sanguins du cerveau.



Système nerveux de l'homme.

Le *cervelet*, placé au-dessous et en arrière du cerveau, est trois ou quatre fois plus petit et de même substance que lui. En pénétrant dans la substance grise qui l'entoure, la substance blanche forme comme une arborisation à laquelle on a donné le nom d'*arbre de vie*.

Un peu plus bas encore se trouve la *moelle allongée* ou bulbe rachidien, long d'un pouce et quart; là se croisent les fibres nerveuses de la moelle épinière avant de pénétrer dans le cerveau; là aussi se trouve l'endroit le plus sensible de tout le corps: le *nœud vital;* la moindre blessure, la plus petite piqûre en ce point détermine la mort instantanée.

On appelle *moelle épinière* le long cordon nerveux qui se déroule dans la cavité ou tube de la colonne vertébrale. Elle présente deux renflements: du supérieur naissent les nerfs qui se rendent aux bras, et de l'inférieur ceux qui vont aux jambes.

A l'inverse du cerveau et du cervelet, ici, comme dans le bulbe rachidien, la substance grise se trouve à l'intérieur et la blanche à l'extérieur.

Quant aux *nerfs*, composés de fibres nerveuses, ce sont de petits cordons blancs, mous, isolés les uns des autres, ce qui les rend comparables aux fils électriques. Ils partent par paires du cerveau et de la moelle épinière, pour se ramifier à l'infini dans tout le corps afin d'y porter le mouvement ou la sensibilité; ils pénètrent partout, puisqu'on ne peut se piquer en un endroit quelconque sans en ressentir quelque douleur.

Quelles sont les fonctions du système nerveux, du cerveau d'abord, siège de l'intelligence et de la volonté ? Il ne pense pas, mais il est indispensable à l'âme pour accomplir ses opérations; il est le centre de tout le système. Semblable à un manipulateur et à un récepteur télégraphiques, il envoie des ordres dans tout son domaine, le corps, et reçoit les nouvelles de tout ce qui s'y passe. Il ne sent pas non plus; à un cheval en train de manger, auquel on avait préalablement enlevé un os du crâne, on ôta des tranches du cerveau

sans qu'il perdit une bouchée; une fois tout le cerveau extrait, l'animal resta immobile, plongé dans la torpeur. Des expériences nombreuses ont prouvé que toute altération des facultés intellectuelles résulte d'une lésion au cerveau. Si la même lésion observée sur plusieurs personnes, au même endroit, produit les mêmes troubles, et si, sur d'autres personnes encore, atteintes des mêmes troubles, on a remarqué en pratiquant l'autopsie après leur mort, que des lésions existaient précisément à cet endroit, il est naturel de considérer qu'il existe un rapport entre la faculté altérée et le siège de la lésion. C'est ainsi qu'on est arrivé à localiser dans certaines circonstances la faculté du langage articulé, de la mémoire des mots, des lettres, etc.

Le cervelet semble avoir pour rôle de coordonner les mouvements du corps; si on l'enlève à un pigeon, celui-ci continue à se mouvoir, mais d'une façon déréglée; il lui est impossible de se tenir en équilibre et il culbute dans tous les sens.

Dans le bulbe rachidien se croisent les cordons de la moelle épinière avant d'entrer dans le cerveau; il en résulte que la paralysie du côté droit du cerveau, par exemple, amène celle du côté gauche du corps, excepté pour le visage dont les nerfs partent directement du cerveau.

Par sa substance blanche, la moelle épinière joue un rôle conducteur; elle transporte au cerveau les impressions du dehors et transmet dans l'organisme les ordres qui en partent. Par sa substance grise, elle est le centre nerveux des *actes réflexes*, c'est-à-dire de ceux qui s'accomplissent sans que l'on en ait conscience. Ainsi si l'on chatouille la plante du pied à une personne endormie, elle retire instinctivement la jambe sans en

avoir conscience. C'est aussi par un reflexe inconscient que l'on porte instantanément la main à la tête pour éviter un coup qui la menace, et qu'on retire vivement la main si l'on a touché par inadvertance une surface brûlante, etc.

On distingue plusieurs sortes de nerfs: les *sensitifs*, aptes seulement à transmettre les sensations, comme celles de froid, de chaud, etc.; les *moteurs* qui déterminent la contraction des muscles, par exemple de la langue, des bras; et les *mixtes*, à la fois sensitifs et moteurs. Tous les nerfs qui sortent de la moelle épinière sont des nerfs mixtes ; ils en sortent par deux racines différentes, l'une motrice et l'autre sensitive, et qui se rejoignent ensuite. La paralysie peut atteindre seulement les nerfs moteurs, ou sensitifs, supprimant ainsi le mouvement ou la sensibilité dans la région desservie par ces nerfs. Si la paralysie règne dans tous les nerfs moteurs, c'est la léthargie; la personne semble morte; parfois elle se rend compte de tous les apprêts funéraires et se sent enterrée vivante sans pouvoir manifester par un signe quelconque la vie qui est en elle; parfois elle ne se réveille que dans l'obscurité de sa tombe. Oh ! l'épouvantable situation !

Pour les opérations chirurgicales, on anesthésie, à l'aide de l'éther ou du chloroforme, c'est-à-dire qu'on endort la personne, supprimant toute sensibilité; on peut aussi détruire la sensibilité dans la seule partie où l'on veut opérer, comme pour extraire une dent: c'est l'anesthésie locale.

Questions. — 1. Quel est le rôle du système nerveux dans la vie humaine ? 2. Que savez-vous sur les cellules nerveuses ? 3. Donnez quelques détails sur chacun des principaux centres nerveux et sur les nerfs. 4. Indiquez d'abord les principales

propriétés du cerveau; donnez ensuite quelques détails sur chacune d'elles et sur quelques expériences les concernant. 5. Parlez du cervelet, du bulbe rachidien et du double rôle de la moelle épinière. 6. Même question pour les nerfs sensitifs et moteurs, pour la paralysie, la léthargie et l'anesthésie.

---

122. LES PAUVRES GENS.

Diction. Première partie: ton de la narration. 2e partie: Inquiétude de Jeannie d'abord; détaillez la description de la masure: *Sa lanterne éclaira le dedans.* Mettez beaucoup de naturel dans les questions des quatre derniers vers de cette partie: *Qu'est-ce donc* (don), etc.

Troisième partie: Jeannie parle d'un ton naturel sans faire semblant de rien, comme pour laisser à son mari l'initiative de la bonne œuvre à faire. Essayez de traduire les idées qui passent dans la tête du père: Inquiétude: *Diable ! diable...* décision: *bah ! tant pis;* la difficulté qu'il éprouve à comprendre « ces accidents profonds »; enfin sa résolution pleine de sympathie pour les deux orphelins.

Les pauses sont à soigner: il y a plusieurs vers au sens incomplet, qu'il faut souder au suivant, par exemple les vers *a, b, c, d, e, f.*

Prononciation. **a** *ouvert* (car): hasard, part, soir (swar), miroir, toile (twal), voile, aille; **a** *fermé* de *grave:* bataille (bà-tây), qu'il aille, masure (mâ), remmaillant (ran-mâ); — Jeannie (ja-ni).

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close...
L'homme est en mer. Depuis l'enfance *matelot,*
Il livre au *hasard* une *sombre bataille.*
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du *musoir.*

Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment...

(Jeannie sort ensuite avec sa lanterne pour aller voir si son mari revient, car il pleut et la tempête est rude.)

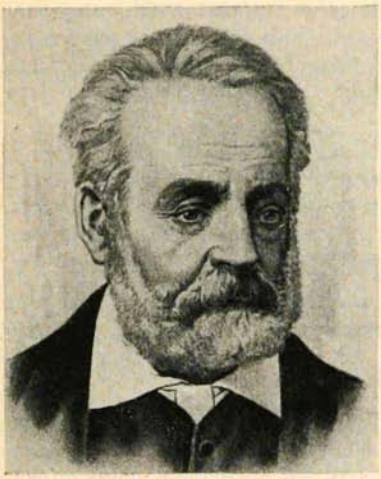
Tout à coup à ses yeux qui cherchent le chemin,
Une sombre *masure* apparaît *décrépite;*
Ni lumière ni feu; la porte au vent palpite...
— Tiens ! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
a Dit-elle; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule; il faut voir comment elle va.
Elle frappe à la porte, elle écoute; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
— Malade ! Et ses enfants ! comme c'est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari.
b Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du *noir logis muet* au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.
Au fond était couchée une forme terrible;
c Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant;
Un cadavre...
Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis...
Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
Sous sa *cape* aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle em-
[porte ?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle volé ?

(Lorsque son mari rentre après une nuit mauvaise, sans avoir pris de poisson, elle lui dit:)

A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine,
L'un qui ne marche pas, et l'autre qui parle à peine.
La pauvre femme *était dans le besoin.*
d L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de *forçat* mouillé par la tempête:
— Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
e Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
f Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des *accidents profonds.*
Pourquoi donc (*don*) a-t-il pris leur mère à *ces chiffons ?*
Si petits ! on ne peut leur dire: Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, *qui frappe à notre porte;*
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu *nous fera prendre* plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu donc ?
[Ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.
— Tiens, dit-elle, en ouvrant les rideaux, les voilà !

V. Hugo. — (*Légende des Siècles.*) Hetzel, édit.

Mots et expressions. — **Matelot,** homme servant à la manœuvre d'un navire. Le mot *marin* a une signification plus étendue et désigne l'homme dont la profession est de servir à bord d'un bâtiment de mer, en qualité d'officier ou à un autre titre.—**Hasard,** employé ici comme nom et signifie les dangers, les périls de la mer; ne pas confondre ce terme avec la locution adverbiale *au hasard* voulant dire à l'aventure, sans réflexion. — Pourquoi l'épithète *sombre* avant le mot *bataille* ? —**Pluie ou bourrasque,** c'est-à-dire: que la pluie tombe ou qu'un vent violent vienne à souffler. —**Musoir,** pointe, extrémité d'une digue, d'une jetée. — Expliquez les termes qui indiquent l'occupation de la femme, — l'emploi des deux épithètes *noir logis muet.* — Sens des mots *masure, décrépite, cape.* — **Était dans le besoin,** était pauvre, avait besoin qu'on lui fît l'aumône. — *Forçat,* prisonnier criminel que l'on *force* à faire certains travaux; le pêcheur travaille



Victor Hugo.

Hugo (Victor). — Besançon (1802–1885). — Génie poétique de premier ordre; le nombre et l'importance de ses œuvres, leur influence sur son époque, son rôle politique, font de lui une des plus grandes personnalités du 19e siècle. Cerveau toujours en ébullition, puissance verbale inouïe, imagination incomparable, mais aussi défauts choquants: orgueil extraordinaire, erreurs religieuses et excentricités nombreuses. Œuvres principales en vers et en prose: *Odes et Ballades, les Orientales, les Châtiments, la Légende des siècles,*..... — *Notre-Dame de Paris, les Misérables,* tous les deux à l'index, *les Travailleurs de la Mer,*..... — les drames *Cromwell, Hernani, Ruy-Blas,*.....

comme un forçat. — **Accidents profonds,** difficiles à comprendre, à expliquer; alors on dit c'est profond. — **Ces chiffons,** terme affectueux; ou encore exprime l'impuissance des enfants à se rendre utiles; ils sont comme des chiffons ne pouvant servir à rien. — **Qui frappe à notre porte,** le pêcheur parle comme si vraiment la mère frappait à la porte pour qu'on vienne recueillir ses enfants; idée délicate, la mère frappe et l'on ouvre aux enfants. — **Nous fera prendre**. . ., l'homme seul va pêcher, mais la femme y participe puisqu'elle répare les voiles, les filets,. . .

Rédaction. — *Racontez un acte de dévouement dont vous avez été témoin.* — La scène peut se passer pendant un incendie, une inondation, etc. — Notez ce qui précède l'accident, danger de mort, imminent peut-être, les appels désespérés, l'effroi des témoins, les personnes qui se dévouent, les péripéties du sauvetage, etc.

123. DE LA TOILETTE.

Diction. 1er alinéa: à lire simplement; 2e alinéa: marquer l'interrogation et toute la charpente du raisonnement (*très certainement, tant que, car,*) avec ses restrictions (*dans ce cas, dans cette mesure*). 3e alinéa: mettre une gradation dans le ton des trois subordonnées: *quand la toilette. . . quand elle lui consacre. . ., quand pour satisfaire. . .*

Prononciation. Effet (é-fè), bon sens (san), dans ce cas (dan scâ), effréné (é-fré-né), absorbant (ap-sor), sied (syé), toilette (twà); objet de luxe (dluks), tout ce qui (tou ski), respect (pè), ressources (re), enseignera (an-sègn-ra), vêtement (vê-tment), il convient donc (don).

On s'imagine souvent que la toilette n'embrasse que les objets de luxe, de grande valeur ou qui produisent au moins de l'effet: c'est un tort; le mot « toilette » pris dans sa large acception n'est pas seulement synonyme de parure, mais il signifie tout ce qui sert à l'*ajustement*, et par extension les soins qu'on prend de sa personne.

Est-il permis d'aimer la toilette et de s'en occuper ? Très certainement, tant qu'on reste dans les bornes prescrites par le bon sens; car, dans ce cas, c'est faire preuve de respect de soi-même et des autres, c'est s'entourer des soins que réclament l'*hygiène* et la propreté pour l'entretien de la santé. Dans cette mesure, il convient donc (*don*) de faire une petite place à la toilette dans le cours d'*économie domestique*, même à l'école primaire. L'institutrice ne craindra pas d'en encourager le sentiment *instinctif*, mais elle flétrira l'amour *effréné* de la toilette, qui est la *subordination*, le sacrifice de toutes choses à cet amour.

Quand la toilette est l'unique *préoccupation* d'une femme ; quand elle lui consacre son temps, son intelligence, et une notable partie des ressources de la maison; quand, pour satisfaire sa passion, elle s'expose à laisser souffrir son mari, ses enfants, et à négliger le soin de son ménage, elle est coupable. Cette passion peut conduire à la ruine; elle devient quelquefois un crime. Mais il y a un abîme entre ce souci absorbant et le soin réservé et modéré de sa personne.

L'institutrice enseignera par ses exemples, par ses conseils et par une surveillance attentive, qu'une jeune personne doit avant tout être d'une rigoureuse propreté; elle fera remarquer que le vêtement le plus simple est celui qui *sied* le mieux à tout âge; que l'élégance du vêtement consiste surtout dans une coupe soignée, une *teinte morte* ou au moins *atténuée*, une grande sobriété dans les ornements.

1. **Mots et expressions.** — 1. **Ajustement,** action d'ajuster, parure; ce qui sert à parer, à embellir, à rendre plus élégant. 2. **Hygiène,** partie de la médecine qui traite du régime à suivre pour conserver la santé. 3. **Économie domestique,** ordre dans la dépense, dans la conduite d'une

maison (grec *oikia*, maison et *nomos*, loi, administration); domestique répète le mot maison (*domus*). 4. **Instinctif** (de *instinct*, impulsion naturelle), qui vient d'un premier mouvement précédent la réflexion. 5. **Effréné** (*ex*, hors de), qui a perdu tout *frein*, que rien ne retient. 6. **Subordination** (du latin *sub*, sous; *ordo*, *ordinis*, ordre), action de subordonner (toutes choses à la toilette), c'est-à-dire de les faire passer après. 6. **Préoccupation** (de *prae*, avant et *capere*, prendre), ce qui est pris, absorbé à l'avance (par une inquiétude, une idée). 7. **Sied** (verbe *seoir*), qui est convenable. 8. **Teinte morte,** on appelle teintes, les nuances ou degrés différents par lesquels passe une couleur; une teinte morte est l'opposée d'une teinte vive, elle est peu voyante. La teinte sera **atténuée** si elle est devenue plus légère (préfixe *ad* et *tenuis*, léger).

2. Questions. — 1. Qu'est-ce qu'on entend par la toilette, dans ses divers sens ? 2. A quelle condition est-il permis d'aimer la toilette et de s'en occuper ? 2. De quels soins doit-on s'entourer en rapport avec la toilette ? — qu'est-ce que l'institutrice pourra encourager ? — que devra-t-elle flétrir ? 3. Qu'est-ce qu'on entend par l'amour effréné de la toilette ? 4. A quoi peut-il conduire ? 5. Quand l'amour de la toilette est-il coupable ? 6. Quand doit-il être encouragé ? 7. Quels sont donc les deux extrêmes dans les soins de la toilette (l'un coupable, l'autre louable) ? 8. Comment l'institutrice enseignera-t-elle aux jeunes personnes à être d'une rigoureuse propreté ? 9. Que leur fera-t-elle remarquer concernant le vêtement ?

3. Familles de mots. — **1.** OCCUPER (de *occupare*, *occupatum*, formé de *capere*, prendre). a) *Capere*, *captum* a d'abord donné directement: capture, capturer; — captif, captiver, captivité; — capter, captation, captateur, captieux; — capable, capacité. b) Devenu *cipere*, *ceptum*, il a servi à former: anticiper, anticipation; — accepter, acceptation, acceptable; — accaparer, accaparer, accaparement; — acheter, acheteur; racheter, rachetable, achat, rachat. — **Exciper,** (de *excipere*, *ceptum*); — excepter, exception; — intercepter, interception. — **Concevoir,** (de *concipere*), percevoir, décevoir, recevoir; — conception, perception, déception, réception; — concevable, préconçu, déçu; percepteur, perceptible; — apercevoir, aperçu;

— récipient, récipiendaire; — recevable, receveur, recette; — précepte, précepteur, préceptoral, préceptorat; — participer, participation, participe; — occuper, occupation; — préoccupé; inoccupé, désoccupé.

2. SATISFAIRE (de *satis*, assez et *facere*, *factum*, faire). 1) *Satis* a donné: satisfaction; — satiété, insatiable; — saturé; — satisfecit. 2) *Facere*, *factum*, *ficere*, *fictum* ont donné: a) *Facere:* faire, faisable, faiseur; — affaire (à faire); défaire; refaire; contrefaire (faire contre, dans le sens de « à côté »: imiter); — malfaire, méfaire; forfaire; parfaire; surfaire; — satisfaire; — facile, facilité; façon; — faculté. b) *Factum:* fait, facteur, factage, facture; — factorerie; — faction, factionnaire, factieux; — factice; — défection, défectueux, défectif, défait; — réfection, réfectoire, refait; — contrefaction (voir *contre*, plus haut), contrefaçon, contrefacteur; — bienfait, bienfaiteur; méfait, malfaiteur; forfait, forfaiture; — perfection, perfectionner, perfectible; parfait, imparfait, imperfection; — satisfaction, satisfait. c) *Ficere, fictum:* bénéfice, maléfice; — confection, confectionner; — confire, déconfire; déconfiture; confiture; — effectuer, effet, efficace; — coefficient; et beaucoup d'autres mots ayant les suffixes *ier* et *ique*.

124. PRINCIPES DE DICTION: 8° LES MOTS DE VALEUR.

Voir 7e année, leçon 55.

125. DAMON ET PYTHIAS.

Diction. Dans le numéro 1, votre ton rendra la cruauté de Denys, la sincérité de Damon dans sa réponse et dans sa supplique; les menaces du tyran. Dites le numéro 2 simplement, comme s'il s'agissait d'une chose ordinaire. A partir du numéro 4, vous peindrez les angoisses croissantes de Damon en voyant tout se conjurer pour l'empêcher d'arriver à temps. Mettez beaucoup d'émotion dans la fin.

Prononciation. Pythias (pi-tyâs), tandis que (di-ke ou diss-ke), tiers (tyèr); **o** *ouvert:* torrent (tor-ran: prolonger le 1er *r*), otage (ott); — sait (sé); poignard (pogn), il sait (sé); je te laisserai (je tlèss-ré), si je ne (si jne), si ce délai (si sdé), que je meure (ke jmeur), que je la (ke jla), et de joie (é djwà), te tuer (une syllabe), sauvage (sô), fiancé (fyan, une syllabe), n'est donc pas (don pâ).

1. Damon, cachant* un *poignard* sous* son vêtement, se glissait* chez Denys, roi de Syracuse*; les gardes le surprennent et le jettent dans les fers.

— Que* voulais-tu faire de ce poignard ? Parle ! lui dit Denys d'un ton *sinistre.*

— Je voulais te tuer et délivrer ainsi ma patrie de son *tyran.*

— Tu t'en repentiras *sur la croix.*

2. — Je suis prêt à mourir, répond Damon. Mais, si tu veux m'accorder une grâce, donne-moi un délai de trois jours, pour unir ma sœur à son *fiancé.* Je te laisserai mon meilleur ami pour otage: si je ne reviens pas, tu pourras l'égorger.

Alors le roi sourit d'un air faux et méchant, puis lui dit:

— « Je veux bien t'*accorder* trois jours; mais, sache-le bien, si ce délai s'écoule avant que tu sois de retour, ton ami périra à ta place. »

3. Damon va trouver son ami Pythias:

— « Le roi, lui dit-il, ordonne que je meure sur la croix, afin d'expier mon attentat; mais il veut bien me donner trois jours de délai pour aller *conclure* le mariage de ma sœur. Reste donc (*don*) entre ses mains comme otage jusqu'à ce que je revienne. »

Le fidèle Pythias l'*embrasse* en silence et va se livrer au tyran. Il sait qu'il risque la mort, mais que ne ferait-

il pas pour son ami ? Damon part et, avant que la troisième aurore brille, il a uni sa sœur à son fiancé. Il reprend alors le chemin de la ville, se hâtant pour ne pas manquer l'heure.

4. Mais la pluie tombe sans relâche; les sources se précipitent des montagnes; les ruisseaux, les torrents se gonflent; et quand Damon arrive au bord du fleuve, les flots tumultueux font sauter l'arche, et le pont s'écroule avec un bruit de tonnerre.

Désolé, il erre sur le bord; mais, si loin qu'il promène ses regards anxieux, où qu'il lance ses appels désespérés, nul batelier ne se hasarde, et le fleuve sauvage devient une mer.

Damon tombe sur le sable, et il pleure, il supplie, les mains levées vers Jupiter:

« Oh ! calme la fureur des eaux ! Les heures se hâtent, le soleil est à son midi, et quand il sera à son déclin, si je n'ai pas pu atteindre la ville, mon ami périra pour moi. »

Mais la rage du torrent croît et se renouvelle; les flots poussent les flots, les heures succèdent aux heures. Alors il réunit tout son courage et se jette dans l'eau mugissante. Le voilà qui fend le torrent de ses bras vigoureux; enfin, il arrive à l'autre bord et reprend aussitôt sa marche précipitée.

Soudain des brigands s'élancent des profondeurs de la forêt et lui barrent le passage. Avides de meurtre, ils menacent Damon de leurs massues qu'ils brandissent.

— « Que voulez-vous ? crie-t-il, je n'ai que ma vie, et il faut que je la donne au roi. »

Il arrache aussitôt la massue du premier brigand: sous ses coups trois ennemis tombent, les autres s'enfuient.

Le soleil darde ses rayons brûlants; Damon sent plier ses genoux épuisés par tant de fatigues.

— « Faudra-t-il maintenant, s'écrie-t-il, que je succombe ici d'épuisement, tandis que mon cher Pythias périra pour moi ? »

Mais voici qu'il s'arrête et prête l'oreille; il lui semble entendre le gazouillement d'une eau qui ruisselle. Et du rocher jaillit une source vive; joyeux, il se baisse, et rafraîchit ses membres brûlants.

Le soleil regarde maintenant à travers la verdure, et dessine sur les prairies l'ombre gigantesque des arbres. Damon aperçoit deux voyageurs qui suivent la route; il se hâte pour les dépasser, et il les entend prononcer ces mots:

— « C'est en ce moment qu'on l'attache à la croix. »

L'anxiété donne des ailes à ses pieds agiles; les tourments de l'inquiétude le poussent. Enfin il voit briller au loin, dans les rayons du couchant empourpré, les créneaux de Syracuse.

— « S'il est trop tard, pense-t-il, et si je n'apparais pas à Pythias comme le sauveur bienvenu, la mort du moins me réunira à lui. Il ne faut pas que le tyran sanguinaire croie qu'un ami a violé la promesse faite à un ami. Qu'il sacrifie deux victimes, et qu'il s'incline devant l'amitié. »

5. Le soleil se couche: Damon est à la porte de la ville; il voit la croix dressée, autour de laquelle la foule se presse curieusement; déjà l'on hisse son ami avec une corde. Alors il écarte les rangs épais du peuple.

— « C'est moi, bourreaux qu'il faut faire mourir; me voici ! C'est pour moi qu'il a répondu. »

Les spectateurs sont saisis d'étonnement. Damon et Pythias, dans les bras l'un de l'autre, pleurent de douleur et de joie; autour d'eux pas un œil ne reste sec.

On rapporte au roi cette merveilleuse aventure; il s'attendrit et fait promptement amener les deux amis devant son trône.

Il les contemple longtemps d'un air surpris, puis il dit:

— « Vous avez subjugué mon cœur et gagné mon pardon. La fidélité n'est donc (*don*) pas un vain mot ? Acceptez-moi pour ami, je vous en supplie; consentez à m'admettre en tiers dans votre union. »

ADAPTÉ DE SCHILLER.

Vocabulaire. — **Poignard,** arme courte, tranchante, pointue, avec un manche: vient du latin *pungere*, piquer, percer; citez quelques autres mots ayant même suffixe, mais avec un sens péjoratif (en mauvaise part). — Au verbe *prendre*, donnez d'autres préfixes que *sur* pour former des composés; indiquez aussi quelques dérivés de ces nouveaux verbes. — A propos du **supplice de la croix,** énumérez quelques genres de supplices employés chez les nations de l'antiquité ou des temps contemporains. — **Tyran,** souverain injuste, violent: vient du grec *turannos*, roi absolu, prince; citez cinq mots de la même famille.—Sens du mot **sinistre** employé comme épithète ou comme nom. — **Fiancé:** celui qui a promis de se marier; vient du latin *fides*, foi, sincérité; donnez quelques-uns des nombreux mots de la même famille que foi. — Indiquez différentes épithètes qui peuvent convenir au *sourire*. Décomposez ce dernier mot, ainsi que *accorder*, *conclure*, *embrasser*. — Quelle différence entre *embrassade* et *embrassement*, *sous* et *dessous*, *soudain*, *subit* et *soudainement* ?

Devoir écrit. — 1. Relevez dans la leçon, dix propositions ayant la forme subjonctive et indiquez-en la nature et la fonction. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants: *cachant*, *sous*, *se glissait*, *roi de Syracuse*, *que*. 3. Donnez cinq

épithètes à *sourire, pluie, tempête, regard, bras, ruisseau.* 4. Indiquez les verbes qui peuvent marquer les actions faites par deux amis, des brigands, le bourreau, ou sur un poignard, sur un lien. 5. Marquez les nuances qu'il y a entre *amitié, affection, attachement, sympathie, tendresse;* — entre *avidité, cupidité, convoitise.* 6. Énumérez quelques exemples illustres d'amitié. 7. Trouvez six pensées sur l'amitié. 8. Expliquez les proverbes: *Il vaut mieux perdre un bon mot qu'un bon ami; ami au prêter ennemi au rendre; les bons comptes font les bons amis.* 9. Donnez le sens des expressions *un ami d'enfance, un ami de cœur, ami de table, les amis des lettres, un visage ami, dans le besoin on connaît les amis, les petits présents entretiennent l'amitié.*

126. LA MORT DU CHRIST.

Diction. Lire lentement avec piété. Faire les pauses que nous avons ajoutées à celles que la ponctuation indique.

Prononciation. Soigner l'émission des voyelles *è, i, u, in;* terrible (tè-rible).

Lorsque Jésus | souffrait pour tout le *genre* humain,
La Mort, en l'abordant, *au fort* de son *supplice,*
Parut tout *interdite* | et retira sa main,
N'osant pas | sur son maître | exercer son office.

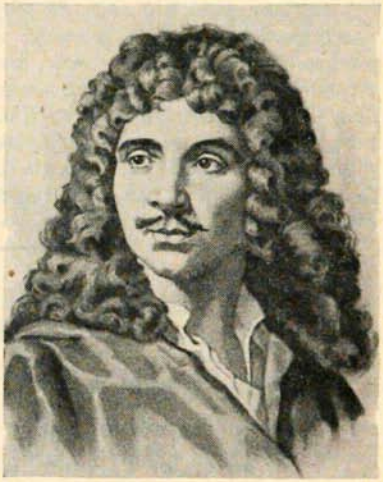
Mais | le *Christ* | en baissant la tête | sur son sein |
Fit signe | à la terrible et sourde exécutrice,
Que, sans avoir égard au droit du souverain,
Elle achevât | sans peur | le sanglant sacrifice.

L'implacable | obéit, et ce coup sans pareil |
Fit trembler la nature | et pâlir le soleil
Comme si | de sa fin | le monde | eût été proche.

Tout gémit, tout frémit sur la terre | et dans l'air,
Et le pécheur | fut seul qui prit un cœur de roche
Quand les roches | semblaient en avoir un | de chair.

MOLIÈRE.

Vocabulaire. — **Christ** vient du grec *christos*, oint; christianisme, christianiser, antéchrist, chrétien, chrétienté. Quel est le contraire de chrétien, de christianiser ? — indiquez le sens des deux préfixes employés. — Qu'appelle-t-on **genre,** *espèce, race ?* donnez des exemples. — Quel est le sens de **au fort de ?** — citez quelques expressions analogues. — **Supplice** vient du latin *supplicium*, dérivant de *supplicare*, faire des prières publiques, supplier. Primitivement ce mot désignait une cérémonie religieuse qui, chez les Romains, précédait une exécution capitale; puis il désigna l'exécution elle-même, c'est-à-dire la peine, le châtiment; — supplicier, supplication, supplier. — **Interdire,** du latin *interdicere: inter*, entre et *dicere*, dire; donc interdire signifie littéralement dire entre; c'est placer un édit, une loi entre une personne et la chose qu'elle demande ou qu'elle veut faire. — Citez quelques noms et adjectifs commençant par *im* et *in*.



Molière.

Poquelin, dit Molière (Jean-Baptiste). — Paris (1622–1673). — Acteur, directeur de théâtre, auteur de comédies en prose et en vers: *Les Femmes savantes, le Misanthrope, Tartufe, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme, le Malade imaginaire*, etc. Nul ne peut être comparé à cet illustre poète comique pour la fécondité de ses créations, le relief des caractères, la verve jaillissante, la force comique, la verdeur de son style. Il a créé des types impérissables de caractères. Mais trop souvent il respecte peu la religion, et encore moins les lois de la décence et de la morale.

Devoir écrit. — 1. Analysez grammaticalement l'avant-dernier vers du texte. 2. A propos du mot *sanglant* donnez quelques adjectifs dérivés des noms à l'aide des suffixes *ant, al, ique, eux, é, lent, être* ou *estre*. 3. Trouvez quelques mots de la même famille que *humain, bord, dire*. 4. Trouvez: *a*) quelques homonymes, avec leur sens, de *souffre, coup, fin;* — *b*) des synonymes de *implacable, interdite, proche, souffrir;* — *c*) la différence entre *pécheur* et *pêcheur, avoir égard* et *avoir des égards, pareil* et *semblable;* — *d*) les nuances entre *gémissement, plainte, lamentation*. 5. Avec les mots *Christ* et *mort* faire de courtes phrases où ils seront employés comme sujets, compléments directs, indirects et déterminatifs. 6. Expliquez les proverbes: *Mieux vaut souffrir que faire souffrir; l'homme propose, et Dieu dispose.*

---

127. Prononciation : LES SEMI-VOYELLES, L ET N mouillés.

I. Pour les semi-voyelles, voir 7e année, leçon 58.

II. Les consonnes **l** et **n mouillés.**

Pour articuler l'l mouillé, on place *le bout de la langue* contre les alvéoles dentaires (comme pour l'*l* simple), mais au lieu de frapper le palais, la langue se bombe et frotte le haut du palais, comme pour dire *li-e*, puis elle s'abaisse *brusquement* et complète ainsi l'articulation: *ye*.

Le **gne** s'obtient en étalant le *dos de la langue* (la partie médiane) sur le palais tandis que la pointe appuie *mollement* contre les dents inférieures. La langue s'abaisse *brusquement* au moment de l'articulation.

Répétez: Avec vos gentilles compagnes, dans ce coin ignoré de la montagne, effeuillez, filles travailleuses, effeuillez dans vos corbeilles ces fleurs merveilleuses.

128. LE COR.

TEXTE EXPLIQUÉ.

Diction. Strophes 1 et 2: douceur mélancolique. — 3 et 4: pleines de feu. — 5 et 6: ton du récit. — 7 à 10: Turpin et Charlemagne sont inquiets. — 11 et 12: rendez l'anxiété et la colère de l'empereur. — 13. Une question, puis la réponse sur le ton du récit.

Prononciation. Bois (bwâ), abois (abwà), monsieur (me-syeû), destrier (dess-tri-yé), nonchalamment (la-man). Soignez l'émission des voyelles. — Ouïr (ou-ir). Pleuré (ple-ré), prophétiques (prof), Olivier (ol), More (mor), descendaient (dé), l'horizon (lor), effroi (é), noir (nwàr), violettes (vi-ol), flammes (flâm), épars (pàr), tandis que (di *ou* diss).

Dites: (6e vers): de l'entendre (*delan* et non pas deul l'an).

1. J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la *biche aux abois*,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

2. Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit | demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces *bruits prophétiques*
Qui précédaient la mort des *paladins* antiques...

3. Tous les *preux* étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, *Olivier* près de lui;
L'Afrique sur le mont l'entoure, et tremble encore.
« *Roland* tu vas mourir, rends-toi, criait *le More*.

4. Tous *tes pairs* sont couchés dans les eaux du torrent. »
Il rugit comme un tigre, et dit: « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. »

5. Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon, déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées...

6. Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir *palefroi*
Qui marchait revêtu de *housses violettes*,
Turpin disait, tenant les saintes *amulettes:*

7. « Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
Suspendez votre marche; il ne faut tenter Dieu.
Par Monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

8. Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du *destrier* la marche aventurière.

9. « Entendez-vous ? dit-il.—Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert *Obéron* qui parle avec sa Fée. »

10. Et l'Empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

11. « Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers, repassons le montagne !
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de
[l'Espagne ! »

12. Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, *Roncevaux*,
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

13. « Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre ex-
[pirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire.
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

A. DE VIGNY.

Sujet. — Alfred de Vigny, en entendant le son du cor dans les Pyrénées, songe au cor de Roland et il évoque la bataille de Roncevaux dans laquelle Roland trouva la mort.

Idées. — L'auteur aime le son du cor au fond des bois, — il rappelle la mort des paladins, de Roland. Tous les preux sont morts, seul Roland reste et il refuse de se rendre. — Charlemagne et son armée repassent tranquillement les monts pour revenir en France ayant laissé Roland à l'arrière-garde. Intervention de l'archevêque Turpin. On entend le son du cor. Alors Charlemagne revient en arrière et ne trouve plus que les cadavres de Roland et d'Olivier, parmi une multitude d'autres.

Mots et expressions. — Expliquez: *biche aux abois, bruits prophétiques, paladins, preux, Olivier, l'Afrique, Roland, le More, les pairs, palefroi, housses violettes, amulettes, destrier, Obéron, Roncevaux, Dieu. . .*

Appréciation. — Dans ce morceau fameux, on a un récit épique enfermé dans une méditation mélancolique. Ces réflexions pleines de tristesse sont provoquées par le son du cor si monotone et si prolongé. Indiquez également les éléments de tristesse que l'on trouve dans le récit lui-même et qui sont en harmonie avec la mélancolie de la méditation. Le caractère

épique du morceau réside dans les personnages qui sont plus grands que nature et que l'on a idéalisés; dans leur vaillance que rien n'ébranle ni ne fait trembler; dans de vastes tableaux, et enfin dans le merveilleux qui intervient. Montrez par des exemples précis ces différents caractères du récit.



A. de Vigny.

Familles de mots. — FEUILLE. — Du mot français sont dérivés: feuillage, feuillaison, feuillée, feuillu; feuillet, feuilleton, feuilletonniste; feuiller, se feuiller; feuilleter; effeuiller, défeuiller; cerfeuil; chèvrefeuille. — Le latin *folium* a fourni: foliole, foliacé; folio, in-folio (en feuille), folioter (tous les *o* de la syllabe *fol* sont ouverts: fol-yol, etc.)

FLEUR. — (Du latin *flos, florem*). Le radical *fleur* donne: fleurir, fleurage, fleuraison; fleurer, fleuret; fleurette, fleuriste, fleuron, fleuronné; fleur de lis, fleurdeliser; défleurir, refleurir; effleurer (ef pour ex); affleurer, mettre à fleur (au niveau de). — Le latin *florem* a fourni: flore, Flora (déesse); florir, florissant, floral, floraison; floréal; florin; florès; déflorer; efflorescent; floriculture; floridées; florence; — *flos* a donné flosculeux. — Le grec *anthos* se retrouve dans: anthère; anthologie; exanthème; chrysanthème (*khrusos*, or).

L'auteur. — VIGNY (Alfred de). — Loches (1797-1863). — Poète, romancier et auteur dramatique distingué, mais incroyant et sceptique; il a le génie créateur, l'énergie et la délicatesse des pensées, l'harmonie souveraine des vers. — Œuvres principales: *Éloa, Moïse, Chatterton, Cinq-Mars, Servitude et Grandeur militaires.*

Devoir écrit. — 1. Relevez cinq propositions où il y a ellipse du verbe, et indiquez-en la nature. 2. Analysez grammaticalement la phrase: *Turpin, n'as-tu rien vu...* 3. Expliquez par écrit les mots et expressions indiqués plus haut. 4. Trouvez des mots de la même famille que *ombre* et donnez-en le sens. 5. Énumérez dix noms féminins d'animaux sauvages et dix d'animaux domestiques. 6. Détruisez les inversions du dernier quatrain. 7. A propos de *cheval*, énumérez quelques mots qui se rapportent à son nom, son allure, sa couleur, aux hommes qui s'en occupent. 8. Expliquez *écho simple, écho multiple, faire retentir les échos, adorer l'écho, mon appel a trouvé des échos, je suis l'écho des sages, faire les échos dans un journal, l'écho n'est qu'un miroir.*

---

129. UNE VISITE AUX ABATTOIRS DE CHICAGO.

Diction. Une narration à lire simplement, en détaillant nettement toutes les phrases descriptives.

Prononciation. A de *grave:* passer et passage, naseaux, rase, râteau; — croc (crô), bœufs (beû), wagon (va), district (trikt), dou*lou*reux (*lou* et non pas *leu*), groin (grwin), porc ou porcs (pork), intelligible (tel-li: prolonger le 1er *l*), croc (crô), fosse (fô), paisible (pè); **o** *ouvert:* agonie (gonn), opération (opp), locomotive (loc-omm-ott), spasmodique (modd). — Point de sang (tsan), au-dessus (ô-tsu).

Nous sommes dans le département réservé au dépeçage des porcs. Des centaines d'hommes y besognent que nous n'avons même pas le temps de regarder. Notre guide nous crie de nous effacer, et nous voyons passer devant nous des files de porcs qui glissent, les ventres ouverts, leurs pattes de derrière pendues à une tringle le long de laquelle ils roulent du côté d'une voûte où d'autres bêtes attendent par innombrables files.

Les chairs roses, encore fraîches de la vie qui les animait tout à l'heure, luisent sous la lumière de l'électricité qui éclaire ces profondeurs. Nous avançons, évitant de notre mieux ces étranges rencontres, pour arriver, les pieds englués dans une boue sanguinolente, jusqu'à la plate-forme d'où nous verrons le point de départ de tout ce travail qui nous paraît encore si confus, qui va nous devenir si simple, si facilement intelligible.

Les bêtes sont là, dans une espèce de fosse, grouillant et criant, comme si elles avaient la vision de l'horrible machine qui s'approche, et elles ne peuvent pas plus lui échapper qu'un condamné, le cou dans la lunette, à la guillotine. C'est une espèce de croc mobile qu'un homme abaisse, et il saisit une des bêtes par une corde qui leur lie à toutes les deux pieds de derrière. L'animal hurle, la tête pendante, le groin révulsé, ses courtes pattes de devant agitées d'un mouvement spasmodique, et déjà le croc lancé sur une tringle a glissé. Il emporte la misérable proie jusqu'à l'enclos d'à côté, où un autre homme armé d'un long couteau l'égorge au passage, d'un coup si sûr et si profond qu'il ne le répète pas. La bête hurle d'un hurlement plus terrible. Une fusée de sang jaillit, épaisse comme un bras et toute noire. Le groin palpite plus douloureusement, les courtes pattes frémissent plus frénétiquement, et ce spasme d'agonie ne fait qu'accélérer le mouvement du croc qui continue de glisser jusqu'à un troisième belluaire. Ce dernier, d'un geste rapide, détache l'animal. Le croc remonte, et le corps s'abîme dans une espèce de canal-lavoir, rempli d'eau bouillante. Un râteau mécanique s'y démène d'un fébrile mouvement vibratoire. En quelques secondes, il agrippe la bête,

il la tourne, la retourne, l'agrippe encore, et il jette le cadavre échaudé à une autre machine, laquelle en quelques autres secondes, l'a rasé de la hure à la queue. Une minute encore, un autre croc descend et une nouvelle tringle conduit ce qui fut, voici quelques secondes, un animal vivant et souffrant, du côté de cette voûte où j'ai aperçu dès l'entrée tant de dépouilles semblables. Et c'est déjà le tour d'un autre d'être égorgé, rasé, expédié. L'opération est si foudroyante de rapidité qu'on n'a pas le temps de sentir ce qu'elle a d'atroce. On n'a pas le temps de plaindre ces bêtes, pas le temps de s'étonner de la gaieté avec laquelle l'égorgeur, un géant roux, aux épaules larges à porter un bœuf, continue son épouvantable métier.

Nous passons dans le département réservé aux bœufs. Ici l'agonie est différente. Point de cris, presque point de sang. Point d'attente nerveuse de la bête. Et la scène est plus terrible encore. Les animaux sont parqués, deux par deux, dans des stalles pareilles, moins la mangeoire, à celles d'une étable. On les voit, avec leur intelligence et leur douceur, qui essayent de s'accommoder à cet étroit espace. Ils regardent de leurs larges yeux doux, qui ? L'assommeur debout dans un couloir ménagé un peu au-dessus d'eux. Cet homme tient à la main une masse d'acier, très mince. Il attend que la bête soit bien posée. On le voit qui, de la pointe de cette masse et doucement, ramène l'animal en le flattant. Tout d'un coup la masse se lève. Elle retombe et frappe au front le bœuf, qui s'écroule. Dans une minute un croc l'aura enlevé, la bouche et les naseaux dégouttants de sang, ses larges prunelles vitreuses noyées d'ombre, et, dans une autre minute, un autre homme aura détaché la peau de devant qui pendra

comme un tablier, pour fendre le corps, le vider et l'expédier toujours par ce procédé expéditif de la tringle, dans les chambres de glace, où des milliers attendent ainsi que l'heure arrive d'être portés et pendus de même dans des wagons qui attendent, qui vont partir. Je vois se fermer ainsi la dernière voiture d'un train qui s'ébranle. La locomotive siffle et souffle. La cloche tinte. Sur quelle table de New-York ou de Boston, de Philadelphie ou de Savannah va finir cette viande, engraissée à même les pâturages de la prairie, dans quel district de quel État de l'Ouest, et préparée ici de manière que le boucher n'ait plus qu'à en détailler les morceaux ? Ils lui arriveront aussi frais, aussi intacts que s'il ne tenait pas des milliers et des milliers de kilomètres entre la naissance, la mort et le dépeçage de l'obscure et paisible bête.

P. Bourget. — (*Pages choisies.*) A. Colin, édit.

Orthographe. — A propos du mot *tringle*, citez quelques mots où le même son s'écrit tantôt *in*, tantôt *ain*. — Quand l'adverbe *là* se joint-il au mot précédent ou au suivant par un trait d'union ? — Énumérez quelques verbes, comme *agripper*, qui prennent deux *p*, et d'autres qui n'en prennent qu'un, comme *apaiser*. — Nommez quelques mots, comme *tête*, où l'accent circonflexe remplace l'*s* employé autrefois. Citez quelques noms qui, comme *gaieté*, peuvent s'écrire de deux façons différentes (*dévouement, zéphyr...*). — Quel moyen emploie-t-on pour connaître la consonne finale de certains adjectifs et participes passés ? — Pourquoi écrit-on les mots *cris, dégouttants* avec un *s* dans les expressions *point de cris, la bouche et les naseaux dégouttants de sang ?* — Dans les verbes en *yer*, quand remplace-t-on l'*y* par *i ?* etc.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des propositions des trois premières phrases du texte. 2. Analysez grammaticalement les quatre premiers *où* du texte. 3. Quand écrit-on *fosse* et *fausse*, *écho* et *écot*, *croc* et *croque*, *enclos* et

enclôt ? 4. Trouvez: *a*) quatre compléments indirects aux verbes *réserver, crier, approcher, arriver, échapper; — b*) cinq noms auxquels puissent convenir les épithètes *ouvert, rose, fraîche, étrange, sanguinolente, confus.* 5. Énumérez les divers noms que l'on donne à la viande de bœuf, de veau ou de porc suivant la partie de l'animal où on la prend. 6. Trouvez des mots de la même famille que *voûte* et *chair.* 7. Composez cinq phrases avec une proposition simple complétée par une proposition circonstancielle où se trouveront les mots *porcs, bœufs, chair, silencieuse, boucherie.* 8. Expliquez les proverbes: *Il n'est ni chair ni poisson; jeune chair et vieux poisson; l'esprit est prompt et la chair est faible.*

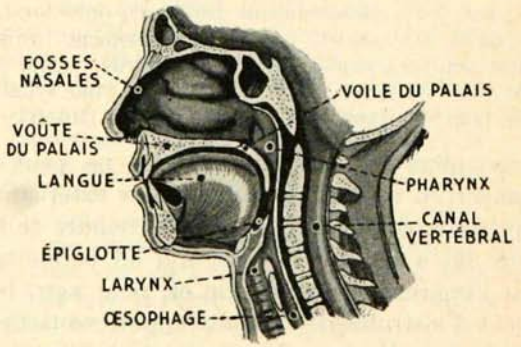
130. LES SENS. — LEURS ORGANES.

Diction. Ton simple du récit.

Prononciation. Alcool (ordinairement al-kol, aussi al-ko-ol avec deux *o* ouverts), sécrétant (*sé* et non *se*), oignon (ogn-on), cérumen (mèn), odeur (ô), odorat (od-or), odorant (od-or), nerf (erf), différemment (ra-man), ouïe (ou-i, 2 syllabes), les os (ô), osselets (oss), épanouissement (nwissman), paupières (pop-yèr), papille (piy), fibrille (bril), coloré (col-or), choroïde (chor-o: deux *o* ouverts), myope (une syllabe), on sait (sé), trop vive (tro: *o* de *coq*), trop épicés (tropp).

Prisonnière dans le corps, l'âme ne peut entrer directement en relation avec les objets extérieurs pour en acquérir la connaissance. Pour atteindre ce but, le Créateur lui a donné les *sens*, qui lui permettent de recevoir l'impression des objets; et, pour agir, les sens se servent d'instruments spéciaux appartenant au corps, appelés *organes des sens.* Les cinq sens de l'homme sont *le toucher, l'odorat, le goût, l'ouïe* et *la vue.* Leurs organes respectifs sont *la peau, le nez, la langue l'oreille* et *l'œil.* Un bref aperçu de chacun de ces sens

Le *toucher* s'exerce par la peau, mais surtout par la main, qui, grâce à la mobilité et à l'articulation des doigts, se plie aux formes si variées des objets. La peau est formée de deux couches distinctes; l'une le *derme*, relativement épaisse, fournit le cuir pour le tannage et est sillonnée par un nombre incalculable de ramifications nerveuses sensitives, plus abondantes encore au bout des doigts et sur le dos de la main; l'autre l'*épiderme*, très mince, transparente, forme une couche protectrice du derme. Par le frottement l'épiderme peut acquérir une épaisseur considérable qui constitue les cors aux pieds et les callosités aux mains des travailleurs. L'ampoule n'est qu'un peu de liquide interposé entre l'épiderme et le derme. A la surface de ce dernier se trouvent des granulations microscopiques qui, vues à travers l'épiderme, donnent à la peau une teinte plus ou moins foncée, suivant les races et les individus. Enfin, parmi les productions épidermiques, citons les cheveux, les poils, les plumes, les ongles et les sabots.



Organes du goût et de l'odorat.

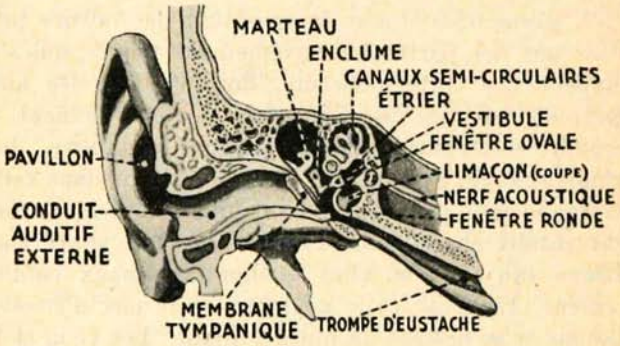
Le *goût* nous renseigne sur la saveur des substances. La langue, son organe, est formée de fibres musculaires

entrecroisées dans tous les sens, et qui lui donnent une extrême mobilité. De petites saillies ou papilles, dans lesquelles aboutit le nerf lingual, couvrent sa surface, mais sont plus nombreuses à sa pointe et à sa base. Les seules substances dont on peut percevoir la saveur sont celles qui se dissolvent dans les liquides de la bouche. Ce sens peut être diminué par l'abus des aliments trop épicés, de l'alcool et du tabac.

L'*odorat* nous donne la sensation des odeurs produites par des particules extrêmement ténues, qui s'échappent des corps odorants, flottent dans les airs, pénètrent dans les fosses nasales, où elles viennent se dissoudre sur la membrane humide qui les tapisse. Les terminaisons du nerf olfactif, qui aboutissent dans cette membrane font percevoir ces odeurs. Ce sens, parfois rudimentaire chez l'homme civilisé, est très subtil chez certains sauvages et chez quelques animaux comme le chien. L'odorat et le goût ont entre eux d'étroites relations et se prêtent un mutuel appui. Les yeux et le nez étant fermés, dit-on, on ne pourrait distinguer à la saveur une crème à la vanille d'une crème au café. Si l'odorat fait défaut, comme dans le rhume de cerveau, le sens du goût est beaucoup diminué.

L'*ouïe* nous fait percevoir les bruits et les sons qui se produisent autour de nous. L'oreille est son organe et se compose de trois parties: l'oreille externe, l'oreille moyenne et l'oreille interne. La première comprend le pavillon, membrane cartilagineuse si solidement fixée à la tête qu'elle peut servir à suspendre un homme sans se rompre; puis le conduit auditif long d'un pouce, renfermant quelques poils et sécrétant une matière jaunâtre, le cérumen ; poils et cérumen servent à empêcher l'entrée des insectes dans ce conduit. La seconde

est limitée par le tympan, fine membrane tendue à l'extrémité du conduit auditif ; dans l'oreille mopenne, une chaîne de petits osselets, auxquels leur forme a fait donner les noms de marteau, d'enclume, d'os lenticulaire et d'étrier, sert à unir l'oreille externe à l'oreille interne. Celle-ci comprend plusieurs cavités remplies d'un liquide dans lequel se terminent les dernières ramifications du nerf acoustique.

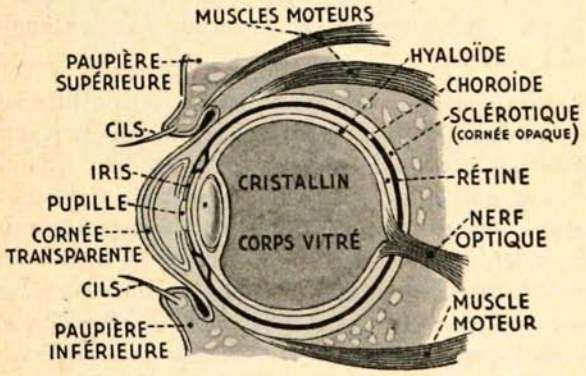


Organe de l'ouïe.

Les ondes sonores recueillies par le pavillon, pénètrent dans le conduit et font vibrer le tympan. Ces vibrations sont transmises par la chaîne des osselets à l'oreille interne, y ébranlent le liquide, et les fibrilles nerveuses excitées donnent la sensation du son. On doit nettoyer de temps à autre le conduit auditif pour le débarrasser du cérumen et empêcher qu'il ne s'obstrue; mais il ne faut jamais effectuer cette opération avec un objet pointu, par crainte de perforer le tympan.

La *vue* nous fait connaître la présence des corps, leur forme, leur couleur, leur distance. Son organe est l'œil, globe enveloppé en grande partie par une mem-

brane opaque, blanche, très résistante, la sclérotique ou blanc de l'œil, terminée en avant par la cornée transparente. Une deuxième membrane, la choroïde, tapisse l'intérieur de la première et se complète en avant par un disque, l'iris, coloré différemment suivant les personnes. Enfin la rétine, fine membrane de tissu nerveux, formée par l'épanouissement du nerf optique, s'applique à l'intérieur de la choroïde. Les parties transparentes de l'œil sont la cornée, en avant; puis l'humeur



Coupe théorique de l'œil humain.

aqueuse située en avant et en arrière de l'iris; le cristallin, sorte de lentille suspendue derrière la pupille; l'humeur vitrée, analogue au blanc d'œuf et remplissant la plus grande partie de l'œil. Cet organe est protégé par les paupières, les cils et les sourcils. Les larmes, sécrétées par une petite glande située au coin extérieur de l'œil, servent à le maintenir humide; elles peuvent couler outre mesure sous l'influence de certains excitants, comme les oignons, ou d'une cause morale, telle que le chagrin, la douleur.

La vue est si importante qu'on ne doit négliger aucune précaution pour la conserver bonne. Ainsi, l'on doit éviter de travailler à une lumière trop vive ou insuffisante, et ce dernier cas arrive assez souvent aux enfants. Lorsqu'on lit ou qu'on écrit, il faut tenir le livre ou le cahier à une distance d'un pied environ de l'œil. En s'habituant à ne voir que des objets très rapprochés, on devient *myope*. Les vieillards, dont les yeux légèrement aplatis ne distinguent que les objets éloignés, sont *presbytes*. On remédie au premier défaut par des lunettes à verres concaves, et au second par des lunettes à verres convexes.

Quelquefois les yeux n'ont pas la même direction: on dit qu'ils *louchent*. D'autres fois, ils sont incapables de discerner certaines couleurs, le rouge par exemple; pour ceux qui ont cette maladie, appelée daltonisme, les cerises, les raisins sont toujours verts et jamais mûrs. L'impression qu'un objet produit sur la rétine dure $\frac{1}{10}$ de seconde après sa disparition. Si donc les images visuelles se succèdent plus vite qu'elles ne s'effacent, on a une sensation unique: ainsi un charbon ardent qu'on fait tourner donne l'impression d'un cercle lumineux. Si l'on dessine un oiseau sur un côté d'un carton, une cage sur l'autre, et qu'à l'aide d'une ficelle on imprime au carton un mouvement de rotation rapide, l'oiseau paraît enfermé dans la cage. Le cinématographe fait passer devant les yeux une série de photographies représentant les divers mouvements qui se succèdent dans une scène, et l'on a l'illusion du mouvement dans son ensemble: c'est ainsi que l'on peut voir un coureur, un bicycliste, un train en marche.

Chose digne de remarque, lorsqu'un sens vient à faire défaut, comme la vue, les autres acquièrent une

délicatesse beaucoup plus grande, surtout si l'éducation s'attache à les développer. On sait, par exemple, combien le sens du toucher acquiert de finesse et de perfection chez les aveugles, puisqu'il leur permet de lire, de jouer aux cartes, de deviner, rien que par le tact, la nature et jusqu'à la couleur des étoffes.

Questions. — 1. Qu'est-ce que les sens ? 2. A quoi servent-ils ? 3. Énumérez-les ainsi que leurs organes. 4. Indiquez la fonction de chacun des sens, dites l'organe par lequel ils s'exercent et détaillez ce qui se rapporte à chacun. 5. Parlez de ce qui se produit souvent lorsqu'un sens vient à faire défaut.

---

131. CONSEILS A DES JEUNES FILLES.

Diction. Ces conseils sont tirés d'un discours: il faut se le rappeler et leur garder une certaine solennité. Toutefois c'est la bonté paternelle qui devra dominer dans la voix. Dites avec une émotion voilée le premier alinéa: souvenirs de la maison paternelle, du « milieu d'amour ».

Prononciation. **o** *ouvert:* quotidien (kot-i-dyin), économie (conn-omm), horizon, modestie, saurez (sor); **o** *fermé:* roseau (rô-zô), repose, aussi (ô); — riante (ryant': une syllabe), *ress*ouvenir (re), gagner (*a* de *grave*), habituez (tuez: une syllabe).

D'abord, vivez de la vie de famille en réfléchissant sur cette vie. En sentez-vous bien toute la douceur ? Me souvenir de la maison paternelle est une des joies de ma vieillesse commencée. Aux heures de lassitude ou de tristesse, je me reporte par la pensée à la maison modeste où les miens, en travaillant pour gagner le pain quotidien, me préparaient par ce travail, par leur *économie*, par leurs privations, une existence qu'ils voulaient meilleure et plus haute que celle qu'ils vivaient. L'heure qui me vient à la pensée dans ces

ressouvenirs, c'est l'heure du soir, de la porte close et des contrevents *boulonnés* à la *devanture*. On était entre soi, seuls, à l'abri du monde extérieur, *enveloppés de nuit*. Entre les êtres réunis dans ce refuge, parents, enfants, point d'*intérêts* ni de méchants amours-propres en lutte. La vie de famille, c'est le milieu créé par la nature et par les *traditions humaines*, le vrai *milieu d'amour*. Mesdemoiselles, vous aurez toutes plaisir à revoir la maison paternelle, mais plus tard seulement vous saurez que les heures les meilleures de toute la vie sont celles que l'enfance passe au foyer de famille. Apprenez dès maintenant à l'aimer, à le vénérer.

Apprenez aussi à servir la famille. Soyez les assistantes de vos mères dans le travail de la maison. D'abord, habituez-vous à vous servir vous-mêmes; c'est le plus sûr moyen de vous assurer que vous serez toujours servies plus tard. Prenez goût au ménage. Le ménage n'est pas une petite chose: c'est le gouvernement de la maison, d'où dépendent l'ordre, la bonne tenue, le bien-être de l'existence.

Vous devriez aussi apprendre à regarder la *nature*. Très peu d'hommes et de femmes savent regarder. Toute la nature pourtant s'offre à votre attention. Un bon devoir de vacances serait de relire son la Fontaine. Celui-là savait regarder. Il aimait les *mœurs* et les *mines* des bêtes, et tous les aspects de la nature, riante ou terrible. La première impression de la nature que j'ai eue, tout enfant, m'a été donnée par la fable du chêne et du roseau. J'avais aperçu des chênes et des roseaux, je ne les avais pas regardés. La hauteur et la puissance du chêne m'*émerveilla* désormais, et je m'intéressai au *contraste* que faisaient avec elle l'humilité et la faiblesse du roseau.

Où que vous soyez, sera la nature. Pas n'est besoin qu'elle vous offre de grands espaces, de hautes montagnes, des précipices. Voyez-vous, nos horizons, nos montagnes, nos précipices, ne sont jamais très vastes, ni très hauts, ni très profonds. Je me console de la modestie de mon pays natal, où le sol à peine *ondule*. J'y vois des lignes, des couleurs, des jeux de lumière, et le soleil, la lune, les étoiles, et l'herbe, les fleurs, les arbres, les animaux; ce spectacle m'*enchante* et me repose.

LAVISSE.

Discours à des enfants. (A. Colin et Cie, édit.)

1. Les mots et les expressions. — 1. **Économie,** proprement, administration bien ordonnée d'une maison (grec *oikos*, maison et *nomos*, administration, loi); puis, et c'est le sens ici, gestion où l'on évite toute dépense inutile; ce mot désigne aussi ce que l'on épargne: faire des économies. 2. **Boulonnés,** fixés par des *boulons:* chevilles de fer ayant une tête à un bout et un écrou à l'autre (ne pas dire *taraud* pour *écrou*). 3. **Devanture,** (formé de *devant*), façade d'une boutique ou d'une maison. 4. **Enveloppés de nuit,** environné, caché; les ombres de la nuit les environnent, les cachent, comme le ferait une *enveloppe*. 5. **Intérêts,** ce qui importe à l'utilité de quelqu'un (du latin *interest*, il importe); dans la famille, ce qui est utile à quelqu'un l'est à tous; donc, pas de lutte pour des intérêts divers. 6. **Traditions humaines,** transmission des faits historiques à travers les âges, par la parole, sans preuve authentique et écrite (de *trans*, au delà, à travers et *dare*, *datum*, donner, livrer). 7. **Milieu d'amour,** *lieu* dans lequel on vit en s'affectionnant, en *s'aimant*. 8. **Nature,** l'ensemble des êtres créés, *nés* (de *natura*, dérivé de *natum*, participe passé de *nascere*, *naître*). 9. **Mœurs,** (*mores*, coutumes, caractère), habitudes particulières d'un individu (ici, des animaux de chaque espèce). 10. **Mines,** apparences. 11. **S'émerveiller,** être étonné, avoir de l'admiration (de *mirari*, s'étonner, admirer, regarder). 12. **Contraste,** opposition d'effets qui se font ressortir mutuellement (de *contra* et *stare*, *statum*, demeurer, rester). 13. **Ondule,** (de *unda*,

onde, eau), s'élève en petites collines, comme l'ondulation des eaux soulevées par le vent. 14. **Enchanter,** charmer, ravir d'admiration (de *in* et *cantarer, cantatum*, opérer par des chants magiques).

2. Les idées. — 1. A qui l'auteur donne-t-il ces conseils ? 2. Qu'est-ce qu'il considère comme une des joies de sa vieillesse ? 3. Quels souvenirs rappelle-t-il d'abord ? 4. Pourquoi n'y avait-il pas d'intérêts ni d'amours-propres en lutte dans cette famille ? 5. Que conseille l'auteur (fin du 1er alinéa) concernant le foyer de famille ? 6. Pourquoi dit-il (dans le 2e alinéa) *que le ménage n'est pas une petite chose ?* 7. De quelle façon engage-t-il à regarder la nature ? 8. Que veut-il dire par: *J'avais aperçu des chênes et des roseaux, je ne les avais pas regardés.* 9. Quel contraste établit-il à l'occasion de cette fable ? 10. Quel effet produit sur l'auteur le spectacle de la nature telle qu'il la trouve dans son pays ?

3. La grammaire. — 1. Quelles sont la nature et la fonction de *réfléchissant ?* — de *en* (2e ligne) ? 2. Quelles sont la nature et la fonction de *me souvenir* ? 3. Quelle subordonnée se rapporte à *maison* (5e ligne) ? 4. Dites le sujet et le verbe de cette subordonnée ? 5. Quelle est la fonction de *travail* (2e alinéa) ? 6. A quel temps se trouve *habituez-vous ?* — conjuguez-le aux autres personnes. 7. Trouvez une locution verbale au commencement du 3e alinéa; — par quoi est-elle complétée. 8. Analysez *de* et *relire* (4e l. du 3e alinéa). 9. Analysez *où que* (4e alinéa). 10. Quelle espèce d'adverbe est *y* (vers la fin) ? 11. Quand *y* est-il un adverbe ? 12. Relisez la question 4 des idées et analysez *lutte.* 13. Quel est le pluriel d'amour-propre ? Pourquoi ?

4. L'auteur. — LAVISSE (Ernest) — (1842-1922). — Nous lui devons divers travaux sur l'*Histoire de la Prusse* et une collaboration dans la publication de l'*Histoire de France.*

132. PRINCIPES DE DICTION : 9° LE MOUVEMENT ET LES GESTES.

Voir 7e année, leçon 62.

---

133. LES CONDIMENTS.

Diction. Ton simple. Soulignez de la voix les mots de valeur.

Prononciation. Digestion (gès-tyon), oignon (ogn), persil (si), distille (til), vanille (niy), vanillier (va-ni-yé); **a** de *grave :* vase, se gagne, concassé; **o** *ouvert :* aromatique (romm), d'olive (dol), laurier (lor), estomac, rigolo (gol-ô), porc (ork), trop souvent (*o* de *coq*).

Les condiments ou assaisonnements sont des substances destinées à relever la saveur de la nourriture et à faciliter la digestion. Leur usage est pour ainsi dire aussi ancien que l'homme, ce qui montre qu'ils lui sont indispensables, quelques-uns du moins; d'autres paraissent simplement utiles; tous plaisent au goût et stimulent l'appétit. Pourtant, rappelons-nous qu'il faut en user, non en abuser; l'on assaisonne les aliments pour les rendre meilleurs, non pour s'exciter à manger avec excès; on doit manger pour vivre, non pas vivre pour manger; si les médecins conduisent souvent leurs clients vers la guérison, par contre les cuisiniers conduisent souvent les leurs vers la maladie; enfin, la gourmandise est pernicieuse à la santé, et la sainte Écriture nous affirme que la table a tué plus d'hommes que la guerre. Le véritable assaisonnement est l'appétit; or il se gagne par le travail, par un exercice salutaire et par l'habitude de la frugalité.

Très variés sont les condiments; on distingue les gras: beurre, huile, graisse; les acides: vinaigre; les

âcres: ail, oignon; les aromatiques de nos climats, comme le cerfeuil, le persil, la ciboulette, l'échalotte; ou le poivre, la vanille, la cannelle, le clou de girofle des pays tropicaux; enfin les salins, comme le sel. Quelques mots brefs sur ceux qui offrent quelques particularités intéressantes.

Parmi les *graisses* utilisées, il y a surtout le saindoux, graisse de porc fondue, et le suif, graisse de bœuf ou de mouton. Depuis quelque temps on se sert de ce dernier ou de l'huile d'olive pour fabriquer la margarine, qui imite parfois si bien le beurre que les plus fins connaisseurs s'y trompent. On l'appelle quelquefois d'une manière spirituelle « beurre de bœuf ». Très utile pour apprêter de nombreux aliments, elle devient trop souvent un moyen de falsifier le beurre ordinaire.

Le *vinaigre*, son nom l'indique, est du vin aigre, c'est-à-dire du vin qui a subi une nouvelle fermentation. On peut en fabriquer aussi avec du cidre, de la bière, et, chose curieuse, même avec du bois. On calcine, on distille celui-ci en vase clos, et l'on obtient un très fort vinaigre, moins bon toutefois que celui du vin. Pris sans discrétion, il irrite l'estomac et a des inconvénients graves. Les cornichons, les câpres, etc., confits au vinaigre, ont les mêmes effets que le liquide lui-même, et à leur égard il convient d'être réservé.

Le *poivre* est le fruit desséché et concassé du poivrier, arbrisseau qui a besoin de support pour s'élever. On en rencontre plus de cent cinquante espèces en Asie et en Amérique. Son nom est celui de l'intendant de l'île Maurice qui introduisit sa culture en ce lieu. Le poivre noir provient de l'écorce extérieure de la graine, et le blanc de la partie intérieure pulvérisée.

Petite plante herbacée, la *moutarde* a des graines qui, réduites en farine et arrosées de vinaigre, forment une pâte jaune demi-fluide, qu'on aromatise parfois avec d'autres plantes, et qui devient la moutarde de table. Sa saveur brûlante a fait couler bien des larmes aux gourmands qui en prenaient de trop grandes quantités. La farine de moutarde noire fournit un remède bien connu, le sinapisme, vulgairement appelé mouche de moutarde et rigolo.

La cuisine, la confiserie et la parfumerie recherchent, pour sa suave odeur, la *vanille*, gousse ou fruit du vanillier, plante grimpante particulière aux Antilles.

Très appréciée en cuisine pour sa saveur aromatique, piquante, un peu sucrée, la *cannelle* est aussi employée en médecine comme tonique. Elle provient de l'écorce d'une sorte de laurier, le cannelier, écorce jaune pâle qui, séchée au soleil, prend en se contractant la forme de petits rouleaux. La meilleure vient de Ceylan.

Le *clou de girofle* est la fleur en bouton d'un arbrisseau, le giroflier; son odeur pénétrante donne un goût relevé aux aliments.

Enfin, la *noix muscade*, d'une odeur forte et aromatique, est le fruit du muscadier, arbre cultivé dans les régions les plus chaudes de l'Asie et de l'Amérique.

Il reste à parler du plus important de tous les condiments: du sel. Ce sera le sujet de la 137e lecture.

Questions. — 1. Qu'est-ce que les condiments ? 2. Parlez de leur usage et de leur abus. 3. Indiquez les diverses catégories de condiments. 4. Donnez quelques détails sur la margarine, le vinaigre, le poivre et la moutarde. 5. Faites de même pour quelques autres plantes utilisées pour la cuisine et la confiserie.

134. MADAME THÉOPHILE.

Diction. Ton de la narration dans le numéro 1. Dans le numéro 2, détaillez bien la description du perroquet et de la chatte; soulignez les comparaisons humoristiques: *comme des clous de fauteuil, aussi immobile qu'un chat embaumé.* Détaillez de même les descriptions de 3. Dans le numéro 4, donnez le ton grave convenable aux paroles de Jacquot. Marquez la gradation: *fanfare ... pile..., coup de pistolet.*

Prononciation. Poitrail (pwa), dépaysé (pè-i-zé), péril (riy ou ril), satis*fai*sant (fe), *ress*ort (re), monsieur (me-syeû), notion (nô); **a** *fermé:* basse (bâ), repasser, Jacquot (jâ-kô), repas, passablement (pâ-sà); **o** *ouvert:* Théo*ph*ile (of), perroquet (pè-roc), exotique (egz-ott), paupière (pop-yèr); — **a** *ouvert* de *chatte:* lacis (là-ci), gazelle.

1. Madame Théophile était une chatte rousse, à poitrail blanc, à nez rose et à prunelles vertes.

Elle était ainsi nommée parce qu'elle vivait avec nous dans la plus grande *intimité*, dormant sur le pied de notre lit, rêvant sur le bras de notre fauteuil pendant que nous écrivions, descendant au jardin pour nous suivre dans nos promenades, assistant à nos repas et *interceptant* parfois le morceau que nous portions de notre assiette à notre bouche.

Une fois, un de mes amis, partant pour quelques jours, nous confia son perroquet pour en avoir soin tant que durerait son absence.

L'oiseau, se sentant *dépaysé*, était monté, à l'aide de son bec, jusqu'au haut de son perchoir et roulait autour de lui, d'un air passablement effaré, ses yeux semblables à des clous de fauteuil, en fronçant les membranes blanches qui lui servaient de paupières.

2. *Madame Théophile* n'avait jamais vu de perroquet, et cet animal, tout nouveau pour elle, lui causait

une surprise évidente. Aussi immobile qu'un chat embaumé d'Égypte dans son *lacis* de bandelettes, elle regardait l'oiseau avec un air de méditation profonde, rassemblant toutes les notions d'histoire naturelle qu'elle avait pu recueillir sur les toits, dans la cour et dans le jardin. L'ombre de ses pensées passait par ses prunelles changeantes, et nous pûmes y lire ce résumé de son examen: « Décidément, c'est un poulet vert ! »

[Ce* résultat acquis, la chatte sauta à bas de la table où* elle avait établi son observatoire, et alla* se mettre dans un coin de la chambre, le ventre à terre, les coudes sortis, la tête basse, le ressort de l'échine tendu comme la panthère* noire guettant les *gazelles* qui vont se désaltérer au* lac.]

3. Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une inquiétude *fébrile*; il hérissait ses plumes, faisait *bruire* sa chaîne, levait une de ses pattes en agitant les doigts, et repassait son bec sur le bord de la mangeoire; son instinct lui révélait un ennemi méditant quelque mauvais coup.

Quant aux yeux de la chatte, fixés sur l'oiseau avec une intensité *fascinatrice*, ils disaient dans un langage que le perroquet entendait fort bien et qui n'avait rien d'*ambigu*: « Quoique vert, ce poulet doit être bon à manger. »

Nous suivions cette scène avec intérêt, prêts à intervenir quand besoin serait.

Madame Théophile s'était insensiblement rapprochée: son nez rose frémissait, elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses griffes. De petits frissons lui couraient sur l'échine comme à un gourmet qui va se mettre à table devant une poularde *truffée*; elle se

délectait à l'idée du repas succulent et rare qu'elle allait faire... Ce mets *exotique* chatouillait sa sensualité.

Tout à coup, son dos s'arrondit comme un arc qu'on tend, et un bond d'une vigueur élastique la fit tomber juste sur le perchoir.

4. Le perroquet, voyant le péril, d'une voix de basse grave et profonde, cria soudain:

— « As-tu déjeuné, Jacquot ? »

Cette phrase causa une *indicible* épouvante à la chatte, qui fit un saut en arrière. Une fanfare de trompettes, une pile de vaisselle se brisant à terre, un coup de pistolet tiré à ses oreilles n'eussent pas causé à l'animal *félin* une plus vertigineuse terreur. Toutes ses idées sur les oiseaux étaient renversées.

— « Et de quoi ? — De rôti de roi », continua le perroquet. La physionomie de la chatte exprima clairement: « Ce n'est pas un oiseau, c'est un monsieur: il parle ! »

« Quand j'ai bu du vin clairet
Tout tourne, tout tourne au cabaret, »

chanta le perroquet, avec des éclats de voix assourdissants, car il avait compris que l'effroi causé par sa parole était son meilleur moyen de défense.

La chatte nous jeta un coup d'œil plein d'interrogation, et, notre réponse ne la satisfaisant pas, elle alla se blottir sous le lit d'où il fut impossible de la faire sortir de toute la journée.

Le lendemain, madame Théophile, un peu rassurée, essaya une nouvelle tentative repoussée de même. Elle se le tint pour dit, acceptant l'oiseau pour un homme.

THÉOPHILE GAUTIER.

Mots et expressions. — **Madame Théophile,** du nom de l'auteur du morceau, Théophile Gautier. — **Intimité,** grande familiarité de ceux qui vivent ensemble. — **Intercepter,** prendre, capter au passage, entre le départ et l'arrivée. — **Dépaysé,** hors de son pays, hors de chez soi, donc mal à l'aise. — **Lacis,** ensemble de bandes ou de fils entre-croisés; de la même famille: entrelacer, délacer. — **Gazelle,** quadrupède agile et gracieux d'Afrique; sa forme et sa taille ressemblent à celles du chevreuil. — **Fébrile,** qui est produit par la fièvre (en latin, *febris*) ou par ce qui y ressemble: effroi, excitation vive. — **Bruire,** faire du bruit. — **Fascinateur,** qui charme, maîtrise, attire à soi par le regard; le serpent fascine sa proie en la regardant. — **Ambigu,** qui a un double sens et dont la signification est par suite incertaine. — **Truffée,** garnie de champignons savoureux appelés truffes. — **Exotique,** animal étranger au pays, au climat dans lesquels il se trouve. — **Indicible,** qui ne peut être dit, exprimé. — **Félin** (du latin *felis*, chat), animal du genre chat: lion, tigre, etc.

Devoir écrit. — 1. Donnez la nature des propositions placées entre crochets. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants: *ce, où, alla, panthère, au.* 3. A propos du mot *exotique*, donnez quelques mots formés avec chacun des préfixes grecs *exo, a, anti, épi, hyper, hypo, peri.* 4. Trouvez: *a*) quelques homonymes, avec leur sens, de *coin, pensée, chaîne, voix;* — *b*) la différence entre *froncer* et *foncer, effarer* et *effacer, frisson* et *frison.* 5. Énumérez les idées que le mot *repas* vous suggère. 6. Joignez quatre compléments circonstanciels aux infinitifs suivants: *vivre, dormir, descendre, porter, partir, rouler.* 7. Montrez que les mots *visible, bévue, entrevue, provisions, providence, provisoire, improviste, évidence, envie, viser*, renferment tous l'idée de voir (en latin, *videre, visum*). 8. Construisez cinq phrases ayant pour compléments circonstanciels des propositions où entreront les mots *intimité, fauteuil, promenade, soin, perroquet.* 9. Expliquez les proverbes: *Quand le chat n'y est pas les souris dansent; à bon chat bon rat; chat échaudé craint l'eau froide.*

135. Prononciation : LES VOYELLES AU ET AI.

Voir 7e année, leçon 65.

---

136. LE PETIT CHAT.

Diction. Lire avec grâce. Soignez les pauses et l'émission des voyelles.

Prononciation. S'assied (syé), moment (momm), poi- (pwàl), le voilà (vwà-là).

C'est un petit chat noir, effronté comme un *page*.
Je le laisse jouer sur ma table, souvent.
Quelquefois, il s'assied sans faire de tapage;
On dirait un joli presse-papier vivant.

[Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux, tel un ourson *drôlet*.
Souvent je m'accroupis, pour suivre sa *mimique*,
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord de son nez délicat il le flaire,
Le frôle, puis à coups de langue très petits,
Il le lampe; et, dès lors, il est à son affaire,
Et l'on entend, pendant qu'il boit, un *clapotis*.]

Il boit, bougeant la queue, et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat
Que lorsqu'il a passé sa langue rèche et rose
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, il se *pourlèche* un moment *les moustaches*,
Avec l'air étonné d'avoir déjà fini,
Et comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,
Il *se lisse* à nouveau, *lustre son poil* terni.

Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux *agates*;
Il les ferme à demi, parfois, en reniflant,
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

Mais le voilà qui sort de cette nonchalance;
Brusquement il devient joueur et polisson.
Alors, pour l'intriguer un peu, je lui balance,
Au bout d'une ficelle invisible, un bouchon.

Il fuit en galopant et la mine effrayée...
Puis, revient au bouchon, le regarde, et d'abord
Tient suspendue en l'air sa patte repliée...
Puis l'abat, et saisit le bouchon, et le mord.

Je tire la ficelle alors sans qu'il le voie;
Et le bouchon s'éloigne, et le minet le suit,
Faisant des ronds avec sa patte qu'il envoie,
Puis saute de côté, puis revient, puis refuit.

Mais dès que je lui dis: « Il faut que je travaille;
Venez vous asseoir là, sans faire le méchant... »
Il s'assied... Et j'entends, pendant que j'écrivaille,
Le petit bruit mouillé qu'il fait en se léchant.

EDMOND ROSTAND. — (Scène de *Petits Chats.*)

Explications littéraires. — Expliquez les mots et expressions *page, pataud, drôlet, mimique, se pourlèche les moustaches, se lisse, lustre son poil, agate.* — Que signifie *effronté, minet ?* — Expliquez le pourquoi du *clapotis.* — Comment le chat peut-il être comparé à un presse-papier ? — Qu'appelle-t-on *moustaches du chat ?* — Énumérez les épithètes qui servent à décrire le chat. — Montrez qu'elles ne sont pas également nécessaires. — Citez un certain nombre de comparaisons employées dans ce morceau. — Quels sont les incidents à l'aide desquels l'auteur a décrit son petit chat ? — Faites ressortir les deux principaux. — Quels sont, dans cette description, les détails qui vous intéressent le plus ?

Devoir écrit. — 1. Décomposez en propositions les 2e et 3e quatrains et indiquez leurs différents rapports entre elles. 2. Analysez grammaticalement les mots *que* et les locutions où ils entrent. 3. Expliquez par écrit les mots et expressions énumérés plus haut. 4. Donnez quelques mots qui se rapportent au chat. 5. A propos du mot *drôlet* indiquez quelques diminutifs terminés par *on* et *in*. 6. Trouvez: *a*) quelques homonymes, avec leur sens, de *chat, nez, lisse;* — *b*) quelques mots de la même famille que *table, coup, plat;* — *c*) la différence entre *tache* et *tâche, coté et côté, abat* et *ébats*. 7. Construisez des phrases commençant par *quand, alors, mais, dès que, partout, lorsque*, et renfermant une proposition subordonnée, circonstancielle. 8. Expliquez les expressions *il a joué avec les chats, chat fourré, il n'y a pas un chat, aller comme un chat maigre, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, appeler chat un chat, musique de chat, passer sur une chose comme un chat sur braise, c'est le nid d'une souris dans l'oreille d'un chat, il est comme le chat qui retombe toujours sur ses pattes.*

137. LE SEL.

Diction. A lire simplement. Mettre une teinte d'étonnement dans la description de la mine de Wielickza.

Prononciation. En tas (tâ); o *ouvert:* solubre Orientaux (or-yan), solide, profond, évaporer; — substance (sups), assaisonner (sè), poil (pwàl), sait (sé), poisson (pwà-son), s'obtient (sop-tyin); compac*tes et* (pak-té), semblab*les à* (*bla ou bleza*); balançoire (swàr), au-dessus (ô-tsu); sel gemme (gèm).

Le sel est une substance dure, grise ou blanche, d'une saveur caractéristique, soluble dans l'eau et très abondante dans la nature. Tantôt il a la forme de petits cristaux cubiques, brillants, c'est le sel de cuisine; tantôt celle d'une poudre fine, c'est le sel blanc de table.

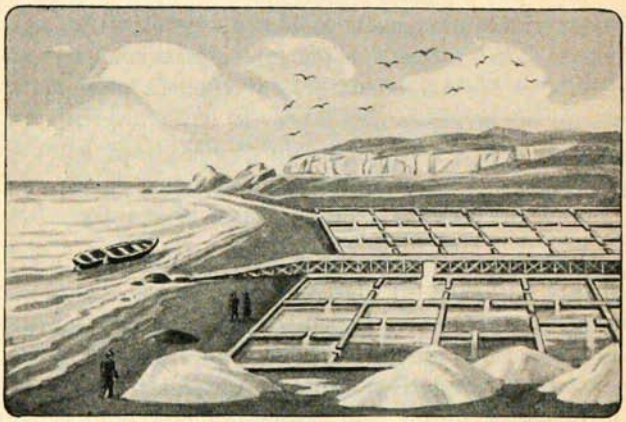
Connu dès la plus haute antiquité, il a toujours été considéré comme une des choses indispensables à la vie.

« Rien n'est utile comme le sel et le soleil », disaient les anciens, qui le regardaient comme un présent des dieux. A Rome, on se transmettait de père en fils, avec vénération, la salière de famille; la placer devant un convive était une marque d'honneur; dans les mariages, il était d'usage d'offrir un gâteau de sel pétri par les vestales. Pour les Orientaux, il était le symbole de l'amitié. « Nous avons mangé le sel ensemble », disent les Arabes pour signifier une amitié solide, à l'épreuve de la trahison. Chez les Grecs, le sel était synonyme de finesse d'esprit, et les Athéniens étaient réputés pour leur sel attique, ou la grâce mordante de leurs discours. Les Français, à leur tour, n'aiment-ils pas, dans leurs conversations, mettre un grain de sel qui fait valoir, relève ou donne du piquant à l'esprit ou à la beauté ?

Mais à quoi sert le sel ? Surtout à assaisonner nos aliments qui, sans lui, sont fades, insipides. On ne peut s'en passer. Un savant ayant voulu s'en priver absolument, constata, au bout de dix jours seulement, de si graves désordres dans sa santé, qu'il se hâta de reprendre son régime ordinaire. On l'emploie même pour la nourriture des animaux, auxquels il donne une plus belle apparence et un poil plus luisant. Et l'on sait combien les herbivores en sont friands ! Très nombreux aussi sont ses usages dans l'industrie: préparation de plusieurs corps chimiques, vernissage des poteries, mais tout spécialement conservation du poisson, de la viande et des légumes verts.

Ce sel si nécessaire se trouve répandu un peu partout sur notre globe, dans les eaux de la mer, ou en couches plus ou moins épaisses dans les profondeurs de la terre. Il existe aussi des lacs salés, dont un des plus célèbres est celui de l'Utah, aux États-Unis. Ses eaux

sont si denses qu'on peut s'y baigner sans savoir nager: elles soutiennent les baigneurs à leur surface. Sur les bords arides, désolés de ce lac, tout est givré d'incrustations salines; pour conserver leurs viandes, il suffit aux habitants limitrophes de les plonger un jour ou deux dans son eau quatre fois plus salée que celle de l'océan.



Marais salants.

Les sources salines proviennent d'eaux qui ont traversé des gisements de sel et s'en sont imprégnées. Ces eaux viennent affleurer naturellement à la surface du sol ou sont aspirées par des pompes. On les dirige, si elles sont suffisamment riches, vers des chaudières larges, peu profondes, où on les fait évaporer par la chaleur d'un foyer, et l'on recueille le sel déposé.

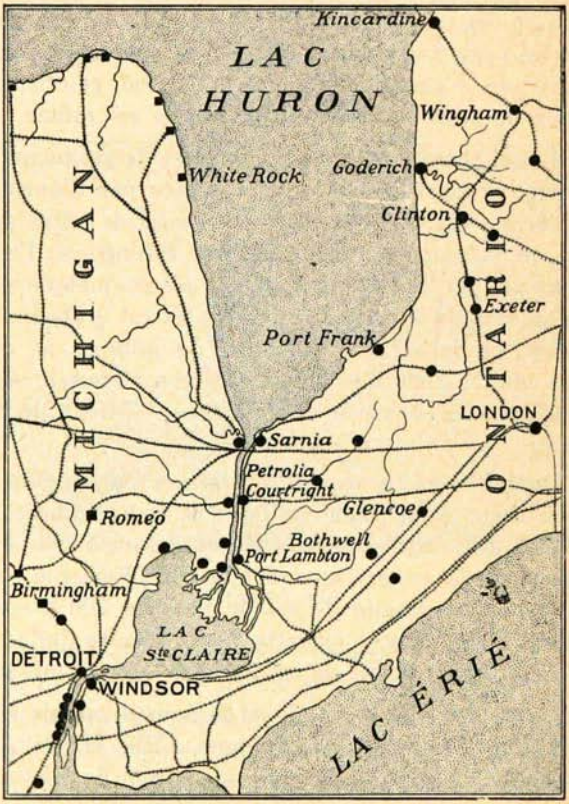
Pour extraire le sel des eaux de la mer, on les amène, par de longs canaux munis de vannes, dans de vastes bassins, large et peu profonds, appelés salines ou marais

salants. Là, elles s'évaporent sous l'influence de la chaleur solaire et des vents secs, laissent déposer le sel, que l'on retire avec des râteaux et que l'on fait sécher en tas sur les chaussées qui séparent les bassins; on recouvre ces tas de terre glaise, de paille ou d'herbages pour les préserver de la pluie. On a ainsi le sel brut ou sel gris; en le faisant dissoudre dans l'eau et cristalliser à deux ou trois reprises, on obtient le sel raffiné.

Le sel gemme se rencontre à l'état de gisement dans la terre, et provient de dépôts laissés par d'anciennes mers évaporées. Quand les couches sont de faible épaisseur, ou mélangées à des matières étrangères, l'eau y est amenée par un trou de sonde, et laissée quelque temps pour dissoudre le sel. Lorsqu'elle en est suffisamment chargée, on la retire au moyen de pompes et on la traite comme celle des sources salines. Tout le sel recueilli dans la province de l'Ontario s'obtient de cette manière.

Quand le sel forme des masses compactes et pures, on l'exploite ou à l'aide de galeries souterraines, semblables à celles utilisées pour la houille, ou à ciel ouvert ainsi que cela se pratique à Cordona, Espagne, où se trouve une montagne de sel de plus de 300 pieds de hauteur. Les blocs extraits sont ensuite pulvérisés sous des meules avant de les livrer à la consommation.

La plus célèbre mine de sel gemme du monde entier est celle de Wielickza, en Pologne. Elle constitue un immense dédale de galeries, de puits, de chambres d'extraction qui se croisent, se ramifient, et forment par leurs labyrinthes une ville souterraine féerique avec ses rues, ses places publiques, ses églises, ses cabanes pour les ouvriers, ses voies ferrées et ses écuries pour les chevaux. On y descend soit par une douzaine



Dépôts salifères.

de puits, soit par un escalier de cinq cents marches taillées dans la matière saline, soit par le système plus moderne et plus expéditif d'un ascenseur. Un mode pittoresque servait autrefois. A un nœud d'un gros câble tiré hors du puits on attachait des cordes pliées en deux comme une balançoire avec une petite sangle au bas pour s'asseoir et une autre formant dossier. (Une fois que chaque mineur ou visiteur était installé, une lampe ou une bougie allumée à la main, un treuil soulevait le lustre vivant au-dessus du gouffre et la descente s'effectuait.) Et quel spectacle, quelle vision de rêve, une fois arrivé dans la mine ! L'esprit reste confondu devant ces voûtes grandioses, ces autels, ces statues, ces Christs sculptés dans le sel même. Une chapelle dite de Sainte-Cunégonde est taillée en plein filon de sel gemme, comme d'ailleurs les lustres qui l'ornent. A la lumière des torches, elle s'irradie de mille feux ravissants.

Au Canada, les seuls dépôts de sel qui soient actuellement en exploitation sont ceux du sud-ouest de la province de l'Ontario, sur les bords des lacs Huron, Sainte-Claire et Érié. Il en existe également au Manitoba, dans l'Alberta et sur les bords de la rivière Mackenzie; mais on n'en tire encore aucun profit. Les provinces de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de Québec en semblent dépourvues; elles n'ont que quelques sources salées inexploitées. La découverte accidentelle du sel dans l'Ontario remonte à 1866, alors que la fièvre du pétrole étant à son paroxysme, on faisait des sondages pour la recherche de ce précieux liquide. La profondeur des puits d'où l'on extrait le sel dans cette province varie de 1000 à 1700 pieds.

Questions. — 1. Qu'est-ce que le sel ? 2. Sous quelles formes se présente-t-il ? 3. Parlez de son antiquité et de la

manière dont il était considéré chez divers peuples. 4. A quoi sert-il ? 5. Énumérez les lieux où il se trouve. 6. Comment extrait-on le sel des sources salées ? — des eaux de la mer ? 7. Que savez-vous sur le sel gemme ? — de quelle manière est-il recueilli ? 8. Parlez des dépôts de sel au Canada.

---

138. PATRIE.

Diction. Lire avec enthousiasme. Varier les intonations des expressions: *sol vierge, caps géants*, etc. (vers 4 et 5). Lier les vers 14–15. Commencer sur le même ton les compléments de *es: Sous ton manteau*, et les vers 9, 10, 11.

Prononciation. Soignez les **e** *ouverts:* n'ouvrez pas trop la bouche, disant *char, pare*, pour *chère, père;* ne nasalisez pas le son, disant *serein-ne, plain-ne*, pour *serè-ne, plè-ne ;* — Vierge altière, protège, neige, t'aimons, saurais (sor-è); — Canada (les trois *a* comme dans *sac*), héroïque (ro-ï, avec *o* ouvert), pays (pè-i), tes bois (bwâ: *a* de *grave*); féconde (kon).

1. Canada ! Canada ! terre immense et féconde,
   Nouvelle Gaule assise au nord du nouveau monde,
   Héroïque pays d'espérance et d'honneur,
4. Sol vierge, caps géants, Mille-Iles, flots limpides,
   Généreuse nature, altières Laurentides,
   Où l'érable sans fin déroule sa splendeur !

7. Canada ! Canada ! toi que le ciel protège,
   Toi qui, sous ton manteau de verdure ou de neige,
   Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
10. Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
    Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines,
    Es pour le Canadien le plus beau des pays !

13. Gloire à toi ! nous t'aimons et l'étranger t'admire !
Gloire à toi, Saint-Laurent dont je ne saurais dire
La beauté | sans amour, ni le nom | sans fierté !
16. Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères,
Et rappellent toujours que le sang de nos pères
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté !

A. FERLAND.

I. Le plan. — Compléter le plan suivant.

1. Titres du Canada à l'amour et à l'admiration.
   a) C'est une terre...
   b) C'est la nouvelle...
   c) C'est un pays...
   d) C'est une contrée pittoresque (par six choses).
2. Sa beauté sans égale pour le Canadien.
   a) Le ciel...
   b) Le plus beau des pays :
      1° par son...
      2° par l'...
      3° par les bords...
      4° par ses... et...
3. Son fleuve glorieux.
   a) Le Canadien en redit la... avec... et le... avec...
   b) Ses rives doivent...
   c) Elles doivent lui rappeler...

II. Les idées. — Cette poésie est un triple cri d'admiration poussé par l'auteur à l'honneur de sa patrie, le Canada.

a) La première strophe, complétée par le 13e vers, dit les titres du Canada à l'amour de ses enfants et à l'admiration des étrangers. Pour la bien comprendre, il faut faire entrer le 13e vers après l'apostrophe *Canada:* « Canada ! Canada ! *gloire à toi ! nous t'aimons, et l'étranger t'admire*, toi qui es une terre immense et féconde, la nouvelle Gaule..., un pays héroïque; toi qui as un sol vierge, des caps, » etc.

b) La deuxième strophe, complétée aussi par le 13e vers dit la beauté incomparable du Canada pour ses enfants. La lire

comme suit: « O Canada ! *nous t'aimons, et l'étranger t'admire*, toi qui es pour le Canadien le plus beau des pays, soit qu'il te contemple sous ton manteau de neige, » etc., vers 9, 10 et 11.

c) Les cinq derniers vers de la troisième strophe chantent le Saint-Laurent, « fleuve aimé » qui rappelle, à lui seul, les beautés de la patrie: Gloire à toi, Saint-Laurent, *a*) toi si beau, *b*) toi qui nous rappelles les combats de nos pères pour la liberté.

III. La grammaire. — 1. Quelle est la fonction des mots *Canada* (1er et 7e vers) ? 2. Pourquoi faut-il faire une légère pause après *érable* (6e vers) ? (Voir lecture 31, règle 11.) 3. Trouver neuf appositions à ce nom *Canada*. 4. Quel est le sujet de *es* (12e vers) ? 5. Quel mot est sous-entendu après *le plus beau* (12e vers) ? 6. D'après cela, quelle est la fonction de *pays* (12e vers) ? 7. Quel est l'attribut du sujet *qui* du 8e vers ? 8. Trouver cinq compléments circonstanciels de *es le beau pays*. 9. Quelle est la fonction de *gloire* et de *toi* dans *gloire* (*soit*) *à toi* (13e vers) ? 10. Quels mots *sans amour* et *sans fierté* complètent-ils ? 11. Pourquoi faut-il séparer par une légère pause: *beauté* et *sans amour*, *nom* et *sans fierté* ? (Lire dans la leçon 24 le premier principe général.) 12. Récrivez les deux vers 14 et 15 en remplaçant *dont* par son antécédent et en mettant les deux compléments circonstanciels immédiatement après le verbe. 13. Quelle est la fonction de *dont* (14e vers) ? 14. Quel est le sujet de *rappellent* (17e vers) ? 15. Analyser *à jamais* et *chères* (16e vers). 16. Expliquez l'orthographe de *es* (12e vers).

IV. Questionnaire d'intelligence. — 1. Qu'est-ce que *la patrie* ? 2. Pourquoi l'apostrophe au Canada (1er et 7e vers) est-elle répétée ? 3. Comment le Canada est-il appelé dans les trois premiers vers ? 4. Trouver des synonymes de *immense* et *féconde*. 5. Montrer que les épithètes *immense* et *féconde* sont avec raison appliquées au Canada. 6. Remplacer *assise*, dans le 2e vers, par un mot qui ne fasse pas image. 7. Qu'était-ce que *la Gaule* ? 8. Comment s'appelaient les habitants de *la Gaule* ? 9. Pourquoi le Canada est-il appelé *nouvelle Gaule* ? 10. Pourquoi le Canada est-il justement appelé *un pays héroïque* (3e vers) ? 11. Pourquoi est-il appelé *un pays d'espérance* ou d'avenir ? 12. *Un pays d'honneur* ? 13. Dans les vers 4, 5 et 6, quels traits physiques remarquables

du Canada sont rappelés ? 14. Qu'est-ce qu'un *sol vierge ?* 15. Peut-on dire que le sol du Canada est *vierge ?* 16. Que signifie l'expression *caps géants ?* 17. Nommez quelques *caps géants* au Canada. 18. Où se trouvent les *Mille-Îles ?* 19. Pourquoi ce nom ? 20. Donnez le sens de l'expression *flots limpides ?* 21. Que veut-on dire en parlant de la *généreuse nature* du Canada ? 22. Où est située la chaîne des *Laurentides ?* 23. L'épithète *altières* convient-elle ici ? 24. Quel mot le complément *sans fin* modifie-t-il ? 25. Que signifie le 6e vers ? 26. Pourquoi l'auteur parle-t-il de préférence de l'*érable ?* 27. Qu'est-ce qui rend l'érable cher au Canadien ? 28. Lisez bout à bout le 7e vers, *toi qui* du 8e, le 12e et le 13e. 29. Ajoutez à la proposition *tu es pour le Canadien le plus beau des pays*, les cinq compléments circonstanciels qui donnent la raison de cette beauté. 30. Quel



A. Ferland.

L'auteur. — FERLAND (Albert). — Montréal (1872). — Poète et artiste qui illustre de dessins délicats les œuvres qu'il publie. Un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal, il collabore à de nombreux journaux et revues. Ses poésies, qui s'affinent de plus en plus, ont un charme discret, chantent avec ferveur la nature canadienne, surtout ses bois, et éveillent les plus agréables émotions. Plusieurs figurent avec honneur dans des anthologies publiées en France. Œuvres principales: *Mélodies poétiques, les Horizons, le Terroir, l'Âme des Bois, la Fête du Christ à Ville-Marie*, ces quatre dernières groupées en un volume intitulé *Le Canada chanté*. Ces poèmes « nous font admirer souvent la délicatesse exquise du poète ».

est le radical de *verdoyant ?* 31. Quelle figure se trouve dans le 8e vers ? 32. A quelle époque de l'année les bois sont-ils: a) *verdissants ?* b) *verdoyants ?* c) *jaunissants ?* 33. De quel fleuve parle l'auteur au 10e vers ? 34. Pourquoi dit-il que *ses eaux sont sereines ?* 35. Justifiez l'emploi de l'épithète *grandes.* 36. Que désigne ici le mot *étranger ?* 37. De quel mot le verbe *saurais* est-il synonyme ? 38. Au 15e vers, l'auteur veut-il dire que la beauté du Saint-Laurent est *sans amour* et son nom *sans fierté ?* 39. Expliquez ce vers. 40. A quoi l'auteur fait-il allusion dans les deux derniers vers ? 41. Quel double souhait renferment les trois derniers vers ? 42. Donnez quelques détails sur l'auteur.

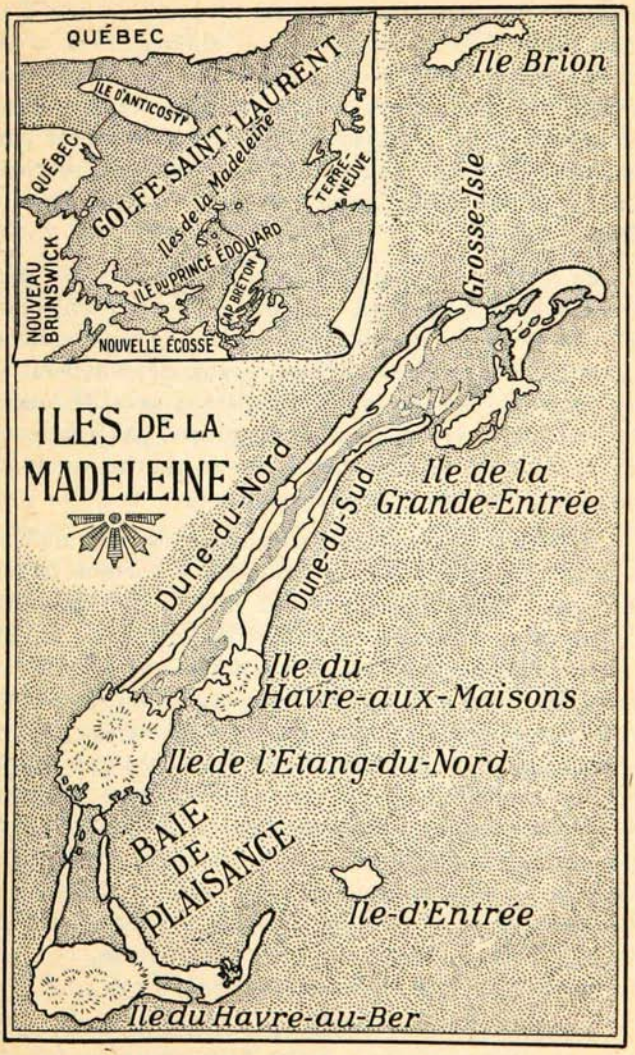
139. LES MADELINOTS.

Diction. Dans ce texte, le récit et la description sont partout ponctués des sentiments et des réflexions de l'auteur. Il faudra donner à chaque partie le ton qui lui convient, après l'avoir analysée.

Prononciation. **O** *ouvert:* pittoresque (pit-tor, prolonger le premier *t*), physionomie (syonn-omm), solidement, colon, traditionaliste (syonn, une syllabe), avocat (voc), océan (oss), homard (omm-àr); Noël (no-el: *o* de *coq*); — heureux (eur-eû), je le sais (je lsé), les dicts (di); madelinots (ma-dli), niveler (ni-vlé), rarement (ràr'-man), médecin (mèd-sin), du chemin (du chmin), de ce que (de ske).

Parmi les groupes français disséminés sur la terre d'Amérique, il n'en est guère, je crois, d'aussi nettement caractérisé, d'aussi intéressant, d'aussi sympathique et d'aussi peu connu que celui des Madelinots — ne pourrait-on pas désigner ainsi les habitants des îles de la Madeleine ?

Leur histoire est tragique, leur livre de famille ne porte d'autre tache que celle des larmes brûlantes des ancêtres acadiens, car ils sont presque tous les arrière-


QUÉBEC
ILE D'ANTICOSTI
QUÉBEC
GOLFE SAINT-LAURENT
Iles de la Madeleine
TERRE-NEUVE
NOUVEAU BRUNSWICK
ILE DU PRINCE ÉDOUARD
CAP BRETON
NOUVELLE ÉCOSSE
Ile Brion
Grosse-Isle
ILES DE LA MADELEINE
Dune-du-Nord
Dune-du-Sud
Ile de la Grande-Entrée
Ile du Havre-aux-Maisons
Ile de l'Etang-du-Nord
BAIE DE PLAISANCE
Ile-d'Entrée
Ile du Havre-au-Ber

petits-fils des déportés de Grand-Pré. Au milieu d'un siècle acharné à niveler toutes les différences et à détruire le pittoresque, ils ont une physionomie légèrement vétuste qui charme, une âme solidement traditionaliste qui réconforte le voyageur habitué à voir sombrer partout, avec les vieilles vertus et les vieux atours, les vieux pensers et les vieux dicts, l'ambiance même de nos aïeux.

Je le sais, les Acadiens, chrétiennement, ont pardonné à leurs bourreaux. Ils ont pardonné, oui, mais ils se souviennent, et il m'a semblé que ce grand malheur a imprimé à la race — aux femmes, aux mères surtout — une pointe de mélancolie qui tempère la vivacité latine. Ces fils de martyrs ne sont pas blagueurs, pas frondeurs, pas conteurs d'histoires, et leur bon sourire se dilate rarement en un rire un peu large...

Aux îles de la Madeleine chacun est son maître, et rien ne se présente à heure fixe; pas de chemins de fer, un vapeur très indépendant du sablier, pas de sifflet d'usine pour striduler deux fois le jour dans un air enfumé: « Allons ! esclave ! viens reprendre ta chaîne ! » Enfin, la cloche de l'église n'appelle que lorsque le sacristain, — qui a généralement autre martel en tête — est prêt à tirer sur la corde. Le soleil, le vent et la marée sont les régulateurs de la vie des Madelinots qui sont les plus incorrigibles des pas-pressés. Attendre sur le *tchais* trois ou quatre heures est normal en ces îles, et douze ou quinze heures n'est pas inouï... C'est, par excellence, le pays où il ne faut pas s'embarquer sans biscuit. Vous partez pour une demi-journée, et vous reviendrez peut-être dans une semaine...

L'honnêteté proverbiale des Acadiens s'est intégralement conservée ici. « Ces heureux colons, disait

le grand évêque Plessis, qui savent mourir sans médecins, savent aussi vivre sans avocats. Ils n'ont nulle idée de la chicane, non plus que de l'injustice; si quelquefois il s'élève des contestations entre eux, elles sont aussitôt soumises à un arbitrage et terminées sans retour. Ils ignorent l'usage des clefs et des serrures, et riraient de celui qui fermerait sa maison autrement qu'au loquet pour s'en éloigner de deux ou trois lieues; si quelques hardes les incommodent en route, ils les laissent tout simplement le long du chemin, assurés de les y trouver à leur retour, n'eût-il lieu que le jour suivant. »

Formulée dans les vieux mots du parler ancestral, la foi catholique est restée vivace au cœur de ces insulaires. Depuis longtemps, guidés par les prêtres de leur race, ils n'ont pas cessé d'être dignes de leurs ancêtres. Cinq clochers blancs, au flanc de collines vertes, regardent moutonner le Golfe, appellent à la prière et parlent d'espérance et d'immortalité à ces gens toujours sur l'océan marâtre, et qu'une faible planche sépare seule de l'abîme et de la mort.

Et ils ne parlent pas en vain, les beaux clochers de la Madeleine. Nulle part ailleurs, peut-être, l'Évangile n'est autant vécu au pied de la lettre. [Ici,* les vieilles vertus n'ont pas fléchi. On* ne fait pas au prochain ce* qu'*on ne voudrait pas qu'*il nous fît*. On s'aime* comme les fils d'un même père qui est aux cieux.] On regarde les oiseaux du ciel et les fleurs des champs, et l'on ne s'inquiète pas de ce que demain apportera. Le matin, ayant élevé son âme dans la prière, l'on dit, en mettant son suroit: « Allons pêcher !... » Et quand la mer, prise d'un frémissement soudain, se cabre et hurle, quand la vague se fait bélier pour démolir la frêle embarcation, on regarde la croix, là-bas, et l'on

dit en son cœur, sans lâcher la barre du gouvernail: « Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons ! » On honore son père et sa mère, et les vieillards voient les enfants de leurs petits-enfants. Enfin, point n'est besoin de bons samaritains, car la charité règne en tous les cœurs.

Les Madelinots sont essentiellement pêcheurs: de hareng, de homard ou de morue, etc., suivant la saison. Il faut y ajouter la chasse au loup-marin qui est la première dans l'ordre du temps. Cette chasse — cela s'appelle *aller aux glaces* — a lieu entre le 15 mars et le 15 avril. Depuis longtemps les escouades de huit ou dix hommes sont organisées. Lorsque la *mouvée* des phoques est signalée, à minuit on se lève. A une heure on saute dans les traîneaux et l'on glisse sur la neige des chemins pour être sur les glaces au point du jour. Et de fait, quand le soleil paraît, les chasseurs sont déjà à 5 ou 6 milles sur la banquise, au milieu du troupeau, tuant à coups de bâton les pauvres amphibies sans défense. Ceux-ci sont immédiatement habillés en conservant le lard adhérant aux peaux qui sont mises les unes sur les autres; la garcette de cuir, passée dans les moustaches, enlace toutes les peaux pour faire du tout comme un seul et énorme loup-marin. Un homme ramène généralement une charge égale à son propre poids: quatre ou cinq animaux en moyenne. Demain on recommencera, et tous les jours, jusqu'à ce que les glaces soient passées et avec elles, la richesse du loup-marin. En certaines années, il se tue dans les quelques jours que dure le passage des troupeaux, jusqu'à soixante-quinze mille individus.

A peine les phoques ont-ils disparu avec les glaces qui les convoyaient que, dans les eaux encore froides, accourent de la haute mer, pour entourer les Iles, les

innombrables milliards de harengs. Ils se prennent à la senne, au filet ou à la trappe, sorte d'immense nasse de fines cordes qui peut capturer jusqu'à trente mille barils de harengs en une seule saison.

Une douzaine de jours avant que le hareng reprenne la haute mer, s'ouvre la pêche au homard, plus lucrative et qui absorbe presque toutes les énergies. Le homard se prend au moyen de pièges en bois — *de cages* — mesurant 3 ou 4 pieds de longueur sur 1 de largeur, immergés en chapelets sur les fonds rocheux. Cette pêche dure deux mois, et il se prend durant ce temps des quantités prodigieuses de ces crustacés. Certains pêcheurs, — des Anglais surtout, — qui se livrent exclusivement à cette industrie, capturent jusqu'à quarante mille homards.

Les Madelinots qui ne pêchent pas le homard entrent en lice lorsque, vers le 10 mai, arrive dans le voisinage de l'archipel, la morue, le grand bienfait de la mer. On la prend d'abord au moyen de la *ligne de fond*, et plus tard, vers le 1er juin, à la *ligne de main*. Dans les bonnes années, une barque de deux hommes peut amener quarante mille livres de morue; une journée de douze cents livres n'est pas rare. Cette pêche se continue pour quelques-uns tout l'été, dans les belles journées de l'automne, parfois jusqu'à Noël.

Mais que font les Madelinots, l'hiver ? Ils font ce qu'ils n'ont guère eu le temps de faire l'été: ils dorment, ils mangent, ils s'amusent.

D'après Frère MARIE-VICTORIN.

Plan. — Cette belle description des Madelinots empruntée aux *Croquis Laurentiens* se divise en trois parties bien distinctes:

1. *Exposition:* Ce qui spécifie ce groupe français; il descend des Acadiens de Grand-Pré.

2. *Description des Madelinots:* Ils conservent les vieilles habitudes de leurs ancêtres; — défauts qu'ils n'ont pas; — gens peu pressés, rien à heure fixe, longue attente en voiture; — leur honnêteté proverbiale: pas de serrure aux maisons, habits gênants laissés le long du chemin; — leur profonde religion, beaux clochers, préceptes évangéliques accomplis, confiance en Dieu, charité, longévité.

3. *Occupations durant la belle saison:* la pêche. Détails de la chasse au loup-marin; — époque et manière de pêcher le hareng; — caractères de la pêche au homard, puis à la morue.

La triple occupation hivernale.

Devoir écrit. — 1. Indiquez la nature et la fonction des propositions placées entre crochets. 2. Analysez grammaticalement les mots suivants: *ici, on, ce, qu', qu', fît s'aime.* 3. Donnez quelques expressions où les mots *maître, chemin attacher, fendre* soient pris dans des sens différents. 4. Énumérez quelques noms de métiers ou de professions terminés par *on, ain, eur.* 5. Avec chacun des mots *Acadien, Madelinot, pêcheur, blagueur,* construisez une phrase où il y aura une proposition principale suivie d'une subordonnée directe. 6. A propos du mot *bois* donnez le sens des expressions *bois en grume, bois blanc, trouver visage de bois, faire flèche de tout bois, être du bois dont on fait les flûtes, avoir l'œil au bois, on verra de quel bois je me chauffe.* 7. Faites quelques applications du proverbe suivant: *petit bateau doit suivre le rivage.* 8. Expliquez le sens des allusions suivantez: *le quart d'heure de Rabelais, les oreilles de Midas, l'épée de Damoclès, franchir le Rubicon.*

140. A LA JEUNESSE CANADIENNE.

Diction. Mettre un peu d'enthousiasme dans la lecture de ce texte, surtout dans le 2e et le 4e alinéa (*Quelle autre réponse...*).

Prononciation. Supputer (su-pu), économiste (onn-omm), géologues (ol), valeureuse (eur-eûz), moment (momm), déclassé (clâ); — événements (é-vèn-man), maintenant (min-tnan), espoir (pwàr), de demain (de dmin), poignée (pwa), est devenue (è dve), est-il devenu (de vnu), immatériels et innom-

brables (prolonger le premier *m* et le premier *n*) : dotés (dott), amasser (mâ, *a* de *grave*), trop souvent (trô, *o* de *coq*), précipitamment (ta-man), ne sort donc pas (don-pâ).

Nos écrivains et nos poètes *se sont plu* à chanter les beautés et les richesses naturelles de notre province; les économistes ont essayé d'en *supputer* la puissance et le rendement; les géologues d'en *scruter* les profondeurs et les géographes d'en *fixer l'étendue*. Mais quel est celui qui a pu évaluer la richesse intellectuelle de notre jeunesse ?

A-t-on jamais bien longuement observé un visage de jeune Canadien français, que les meurtrissures de la vie n'ont pas encore défiguré, que la souffrance n'a pas encore fané, que le vice n'a pas encore ravagé ? Ses yeux jettent des reflets de sagacité, sa bouche a quelque chose de particulier qui laisse deviner son esprit; c'est un sourire moqueur parfois, un rire franc toujours; son langage, même un peu rude, révèle chez lui de la finesse et parfois du meilleur aloi. Ce visage fait découvrir une *âme bonne*, une intelligence vive et un cœur généreux.

Eh bien ! est-ce avec de tels dons que notre jeunesse resterait toujours sans influence dans notre pays ? Si l'on examine les événements qui *se sont déroulés* durant ces derniers trente ans, on constate que celle des environs de 1895, par exemple, ne tient pas la place qu'elle devrait occuper dans la Confédération. Elle s'est engagée à peu près dans une seule voie, celle des professions libérales, *encombrées* maintenant, tandis que les *carrières* qui se rapportent au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, à la colonisation, à l'enseignement étaient ou désertées, ou embrassées par *nombre de jeunes gens* qui s'y aventuraient sans goût ni préparation.

Ce n'est pas en se *cantonnant* dans quelques professions d'élite que notre jeunesse obtiendra le maximum d'influence dont notre race a besoin, mais c'est en se répandant dans toutes les carrières. La jeunesse est l'espoir de l'avenir; en elle on doit mettre toute sa confiance; fleur de notre race, sa tâche est d'assurer à celle-ci une place, une grande place dans le Canada de demain.

Quand on a lu notre histoire, s'est-on demandé pourquoi une poignée de Français jetés en Amérique au 17e siècle est devenue aujourd'hui un peuple de plus de deux millions ? Pourquoi un noyau de Canadiens français, formé au milieu de races étrangères, se développe aussitôt, en restant isolé, pour ainsi dire, au sein de populations avec lesquelles il peut vivre, mais non s'incorporer ? Pourquoi ce groupe de soixante mille habitants, délaissé, appauvri, abandonné en 1763 par ses compatriotes les plus riches et les plus éclairés, a-t-il quand même grandi et est-il devenu un peuple qui, selon une saisissante expression, fait tache d'huile partout où il pénètre ?

Quelle autre réponse peut-on faire à ces questions, si ce n'est de dire que le peuple canadien-français avait une mission à remplir sur la terre d'Amérique. Rien n'empêchera la réalisation de ses destinées providentielles s'il veut répondre à cette vocation, qui est de continuer les grands gestes de Dieu. Pour nous comme pour notre mère patrie la France, le célèbre *gesta Dei per Francos* reste vrai. Dotés d'un patrimoine incomparable, d'un des plus beaux et des plus riches domaines de cet immense continent, notre mission est d'évangéliser, de civiliser, de porter aussi loin que possible la doctrine catholique, la culture latine et le génie français, avec tous leurs dons et leur splendeur. Qu'on n'oublie

pas non plus que nous sommes, avant tout, une race de pionniers, de défricheurs, de colonisateurs, d'agriculteurs; et ce serait la trahir que de la détourner de la terre.

Or, répondre à cette double vocation, la perpétuer, est le devoir de notre jeunesse. Non pas qu'il lui faille abandonner toutes les carrières pour se livrer à la colonisation et à l'agriculture, mais il faut à tout prix qu'elle se disperse dans toutes celles qui contribuent à la prospérité nationale.

Pour cela, elle doit en premier lieu poser les assises de ses succès futurs, c'est-à-dire préparer sa carrière. Or, préparer sa carrière, c'est enrichir non pas son corps seulement, mais son âme; c'est amasser dans son intelligence les trésors immatériels de la science et de la lumière; c'est dresser sa volonté aux grandes énergies et aux audaces valeureuses, c'est devenir homme, en un mot, dans toute l'extension de cette appellation magnifique, homme par l'esprit d'où viennent toutes les illuminations, homme par la volonté d'où naissent tous les courages.

Viendra ensuite le moment décisif de choisir la carrière que l'on veut suivre. Trop souvent ce choix se fait à la légère, précipitamment, suivant les circonstances qui se présentent, l'appât d'un gain immédiat, le caprice de certains parents qui ne consultent nullement les aptitudes de leurs enfants. Que l'on ne s'étonne pas alors de la quantité innombrable des déclassés qui gâchent leur existence dans des situations pour lesquelles ils ne sont point adaptés, incapables de réussir dans leurs entreprises et devenant des fléaux pour la société. Avant de se lancer dans la voie d'où dépend le bonheur ou le malheur de la vie, il faut prier, réfléchir, consulter

au besoin. Après avoir examiné son attrait, ses dispositions naturelles, que l'on envisage le salut de son âme, la gloire de Dieu, la prospérité de la patrie. Que le but suprême de la vie ne soit donc pas de réaliser une prompte fortune à tout prix, par tous les moyens, et d'accumuler monceaux d'or sur monceaux d'or. Mais l'idéal de tout jeune Canadien français doit être de travailler à gagner une honnête aisance d'abord, puis de servir Dieu et son pays dans la position la plus conforme à ses aptitudes. Peu importe alors la carrière qu'il embrasse: libérale, agricole, commerciale, industrielle, artistique... ; il y sera à la hauteur de sa tâche et la réussite couronnera ses efforts; la considération toujours, les honneurs peut-être, une grande fortune parfois, viendront s'y ajouter par surcroît. Puisse notre vaillante jeunesse s'inspirer de ces principes dans l'orientation de sa vie !

D'après A. LEMONT. — (*Choix d'une carrière.*)

Grammaire. — 1. Rendez compte de l'accord de *plu* dans l'expression *nos poètes se sont plu;* — règles pour l'accord du participe passé des verbes pronominaux. 2. Analysez les mots *de* et *d'* du 1er alinéa. 3. Quel est le sens de *scruter, supputer ?* — donnez quelques synonymes de ces deux verbes. 4. Dans l'expression *fixer l'étendue,* fixer est-il pris au sens propre ou au sens figuré ? justifiez votre affirmation. 5. Indiquez la différence entre *une âme bonne* et *une bonne âme.* 6. Citez d'autres exemples où la place de l'adjectif avant ou après le nom modifie le sens de l'expression. 7. A quel temps est *se sont déroulés ?* pourquoi un *s* au participe ? 8. Sens du verbe *encombrer;* formation de ce mot; quelques mots de la même famille. 9. Quel est le pluriel de *maximum ?* 10. Rappelez les règles pour la formation du pluriel des noms tirés des langues étrangères. 11. Quelle est la fonction de *nombre* dans l'expression *nombre de jeunes gens.* 12. Indiquez les propositions du 4e alinéa, ainsi que leur nature. 13. Trouvez quelques ellipses dans le 5e alinéa. 14. Différents sens des mots *car-*

rière, cantonner ; — d'où dérivent ces deux mots ? 15. Que savez-vous sur la conjugaison du verbe *falloir ?* — pourquoi est-il au subjonctif dans le 7e alinéa ?

Rédaction. — *Importance du choix d'une carrière.* — Ce qu'on entend par carrière. — Dieu a créé chaque homme pour qu'il occupe une place ici-bas et lui donne les aptitudes spéciales pour cette situation et non pour une autre; là son succès et son bonheur sont assurés et non ailleurs. — Conséquences: chercher sa voie, sa vraie vocation et la suivre. — Suites funestes d'un mauvais choix, grand nombre de déclassés. — En attendant la décision, préparer son avenir.

TABLE DES MATIÈRES

SEPTIÈME ANNÉE

L'astérisque indique les sujets qui intéresseront surtout les filles ; les titres en italique indiquent les poésies.

Septembre.

Leçons		Pages
1.	*Principes de diction :* 1° la **voix** et le **diapason**	5
2.	La prière. (LAMENNAIS.)	6
3.	Le Saint-Laurent	9
4.	*Prononciation: les sons de l'***a,** *les consonnes* **b, p, m.**	13
5.	*Texte expliqué: L'Église.* (B. LAMONTAGNE-BEAUREGARD.)	15
*6.	*Texte expliqué:* La jeune fille chrétienne (Mgr DUPANLOUP.)	18
7.	Les temps héroïques de la Nouvelle-France. (Abbé J.-B. FERLAND.)	22
8.	Quand nous marchions au catéchisme. (Abbé LIONEL GROULX.)	25

Octobre.

9.	*Principes de diction :* 2° l'**articulation** et la **respiration**	29
10.	Choix providentiel des premiers colons du Canada. (Mgr LAFLÈCHE)	31
11.	*L'enfant et le peloton de fil.* (J. AICARD.)	34
12.	*Prononciation : les sons de l'***o,** *les consonnes* **v, f**	38
13.	*Texte expliqué :* Une partie de pelote basque. (P. LOTI.)	39
14.	Sacrifice d'une mère. (ALF. DE MUSSET.)	44
15.	Le preneur de rats. (PROSPER MÉRIMÉE.)	48
*16.	La femme. (Mme DE MAUSSION.)	52

Novembre.

17.	*Principes de diction :* 3° la **prosodie**	54
18.	Un enjeu sanglant	56
19.	*La langue chère.* (ALBERT LOZEAU.)	59
20.	*Prononciation:* l'**e** fermé et l'**e** ouvert, *les consonnes* **t, d, n**	52
21.	*Texte expliqué :* L'oiseau-mouche. (BUFFON.)	63
22.	Les colons. (A. BUIES.)	67
23.	La patrie. (A. RIVARD.)	71

Leçons	Décembre.	Pages
24.	*Principes de diction :* 4° les **liaisons**	75
25.	*Texte expliqué :* A la nage. (L.-H. FRÉCHETTE.)	77
26.	Réhabilité. (GEORGE ELLIOT.)	82
27.	Prononciation: l'**e** *muet*, les consonnes **l** et **r**	85
28.	Le grondeur. (BRUEYS.)	88
29.	L'abus du tabac	91
30.	L'agriculture au Canada	96
	Janvier.	
31.	*Principes de diction :* 5° la **phraséologie** ou les **pauses**	99
32.	Un dernier coup de fusil. (LAMARTINE.)	103
33.	Bataille de Carillon. (TH. CHAPAIS.)	105
34.	*Prononciation: les voyelles* **i, u, ou,** *les consonnes* **s** et **z**	111
35.	L'alcoolisme. — Ses funestes effets	113
36.	La chasse aux loups. (ALEXANDRE DUMAS.)	117
37.	*Texte expliqué : Le défricheur.* (W. CHAPMAN.)	121
*38.	*Texte expliqué :* Une jeune fille accomplie. (FÉNELON.)	124
	Février.	
39.	*Principes de diction :* 6° les **enchaînements**	126
40.	Les fourrures au Canada	127
41.	Un ouragan. (GUY DE MAUPASSANT.)	132
42.	*Prononciation: le son* **eu,** *les consonnes* **j** *et* **che**	136
43.	*Texte expliqué :* Une nuit tragique en Calabre. (P.-L. COURIER.)	137
44.	Fleurs de glais. (F. MISTRAL.)	143
45.	*Dandolo.* (ERNEST LEGOUVÉ.)	148
*46.	La pelure d'orange. (JULIE SEVRETTE.)	150
	Mars.	
47.	*Principes de diction :* 7° la **tonalité,** les **inflexions.**	152
48.	Gilliatt et la pieuvre. (V. HUGO.)	155
49.	Bataille de Rocroi. (BOSSUET.)	160
50.	*Prononciation: les nasales* **an, on, in, un,** *les consonnes* **k** et **g dur**	163
51.	*Texte expliqué :* Le soufflet. (DIDEROT.)	165
52.	*La source.* (TH. GAUTIER.)	170
53.	Conversion de l'Angleterre. (MONTALEMBERT.)	172
*54.	Qualités de la bonne ménagère	176

Leçons — Avril. — Pages

55. *Principes de diction :* 8° les **mots de valeur**..... 179
56. Le dormeur. (Louis Veuillot.)..... 156
57. Le prêtre et le condamné..... 184
58. *Prononciation :* les **semi-voyelles ; l** et **n** *mouillés*.. 188
59. *Texte expliqué : La carpe et les carpillons.* (Florian.) 190
60. La maison. — Son hygiène..... 194
61. *Le pélican.* (A. de Musset.)..... 197

Mai et juin.

62. *Principes de diction :* 9° le **mouvement,** les **gestes.** 201
63. Les petites Sœurs des Pauvres et la vieille aveugle. (Mgr Baunard.)..... 202
64. Le pont de Québec..... 206
65. *Prononciation :* les voyelles **au** et **ai**..... 211
66. *Texte expliqué : Le vieillard et les trois jeunes gens.* (La Fontaine.)..... 212
67. Incendie de Moscou. (Comte de Ségur.)..... 216
68. *Légende patriotique*..... 220
*69. Qualités de la bonne ménagère (suite du n° 54).... 223

HUITIÈME ANNÉE

Septembre.

70. *Principes de diction :* 1° la **voix** et le **diapason**..... 227
71. Saint Jean-Baptiste de La Salle (Abbé Guibert)... 227
72. *L'Atalante.* (L.-H. Fréchette.)..... 232
73. *Prononciation : les sons de l'***a**, *les consonnes* **b, p, m**.. 235
74. *Texte expliqué :* Le devoir de l'heure. (Édouard Montpetit.)..... 235
*75. *Texte expliqué :* Nos héroïnes canadiennes (Mgr Gauthier)..... 240
76. La digestion..... 243
77. Prise de Jérusalem par Titus. (*D'après* de Ségur.) 249

Octobre.

78. *Principes de diction :* 2° l'**articulation** et la **respiration**..... 254
79. Le missionnaire. (X. Marmier.)..... 254
80. La houille blanche au Canada..... 257
81. *Prononciation : les sons de l'***o**, *les consonnes* **f, v**.... 261

Leçons Pages

82. *Texte expliqué: Le soir* (A. DE SÉGUR.) 262
83. La circulation du sang 265
84. *Le vieux soldat canadien.* (OCTAVE CRÉMAZIE.) 270
*85. Avantages de l'ordre. (FÉNELON.) 273

Novembre.

86. *Principes de diction:* 3° la **prosodie** 275
87. Gisement de pétrole et de gaz naturel au Canada .. 275
88. La tête à Pitre. (*D'après* L.-H. FRÉCHETTE.) 279
89. *Prononciation: l'***e** *fermé et l'***e** *ouvert, les consonnes* **t, d, n** 284
90. *Texte expliqué:* Une nuit dans les déserts du nouveau monde. (CHATEAUBRIAND.) 285
91. La respiration 290
92. *La provocation.* (CORNEILLE.) 296

Décembre.

93. *Principes de diction:* 4° les **liaisons** 299
94. Le compagnon de route 299
95. Tremblement de terre de Messine (1908) 303
96. *Prononciation: l'***e** *muet, les consonnes* **l** *et* **r** 307
97. *Texte expliqué: Athalie et Joas.* (RACINE.) 308
98. Le squelette 317
99. Apostolat domestique. (L. VEUILLOT.) 321

Janvier.

100. *Principes de diction :* 5° la **phraséologie** ou les **pauses** 326
101. *Le gué.* (SULLY-PRUD'HOMME.) 326
102. Québec. (X. MARMIER.) 329
103. *Prononciation: les voyelles* **i, u, ou,** *les consonnes* **s** *et* **z** 332
104. *Texte expliqué: Les animaux malades de la peste.* (LA FONTAINE.) 333
105. Les muscles 338
106. Une pêche à la morue. (P. LOTI.) 341
*107. *Texte expliqué :* La nature féminine. (O. GRÉARD.) .. 343

Février.

108. *Principes de diction:* 6° les **enchaînements** 347
109. Combat des Francs contre les Romains. (CHATEAUBRIAND.) 347

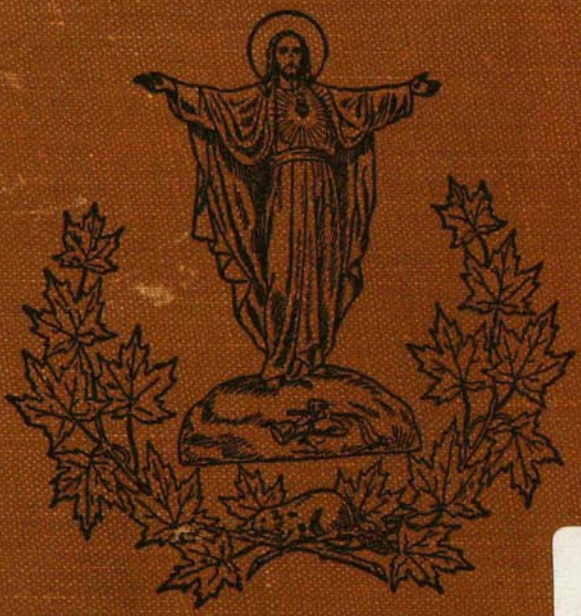
Leçons		Pages
110.	La mer. — Ses mouvements	353
111.	*Prononciation : le son* **eu**, *les consonnes* **j** *et* **ch**	358
112.	*Texte expliqué : Le cheval et le loup.* (LA FONTAINE.)	358
113.	La vie dans les mers	362
114.	L'exilé. (LAMENNAIS.)	367
*115.	*Texte expliqué :* De la politesse. (THÉRY.)	360
	Mars.	
116.	*Principes de diction :* 7° la **tonalité** et les **inflexions**	372
117.	Le parasite. (LE SAGE.)	372
118.	Le pape. (HENRI PERREYVE.)	376
119.	*Prononciation : les nasales* **an, on, in, un,** *les consonnes* **k** *et* **g dur**	380
120.	*Texte expliqué : Les éléphants.* (LECONTE DE LISLE.)	381
121.	Le système nerveux	389
122.	*Les pauvres gens.* (VICTOR HUGO.)	394
*123.	De la toilette	398
	Avril.	
124.	*Principes de diction :* 8° les **mots de valeur**	401
125.	Damon et Pythias. (*Adapté de* SCHILLER.)	401
126.	*La mort du Christ.* (MOLIÈRE.)	406
127.	*Prononciation :* les **semi-voyelles, l** *et* **n** *mouillés*	408
128.	*Texte expliqué : Le cor.* (A. DE VIGNY.)	409
129.	Une visite aux abattoirs de Chicago. (P. BOURGET.)	413
130.	Les sens. — Leurs organes	417
*131.	Conseils à des jeunes filles. (E. LAVISSE.)	423
	Mai et juin.	
132.	*Principes de diction :* 9° le **mouvement** et les **gestes**	427
133.	Les condiments	427
134.	Madame Théophile. (TH. GAUTIER.)	430
135.	*Prononciation : les voyelles* **au** *et* **ai**	434
136.	*Le petit chat.* (E. ROSTAND.)	434
137.	Le sel	436
138.	*Texte expliqué : Patrie.* (A. FERLAND.)	442
139.	Les Madelinots. (FRÈRE MARIE-VICTORIN.)	446
140.	A la jeunesse canadienne. (*D'après* A. LEMONT.)	452

16310



BNQ
C 000 147 908

IL FAUT QU'IL RÈGNE!



147908

IMPRIMÉ AU CANADA SYNDICATS CATHOL.-NATIONAUX 41 PRINTED IN CANADA